LE DÉCLIN DE L'INFLUENCE DE LA PSYCHO-ANALYSE SUR LE ROMAN ANGLAIS [1]

—

Parler d'un déclin d'influence dans cet ordre d'idées, c'est admettre qu'à un moment donné les doctrines de Freud, soit dans leur pureté originale, soit diluées par les théories de Yung et d'Adler, eurent assez de poids pour affecter d'une façon notoire la pensée et la tendance du roman anglais. Et ceci, aucun lecteur informé des romans parus de 1918 à 1922 ne peut le nier.

Mais avant de reconnaître l'existence de cette crise, il est nécessaire d'établir entre ces romans une distinction aussi nette que possible : 1° ceux qui auraient certainement été écrits dans la même forme si Freud n'eût jamais existé ;

(1) Dans son magistral ouvrage sur *Le Roman anglais de notre temps* (publié aux Editions de la *Nouvelle Revue Française*), M. Abel Chevalley classe Mr J. D. Beresford dans son chapitre sur « Les Jeunes ». Né en 1873, Mr Beresford abandonne à trente ans l'architecture « pour la littérature, qui avait été sa première et constante préoccupation ». Pendant plusieurs années, il collabore à la *Westminster Gazette* et son premier roman date de 1911 : il en a publié maintenant une vingtaine, ainsi que diverses études littéraires, dont une monographie sur H. G. Wells. Il a aussi composé en collaboration plusieurs pièces de théâtre. « J. D. Beresford a commencé moins bruyamment que la plupart de ses contemporains : il est fort possible qu'il se fasse entendre plus longtemps », déclare M. Abel Chevalley, qui dit encore : « S'il fallait désigner entre les romanciers de la jeune génération, non le plus habile, mais le plus également pourvu de cette *intelligence* et de cette *imagination* de la vie qui font les bons écrivains de fiction, il est probable que je choisirais J. D. Beresford. Il ne cherche point à s'en faire accroire. Mais il sait et sent ce qu'il écrit. On devine qu'il a souffert, vécu. Mais il ne verse jamais dans la sentimentalité. Il ne court pas après l'effet ; il est sans réminiscences littéraires. » — M. V.

2° ceux dans lesquels cette influence est plus subconsciente qu'intellectuelle ; et 3° ceux qui, d'une façon précise et avouée, sont basés sur le principe que le refoulement de la pensée et des tendances infantiles peut reparaître au cours de l'existence adulte sous forme de perversion ou de « complexe ».

C'est uniquement de cette dernière catégorie que je m'occuperai en traitant de l'influence de la psycho-analyse.

Ce besoin d'une définition plus exacte dans ce domaine me fut imposé par la lecture d'un article sur « La Psychanalyse et la Critique Littéraire », publié il y a près de deux ans par la *Revue de la Littérature Comparée*, dans lequel M. L. Cazamian cite comme exemples de la production psychanalytique anglaise les œuvres de « May Sinclair, Clemence Dane, Dorothy Richardson, D. H. Lawrence, Rebecca West, etc. » Ce sont là les seuls auteurs que nomme M. Cazamian, mais, à mon sens, deux de ces auteurs seulement sont à retenir : le premier et le dernier.

En exemple de ce que j'avance, le plus important de ces écrivains, D. H. Lawrence, bien qu'à présent au courant des principes de la psychanalyse, ne doit nullement à Freud son inspiration. Son ouvrage, *Sons and Lovers*, publié avant la guerre, offre pour l'initié les symptômes les plus caractéristiques de l'influence freudienne. Pourtant, quand il écrivit ce livre, Mr Lawrence n'avait certainement jamais entendu parler du docteur viennois ni de ses théories. *The Rainbow*, qui date de 1916, peut également paraître inspiré par les théories freudiennes, mais je doute que même alors le romancier leur eût accordé la moindre attention. Bref, Mr Lawrence est le type de l'homme de talent dont les œuvres confirment certains aspects de la théorie en question, mais dont on ne saurait dire qu'il s'en est inspiré, pas plus que Dostoïewski dans *Ecrit dans un Souterrain*, cette profonde et lumineuse étude d'un complexe d'infériorité, ni que, il y a plus de deux mille ans, Sophocle dans *Œdipe Roi*.

The Regiment of Women, de Clemence Dane, n'appartient pas tout à fait à la même catégorie. L'adoration passionnée d'une jeune fille pour son institutrice et la réciprocité de ce sentiment chez cette dernière ne sont certes pas un sujet nouveau pour le romancier, et c'est par ce trait seulement que ce livre peut se rattacher aux théories de Freud : aussi pourrai-je tout au plus concéder qu'il s'agit là d'une influence subconsciente. Je ne découvre pas davantage de trace de cette influence dans *Legend*, ouvrage du même auteur dont une traduction a paru récemment chez Plon.

Enfin, Miss Dorothy Richardson se classe à part. Elle fut, il est vrai, parmi les premiers des romanciers anglais qui étudièrent la théorie de la psychanalyse, mais cette étude transparaît fort peu dans ses livres, en admettant même qu'on l'y trouve. La riche matière dont se compose son autobiographie ne révèle pas plus que les écrits de Marcel Proust l'influence des théories psychologiques du refoulement.

Maintenant que j'ai éliminé ces diverses œuvres, je puis en venir aux exemples frappants à propos desquels aucun doute n'est possible, et j'en citerai trois des plus importants, afin de fixer immédiatement le type et le niveau de l'influence dont je parle. Le premier qui parut fut mon propre roman, *God's Counterpoint*. De bonne heure, vers 1912, la psychanalyse m'avait intéressé, mais mon livre ne parut qu'en 1918, époque à laquelle les travaux de Freud et de Yung avaient été traduits en anglais et échauffaient les milieux intellectuels. Dans ce roman, il n'est fait aucune mention de psychanalyse. A vrai dire, autant que ma mémoire me permette de l'affirmer, le terme même ne se rencontre dans aucun de mes ouvrages.

Néanmoins j'avais pris pour sujet l'étude d'un homme affligé d'un complexe défini et insolite ; le traitement de cette perversion et la façon dont il en guérit ne pouvaient guère être décrits par quelqu'un qui ignorât les théories

freudiennes. Puis-je indiquer en passant que de nombreux médecins psychanalystes ont eux fréquemment recours à ce roman, *God's Counterpoint*, dont ils recommandaient la lecture à leurs patients, afin que ceux-ci puissent mieux comprendre les errements de leurs penchants sexuels ?

Le second exemple de roman nettement psychanalytique nous est offert dans *The Return of the Soldier*, par Miss Rebecca West. Elle y relate l'expérience d'un soldat qui revient du front et, par l'effet d'un choc nerveux, retrouve les ardeurs de sa jeunesse et cherche à assouvir un désir réprimé depuis des années. Au dénouement, il est guéri par un médecin psychanalyste.

Enfin le troisième exemple se trouve dans *The Romantic*, où Miss May Sinclair étudie une forme de complexe inférieur dont elle donne un exposé franchement clinique au dernier chapitre.

Tous ces ouvrages ont été publiés entre 1918 et 1922, période pendant laquelle l'engouement pour les théories freudiennes fut si grand que les satiristes s'en emparèrent, eux aussi.

Avec l'évidente intention de ridiculiser l'application de ces doctrines, Rose Macaulay décrit, dans *Dangerous Ages*, une visite que fait un de ses personnages à un psychanalyste. A coup sûr, encore que rapide, cette aventure personnelle justifie son ton de raillerie méprisante. En effet, afin de se documenter, l'auteur sous un nom d'emprunt, assumant une personnalité imaginaire et tout un passé inventé, alla consulter l'un des plus fameux psychanalystes de Londres, et subit ses investigations préliminaires sans qu'il découvrît la supercherie.

Un autre satiriste, Mr Aldous Huxley, consacre la plus longue des nouvelles de son recueil *Limbo* (1920) à *The Farcical History of Richard Greenow*, dont le sujet burlesque est une double personnalité à base évidemment freudienne. Sous une forme dramatique, *Happy Families*,

nouvelle de ce même recueil, est plus évidemment encore dérivée de la même source.

Une énumération d'autres romans de ce genre, dus à des auteurs de moindre importance, confirmerait, s'il était nécessaire, la vogue extraordinaire dont jouit tout de suite après la guerre la doctrine freudienne du refoulement sexuel auprès des romanciers anglais. Il apparaît que, pendant une brève période, cette doctrine fut un puissant stimulant, non pas tant pour suggérer des sujets nouveaux que pour fournir l'explication de phénomènes psychologiques qui jusqu'alors n'avaient été qu'imparfaitement compris. Néanmoins, bien qu'il faille admettre que ce stimulant demeure, sa vogue passe, si même elle n'est pas entièrement passée, et la rapidité de son déclin mérite de retenir notre attention.

Pour trouver l'explication de cette réaction violente, il est tout d'abord indispensable d'examiner la façon dont la critique accueillit le roman psychanalytique. Tout au début, l'inspiration n'en fut pas soupçonnée. Autant que je m'en souvienne, quand *God's Counterpoint* parut, au printemps de 1918, aucun des cinquante ou soixante compte rendus que j'en reçus ne mentionne le terme « psychanalyse », bien que par la suite aucun de mes romans n'ait paru sans être immédiatement désigné par ces mêmes critiques comme « encore un de ces romans psychanalytiques », même dans un cas où mon audace se borne à faire une prudente allusion à l'amour d'un fils pour sa mère.

Mais dès qu'ils eurent saisi la signification de l'analyse freudienne, les critiques qui assument la responsabilité d'opérer dans la presse quotidienne anglaise condamnèrent sans hésiter l'application des doctrines freudiennes à la fiction. L'une des raisons de ce jugement se trouve sans aucun doute dans l'attitude essentiellement britannique de suspicion et de répugnance extrêmes vis-à-vis de tout ce qui est nouveau.

N'est-ce pas Sir Augustine Birrell qui a écrit dans l'un

de ses recueils d'*Obiter Dicta* : «Chaque fois que paraît un livre nouveau, j'en lis un ancien» ? Exemple assez juste de l'accueil que peut espérer un auteur anglais qui expérimente une forme ou une matière inattendues.

Une autre raison, de signification plus profonde, réside dans le fait que le domaine où s'aventurait cette école de romanciers freudiens comprenait trop ouvertement ces thèmes répatés « malsains » et « déplaisants » et par conséquent inacceptables pour le lecteur anglais.

Une ligne de démarcation assez bien délimitée existe, en fait, entre ce qui peut ou ne peut pas être publié en Angleterre. L'habituelle immoralité sexuelle, adultère ou séduction, n'est pas condamnée tant que l'auteur ne se risque pas à des descriptions détaillées ou à des récits trop précis, même si, au dénouement, le personnage immoral, homme ou femme, s'en tire sans châtiment pour ses méfaits. Mais ce censeur dénommé « le goût du public » ne tolère aucune étude de psychologie morbide, aucune suggestion de ce qui pourrait passer pour un péché antinaturel, et même aucune révélation d'actes sexuels incompris et pour cela qualifiés d'anormaux.

Voilà pourquoi *The Rainbow*, cette œuvre géniale de D. H. Lawrence, a été l'objet de poursuites judiciaires en 1916 et a été saisie, tandis qu'un roman de tendances infiniment moins morales, comme *A Bed of Roses*, de W. L. George, échappe à la réprobation.

Bien que, dans les trois romans cités plus haut comme influencés sans conteste par les théories freudiennes, les sujets scabreux aient été suffisamment dissimulés pour ne pas éveiller l'attention, la connaissance grandissante de la doctrine dans la presse et le public rendit de plus en plus difficile de laisser sous le voile certaines implications de la thèse freudienne. Même en 1918, alors que prévalait une ignorance du sujet, les éditeurs Cassell, avec qui me liait un contrat, préférèrent le rompre plutôt que de publier *God's Counterpoint*, et je dus chercher un autre éditeur.

Bien souvent pourtant, les jugements et l'attitude de la critique littéraire ne concordent pas avec ceux du public « qui lit » et de qui dépendent les moyens d'existence de l'auteur. Mais dans le cas présent, critiques et lecteurs furent pleinement d'accord et, vers 1922, tout romancier soucieux d'être bien accueilli par la presse et par le public n'ignorait plus quelles restrictions il s'imposait de ce fait pour traiter des questions de psychanalyse. Certains aspects restaient tolérés, tels que les sentiments entre mère et fils ou père et fille, connus comme le « complexe d'Œdipe », et pouvaient encore être décrits aussi longtemps qu'on s'abstenait de toute allusion au côté sexuel. Les anomalies, dans les idées ou dans les actes, ayant pour origine un refoulement sexuel, étaient également tolérées, pourvu que cette anomalie ne prît pas la forme d'une perversion sexuelle. Mais ces audaces même étaient accueillies avec froideur ou avec une moue d'ennui. L'auteur était averti par ses critiques que le « complexe d'Œdipe » démodé, rebattu, n'offrait plus d'intérêt, tandis que l'étude d'une anomalie était envisagée avec une égale désapprobation.

De ces divers cas, et d'autres aussi où l'influence freudienne se retrouve, à l'insu même de l'auteur, la seule conclusion à tirer est que la psychanalyse déplaît à la critique qui, en la circonstance, représente le goût du public britannique ; et le romancier qui, de propos délibéré, s'avise de traiter ce sujet doit savoir à quelle hostilité fatale il va se heurter.

Cela seul suffirait à expliquer la rapide diminution du nombre des romans influencés par la psychanalyse. Seuls les écrivains de talent extraordinaire, tels que Miss Sinclair, emportés par un enthousiasme assez puissant pour les rendre indifférents à l'accueil du public hostile, auraient le courage de persister devant des obstacles aussi redoutables.

Mais une raison plus sérieuse de ce déclin n'est-elle pas que les auteurs britanniques se sont eux-mêmes rendu compte que cette fois la presse et le public avaient proba-

blement raison et que le filon offert à leur exploitation par les théories freudiennes n'offrait guère de sujets convenant à des ouvrages de fiction ?

En premier lieu, ce filon avait été passablement épuisé par les auteurs que j'ai cités ; en second lieu, ce qui restait d'inexploité était de nature à convenir mieux pour des discussions de clinique que pour des pages de roman, et cela non seulement parce que de semblables sujets sont considérés communément comme « indécents », mais encore parce qu'ils n'offrent que des types anormaux pour satisfaire l'instinct artistique qui réclame le portrait du type représentatif. Les plus grands romans français et anglais ne sont-ils pas ceux qui décrivent « le type », ou, mieux encore, qui ont créé un type en apprenant au lecteur à le reconnaître dans la réalité ? Bref, l'acceptation par un auteur de semblables théories psychologiques implique nécessairement des limites à ses conceptions générales de la vie, et restreint son utilité comme artiste.

Imaginons par exemple que le récent roman de M. André Gide, *Les Faux Monnayeurs*, ait été écrit comme une étude réaliste d'un sujet psychanalytique. M. Gide y prouve sa connaissance des principes impliqués et les expose même au cours de la conversation entre Edouard et Sophroniska à propos de l'éducation du petit Boris. Mais, fort sagement d'ailleurs, en terminant cette courte digression, il décide d'écarter ce sujet pour « certaines raisons d'art, certaines raisons supérieures » ; et il conclut d'un trait caractéristique : « Ce n'est point d'un bon naturaliste qu'on peut faire un bon romancier. » Il a indiscutablement raison, car nous pouvons présumer à coup sûr que, s'il s'était laissé entraîner dans les sentiers du naturalisme sur ce point, il aurait été grandement sinon entièrement accaparé par le souci de retracer les origines des complexes responsables des particularités sexuelles d'Edouard, de Passavant et d'Olivier. Chez un auteur comme M. Gide, le résultat eût offert un extrême intérêt pour le patholo-

giste, mais le livre n'eût certainement pas été une œuvre d'art.

La conclusion à laquelle nous sommes, par conséquent, irrésistiblement amenés, c'est qu'il ne peut y avoir aucun avenir pour le roman psychanalytique du genre qui entre dans la troisième catégorie établie au début de cet article. Maintenant que quelques généralisations et applications préliminaires ont été déterminées, de tels romans deviendront inévitablement plus strictement scientifiques dans leur naturalisme ; de ce fait, ils s'éloigneront davantage encore de leur but qui est de dépeindre des êtres humains reconnaissables, et ils iront à contresens de ce courant croissant qui actuellement, en Angleterre, entraîne de plus en plus fortement vers un retour au roman romanesque.

Le déclin de l'influence psychanalytique est, en somme, facile à expliquer, et le principe de cette explication devient évident dès que l'on examine la façon dont naquit cet engouement.

Me référant à mon expérience en cette matière, expérience qui, me risquerai-je à dire, est plus ou moins celle d'écrivains comme Miss Sinclair, j'admets que l'étude première de la doctrine freudienne parut éclairer certains coins mystérieux de l'esprit humain restés jusqu'alors énigmatiques pour le psychologue. En pesant ces cas anormaux décrits par Freud, Yung et autres, on en trouva des applications qui servirent à élucider quelques menues particularités observées chez des amis ou des relations qui, selon les mesures courantes, étaient parfaitement normaux. La joie de cette première découverte encouragea à rechercher les indices d'une psychologie qui permettrait une compréhension plus pleine et plus profonde des mobiles humains. Ces espoirs ont été en partie satisfaits. Il n'est pas possible au romancier qui a sérieusement étudié la psychanalyse de ne pas modifier sur des points de détail ses jugements de la conduite humaine. Mais ce fut tout de même une déception. Au bout de quatorze ans, je demeure sceptique sur l'inter-

prétation freudienne des rêves, et je mets en doute qu'un individu anormal, souffrant d'une forme quelconque de refoulement infantile, puisse offrir au romancier l'indication exagérée du type.

Pour conclure, je n'éprouve aucune hésitation à prophétiser qu'il n'y aura aucune renaissance de la vogue freudienne qui exerça tant d'influence sur le roman anglais de 1918 à 1922. Néanmoins, je crois que si l'école naturaliste doit survivre à la prochaine génération, il faudra qu'elle découvre en psychologie les traces de modification laissées par les thèses du professeur viennois. J'admets que nos trois plus grands romanciers actuels, Wells, Galsworthy et Bennet ont traversé cette période de la plus dangereuse contagion en ne manifestant que les symptômes les plus bénins de l'infection. Mais il se pourrait que, du point de vue du romancier, ces constatations insignifiantes deviennent, dans un proche avenir, les seuls résultats appréciables.

Ils ne disparaissent jamais, du reste, et, au cours de chaque siècle, un homme de génie les redécouvre ; mais, en en révélant l'importance, Freud les a mis à la portée de chacun. Désormais, aucun grand romancier n'osera traiter certaines questions fondamentales de la conduite humaine avec la béate ignorance qui caractérise les œuvres de Charles Dickens, par exemple.

J. D. BERESFORD.

Traduit du texte anglais inédit par Madeleine Vernon.

FERDINAND

Ce garçon court de taille, aux épaules inégales, à la lourde carrure, et qui marchait comme un paysan, je le revois à tous les moments de ma vie d'enfant. Je revois son crâne tondu (il fallait couper d'assez près sa chevelure d'un roux trop agressif), je revois les taches de rousseur qui marquaient étrangement sa figure, ses petits yeux noirs, malicieux, mobiles, et ses mains intelligentes mais démesurées, elles aussi tachées de roux. Son visage s'animait de façon singulière, à la moindre émotion, par un rictus de la bouche que gâtèrent trop tôt de mauvaises dents. Cette bouche et les points noirs des yeux donnaient toute sa vie à une face qui, au repos, paraissait de bois.

Déjà, lorsque nous jouions à la campagne sous les pins, Ferdinand me ravissait par la verve caricaturale qu'il garde encore aujourd'hui et qu'il sut bientôt exprimer autrement qu'en paroles. Echappé du salon où d'ordinaire il se sentait mal à l'aise, et venu me rejoindre dans une retraite ombragée connue de nous seuls, il tenait des propos dont l'accent personnel, dont la sourde violence me laissaient stupéfait, un peu effrayé, mais, somme toute, ravi. Il savait décrire un visage de façon à y faire paraître en relief le trait ridicule, le défaut où se révèle un caractère. Il se complaisait en ses découvertes. Le menton fuyant de Mme X, la bouche molle de son mari, le port de tête impérial de Mlle Y lui inspiraient des commentaires d'un sarcasme bouffon qui forçaient à rire. Puis il se taisait, il songeait, devenu grave, tout à coup...

« J'espère qu'on ne va pas nous déranger... Très bien, alors, ouvre la boîte. »

prétation freudienne des rêves, et je mets en doute qu'un individu anormal, souffrant d'une forme quelconque de refoulement infantile, puisse offrir au romancier l'indication exagérée du type.

Pour conclure, je n'éprouve aucune hésitation à prophétiser qu'il n'y aura aucune renaissance de la vogue freudienne qui exerça tant d'influence sur le roman anglais de 1918 à 1922. Néanmoins, je crois que si l'école naturaliste doit survivre à la prochaine génération, il faudra qu'elle découvre en psychologie les traces de modification laissées par les thèses du professeur viennois. J'admets que nos trois plus grands romanciers actuels, Wells, Galsworthy et Bennet ont traversé cette période de la plus dangereuse contagion en ne manifestant que les symptômes les plus bénins de l'infection. Mais il se pourrait que, du point de vue du romancier, ces constatations insignifiantes deviennent, dans un proche avenir, les seuls résultats appréciables. Ils ne disparaissent jamais, du reste, et, au cours de chaque siècle, un homme de génie les redécouvre ; mais, en en révélant l'importance, Freud les a mis à la portée de chacun. Désormais, aucun grand romancier n'osera traiter certaines questions fondamentales de la conduite humaine avec la béate ignorance qui caractérise les œuvres de Charles Dickens, par exemple.

J. D. BERESFORD.

Traduit du texte anglais inédit par Madeleine Vernon.

FERDINAND

—

Ce garçon court de taille, aux épaules inégales, à la lourde carrure, et qui marchait comme un paysan, je le revois à tous les moments de ma vie d'enfant. Je revois son crâne tondu (il fallait couper d'assez près sa chevelure d'un roux trop agressif), je revois les taches de rousseur qui marquaient étrangement sa figure, ses petits yeux noirs, malicieux, mobiles, et ses mains intelligentes mais démesurées, elles aussi tachées de roux. Son visage s'animait de façon singulière, à la moindre émotion, par un rictus de la bouche que gâtèrent trop tôt de mauvaises dents. Cette bouche et les points noirs des yeux donnaient toute sa vie à une face qui, au repos, paraissait de bois.

Déjà, lorsque nous jouions à la campagne sous les pins, Ferdinand me ravissait par la verve caricaturale qu'il garde encore aujourd'hui et qu'il sut bientôt exprimer autrement qu'en paroles. Echappé du salon où d'ordinaire il se sentait mal à l'aise, et venu me rejoindre dans une retraite ombragée connue de nous seuls, il tenait des propos dont l'accent personnel, dont la sourde violence me laissaient stupéfait, un peu effrayé, mais, somme toute, ravi. Il savait décrire un visage de façon à y faire paraître en relief le trait ridicule, le défaut où se révèle un caractère. Il se complaisait en ses découvertes. Le menton fuyant de Mme X, la bouche molle de son mari, le port de tête impérial de Mlle Y lui inspiraient des commentaires d'un sarcasme bouffon qui forçaient à rire. Puis il se taisait, il songeait, devenu grave, tout à coup...

« J'espère qu'on ne va pas nous déranger... Très bien, alors, ouvre la boîte. »

J'ôtais le couvercle d'une petite caisse en bois blanc, doublée de métal, que nous avions mise à l'abri sous des broussailles. Il y puisait de ses larges pattes une poignée de terre glaise et, coupant son silence d'exclamations, de mots murmurés, de jurons sourds, de petits rires aigres, lentement, avec amour, il pétrissait la masse informe.

Autour de nous, des oiseaux chantaient, les arbres bruissaient tout bas, un souffle de brise nous apportait son odeur marine, riche de rêves exotiques...

Je regardais les mains actives de Ferdinand.

« Sa gueule vient ! »

L'expression devenait méchante : il fronçait ses pâles sourcils, sa lèvre se relevait à gauche, montrant une dent noire à demi détruite. Lentement la gueule de Mme X paraissait en effet : non pas le portrait modelé de Mme X, mais le masque japonais inventé à son horrible ressemblance afin de faire peur aux enfants... et Ferdinand se réjouissait.

« Je tiens le menton ! Il fout le camp comme il faut ! C'est elle ! Son fils la reconnaîtrait tout de suite ! Ecoute-le, Ottavio : il s'écrie de sa petite voix d'imbécile rachitique : « Voilà Maman ! »

C'était elle, sans contredit, justement vue en sa hideuse déformation, abominable et fidèle, à la fois, et vivante.

Je ne remarquais pas que deux heures avaient passé. Je m'enthousiasmais à voir Ferdinand travailler de la sorte. Le temps ne me semblait pas long.

Si la caricature était, à son goût, réussie, après l'avoir considérée avec attention, d'un œil curieux, interrogateur, il la détruisait, le plus souvent, et rejetait cette glaise au fond de la caissette en bois blanc. Parfois, trouvant le masque d'une laideur insuffisante et n'ayant pu y exprimer toute sa rancœur, il le couvrait d'un linge et le mettait de côté. J'étais chargé de le maintenir mouillé jusqu'à la prochaine séance, devoir auquel je ne manquais pas.

Un jour, malgré bien des serments, je ne pus m'em-

pêcher de montrer à mon père l'une des gueules de Ferdinand, presque achevée, mais que le cruel artiste voulait accentuer encore.

« Il en fait beaucoup comme ça ? »

Mon père tournait et retournait avec soin la glaise humide. Il avait tout de suite reconnu la moue prétentieuse de Mlle Y.

« On dirait qu'elle vient de réciter un de ses ridicules sonnets dont elle est si fière et qui écorchent les oreilles... Il a vraiment du talent, ce garçon... Oui, je te promets de ne pas lui en souffler mot. »

Deux mois plus tard, Papa étant allé conférer plusieurs fois avec le père de Ferdinand, j'appris que mon ami entrait à l'Ecole des Beaux-Arts de notre ville. Du temps où il fréquentait négligemment le lycée, Ferdinand ne fit rien de bon, à ce qu'il semble. Peu aimé de ses professeurs, à cause d'un mutisme bourru qui passait les bornes permises, peu aimé de ses camarades parce qu'il les tenait à l'écart ou se moquait d'eux, Ferdinand était comme un étranger dans sa classe ; le bruit m'en revint bien des fois. Il ne fréquentait pas davantage mes propres amis qui lui eussent à ma prière fait des avances. « Des enfants de bourgeois ! » disait-il, sur un ton péremptoire. Alors que je lui objectais, un jour, non sans raison, qu'il était enfant de bourgeois lui-même, j'évitai tout juste le coup de poing qui me punit aussitôt de mon insolence. L'affaire faillit tourner mal. Il y revenait parfois.

« Et toi, Ottavio, tu finiras comme eux : fils de bourgeois. Je croyais que l'on te sauverait, mais la partie est déjà perdue. En tout cas, je te demanderai, plus tard, quand j'aurai du talent, de poser pour ta gueule de bourgeois et je t'assure, mon petit, que celle-là, si je peux la réussir, ne te fera pas rigoler ! On y verra le pauvre bougre qui aurait pu être autre chose, mais qui s'est laissé prendre et qui en souffre, et qui se déclare satisfait tout de même... »

A l'École, il n'eut guère plus de succès que jadis au lycée. Je crois que ses maîtres le rebroussèrent au lieu de l'amadouer. Avouons néanmoins qu'il les détestait d'avance. A l'avis de Ferdinand, révolté par nature, un maître était d'abord et surtout le pompier imbécile qui prend plaisir à étouffer dans l'œuf la tentative originale, l'audace généreuse. A la longue, ce point de vue naïf décourageait. Enfin il recherchait le laid avec passion, non par esprit critique, mais pour se réjouir. La découverte d'un détail fâcheux dans une belle ordonnance le comblait d'aise, celle d'un léger désaccord, d'une fausse note, d'une teinte fausse, d'un faux pas, le ravissait. Quelle était au juste sa pensée intime ? Je n'en sais trop rien et fus pris de court lorsque je l'entendis répondre à quelque demande que je lui faisais :

« Le beau, vois-tu, c'est pas mon affaire : le beau, c'est pour le bon Dieu. Moi, je suis un homme ; j'aime ce qui est vilain, parce que je peux en rire et que je me sens vilain moi-même... Regarde ma tête ! Le beau, ça me fait peur... J'aime pas avoir peur. L'ordre, ça me fait peur et, de plus, ça m'embête. Je préfère rigoler en regardant des choses laides, des choses de travers, des choses en désordre. Parle-moi d'un olivier bien tordu, bien crevassé, et qui n'a plus l'air d'un arbre ; parle-moi d'une trogne de vieille femme mal foutue avec des poils noirs au nez, d'un gros ventre de banquier, barré de sa chaîne de montre en or... Voilà qui me convient ! Les choses sublimes : les anges, les temples, les palmes, cette symphonie que tu m'as mené entendre au concert où, pour finir, un tas de gens hurlent un hymne pour dire qu'ils sont contents, les tableaux des Maîtres (ah ! les Maîtres !) où il n'y a jamais de vaches qui font leur bouse, ni d'ivrognes qui pissent dans un coin, tout ça, Ottavio, je l'admirerai peut-être au Paradis, si on m'y laisse entrer et que j'aie bien perdu ma forme terrestre, mais pour le moment, je te le répète, c'est pas mon affaire. »

Incapable d'improviser le petit cours d'esthétique et de

morale qu'il eût fallu lui servir sur-le-champ, je balbutiai des choses vagues. Ferdinand reprit :

« Oh ! je te vois venir ! tu vas me parler des musées... je préfère la rue aux musées ! Là, je suis chez moi. Les belles statues, je saurai les apprécier le jour où toutes les femmes se promèneront sans chemise et qu'on se rendra compte, en voyant leurs formes idéales, que le marbre sculpté n'est pas du mensonge en pierre... J'attends... Mais les genoux cagneux, les poitrines pendantes, les salières, ça se devine sous les robes : on peut s'en amuser. Je déteste qu'on me raconte des histoires... Tiens ! je ne sais plus qui m'a dit que la petite Germaine X, dont la bouche est jolie, a le sourire de la Joconde. Son sourire, elle le surveille, je parierais qu'elle l'étudie dans un miroir pour qu'on lui fasse encore ce compliment-là... C'est tout différent.

« Si jamais je sculpte des bustes, des statues, je voudrais que, sous la ressemblance de l'homme ou de la femme, on trouve toujours une bête vivante : un gorille, une girafe, un crapaud. Ah ! que j'imagine bien le cocher de la vieille Mme Y en gorille ! Dans ta gueule à toi, je ne distingue pas encore la bête ; c'est ce qui m'empêche d'y travailler tout de suite. N'importe! ça viendra! Oui, je sculpterai l'image des hommes pour que chacun s'y voie comme il est. Je laisse à d'autres les portraits des dieux et des déesses... ou bien qu'on me les présente et que je puisse les regarder de près. »

Ses discours m'ahurissaient. Il en profitait pour se payer ma tête et m'accabler de nouveaux sarcasmes, cependant je me plaisais en sa compagnie. Obscurément, je sentais que des caractères aussi particuliers que le sien ne sauraient s'exprimer de façon courante ; j'appréciais l'évidente sincérité des propos de Ferdinand où le cabotinage n'avait assurément nulle part, mais je ne me rendais pas compte de ce que ces exaltations, ces révoltes, ces colères offraient souvent de puéril.

Le hasard me fit faire une découverte assez inattendue.

Dans mon pays, la foire Saint-Michel, qui ouvre le 29 septembre, est le rendez-vous des familles, la joie des enfants. Jadis, on s'y amusait follement ; c'est du moins le souvenir qui me reste de mon enfance. Une après-midi que je longeais ses boutiques, non pour monter sur les chevaux de bois ni pour acheter des berlingots à la menthe (j'avais, hélas ! passé l'âge), mais simplement pour me distraire, j'aperçus Ferdinand, assis à la devanture d'un jeu de massacre et causant sur le ton le plus familier avec le patron de l'établissement. En partant, il appela deux gosses, voués à la récolte des boules égarées. Ces galopins lui sautèrent au cou, puis il serra la main de son interlocuteur. Fort intrigué, je m'ingéniai pour causer à mon tour; ce fut à vrai dire chose facile : le brave homme s'étant montré dès l'abord très sociable.

« ... Et qui était donc, demandai-je, quelques instants après, le rouquin avec qui vous parliez tout à l'heure ? Je ne sais plus où je l'ai rencontré.

— Vous connaissez M. Ferdinand ?... Ah ! celui-là est un jeune monsieur que nous aimons bien, pas fier, bon garçon, un copain, quoi ! Souvent nous allons au café boire un verre ensemble. Un brave type, M. Ferdinand ! Il vient presque tous les jours ici, tant que dure la foire ; il amuse les enfants, il leur fait la leçon : il est aussi savant qu'un instituteur. Il s'occupe de nous aussi : c'est lui qui a donné, l'an dernier, à ma femme une médecine pour guérir ses douleurs ; elle boitait que cela faisait pitié. Quand la foire est finie et que nous allons ailleurs, il ne nous oublie pas : il envoie des images aux gosses, pas seulement aux miens ; il connaît plusieurs familles. M. Ferdinand est l'ami des forains. Malin, M. Ferdinand ! Il m'a refait huit têtes de mon jeu de massacre ; celles-là, tenez, au fond, à gauche : la grosse femme rouge et les suivantes. Il en remontrerait à beaucoup, tellement il est adroit de ses mains. Et puis, c'est un monsieur, vous savez ! »

Il ne tarissait pas d'éloges ; il eût parlé de M. Ferdinand jusqu'au soir, mais toute une famille étant survenue qui voulait essayer sa chance au jeu, je me retirai.

Ainsi, mon ami Ferdinand avait des occupations que j'ignorais, donnait ses soins à une femme rhumatisante, instruisait des gosses ignorants et gardait ces plaisirs pour lui-même... Longtemps, je tins secrète ma découverte. Ce fut quelques années plus tard, une nuit d'hiver, à Paris, sous la lampe, que, pour la première fois, causant avec Ferdinand, je fis allusion au jeu de massacre de la foire Saint Michel.

« Oui, répondit-il d'un air un peu rêveur, le bonhomme se nommait Julien Marle... les deux petits étaient bien gentils... l'aîné fait maintenant son service militaire à Perpignan. Mes forains, je les aimais beaucoup ; je n'en faisais pas mystère ; il n'y avait aucune indiscrétion à me parler d'eux. Un jour, j'ai failli moi-même aborder le sujet en voyant le goût que tu montrais pour les music-halls et les cirques, mais l'atmosphère foraine est si différente... Tu n'aurais rien compris à mes histoires. »

Pourtant, cette nuit-là, Ferdinand m'entretint longuement de ses amis vagabonds, de la dure vie qu'ils menaient sur les routes de France, de leurs pauvres joies, de leurs peines et des nombreux usages qui les singularisaient. Sa voix restait basse, paisible ; le sujet qu'il traitait devait lui tenir au cœur. Nulle plaisanterie, nul sarcasme ne vint couper ses propos tout empreints d'une espèce de joie inavouée.

« Le souvenir de mes forains aide parfois à me consoler des horreurs de Paris. »

Car Ferdinand a passé plusieurs années à Paris. D'abord il y mena une vie dont on ne pouvait dire qu'elle fût d'ascète ou de bohème. Toujours seul dans un coin, il travaillait par à-coups et ceux qui eurent le privilège rarement accordé de voir les étranges statuettes de bronze à la somptueuse patine qu'il acheva les prisèrent très haut.

Mais il refusait de les exposer, de les vendre. Il éconduisait poliment certains amateurs qui s'étaient permis de s'intéresser à lui et fut pris de rage quand un marchand de tableaux alla en personne lui faire des offres très honorables. A cette occasion, il me parla de « caïmans qui sucent le sang des artistes », image assez mal venue, bien qu'elle lui fût chère.

Ferdinand ne change pas, Ferdinand est immuable.

Quelque temps, il logea au sixième, à Montparnasse, dans un atelier lugubre, pauvrement éclairé, jamais balayé, où des livres traînaient à terre près d'un pot à eau et d'une grande carte routière de France, sur laquelle il suivait peut-être les migrations de ses forains. De ce triste repaire, Ferdinand se déclarait très satisfait ; ses petites rentes lui eussent permis de se loger beaucoup mieux, mais il ne demandait pas autre chose.

Or, bientôt, je constatai, non sans surprise, qu'il ne vivait pas seul en son taudis. Il avait, un soir, ramassé dans la rue et ramené chez lui une pauvre fille du quartier. Elle n'était certes point belle; tout au plus pouvait-on être touché par l'expression pathétique, abandonnée, d'un visage usé par la débauche, la misère et la boisson. Il l'aimait ; il me parlait d'elle comme il eût fait d'une œuvre d'art audacieuse et libre, mais de même que, jadis, il avait peur des statues sans défauts, Ferdinand avait peur de Mariette dont il ne voyait que l'excellence.

D'abord, elle se tint tranquille, tout effarée par la surprenante aventure qu'il lui était donné de vivre. Ce temps fut court. Dès qu'elle eut compris l'ascendant qu'elle prenait sur Ferdinand, la vie de son ami ne fut qu'une suite de mauvais jours. Mariette retrouvait sa voix pour glapir et toujours se plaindre, pour se moquer des œuvres de son « rouquin », pour lui dicter ses absurdes volontés. Il ne se révoltait pas, il la comblait d'attentions délicates et charmantes qui, bien entendu, restaient pour compte. Il lui obéit en tout, jusqu'à m'interdire sa porte, parce que Ma-

riette prétendait que j'avais une « mauvaise influence ». Cela dura six mois au bout desquels j'appris, m'étant lié avec la concierge, que la dame du logis était absente.

« Oui, me dit Ferdinand, comme je lui rendais visite, l'instant d'après, ça ne pouvait pas durer davantage. Mariette me trompait un peu trop. Je le savais, je ne lui en voulais pas : c'est encore ce sale Paris qui la gâtait ainsi, la pauvre fille ! Et puis, un soir, je l'ai découverte, ici même couchée dans notre lit (tu entends !) avec le fils du cafetier qui tient boutique au coin de la rue. Ce jeune homme jouit d'une réputation bien établie de maquereau... Le fils du cafetier m'a été insupportable (un reste de prévention bourgeoise, sans doute !) et je les ai mis à la porte tous les deux après avoir rossé le bel adolescent. Mais, cette nuit-là, je suis sorti et j'ai marché au hasard, pendant des heures, sans regarder où j'allais. Je marchais toujours. Je me suis réveillé au fond du bois de Vincennes où un gardien m'avait découvert, endormi sous un arbre. J'avais dû tomber de fatigue. C'est tout : tu viens d'entendre l'histoire complète de mes amours...

« Eh non, ce n'est pas tout ! Ecoute l'épilogue, mon ami ! l'épilogue, si tu aimes les contes qui finissent bien. En rentrant chez moi, au matin, qu'est-ce que je trouve devant ma porte ?... un chien, un chien sans maître, un pauvre chien que j'ai recueilli et qui montrait sa reconnaissance en me léchant les mains. Je vais te le montrer ; c'est le plus beau des chiens. Il se nommera Croûte et me consolera de Mariette. Tu tâcheras de l'aimer, n'est-ce pas, mon vieux ? »

Un jeune chien de pauvre race, à coup sûr, mais affectueux et gentil. Je lui sus gré d'adoucir le chagrin de Ferdinand. Mon ami l'adore, au point d'avoir passé, le mois dernier, une nuit entière roulé dans une couverture au pied du lit où le jeune Croûte, malade, occupait la place de son maître, cette place qui fut prise, certain soir, par le fils du cafetier.

Et voici qu'il me faut ne plus vous parler de Ferdinand.

Ferdinand a quitté Paris, écœuré par les spectacles odieux que lui présentait cette ville ennemie, et ne sachant voir que ceux-là.

Il est allé admirer la mer bleue, et les rochers blancs, et les pins qui chantent. Il vit à la campagne de la vie des paysans. Il se prétend heureux. Il promet de m'envoyer de belles olives à la récolte prochaine.

La dernière fois que je le vis, avant son départ, je lui rappelai l'engagement qu'il avait pris, un jour, de traduire en sculpture ma gueule de bourgeois. Un instant, il parut hésitant, gêné, puis :

« Toi, dit-il, tu es un ami... alors, vois-tu, ça me coupe l'inspiration : ta gueule ne viendrait pas... pourtant, il y aurait à faire ! »

Et ses petits yeux noirs au regard affectueux démentaient le sarcasme de sa bouche.

... Mais je garde dans une petite vitrine à elles seules dévolue trois précieuses statuettes en bronze de Ferdinand, trois surprenantes figurines qu'il a nommées « les Trois Disgrâces », laides, grotesques, émouvantes en leur affreuse nudité, troublantes aussi, douloureuses par l'expression où se lit tant de révolte et tant de honte : trois exemples d'un art tourmenté qui, chaque fois que je les regarde, m'irritent comme un sacrilège, et que j'aime cependant.

GILBERT DE VOISINS.

ADIEU

—

Oui, je veux vous quitter, nymphes, quoiqu'il en coûte.
Voici l'heure! La grille ouverte sur la route
Dresse des fers brillants au soleil. Mes adieux
Mêleront leur langueur aux rires de ces feux ;
Et lorsqu'en m'éloignant vous verrez mon visage
Se retourner vers vous, triste et plein de courage,
Que vos regards aussi luisent sur mon chemin!

Je m'élance. Aussitôt la chaine de vos mains,
Telle un filet tendu brisant le vol des balles,
Offre un souple barrage à ma fuite brutale.
Au treillis de vos doigts je tombe prisonnier.
Ainsi l'herbe entourant de son fil embrouillé
Le torse du nageur qui s'arrache des ondes.
Trop de liens déjà m'enchaînaient à vos rondes!
Laissez-moi! Je reprends ces pas fastidieux
Qu'interrompit longtemps l'ivresse de vos jeux,
Depuis ce matin d'or où, voyageur frivole,
J'obéis à l'appel de votre farandole
Accourue aux allées de ces jardins anglais
Et qui semblaient m'offrir un si tendre relais.
Mes belles, quelle aisance à faire ma capture!
Car votre voix avait un goût de confiture
Où, gourmand d'une lèvre et d'un rire amical,
Je fus vite empêgué comme guêpe au bocal.

Tu te souviens bien, toi, dont le regard m'évite,
Le même qui d'abord invita ma poursuite.
Par un ciel effilé, tissé des séraphins,
Plein d'un vol murmurant d'avions et d'oiseaux fins,
Le soir faisait du lac une huile savonneuse.

Je te vis retrousser tes jupes et, rêveuse,
Regarder de ta jambe un reflet transparent.
A mon appel, ton corps s'évanouit au vent,
Laissant pour qu'on y songe, ô candide vestale,
Un parfum repassé, léger, sec, de percale.

Ainsi, je te vis luire à l'autel de mes vœux,
Lueur d'huile émouvant les chauds piliers ombreux,
Puis feu follet, disparu dans une culbute.
Je poursuivis, tendu, ardent, que rien ne bute,
Ton corps capricieux. Ainsi que les gamins
Guettant la sauterelle, et qui jettent les mains
Sur la bête, elle fuit; ou, prise en l'herbe haute,
S'ils écartent les doigts pour la voir, elle saute ;
Ainsi, fragilité glissant par les taillis,
Tu dispersas ma course à travers le pays.
Enfin, désespéré d'un effort inutile,
Je n'eus plus qu'à rêver de ta grâce futile.
Je dis alors : « Voici des arbres colorés,
De fondants abricots et des muscats dorés,
Et voici des bosquets, hêtres, charmes, yeuses,
Cytises, grands manteaux de grappes venimeuses ;
Tout ce jardin, ce n'est qu'une vaste corbeille,
Corolles où frissonne un corps vivant d'abeille,
Massifs grenats noués d'un ceinturon d'azur,
Tout à mes yeux ici n'offre qu'un plaisir pur.
Tout m'ennuie, hors saisir au tournant d'une allée,
Epuisé de courir, la fuyarde envolée
Qui se faufile, ainsi qu'un moineau spirituel
Qu'enfant je conspirais de prendre, avec du sel. »
Courbé, je méditais quelque chasse brutale,
Quand, sur le lac plus noir, il tombe un clair pétale,
Et sur ma rêverie une nymphe à l'œil rond,
Dont la peau sent le miel mêlé de tabac blond.

Sa voix parle : « Voyez comme il penche un visage
D'arbre mort, attristant parmi ce paysage!
Nous offrons nos jardins à ce voyageur las,
Notre air, nos jeux, nos chants ; cela ne suffit pas.

Il ose ici porter parmi nos corps d'ivoire
Et parmi nos plaisirs, nos fleurs, sa mine noire. »
« Quel jeu, dis-je, joli, pour un voyageur las,
De courir! Mais je porte, ainsi qu'un échalas
Chargé de raisins verts, mon fardeau de grains aigres
Et de désirs. Certes, o nymphes trop allègres,
Je trouverais plus doux les fruits de vos jardins,
De n'être pas mêlés du goût de vos dédains. »

« Boudez, s'il vous plaît, mais c'est notre humeur native
Et le prix du séjour ici, qu'on nous poursuive
Sans nous prendre jamais. Ce n'est guère payer,
Et c'est, quoiqu'imprenable, un gracieux gibier.
Ah! vous ne savez pas que les demi-déesses
Aiment d'un bon fantôme à troubler leur paresse ;
Et quel émoi quand il surgit dans ces bosquets,
Faux péril! et sans fin chasse nos pas coquets. »

J'ai souvent vu ces lieux que couvre un hémisphère
Clair et fermé ainsi qu'une cloche de verre,
Où l'on regarde tout à travers un cristal,
Où près des plages d'or, sous un ciel de métal,
La mer lisse sa pulpe et sinue en dentelles
Sur qui, parmi des pirouettes d'étincelles,
Jaillit l'écume. Et là, je trouvais par milliers
Dans les piétinements de ces sables mouillés,
Les traces parfumées et tristes de vos danses.
Que meure le désir venu sans l'espérance !
Je tombais, je baisais votre empreinte en pleurant,
Et j'aspirais encore votre goût décevant
Dans les algues salées.
Forêt, lac, mer et plage,
Le ciel pèse et le cœur se gonfle. Beau voyage
Si sottement rompu, fuite, délivre-moi!
Vous, nymphes, maintenant vous comprenez pourquoi ;
Qu'alentour de mon corps votre fleur se déplisse,
Qui, pareil au bourdon, m'enferme en son calice!
Je m'en vais retrouver le chemin dur et droit,
Où l'on va sans désir, quand le couchant décroît,

Dans la poussière blanche et le vent monotone.
J'irai, lent voyageur qui flâne et qui chantonne.
Pour vous, sur la colline où luit un azur nu,
Courez. Soyez la flamme et ses poinçons aigus!
Que vos châles liés à l'ardeur de vos gestes
Suivent d'un vol cinglant les bouts de vos doigts prestes.
Et moi, en vous voyant du seuil de la forêt,
Là-bas, j'accueillerai peut-être le regret.

PIERRE DESCLOZEAUX.

LE POISON JUIF

Le Juif est à la mode. On le sert à toutes les sauces : dans le roman, sur la scène, au cinéma. Cependant, dans la plupart de ces œuvres, on ne présente que le côté *national* du problème. Le Juif est-il assimilable ou non ? Deviendra-t-il citoyen fidèle des pays qu'il habite ou bien, le sionisme aidant, tendra-t-il de plus en plus ses regards vers Jérusalem ? Le judaïsme est-il une confession ou une nation ? Vaste question qui peut se résumer en un détail de typographie : faut-il écrire *juif* ou *Juif*, avec une minuscule ou une majuscule?

Mais, au fond, ce symbole typographique ne serait-il pas en réalité un simple détail et la question n'est-elle pas, dans son ensemble, mal posée ?

Ce qui importe, croyons-nous, ce n'est pas de savoir si le mot *juif* est un adjectif ou un nom propre, mais bien si cette étiquette couvre une marchandise suspecte. Ou bien le Juif est dangereux, où il ne l'est pas. S'il l'est, ne cherchons pas à l'assimiler, ce serait introduire dans le corps de la nation un élément qui en compromettrait la santé. S'il ne l'est pas, alors laissons-le en paix : assimilé ou hétérogène, attaché à son pays d'adoption ou sioniste, pratiquant sa religion ou dégagé de la synagogue, fabricant de casquettes ou auteur dramatique, sa présence est inoffensive.

Dans cet essai de synthèse historique, nous voudrions nous placer uniquement au point de vue *social*, le seul qui importe vraiment. S'il y a un poison juif, — et nous pensons qu'il y en a un, — cherchons à le localiser et,

autant que possible, à l'isoler, afin que soit immunisé l'organisme dont nous faisons partie.

I

Le Rêve juif

Etrange peuple qu'Israël ! Etrange assemblage d'une immense majorité moutonnière, de mœurs tranquilles, d'esprit réaliste, et d'une infime minorité à l'âme inquiète, à l'idéalisme audacieux et forcené.

Tous les peuples, dira-t-on, sont à la fois, suivant les individus et les époques, soumis ou révoltés. Oui, mais le Juif est homme avec plus de passion que les autres hommes. Il exagère toujours. Aussi va-t-il plus loin que quiconque dans la soumission et la révolte, plus profond dans la réalité et plus haut dans le rêve.

A tous les moments de son histoire, cette dualité éclate. Dans l'ancienne Palestine, on voit, d'une part, le paysan cultivant sa vigne et son figuier, payant la dîme et honorant les anciens ; d'autre part, le prophète qui, au désert, mange ses excréments et maudit les riches. A la veille de notre ère, les Pharisiens et les Sadducéens, gardiens de la tradition, et les Esséniens, dont le Christ va formuler les rêves épars. Puis, en face de Jésus lui-même, le grand-prêtre Caïphe, son accusateur. Au moyen âge, les talmudistes se perdent dans un formalisme méticuleux, tandis que l'imagination des cabbalistes bat la campagne. Au XVIIIe siècle, même opposition entre les orthodoxes figés et les *Hassidim* mystiques.

Au siècle dernier, le judaïsme s'étant laïcisé, l'antithèse se transporte sur le terrain social. Dans le temps que Moïse Rothschild fonde sa banque européenne, Lassalle lance un premier appel aux masses ouvrières. Un peu plus tard, la musique d'Offenbach berce la digestion du bourgeois triomphant, dont Karl Marx prophétise la chute prochaine. Enfin, aujourd'hui, à Paris, qu'il nous suffise

de comparer M. Citroën, gros industriel, maître de la Tour Eiffel et du Sahara, et l'affreux camarade Rappoport, l'orang-outang de l'*Humanité*.

Tout le long de l'histoire, on le voit, deux types de Juifs cohabitent, soit en Palestine, soit au ghetto, soit dans les capitales de l'argent. Mais, point sur lequel nous insisterons constamment, les rêveurs et les révoltés ont toujours formé une toute petite minorité en Israël. Minorité infime, mais non insignifiante. Car c'est elle qui a fait la sombre gloire du peuple élu, qui l'a fait tour à tour qualifier de « ferment de l'humanité » par ses admirateurs et d' « agitateur des peuples » par ses adversaires. Hélas, c'est elle qui, souvent, aux heures troubles, en a fait le bouc émissaire des nations.

Non seulement ces visionnaires ont toujours été fort peu nombreux en Israël, mais Israël les a toujours critiqués, condamnés ou même supprimés. La croix du Calvaire est le symbole de ce triomphe de la tradition sur la révolution, de la réalité sur le rêve. Le triomphe également de la nationalité israélite sur l'utopie internationaliste.

En effet, les traits principaux de cet idéalisme mystique sont sa tendance *communiste* et son caractère *universel*. On le constate en examinant les trois formes principales qu'a revêtues, au cours des siècles, le rêve juif :

1° Le *rêve messianique*, qui restait inoffensif parce qu'il restait religieux et national. Les prophètes criaient sans doute vers le temps où les peuples réconciliés monteraient à Jérusalem : « Ils forgeront leurs épées en charrues et leurs lances en serpes,... le loup habitera avec la brebis, le tigre reposera avec le chevreau,... un peuple ne lèvera plus l'épée contre un autre peuple. » Pourtant, si le Messie devait apporter au monde la justice et la paix, il devait également donner à Israël la domination universelle. Le peuple de Dieu devait être la conscience de l'humanité pacifiée. L'internationalisme des prophètes était donc, si l'on peut dire, national. Quant à leur commu-

nisme, il se contentait d'être une ardente déclamation contre la richesse et le luxe;

2° Le *rêve évangélique,* plus dangereux que le prophétisme, parce que la tendance communiste et internationaliste y est beaucoup mieux marquée. L'œuvre de Jésus et des apôtres fut de donner un caractère doctrinaire à des aspirations jusque-là assez vagues, en un mot de préciser et d'internationaliser le prophétisme. C'est par là, nous le montrerons, qu'il s'opposa à la conception antique de la société, soit juive, soit païenne;

3° Le *rêve marxiste,* plus nocif à son tour que le rêve évangélique, parce que, dépassant la religion et la morale, il déclare vouloir et pouvoir détruire l'ordre social, cela dans tous les pays. Karl Marx fait délibérément descendre l'utopie égalitaire du ciel sur la terre. Il poursuit et précise encore l'œuvre de Jésus et des prophètes.

C'est parce que ces diverses formes du mysticisme juif étaient antisociales et antinationales qu'Israël les a toujours combattues. Le judaïsme est la religion de la vie ; il est fortement attaché à la réalité ; les récompenses qu'il promet sont proches et terrestres. Il veut réaliser le bonheur sur la terre par la propriété personnelle (chacun doit avoir *sa* vigne et *son* figuier) et la justice sociale par la charité. C'est cette idée de la charité qui constitue proprement l'*idéalisme* des anciens Hébreux, tandis que la violence utopique des prophètes constitue leur *mysticisme.*

Eux-mêmes, avec leur esprit critique si acéré, faisaient la différence. Ils disaient « la Loi et les Prophètes », non pas *le* Livre, mais *les* Livres (*Séfarim,* en grec *Biblia,* pluriel de *biblion*). Les chrétiens ne disent pas « les Evangiles et les Actes des Apôtres », mais « l'Evangile » tout court, car il s'agit d'une seule et même doctrine. Par contre, les Hébreux faisaient la discrimination entre un code applicable, la Loi, et un code idéal, les Prophètes. L'un était la prose, l'autre la poésie.

Et, de fait, l'esprit révolutionnaire de l'Ancien Testament ne sort pas du domaine de la *poésie*. Cela même au sens littéral : quand les prophètes racontent, ils parlent en prose, quand ils invectivent ou prédisent, ils parlent en vers. En somme, aux yeux des Hébreux, le prophétisme, ce n'était que « de la littérature ».

Les prophètes, du reste, furent souvent persécutés (1). S'ils ne l'étaient pas toujours, c'est que Jéhovah parlait par leur bouche, mais n'était-ce pas, au propre comme au figuré, la voix clamant dans le désert ? Les imprécations des prophéties ne nous prouvent-elles pas que les fils de Jacob ne se faisaient pas faute de s'enrichir, de mépriser les pauvres, d'aimer des femmes étrangères et d'imiter le luxe de leurs voisins plus civilisés? Et beaucoup plus tôt, lorsque Moïse descendit du Sinaï avec les tables de la loi, ne trouva-t-il pas les Hébreux dansant autour du veau d'or?

Les utopies des prophètes étaient, il est vrai, un aliment pour l'ardent espoir des « pauvres », les *ébionim*, seuls justes, tandis que les riches sont en proie à toutes les abominations. Mais ces pauvres se gardaient bien de toute révolte contre l'ordre établi. Et il faut souligner ici un phénomène incroyable : le peuple hébreu, dont la poésie contient les appels révolutionnaires les plus violents qu'on puisse trouver dans toute la littérature antique, n'a jamais connu les luttes de classes qui ont ensanglanté Rome et les cités grecques. Il a eu des Esaïe et des Jérémie, il n'a eu ni de Spartacus, ni d'ilotes révoltés. La révolution était chez lui un exercice littéraire. Un organisme social très sain chassait de lui-même les germes mortels.

Aussi, quand Jésus parut, Israël comprit que la « bonne nouvelle » était autrement pernicieuse que les visions des anciens prophètes. Aussitôt, il obtint, du pouvoir civil, la

(1) « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés... » (Matthieu, XXIII, 37.)

condamnation de celui qui avait mis en prose la poésie des vieux livres.

Quant au communisme actuel, il est, nous le verrons, condamné à la fois par la synagogue, par les sionistes et par le Juif « bourgeois ».

Non seulement l'idéalisme des rêveurs juifs est antisocial et antinational, mais, parce qu'il est un idéalisme, il s'oppose à la faculté maîtresse du Juif « moyen » : le *réalisme*. Si le réalisme consiste à ne voir que les faits et à ne se laisser guider que par les faits, qui est plus réaliste que le Juif ? N'est-ce pas cette faculté qui lui a permis, au cours des âges, de vivre sous les climats et les régimes les plus divers, de se faufiler par toutes les fentes des barrières où on le parquait, de profiter de tout et de tous pour subsister, se pousser, réussir ? *S'adapter*, n'est-ce pas du réalisme au premier chef ?

Les antisémites veulent voir en *chaque* Juif un ferment révolutionnaire, ici endormi et inconscient, là volontairement dissimulé, ailleurs s'affirmant et s'étalant. Grosse erreur, ou procédé malhonnête de polémiste. Israël n'est pas, en soi, un peuple révolutionnaire. Depuis sa dispersion jusqu'à l'époque contemporaine, c'est-à-dire pendant plus de dix-huit siècles, il n'a jamais conspiré contre les nations qui l'hébergaient. Ce n'est que lorsque ces nations eurent elles-mêmes leurs propres révolutionnaires que ceux-ci purent faire des prosélytes en Israël. Si les révolutionnaires juifs furent plus ardents peut-être et plus nuisibles que leurs camarades aryens, c'est qu'ils appliquaient à des fins politiques leur génie actif et subtil.

D'ailleurs, ces révolutionnaires restent l'exception en Israël. Tandis que la masse travaille, compte, trafique, sans songer à autre chose qu'à son travail et à son trafic, le révolté lit, parle, conspire. L'un fait des affaires, l'autre des rêves. Mais leur force respective est très inégale : dans la balance qui pèse les destins d'Israël, l'or est

beaucoup plus lourd que le livre. En somme, sur 1000 Juifs, il y en a un qui prêche la destruction d'une société où les 999 autres se trouvent fort bien.

Ces quelques *individus* juifs ne présentent aucun danger, comparés aux *doctrines* juives qui tentent de détruire la société humaine. Et il nous faut maintenant étudier de plus près les deux principales machines de guerre que l'idéalisme juif a lancées à l'assaut de la forteresse sociale : l'évangélisme et le communisme.

II

L'évangélisme

Jésus de Nazareth n'est pas Juif par la race seulement, il l'est par *toute* sa doctrine. Il n'a rien prêché qui ne soit déjà dans la Loi et les Prophètes. L'oraison dominicale entière se retrouve, par fragments, dans l'Ancien Testament. Jésus n'a fait que *choisir* dans les livres sacrés, mais il a choisi le plus original. C'était, naturellement, le moins raisonnable.

La nouveauté de l'Evangile fut, au point de vue religieux, de transformer le réalisme hébreu en idéalisme chrétien, de transporter le royaume de Dieu de la terre dans le Ciel. Au point de vue moral et social, ce fut de mettre au premier plan la notion de l'*amour*, notion destructive à la fois de l'inégalité et de la patrie.

Dans le cadre national, un essai avait été tenté avant Jésus. Les Esséniens avaient déjà pratiqué à la fois la pauvreté, la sobriété et la continence, toutes vertus monacales. Les premiers chrétiens ne furent que des Esséniens internationaux. Le christianisme ne fut, à l'origine, qu'une secte juive. Il ne se dégagea du judaïsme que lorsque saint Paul eut proclamé la croyance en Jésus Messie et Verbe médiateur. Ce n'était là qu'une question de dogme et la morale chrétienne, dans son essence, était juive.

L'amour, principe de toute action. De cette grande source découlaient les divers courants qui, parallèlement, allaient vers un but unique : le perfectionnement *moral* de l'homme, mais non le perfectionnement *social* de l'humanité. Parmi ces divers éléments, notons, en les accompagnant des passages de l'Evangile qui les précisent, ceux qui sont plus particulièrement antisociaux.

1° L'*égalité sociale* : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. » (Matthieu, XIX, 24.) — « Malheur à vous, riches... Malheur à vous, qui êtes rassasiés. » (Luc, VI, 25.) — « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre. » (Matthieu, VI, 19.) — « Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. » (*Ib.*, VI, 24.) — « La bonne nouvelle est annoncée aux pauvres. » (*Ib.*, XI, 5.) — « Il n'y a plus ni esclave ni libre. » (Galates, III, 28.)— « Si nous avons la nourriture et le vêtement, cela nous suffira. » (I Timothée, VI, 8.) — « A vous maintenant, riches ! Pleurez et gémissez, à cause des malheurs qui viendront sur vous. » (Jacques, V, I) (2).

2° L'*internationalisme* : « Il n'y a aucune différence entre le Juif et le Grec. » (Romains, X, 12.) — « Allez, faites de toutes les nations des disciples. » (Matthieu, XXVIII, 19.) — « Dieu a accordé la repentance aussi aux païens. » (Actes, II, 18.)

3° Le *pardon des délits* : « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre. » (Jean, VIII, 7.) — « Ses nombreux péchés ont été pardonnés, car elle a beaucoup aimé. » (Luc, VII, 47) — « Si quelqu'un veut plaider contre toi et te prendre ta tunique, laisse-lui encore ton manteau. » (Matthieu, V, 40.)

4° Le *mépris de la famille* : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre toi et moi ? » (Jean, II, 4.) — « Laisse les

(2) Ce communisme latent fut réalisé par les premières communautés chrétiennes : « Tous ceux qui croyaient étaient dans le même lieu et ils avaient tout en commun; ils vendaient leurs propriétés et leurs biens et ils en partageaient le produit entre tous, selon les besoins de chacun. » (Actes, II, 44, 45.)

morts ensevelir leurs morts. » (Matthieu, VII, 24.) — « Je suis venu mettre la division entre l'homme et son père, entre la fille et sa mère, entre la belle-fille et sa belle-mère ; et l'homme aura pour ennemis les gens de sa maisón. Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » (*Ib.*, X, 35 à 38.) — « Les enfants se soulèveront contre leurs parents et ils les feront mourir. » (*Ib.*, VIII, 22.) — « Quelqu'un lui dit : Voici ta mère et tes frères sont dehors, et ils cherchent à te parler. Mais Jésus répondit à celui qui le lui disait : Qui est ma mère, et qui sont mes frères ? Puis, étendant la main sur ses disciples, il dit : Voici ma mère et mes frères. » (*Ib.*, XII, 46 à 49.) — « Désormais cinq dans une maison seront divisés, trois contre deux, et deux contre trois. » (Luc, XII, 52). — « Si quelqu'un vient à moi, et s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. » (*Ib.*, XIV, 26.)

Ces préceptes, formulés avec tant de clarté, tant de brutalité, éclatèrent comme des bombes dans l'édifice déjà vermoulu du monde antique. C'est qu'ils contredisaient violemment tout ce qu'on avait jusqu'alors vénéré. La société antique, en effet, était bâtie sur quatre solides piliers :

1° Le *respect de l'inégalité sociale,* non pas, comme aujourd'hui, d'une inégalité purement pécuniaire, capitaliste, mais d'une hiérarchie traditionnelle où, à la richesse, s'ajoutait la naissance, la fonction religieuse, le rôle militaire. Le symbole de cette inégalité était l'esclavage ; c'est ce qui explique pourquoi la doctrine chrétienne se répandit si facilement parmi les esclaves;

2° Le *respect de la nationalité,* ou, pour parler comme alors, de la Cité. L'amour de la Cité, c'était à peu près ce que nous nommons le patriotisme. Pour être plus restreinte que de nos jours, la notion n'en était que plus jalouse et exclusive;

3° Le *respect de la loi*, loi stricte et impitoyable, qui ne pardonne pas, mais punit. Sans la vindicte pénale, pas de société possible. *Dura lex, sed lex.* Si l'on ne lapide pas la femme adultère, les maris ne se sentiront plus protégés;

4° Le *respect de la famille*, symbolisé dans le monde antique par l'autorité paternelle, élevé parfois à un régime social, le clan, ou à un instrument politique, la *clientèle* romaine. La famille était le fondement de la société antique. Cela explique le véritable acharnement avec lequel Jésus l'attaqua.

Ces divers sentiments peuvent se résumer en un seul : le *respect de l'ordre établi*. Ils s'opposent exactement, on le voit, aux formules jetées dans le monde par le Christ. « Jésus n'avait prêché que l'amour et nullement le respect », dit fort justement un apologiste de la morale du judaïsme (3).

Personne, à l'époque, ne s'y trompa.

Il est vrai qu'il est malaisé de retrouver, dans des documents historiques, la trace d'une opposition aux principes *sociaux* du christianisme naissant. D'abord, la littérature hostile à la nouvelle doctrine a péri presque entière. Puis, et surtout, les Anciens séparaient difficilement la politique de la religion : les arguments employés contre les chrétiens sont principalement de nature théologique. Enfin, les disciples du Nazaréen attendaient fermement le jour du jugement dernier, et « la persuasion d'un prochain anéantissement du monde enlevait au ferment révolutionnaire qui travaillait dans toutes les têtes une grande partie de son âcreté (4) ».

Cependant, de part et d'autre, les chrétiens furent accusés formellement d'être les *ennemis de la loi*, loi civile autant que religieuse. Cela ressort clairement des polémiques et des persécutions.

Du côté juif, l'opposition eut un caractère nettement

(3) Benamozegh : *Morale juive et morale chrétienne.*
(4) Renan : *Saint Paul*, p. 256.

nationaliste. Tant que les nouveaux sectaires ne furent que des « ébionim » pieux et inoffensifs, leurs compatriotes les laissèrent en paix. On ne les persécuta que lorsque la « bonne nouvelle », débordant de Palestine, se répandit dans le monde hellénique. Alors les Juifs comprirent que le « royaume de Dieu » n'était plus ni la restauration politique ni la domination messianique d'Israël, mais l'avènement de l'égalité parmi les peuples. Aussi persécutèrent-ils violemment les chrétiens ; plusieurs des apôtres eux-mêmes furent condamnés et exécutés en Palestine. La synagogue, la première, inventa et propagea les arguments antichrétiens; certains auteurs supposent même qu'elle inspira les massacres de Néron. Cela est plausible si l'on s'en réfère à la parole d'un rabbin du temps : « Les Evangiles méritent d'être brûlés, car le paganisme est moins dangereux que les sectes chrétiennes. »

Fait remarquable, du reste, les Romains préféraient les Juifs aux Chrétiens. Ils connaissaient leur origine commune, mais distinguaient bien leur nature diverse. « Le Gouvernement romain voyait dans les Chrétiens des Juifs plus remuants que les autres (5). » C'est pourquoi le refus de sacrifier à l'Empereur, si sévèrement puni chez les Chrétiens, était-il toléré chez les Juifs. Ceux-ci n'étaient que des hétérogènes, ceux-là étaient des rebelles.

L'historien Ferrero, qui connaît tout particulièrement cette époque, dit : « Au point de vue de l'Empire et de ses intérêts politiques immédiats, il n'est pas douteux que le christianisme était une force de dissolution. » Ainsi le chrétien, de par ses convictions, ne devait rechercher aucune charge publique, ni administrative, ni encore moins judiciaire, il ne devait pas être militaire, il devait même, si possible, éviter le mariage. Toutes vertus passives incompatibles avec le *civisme,* sentiment qui fit la force des cités antiques et qui, lorsqu'il faiblit, les ruina.

(5) Salomon Reinach : *Orpheus,* p. 370.

Ferrero dit encore : « Logiquement, le devoir du chrétien serait de détruire l'Empire ; s'il ne le fait pas, c'est... qu'il répugne à la violence... Le christianisme détruisait l'Empire par l'abstention (6). »

Les premiers chrétiens n'étaient pas des révolutionnaires déclarés, mais de doux anarchistes. Comme l'a noté Renan, l'Evangile forme des fidèles, non des citoyens. « Quand on demande au martyr sa patrie : je suis chrétien », répond-il (7). Opinion qui devait sembler monstrueuse aux vrais Romains, car ils ne concevaient pas la religion sans la nationalité, et vice-versa. Mais dans l'épouvantable désordre du IIIe siècle, dans ce chaos de races et de croyances, les vrais Romains se faisaient de plus en plus rares. C'était en général la classe riche, ils étaient encore attachés à l'ancien culte, ils luttaient énergiquement contre ces doctrines subversives qui ne trouvaient guère de sympathie que parmi les misérables. La lutte devint plus acharnée au IVe siècle et finalement les pauvres l'emportèrent. Le poison de l'anarchie semble avoir pénétré tout le monde antique.

Heureusement, à côté du poison, il y avait l'antidote. En face du Calvaire se dressait le Capitole. Au-dessus des catacombes et des ergastules, il y avait Rome.

L'Empire romain, il est vrai, chef-d'œuvre de l'architecture politique des Anciens, était ébranlé ; il allait crouler. Mais le principe qui en était l'âme subsistait. On n'aurait plus ni les aigles romaines, ni la paix romaine. On aurait encore la parole romaine.

Merveille que Rome : forteresse de la Loi, boulevard de l'autorité, la Ville qui, pendant dix-sept siècles, des guerres puniques à la Renaissance, commanda au monde, d'abord par la force des armes, puis par la puissance du verbe, toujours par la discipline.

Rome vit en Jésus un ennemi pire que ne l'avait été

(6) Ferrero : *La ruine de la civilisation antique*, pp. 95 et suiv.
(7) Renan : *Marc-Aurèle*, p. 591.

Annibal ou que ne l'était le Barbare. Ceux-ci pouvaient être vaincus par les armes, le royaume de celui-là n'était pas de ce monde. La Loi, jusqu'ici imposée à l'anarchie par l'épée, se heurtait cette fois à l'Idée, à l'Idée plus forte que l'épée.

Sentant sa faiblesse envers un adversaire nouveau et insaisissable, Rome composa. Elle, dont la gloire avait été « d'avoir essayé de résoudre le problème de la société sans théocratie (8) », tira du christianisme même les éléments d'une théocratie. Une théocratie, c'est un gouvernement, et la passion de Rome a toujours été de gouverner. Elle poursuivait son rôle : formuler, proclamer et défendre la loi.

Rome était le symbole de la loi sociale et politique, l'Evangile était une loi religieuse. Il s'agissait de combiner les deux principes.

Il fallait *socialiser* le christianisme naissant, utiliser ce vaste ébranlement des âmes pour instaurer une société nouvelle, en un mot faire de l'ordre avec du désordre. Rome y appliqua tout son génie de méthode et d'organisation.

Mais, si le christianisme était une religion, il était aussi une morale. Comme le judaïsme, et au rebours des autres religions de l'antiquité, il avait la prétention de suivre l'homme pas à pas, de diriger sa vie, de lui montrer, toujours et partout, les portes du Ciel qui s'ouvraient à lui. C'est ce qui fit son succès : aux humbles comme aux puissants, il donnait une même loi. Ce n'était plus la *vertu,* respectueuse des traditions. C'était l'*amour,* qui brise les cadres sociaux et nationaux.

Rien de révolutionnaire comme l'amour. Il n'a jamais, chante avec raison Carmen, connu de loi. Pour lui, par lui, l'être humain abandonne et trahit sa famille, son groupe social, sa patrie. Ceux qui ont tenté d'en faire un principe de vie ont abouti soit à l'anarchisme moral,

(8) Renan : *Marc-Aurèle*, p. 587.

comme George Sand et Rousseau, soit à l'anarchie sociale comme Tolstoï. Ce dernier enseigne que l'homme, s'il est vraiment chrétien, ne doit devenir volontairement ni soldat, ni officier, ni fonctionnaire, ne doit pas payer les impôts, ni faire appel aux tribunaux pour protéger sa propriété, ni défendre sa patrie les armes à la main.

Il est en effet impossible d'aimer tout le monde également : dans une société bien organisée, on doit aimer d'abord les membres de sa famille, puis ses concitoyens, enfin seulement les étrangers. Il est encore plus impossible de vouloir tout pardonner à tous : l'oubli des injures est incompatible avec le droit civil et le droit international.

Une société ne peut être fondée sur l'amour. Elle ne peut l'être que sur la *tradition* (type antique) ou sur la *justice* (type moderne). La tradition et la justice ne sont d'ailleurs que deux faces d'un même élément : la *loi*. Plus étroite et plus dure autrefois, plus souple aujourd'hui, la loi poursuit toujours le même but : conserver l'ordre social reconnu comme bon et le modifier prudemment lorsqu'il ne s'adapte plus aux nécessités nouvelles. La loi doit être à la fois conservatrice et novatrice. Elle ne sait pas toujours maintenir l'équilibre : quand elle est trop conservatrice, elle est cause de révolution ; quand elle innove trop, elle est inapplicable ou génératrice de troubles.

Les socialistes accusent la loi de *consacrer l'inégalité*. Là est justement sa raison d'être. Par là, elle est liée fortement à la réalité, puisque l'inégalité est le phénomène fondamental de la biologie et de la psychologie. Et c'est précisément cette inégalité que l'Eglise s'efforça de maintenir contre les assauts d'une doctrine qui, au nom de l'amour, exigeait l'égalité.

Consciente du danger, Rome s'attaqua délibérément à la tête du monstre qui la menaçait, à la personne même du Christ. Prêtre de l'égalité et de la fraternité, Jésus

était dangereux : s'il ne prêchait pas la révolte, sa doctrine dissolvait la société, parce qu'elle était contraire aux lois de la vie. La réussite étonnante du catholicisme fut de faire du plus vivant des prophètes un objet de piété. En le mettant dans une châsse, il l'emprisonna. Le farouche destructeur des sociétés antiques, le maigre Juif bouillonnant et cynique, ne fut plus qu'une image bénissante et doucereuse.

Cette image encore sembla menaçante, et tout un personnel fut créé pour cacher le Christ aux yeux des fidèles : Vierge, saints, anges, pape, évêques, tout un bataillon de figurants sert soi-disant à le glorifier, réellement à le rendre inoffensif en l'éloignant. Autre avantage : la création d'une hiérarchie céleste et ecclésiastique va permettre aux envahisseurs barbares de l'Empire romain de créer, sur le même modèle, une hiérarchie sociale. L'évêque et le seigneur, de concert, reconstruisirent la société en ruines. Le droit romain, l'idée chrétienne, les codes germaniques s'amalgamèrent pour créer le régime féodal, régime hiérarchique s'il en fut jamais.

Comme elle avait fait du Christ un objet de piété, l'Eglise fit de l'Evangile un livre sacré, à tel point sacré qu'elle évita de l'éditer en langue vulgaire et qu'elle se contenta de le lire aux fidèles en latin. Politique admirable : ne pas interdire la chose dangereuse, mais la mettre si haut, si loin, qu'elle ne peut plus faire de mal.

C'est ainsi que l'Eglise catholique, par une action patiente, sut neutraliser le virus juif contenu dans le christianisme primitif : le dogme de l'égalité. Comme l'a dit, ici même, un penseur distingué avec lequel nous sommes heureux de nous rencontrer, « on a donné le nom de christianisme à une civilisation qui n'a pu durer et se maintenir que par la vertu des éléments antichrétiens qui y ont pris le commandement (9) ».

Pour ce qui est de l'internationalisme évangélique, le

(9) Jules de Gaultier : *La foi inopportune*, « Mercure de France », 1er avril 1926.

problème était plus malaisé. L'Eglise, sans aucun doute, en sentit le danger. Mais, à ses débuts, elle ne pouvait être autre qu'universelle, que *catholique*. Cela pour une bonne raison : après les invasions barbares, il n'y avait plus de nations. Quand, lentement, les pays modernes se constituèrent, l'Eglise, s'adaptant toujours aux circonstances, abandonna peu à peu son caractère international. Elle l'a complètement perdu aujourd'hui. Les événements de la Grande Guerre ont montré que s'il y a encore des églises catholiques, il n'y a plus de catholicité, il n'y a plus de chrétienté. Le patriotisme, forme collective du sentiment de la propriété, a eu raison de l'internationalisme religieux, car tout internationalisme est contraire, sinon aux aspirations, tout au moins à la véritable nature de l'âme humaine.

Cependant, profonde psychologue, l'Eglise savait qu'il y a des âmes irrésistiblement attirées vers l'égalité et la fraternité. Elle y pourvut. Elle enferma le microbe dans le vase clos de la vie monacale, où le communisme, d'ailleurs atténué par la discipline et la hiérarchie, restait purement religieux. Comme le réalisme israélite avait isolé les Esséniens, le réalisme catholique isola les moines (10).

Si bien clos que fût le vase, le microbe s'en échappait parfois et infestait une partie de la chrétienté. A Florence Savonarole, dans notre Midi les Cathares ou les Vaudois (si bien nommés « pauvres de Lyon »), en Angleterre Wiclef, en Bohême Jean Huss, tentèrent de rapprocher l'Eglise de l'Evangile. Ils furent persécutés, brûlés, massacrés. L'antisepsie romaine tuait les toxines évangéliques. Il fallait choisir : ou le Christ ou l'Eglise.

Une fois, au XVI[e] siècle, le microbe faillit envahir toute l'Europe et il en envahit une grande partie. Mais, chose bien digne de remarque, il avait déjà perdu sa noci-

(10) « La société rêvée par Israël... sera réalisée un jour par le couvent catholique. » (J. Bezard : *Israël et la pensée latine*, p. 132.)

vité. La Réforme ne fut pas un mouvement populaire vers le Christ, elle fut une protestation contre les excès d'une autorité devenue trop jalouse pour une humanité moins soumise. Protestation plus intellectuelle que sentimentale, partant moins capable d'entraîner les masses. La Réforme prêchait bien le retour à l'Evangile, mais c'était moins les cœurs qu'elle appelait à l'amour que les esprits qu'elle conviait à la critique.

Le Christ, prophète de l'égalité, parut tout aussi dangereux aux chefs protestants qu'aux prélats catholiques. Ils s'en défendirent beaucoup plus facilement, car, immunisé par des siècles d'hygiène romaine, l'organisme protestant rejeta de lui-même le virus. De fait, la hiérarchie sociale fut conservée aussi fortement dans les pays détachés de Rome que dans ceux qui lui restèrent fidèles. Preuve en soit le mouvement des anabaptistes allemands, qui voulaient établir la communauté des biens sous la royauté du Christ et qui furent massacrés à l'envi par les chefs des deux églises rivales.

Autre fait remarquable : la Réforme, qui remit en honneur la lecture de la Bible, fut influencée par l'Ancien Testament beaucoup plus que par le Nouveau. Le rigorisme des mœurs, l'intransigeance religieuse, la raideur du caractère, ne voilà-t-il pas des vertus plus hébraïques qu'évangéliques ? Et qui est plus « pharisien » qu'un puritain anglo-saxon ? L'Ancien Testament a eu même de l'influence sur la langue parlée par les protestants, par exemple sur les prénoms qu'ils donnent à leurs enfants, ou bien sur le jargon de leurs prédicants, qu'ils appellent eux-mêmes le « patois de Chanaan ».

Si l'Eglise avait fait de Jésus un objet de piété, les sectes protestantes en firent moins encore : une pièce de musée. Certains pasteurs de Genève l'enfermèrent même dans l'armoire du socinianisme. Parfois, des sectes le sortaient de sa vitrine et le montraient au peuple, Quakers, Moraves, Armée du Salut. On les toléra comme plus

ridicules que nuisibles. Elles ne pouvaient plus désagréger les blocs liés par le ciment romain.

Le rôle *constructeur* de l'Eglise catholique est si manifeste que les peuples qui, devenus chrétiens, échappèrent à l'emprise de Rome, ne purent jamais s'élever à l'idée de l'Etat. Les pays qui adoptèrent l'orthodoxie grecque ne constituèrent pas des sociétés, mais des foules amorphes : le peuple russe en est l'exemple frappant. Là, point de véritable hiérarchie, aucune discipline sociale, pas l'ombre de civisme. Une masse populaire tenue dans la soumission, non par un sentiment de respect envers le pouvoir, mais uniquement par la contrainte. En somme, l'anarchie latente (11).

Le prêtre orthodoxe n'est qu'un instrument du culte, il n'est ni un confesseur, ni un conseiller. Son activité ne dépasse pas les murs du temple, où du reste il ne prêche même pas. Le fidèle, s'il veut des conseils de vie, est obligé de les puiser dans l'Evangile. Il y puise l'amour du prochain, le pardon des injures, l'humilité, la soumission à la violence, toutes vertus antisociales, vertus enfantines, vertus indigentes. Cherchant à tirer de l'Evangile une doctrine politique, Tolstoï aboutit à la non-résistance au mal, c'est-à-dire à la plus lamentable des anarchies.

Résumons-nous : la doctrine évangélique, sortie des enseignements des prophètes, ne se trouva réellement appliquée que dans les communautés primitives (forme pure) et dans les couvents du moyen âge (forme atténuée). L'Eglise romaine considéra toujours l'Evangile comme dangereux, car elle défendait les principes fondamentaux de la société, qu'il attaquait. Elle ne fut, en somme, qu'un compromis entre la folie juive et le bon sens romain.

(11) Pour être justes, notons ici l'influence de la race. Dans les langues de l'Occident, *slave* et *esclave* sont, étymologiquement, le même mot; cela non sans raison. De nature, les Slaves ne sont pas des *citoyens*. Ils ne le deviennent que par une longue éducation catholique : voyez les Tchèques et les Polonais. Et encore, ces derniers...

III

Le communisme

Avant de parler de la forme moderne de la folie juive, le communisme, il faut dire quelques mots d'une autre folie qui naquit au XVIIIe siècle, sévit au XIXe et exerce encore des ravages dans le nôtre : le *rationalisme* (12).

Ni par son origine, ni par son essence, le rationalisme n'est juif. Il est avant tout français, il répond à une de nos illusions ou de nos manies, qui consiste à tirer du raisonnement une doctrine sociale. Il n'est pas mystique, il ne crée pas des dogmes, mais des formules.

C'est pourquoi il resta surtout l'apanage des chefs, des intellectuels. Il pénétra rarement dans la masse. Celle-ci ne vit dans la Révolution française, par exemple, que la suppression des droits féodaux et la possibilité d'augmenter sa propriété. Elle ne voulut pas suivre les théoriciens quand ceux-ci tentèrent de poursuivre le cours de leurs expériences.

Sous la pression des faits, les théoriciens eux-mêmes redescendirent bientôt sur la terre. Après avoir, dès 1791, proclamé la propriété un droit inviolable et sacré, ils se contentèrent, au XIXe siècle, d'établir l'égalité politique, sans trop se soucier de l'égalité sociale. Les tentatives de Babeuf en 1794, celles de quelques rêveurs de 1848, des communards en 1871, ne furent qu'épisodiques.

C'est là ce qui distingue de l'idéalisme juif l'esprit révolutionnaire français, c'est qu'il ne s'attaqua que rarement à la propriété. Il s'attaqua plus rarement encore à la patrie. Or nous avons vu que le propre du rêve juif est de supprimer à la fois la propriété et la patrie, d'instaurer l'égalité au dedans et au dehors des frontières.

La Révolution française ne doit rien à l'Evangile ; bien plus, elle s'oppose violemment à lui. Au point de vue social, notre Révolution renforça les deux bases de l'édi-

(12) Nous restons sur le terrain de la politique.

fice : la propriété et la nationalité. En quoi elle prévit l'avenir, car toute l'histoire du XIXe et des débuts du XXe siècle peut se résumer ainsi : toujours plus de propriétaires, toujours plus de nations. Au point de vue politique, notre Révolution répandit dans toute l'Europe les principes du libéralisme et du parlementarisme. Or, dit Renan, « l'idée du gouvernement représentatif est le contraire de ce que professèrent expressément Jésus, saint Paul, saint Pierre, Clément Romain » (13).

Que devenait, dans cette évolution, l'antique rêve messianique de l'égalité et de la fraternité (14) ? Après avoir un instant palpité dans les violentes déclamations des sans-culottes, il s'apaisa. Le paysan, satisfait, n'avait plus rien à réclamer. Mais une classe nouvelle se formait, l'ouvrier, car le bourgeois enrichi avait créé l'industrie moderne. Et, à mesure qu'il se montrait plus cruel aux humbles, ceux-ci cherchèrent un rêve où accrocher leurs espoirs. Les socialistes le leur fournirent.

Ce fut d'abord le socialisme utopique, où les théories économiques d'un Proudhon ou d'un Fourier se mêlaient aux aspirations naïves d'une George Sand. La doctrine restait flottante et, dans chaque pays, revêtait un aspect divers. Comme au début de l'ère chrétienne, il y avait un malaise général, un immense désir épars de *quelque chose d'autre*, mais pas de formule universelle pour matérialiser ce désir. Et, de même qu'alors Jésus prêcha le précepte : « Aimez-vous les uns les autres », Karl Marx lança son cri fameux : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous. » Comme celui-là avait fait du prophétisme, celui-ci fit du socialisme une religion universelle. Pour la seconde fois dans l'histoire du monde, un Juif appelait les peuples à créer sur terre l'égalité de tous.

Puissance politique d'une formule ! Surtout lorsqu'elle

(13) Renan : *Marc-Aurèle*, p. 594.

(14) Il s'était déjà éteint sous les voûtes des monastères où l'Eglise l'avait confiné : ces derniers asiles du communisme étaient devenus, transformation inattendue et pourtant logique, des maisons d'éducation pour jeunes bourgeois.

ordonne : « Liberté, égalité, fraternité ou la mort. » — « *Italia farà da se.* » — « *Los von Rom* » Et quelle puissance d'expansion lorsque la formule est internationale ! L'Ancien Testament disait : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Mais qui est exactement le prochain (15) ? Jésus dit : « Aimez-vous les uns les autres. » L'ordre devient clair, général, irrésistible. Proudhon disait : « La propriété, c'est le vol. » La formule est précise, mais sans force dynamique, car elle est passive. Tandis que celle de Marx signifie : « Vous qui n'avez rien, qui ne pouvez rien avoir, unissez-vous par-dessus les frontières pour détruire ceux qui ont. » Il y a un ordre, et un ordre donné à tous.

Entre l'Evangile et le marxisme, il y a l'abîme qui sépare une doctrine morale d'une doctrine politique. Cependant, du point de vue social, le programme est le même : plus de riches, plus de propriété, plus de frontières.

Les divergences sont surtout dans la forme, divergences créées par vingt siècles d'histoire. A une civilisation primitive suffisait une doctrine enfantine, naïve, émouvante. A une humanité plus compliquée, sceptique et surtout férue d'instruction, il fallait une philosophie « scientifique ».

Jamais théorie ne fut, plus que le marxisme, adéquate aux nécessités de l'heure. Il répond tout ensemble aux aspirations du cœur et aux exigences de l'esprit, d'une part au sentiment de malaise et au désir du *mieux* social, de l'autre à la prétention de ne croire que ce qui est prouvé. A l'attirance éternelle de l'utopie, il joint le prestige moderne de la science.

Ce mélange n'est pas caractéristique de notre époque seulement, il l'est plus encore de l'esprit juif. Karl Marx unit étrangement les deux tendances que nous étudions

(15) Le mot hébreu qu'on traduit par « prochain » signifie, paraît-il, « camarade, semblable ». Il pouvait y avoir hésitation, puisque, d'après Luc, X, 29, un docteur de la loi demanda à Jésus : « Et qui est mon prochain? »

dans Israël : le réalisme et le mysticisme. Il tient à la fois du banquier et du prophète. Il aligne des chiffres et il prêche la révolution. La statistique et l'Apocalypse sont les deux flambeaux de ses veillées acharnées.

Notons encore une différence essentielle entre la tactique de l'évangélisme et celle du marxisme : le premier n'est qu'un dissolvant anarchique, le second est un explosif révolutionnaire. On ne veut plus réformer le « siècle » par l'amour, on veut le détruire par la haine, puis le reconstruire par la solidarité. Le communisme n'agit plus sur l'âme ; il a la prétention de ne servir que le corps, que les intérêts matériels. Le résultat pourtant serait le même (et il l'a toujours été dans les expériences faites soit par des chrétiens, soit par des communistes) : l'égalité dans la misère (16).

En cela, le communisme moderne est plus « juif » encore que l'évangélisme. Tandis que Jésus élevait l'homme vers le Ciel, Karl Marx le rattache à la terre. Comme la Torah et le Talmud, il regarde « ici-bas » et non « là-haut ». Sa doctrine est moins un rêve idéaliste qu'une utopie matérialiste.

Comme l'historien Ferrero l'a si bien montré, notre époque rappelle étrangement celle de la décadence romaine. Même désagrégation de l'organisme collectif, des traditions religieuses, morales et politiques, même grondement sourd dans les assises, même effroi au sommet, partout une attente vague, angoissée ou vibrante d'espoir. *Nascitur ordo,* murmurait Virgile.

Alors l'Evangile, transmis par les apôtres, fut la nourriture des âmes affamées de nouveau. Aujourd'hui le *Capital,* commenté par Lénine, devient la Bible des mécontents. Les intellectuels sont séduits par l'appareil scientifique du marxisme, les ouvriers par la promesse de l'égalité sociale. Tandis que l'esprit révolutionnaire fran-

(16) « L'équité parfaite, aux yeux du piétiste israélite, c'est l'égalité dans la pauvreté. » (J. Bezard : *Israël et la pensée latine,* p. 100.)

çais n'était qu'un idéalisme *rationnel,* le communisme est un idéalisme *passionnel,* donc plus populaire, plus contagieux.

Bien plus, un pays immense a adopté le régime préconisé par Marx. Tous les regards, effrayés ou extatiques, se tournent vers Moscou, la Jérusalem rouge.

Un peuple s'est trouvé en effet, au cœur mystique, à l'esprit naïf, au sens critique embryonnaire, un peuple-enfant s'est trouvé pour croire aux illusions des prophètes d'Israël. Le microbe juif a trouvé là son meilleur bouillon de culture. Deux fois au cours de son histoire, la Russie a voulu instaurer l'ère messianique.

On ne peut, à ce propos, se dispenser de citer l'étonnante prédiction de Michelet, notre prophète à nous :

> Force barbare, monde sans loi, monde ennemi de la loi, la Russie attire, absorbe tout le poison de l'Europe. Elle le rend augmenté et plus dangereux. Quand nous admettons la Russie, nous admettons le choléra, la dissolution, la mort. Telle est la propagande russe. Hier, elle nous disait : Je suis le christianisme. Demain, elle nous dira : Je suis le socialisme.

On pourrait définir le Russe idéaliste : un sauvage qui prend au sérieux les folies sorties du cerveau des peuples plus civilisés. Ceux-ci construisent des théories, mais se gardent de les appliquer intégralement. Le Russe s'en éprend, y croit, et veut les réaliser. Tous les illuminés ont, tour à tour, été ses maîtres : Jésus-Christ, Rousseau, George Sand, Ibsen, Karl Marx, tous ennemis de la société. Le Russe est un animal religieux, tandis que nous sommes des animaux politiques.

Nulle part, nous l'avons vu, l'esprit chrétien n'a davantage pénétré l'âme populaire, nulle part il n'a exercé plus de ravages. Mais la Russie, après avoir été si longtemps chrétienne, est-elle vraiment communiste aujourd'hui ?

Autant que nous pouvons nous en rendre compte au

travers du rideau de la presse soviétique, le moujik tend de plus en plus à devenir un petit propriétaire, un bourgeois. Etrange paradoxe de ce pays fertile en imprévus : le paysan qui, sous le tsar, avait un régime de propriété communale, le *mir* (17), devient, sous les bolcheviks, propriétaire d'un champ à lui.

Seulement, ce n'est pas le moujik qui dirige la politique soviétique, il ne peut que l'influencer par sa résistance passive aux décrets insensés. Les dirigeants, ce sont les intellectuels et les demi-intellectuels, chefs du parti et ouvriers. Ceux-là croient à la révolution mondiale et à l'avènement du communisme universel. Ils croient, idée toute messianique, que « le sort de l'humanité entière se confond à notre époque avec celui du prolétariat » (18). Ce sont les terribles hommes d'un seul livre. Ils ont simplement remplacé le Nouveau Testament par l'Evangile selon saint Marx.

Les communistes sont des croyants. Ils se vantent, il est vrai, d'être des scientifiques, d'avoir une doctrine fondée sur des lois économiques. Mais eux-mêmes laissent souvent sortir le bout de l'oreille mystique. Voici, par exemple, ce que Trotski dit du fondateur du bolchevisme :

> Lénine croyait à ce qu'il disait... Lénine était fait d'un seul bloc... Marx est le prophète qui apporte les tables de la loi; Lénine est le grand exécuteur des commandements (19).

Ce n'est pas nous qui le leur faisons dire : le communisme est bien une religion. Toute l'organisation du parti le prouve abondamment. A défaut du pape, qui est mort et n'a pas été remplacé, il y a le Sacré Collège des cardinaux sous les espèces du fameux « Politbureau ». Il y a la Sacrée Congrégation de la Propagande — le « Comin-

(17) Le paysan russe partageait sa terre à intervalles égaux comme l'exigeait le code jubilaire des anciens prophètes, code que les Hébreux se gardaient bien d'appliquer à la lettre.

(18) Trotski : *Lénine*, p. 178.

(19) *Ib.*, pp. 129, 185, 221.

tern », le Comité de la III[e] Internationale ; celle du Saint-Office — le « Guépéou », l'ancienne « Tchéka » ; celle de l'Index, la Censure. Il y a des séminaires, les écoles dites « Politcult ». Enfin il y a les hérésies, qu'on poursuit avec vigilance et cruauté. Bref, un système théocratique complet, où chacun doit obéir *perinde ac cadaver.*

Mieux que cela. Cette comparaison que nous faisons entre le communisme et le christianisme primitif, les poètes de Moscou l'ont faite depuis longtemps. Dans son fameux poème des *Douze,* écrit au début de la révolution d'octobre, Alexandre Blok disait :

> Devant, avec un drapeau rouge,...
> Sous une couronne de roses blanches,
> Devant eux est Jésus-Christ.

Vers la même époque, André Biély écrivait :

> Russie, ma patrie, c'est toi, la femme vêtue de soleil, vers qui se lèvent les regards... Je te vois clairement, ma Russie, porteuse de Dieu (20).

Kirilov intitule même un poème le *Messie de fer* :

> On croyait qu'il viendrait dans ses habits astraux, — dans l'auréole d'un mystère divin; — mais c'est des fabriques et des ateliers des faubourgs, — qu'il est venu dans la fumée noire.

Ajoutons encore quelques citations typiques. Le poète Herman appelle le Kremlin « le Vatican moujik ». Boukharine, le théoricien du bolchevisme, écrit : « Moscou sera le centre mondial de la Révolution. » Le poète Glébov : « Russie, étoile du monde, soleil de l'univers. » Kaménev, soldat chevronné du parti : « Moscou est le phare de l'avenir. » Enfin, Maïakovski, chantre officiel du régime, prophétise : « Nous, telle la crue d'un nouveau déluge, — Nous balayerons les cités du monde. »

Nous ne citons que des auteurs russes. Il serait facile

(20) Ces deux citations sont tirées d'un article de Chuzeville, *la Poésie russe de 1890 à nos jours,* « Mercure de France », 15 septembre 1925.

de trouver, partout où il existe une presse communiste, avec en moins l'orgueil du messianisme slave, les mêmes déclamations sur l'ère nouvelle. Le même dogmatisme aussi, l'assurance de l'homme qui détient la vérité. Trait bien religieux également : être persuadé que l'on sait et mépriser ceux qui ne savent pas (21).

Mais notons, une fois de plus, que si, par son caractère mystique, le communisme russe se rattache au judaïsme *prophétique*, il s'écarte résolument du judaïsme *traditionnel*. Celui-ci est avant tout laïque, comme l'a montré le professeur Izoulet, dans son curieux livre *Paris, capitale des nations ou la mission d'Israël*. Le peu de mysticisme qu'il contient — la croyance au Messie — est du reste considéré aujourd'hui, tant par les rabbins orthodoxes que par les rabbins réformés, comme incompatible avec la violence de l'esprit révolutionnaire. Quant aux bourgeois juifs que nous rencontrons tous les jours, ils songent bien plus à faire leurs affaires qu'à préparer le « grand soir ». Pour un Rappoport, que de Mandel et de Jonas !

A l'Evangile, nous l'avons vu, l'Eglise opposa le droit romain. Combinant ces deux principes, l'amour et la loi, elle bâtit le merveilleux édifice du catholicisme. Mais quelle force peut, à l'heure qu'il est, s'opposer au communisme ?

L'Eglise ne peut plus être un rempart contre la Révolution. Elle aurait pu l'être si, dès le premier tiers du XIXe siècle, elle avait résolument pris le parti du peuple, si elle avait, comme à la chute de l'empire romain, cherché et réalisé un *compromis*. Mais, apparemment, elle avait perdu sa force créatrice. Epouvantée par le gron-

(21) A propos de l'ardeur avec laquelle le « croyant » embrasse une foi nouvelle, qu'on nous permette un souvenir personnel. Un de nos camarades de la Mission militaire française en Russie, le lieutenant Pascal, passa, en 1918, au bolchevisme. C'était un catholique fervent et mystique, grand admirateur de Joseph de Maistre. Quand, en 1916, Nicolas II lui remit de sa main, au G. Q. G. russe, une décoration, l'officier français s'agenouilla devant le tsar...

dement des masses opprimées, l'Eglise, au lieu de se transformer intérieurement, a cherché un allié à l'extérieur. L'allié, d'ailleurs, s'offrait de lui-même : c'était le bourgeois, lui aussi tremblant de perdre ses conquêtes.

Incroyable erreur de l'Eglise romaine, la pire de sa longue, peut-être trop longue carrière. Comment ne comprit-elle pas que l'aide qu'on lui offrait serait pour elle le pavé de l'ours ? S'allier au bourgeois, c'était s'aliéner le peuple. Et, en effet, elle se l'aliéna.

Le bourgeois n'adore qu'un dieu : l'ordre établi, établi par lui. S'il salue encore le Dieu chrétien, c'est par tradition et, car il est rusé, par prudence : peut-être, se dit-il, les prêtres m'aideront-ils à mettre à la raison le méchant socialiste. Au lieu de renforcer l'Eglise, cette alliance la rapetissa. Elle qui, des siècles durant, avait défendu la Loi, ne défend plus aujourd'hui que le coffre-fort (22).

La Rome du pape faisant défaut, où sera, aujourd'hui, l'antidote ? Sera-ce la Rome du *duce,* avec ses chemises noires qui lèvent le bras droit ? Evidemment non. Le fascisme, étant une dictature, ne peut être que temporaire. Un régime moderne doit résulter d'un solide compromis entre la force et le droit, d'une autorité morale acceptée par tous.

Paris, peut-être ? Paris, capitale de l'argent, symbole du droit bourgeois, Paris s'est en effet dressé violemment contre Moscou. Clemenceau voulut encercler la Russie d'un fil barbelé, tout comme la grande Catherine avait voulu, dès 1789, entourer la France d'un cordon sanitaire. Le pays de la Révolution était devenu celui de la réaction, et vice-versa. Le bourgeois français tenta, sans succès du reste, de créer, en face du foyer communiste, la Sainte-Alliance des propriétaires. Comme l'idéalisme des premiers chrétiens s'était heurté au réalisme

(22) Nous ne parlons, on le comprend, que du rôle *politique* de l'Eglise catholique.

romain, l'idéalisme forcené des Soviets se heurta au réalisme français.

Mais ces deux attitudes, fascisme et ploutocratie, sont-elles bien de saison ? Ne rappellent-elles pas les vains efforts que la pensée politique des Romains fit pour opposer à l'Evangile une doctrine périmée?

Il ne s'agit pas de lutter de front avec le communisme. Il s'agit de composer avec lui. Un mouvement qui entraîne d'un coup l'esprit des intellectuels et le cœur des masses pourrait devenir irrésistible. On ne peut que le canaliser, à l'exemple de Rome canalisant le christianisme naissant. La formule ne peut être : communisme ou fascisme. Elle doit être : communisme + fascisme = X.

Si le salut n'est ni dans la Rome fasciste, ni dans le Paris bourgeois, peut-être est-il à New-York ? A la violence d'un Mussolini, à la prudence madrée d'un Briand, peut-être est supérieure l'intelligente hardiesse d'un Ford ? Puisque le prolétaire convoite le bien-être des « exploiteurs », n'est-il pas urgent de lui assurer les dividendes de l'entreprise où il travaille, une auto et une salle de bains? Ce « pancapitalisme » semble en tout cas mieux répondre aux besoins du moment que le capitalisme d'Etat dont Moscou nous donne un si pitoyable exemple.

Après avoir, des pages durant, raillé les bâtisseurs de systèmes, nous ne nous donnerons pas le ridicule de proposer notre panacée au mal social. Nous n'en avons pas, du reste. Ce que nous avons, c'est une confiance inébranlable en le bon sens humain. Il faut trouver un compromis entre la propriété et le communisme, on le trouvera. Non sans peine et, apparemment, non sans violence. Mais, une fois son équilibre retrouvé, l'humanité reprendra lentement sa marche cahotée vers un avenir *un petit peu* meilleur que le présent.

IV

Conclusion

Il y a quelque chose de bien étonnant, c'est que *tous* les Juifs ne soient pas des révolutionnaires. Cependant, le fait est là : voilà des gens qui, pendant des siècles, ont été méprisés, molestés, rossés, exilés, massacrés ou brûlés, et qui ne se sont jamais révoltés.

Au IIIe siècle de notre ère, un des auteurs du Talmud de Babylone disait déjà : « Les lois du gouvernement font loi. » Ce principe fut toujours prêché par les rabbins et toujours observé par leurs ouailles. Au temps des croisades, le pape Alexandre écrivait : « Le devoir des bons chrétiens est de courir sus aux Sarrasins, qui persécutent les fidèles, et d'épargner les Juifs, qui sont paisibles et inoffensifs. » Et lorsque, le 14 octobre 1789, Berr Isaac Berr présenta à l'Assemblée nationale la délégation des Juifs d'Alsace, il put dire avec raison de ses coreligionnaires : « Partout persécutés, partout avilis, ils sont toujours soumis, jamais rebelles. »

Ce phénomène si continu ne peut s'expliquer que par un trait du caractère national : le réalisme, la soumission aux faits. En l'espèce, le *fait* était l'impossibilité pour une minorité désarmée et privée de tous droits de se révolter contre l'autorité. C'est ainsi que l'Hébreu au col roide devint le Juif à l'échine souple, l'être pacifique par excellence. Il fut le *sujet,* celui qui obéit sans discuter, « sans chercher à comprendre ».

C'est pourquoi les persécutions que subit le peuple élu au cours du moyen âge furent inspirées par des considérations théologiques beaucoup plus que par un sentiment de défense sociale. On ne les accusait pas de se rebeller contre les lois — ils s'y soumettaient, quelque dures qu'elles fussent pour eux, — ni de s'adonner à l'usure, — puisque eux seuls y étaient autorisés dans la chrétienté. Ce n'est qu'à partir du XIVe siècle, lorsqu'il se

forma dans nos pays une classe de bourgeois commerçants, qu'on commença à persécuter le Juif parce qu'usurier. Auparavant, on lui reprochait seulement d'avoir crucifié le Dieu chrétien.

Plus près de nous, l'histoire de la Révolution française et celle de tous les mouvements sociaux du XIX[e] siècle nous montrent que les Juifs y jouent un rôle insignifiant, tout à fait disproportionné avec l'intérêt qu'ils auraient eu à les soutenir. C'est pourtant vers la fin du siècle dernier que naquit l'antisémitisme moderne, avec ses prétentions morales, économiques et scientifiques. Le Juif n'est plus le déicide, mais l'usurier, l'émeutier, le franc-maçon, l'Asiate. On en fit le prototype à la fois du capitaliste, du révolutionnaire et du libre-penseur, trois types humains qui remontent à un temps où le Juif n'avait aucune influence quelconque dans la société. Par un procédé commode de polémique, on le chargea de tous les défauts que les Aryens avaient contractés en se détachant peu à peu de la discipline catholique. Car, selon une parole profonde de Karl Marx lui-même, les Juifs se sont émancipés en tant que les chrétiens sont devenus juifs. Comme trop souvent, on prenait l'effet pour la cause.

Que les Juifs aient, depuis qu'ils sont admis à la vie politique, penché plutôt vers les partis de gauche, quoi de plus naturel ? Les partis de droite, plus ou moins inféodés à la religion, les tenaient à l'écart. En outre, ils avaient intérêt à soutenir une politique libérale qui garantissait des droits chèrement acquis. Hâtons-nous d'ailleurs de faire une distinction fondamentale. Comme le chrétien, le Juif a surtout la politique de sa bourse. S'il est riche, comme il l'est généralement dans l'Europe occidentale, il est à droite. S'il est misérable, comme il l'est *presque* toujours dans l'Europe orientale, il est à gauche. Chez nous, il y a quelques bourgeois israélites, là-bas il y a des masses de prolétaires juifs. Nous oppo-

sons intentionnellement les deux termes, car ils illustrent bien notre pensée. En effet, plus on s'élève dans l'échelle sociale, moins le judaïsme est une nationalité (23).

Cette constatation nous permettra de répondre à une question que le lecteur ne manquera pas de nous poser : que faites-vous donc du rôle des Juifs dans la révolution russe ?

La réponse est aisée pour qui ne considère que les faits tout nus, sans les habiller de ses propres passions :

1° La cause profonde de la révolution russe est la séculaire oppression d'un peuple par une noblesse insouciante et une bureaucratie imbécile;

2° La cause effective a été une trop longue guerre, dont le but restait incompréhensible pour le soldat-paysan.

Mais, dira-t-on, et le bolchevisme?

Voyons les faits. Le socialisme marxiste, théorie d'un Juif allemand, a été introduit en Russie, bien avant la guerre, par un Russe de la noblesse, Plékhanov. Il y a été répandu par d'innombrables étudiants, la plupart russes. Bien plus, depuis la révolution, les deux grands théoriciens du communisme ont été deux Russes pur-sang, Lénine et Boukharine. Et si le bolchevisme a triomphé en 1917, c'est qu'il a rencontré la sympathie du moujik, qui voulait la terre, et que la voie lui avait été préparée par la pusillanimité du gouvernement provisoire, composé exclusivement de Russes.

Les prolétaires juifs dont nous parlons plus haut n'ont pas inventé la révolution russe. Elle remonte aux aristocrates du complot de décembre 1825 et à tous les libéraux des « années 40 ». Si certains d'entre les Juifs ont été entraînés par elle, c'étaient des étudiants, arrachés à leur tradition nationale et partis à la dérive sur la mer orageuse de l'anarchisme slave.

Bon, objectera-t-on, et les commissaires juifs?

(23) C'était déjà le cas au VI[e] siècle avant notre ère : Esdras nous raconte que les pauvres seuls profitèrent de la permission donnée par Cyrus de retourner à Jérusalem et que les riches restèrent tout bonnement à Babylone.

S'il y a de nombreux commissaires israélites, c'est pour la simple raison qu'il n'y avait plus d'intellectuels russes pour faire marcher la machine gouvernementale. Ils étaient partis. Si un Kogan ou un Epstein trône aujourd'hui dans les bureaux de Moscou, c'est qu'un Ivanov ou un Pétrov est chauffeur de taxi à Paris. La vie sociale, comme la nature, a horreur du vide. Une classe qui déserte est toujours remplacée par une autre. Et l'absence des officiers émigrés, au temps de notre révolution, n'a pas empêché nos armées de trouver des chefs pour battre l'Europe entière.

Nous irons plus loin et nous affirmerons que si les patriotes russes retrouvent un jour leur pays encore vivant, c'est aux Juifs qu'ils le devront. Eux seuls presque ont su maintenir l'idée de l'Etat au sein des courants anarchiques et centrifuges qui dissolvaient leur pays d'adoption. Eux seuls presque ont travaillé, reconstruit, dirigé, en un mot endigué l'anarchie russe. Fait remarquable, et qui confirme bien l'idée maîtresse de cette étude : pour la première fois de l'histoire qu'ils ont été appelés à gouverner, les Juifs auront été une force *conservatrice*. Par leurs connaissances, leur travail et leur énergie, les Juifs de Russie auront réparé, en partie tout au moins, le mal fait à leur pays par l'utopie d'un Juif allemand que leurs compatriotes slaves avaient pris pour un législateur.

Il est temps de conclure. Nous croyons l'avoir suffisamment démontré, ce qui est dangereux, ce n'est pas l'homme juif, c'est le livre juif et plus exactement deux livres juifs : *l'Evangile* et le *Capital*. Deux livres qu'Israël réprouve et condamne, comme il réprouve et condamne toutes les théories qui tendent à bouleverser la société. Le Talmud dit quelque part : « N'habitez pas une ville dont les administrateurs sont des savants. » Maxime très sage et bien digne de cet esprit positif dont nous avons fait l'éloge.

La folie de *quelques* Juifs est malheureusement contagieuse, parce qu'elle s'exprime en termes vigoureux et entraînants. Les livres de ces prophètes sont écrits avec du feu et ils aveuglent ceux qui les lisent. Leur folie est dangereuse, parce que dynamique.

C'est ce que nous avons appelé le *poison juif*. Pourquoi *poison ?* Parce qu'erreur, erreur de biologie et de psychologie. L'inégalité est la règle de tout groupement animal ou humain : un programme qui poursuit l'égalité est donc faux dans son principe même. Fausse aussi la tactique qui demande à l'amour ou à la révolution d'instaurer l'égalité universelle. Cette tactique peut se résumer en un mot : *pas de compromis*. Les anciens prophètes, Jésus-Christ, Karl Marx, veulent, comme dit le vulgaire, « tout chambarder ». Pas de compromis, quelle aberration, quand toute loi durable, tout régime, toute société est un compromis, n'est qu'un compromis !

De plus, le communisme évangélique présuppose la bonté de tous, le communisme politique l'intelligence de tous. Or les hommes ne sont que rarement bons ou intelligents. Les deux théories ont pour but d'établir l'égalité et la fraternité. Or les hommes ne peuvent être égaux et ne veulent pas être frères. Il est aussi insensé de vouloir établir la dictature du prolétariat que le royaume de Dieu.

Le poison de ces théories peut-il détruire notre organisme social ? Il peut sans doute l'affaiblir ou plutôt augmenter son affaiblissement. Il ne peut contaminer un organisme sain. C'est ainsi que la doctrine de Jésus ne se répandit dans le monde antique que parce qu'il était déjà en décadence. Les théories de Marx n'eurent de succès en Europe que lorsque la Grande Guerre eut prouvé qu'il y avait « quelque chose de pourri en Danemark ». Nous avons vu que le christianisme et le communisme n'ont pénétré vraiment l'organisme *social* qu'en Russie, pays de civilisation inférieure. Pour être un vrai

chrétien ou un vrai communiste, il faut être un primitif. Dans notre vieil Occident, la nouvelle infection juive n'aura que peu de prise : les phagocytes du bon sens dévoreront aisément les toxines de l'utopie.

Nous autres Français, en particulier, devons-nous craindre le Juif de chez nous? Nullement, car, le voulût-il, il ne pourrait détruire ou même entamer le rempart de nos traditions sociales. A condition, naturellement, que nous-mêmes sachions les conserver. Le Français est un des moellons de l'édifice qui constitue la France, le Juif n'est qu'un oiseau qui accroche son nid à une fente de l'édifice. Or un oiseau ne peut agrandir la fente d'un mur. Elle ne s'agrandira que si une force intérieure ébranle les assises.

C'est faire trop d'honneur aux Juifs que de les accuser des malheurs et des hontes de notre époque. Nous ne faisons ainsi qu'aviver leur orgueil naturel. A force de leur dire qu'ils sont dangereux, nous finirons par les en persuader. Faisons attention que tout Juif est un peu Tartarin : n'appelons pas baobab l'arbrisseau qu'il cultive sur le rebord de sa fenêtre.

Au contraire, si nous voulons *conserver* la France, ne craignons pas d'appeler à notre aide les Juifs qui vivent parmi nous et qui sont aussi intéressés que nous au succès de l'entreprise. Méfions-nous de la folie juive, mais sachons apprécier la sagesse israélite. A Jésus de Nazareth préférons le Lévy de la rue d'Hauteville et à Karl Marx l'académicien Bergson.

G. WELTER.

RODOLPHE SALIS
ET LES DEUX « CHAT NOIR »

—

Dans le neuvième quartier du gâteau municipal, on trouve cette fève : la rue Victor-Massé. Voie modeste, souk de l'antiquaille et de la curiosité, qui relie la rue grimpante des Martyrs à celle de Douai, tout hilare encore du souvenir de Francisque Sarcey.

C'est la piste où le toboggan Pigalle-Halle-aux-Vins prend la vitesse qui l'expédie, telle une Nef des Fous, du Montmartre aux contreforts de la montagne Sainte-Geneviève.

Cette rue portait jadis le nom de Laval. Une guerre d'affiches l'en déposséda, ensuite de quoi elle fut éventrée par les zouaves aux pantalons de velours.

Or, tandis qu'elle béait à la lueur rouge des lampions de barrage, un homme jeta nuitamment dans sa plaie des médailles de bronze. Sorcier charitable apportant le réconfort par des fétiches ? Non. C'est sa gloire qu'il semait en prévision d'autopsies et de fouilles ultérieures. Les jetons portaient l'image du Chat Noir ; le semeur subreptice s'appelait Rodolphe Salis.

Son apparence était celle d'un reître au pelage fauve, d'un de ces suisses appelés par les rois de France pour tourner le rouet de leurs arbalètes.

Coïncidence précieuse, car il se disait le compatriote lointain de Guillaume Tell. Il en fournissait la preuve en exhibant à l'appui d'un patronyme éloquent le saule de ses ancêtres, dont les racines héraldiques s'accrochent au sol des Grisons.

Et si l'on donne à chaque chose son poids, la vocation horlogère d'un frère qui le reflétait mal peut, aux yeux des chercheurs et curieux, confirmer assez solidement cette origine helvétique.

D'allure insolente, Salis avait le regard clair et toujours en alerte. La pipe du repos calmait à peine la mobilité défiante de ses yeux. Parole rauque, rebelle à l'urbanité des conversations, — faite plutôt pour les appels, commandements, clameurs d'assaut et vocifération de cris de guerre.

N'acceptant qu'à regret le joug des épaules, sa tête se tendait en avant, comme celle d'une tortue, — mais d'une tortue agressive et sourcilleuse, toujours prête à estomaquer l'adversaire d'un brusque coup de front.

Tous les avantages de sa race lui avaient été réservés, et son père, nonobstant le droit de priorité, n'eût pu prétendre à ses côtés qu'au rang de diminutif.

Ce brave négociant, totalement voué au trafic des spiritueux et de la confiserie, entretint longtemps, à l'intention de son aîné, de magnifiques foudres, cerclés de cuivre et toujours fort honnêtement habités. Mais pour sympathique qu'elle lui fût, la chose distillée n'inclinait pas le jeune Salis à la surveillance des alambics. La paix du cellier l'attirait moins que le hasard des aventures.

Un matin donc, sans attendre que les armagnacs fussent devenus vénérables, il lâcha l'enseigne qu'on souhaitait repeindre à son nom et fila par la porte de derrière.

Parmi les poussins qu'elle comptait garder chez elle, Châtellerault, sa ville natale, avait couvé un canard sauvage.

Vouloir collaborer avec le Destin, quelle présomption ! Ceci le démontre une fois de plus.

Et quelle puérilité, lorsqu'il a déjoué les prévisions, de confondre ses marionnettes avec le rôle qu'il leur assigne !

Ce distributeur facétieux ne se contente pas d'indiquer leur petit bonhomme de chemin à des tas de gens plus ou moins aptes à le parcourir.

Pour se distraire d'une tâche si monotone, il songe à la grand'route, de fois à autre, et lui fait l'hommage d'un voyageur plus brillant.

L'opération est simple. Il agite son sac et en tire un numéro. Le chiffre correspond à tel ou tel petit gaillard qui devient aussitôt chrysalide de philosophe, apprenti dictateur, futur capitaine ou baladin — et se trouve, sans le savoir, nanti des qualités requises pour cet emploi.

Sortant, gagnant. Plus tard, quand il aura pris posture sur la stèle, le char ou le tréteau qui doivent le hausser au-dessus des foules, les butineurs accourront autour de lui, comme cinglent les abeilles vers un pied de mélilot plus florissant que les autres.

On feuillettera son passé, on décortiquera son enfance, on découvrira mille signes précurseurs de son élévation. Loué pour un geste, il sera honni pour une peccadille.

L'envers de sa robe de chambre sera publié en même temps que les petitesses qui sont l'envers de son âme.

Bref, les douaniers de la notoriété s'acharneront sur le personnage visible et accostable, alors que son nom seul importe : étiquette propre à signaler le rouleau où ses actes sont consignés.

Or, ces actes étant imputables au double que nul ne connaît, sauf le Tireur-de-sorts qui l'a inspiré, — pourquoi tant s'inquiéter de la personne extérieure ?

Avide ou généreux, bancal, lunatique ou bonasse, — coudoyé journellement ou seulement révélé par la diffusion de ses portraits, le personnage visible n'est qu'un emballage.

Ce que l'autre a produit, suscité, tiré de l'oubli ou aidé à naître, — voilà l'important.

Voilà ce qui devrait uniquement nous intéresser, si le souci d'être bien renseigné ne prévalait pas.

Il advient encore qu'au lieu de recourir à sa besace gonflée de munitions fraîches, le Destin retrouve dans sa poche un vieux jeton oublié. Friand de surprendre et d'éberluer, il le tire du milieu de miettes de pain séculaires et le met en circulation sans le passer au vernis du jour. On voit alors un condottiere ou un alchimiste attendre anachroniquement sur le trottoir que le tramway soit passé.

C'est le cas de Rodolphe Salis, pupille honoraire de Louis XIII.

Ayant secoué tout atavisme, hormis celui qu'il s'était découvert chez les barons de Samaden, en Engadine, il vint à Paris avec une cuirasse de buffle imaginaire.

...Et la plume au chapeau, cela se devine. En cet attirail, il ne se sentait disposé qu'à mouliner de la rapière. C'est un jeu peu moderne, et la rudesse qu'il y montra lui valut vite une réputation désavantageuse.

Pourtant, cette rapière métaphorique était moins intempestive qu'elle n'en avait l'air.

Forgée sur l'enclume de Fantaisie, elle avait été si gaillardement trempée, qu'à la première estocade, elle éborgna l'ange myope du Naturalisme, — autour de qui « une poussière lourde tombait ».

C'est un joli début, et, n'eût-elle accompli d'autre exploit, qu'elle mériterait une petite place au râtelier féerique de la Table Ronde.

Par les temps de fortes crues, la Seine tire de son gardemanger mille denrées exceptionnelles et nous procure l'illusion de voir voltiger près du Pont-Neuf le panache du Vert Galant. Ce sont, venues de loin, les mouettes voraces, qui, pour la conquête de ces friandises, déroulent sous nos yeux le blanc spectacle de leur tournoi.

Nulle témérité, donc, à supposer que la grande inondation de Médan ait provoqué pareillement l'arrivée à Paris

de notre canard sauvage, muni des pleins pouvoirs de Mélusine sa payse.

Nourri de Murger et de Brantôme, il loge sa valise au Quartier Latin. Si le collège de Châtellerault l'a modestement lesté de savoir, il lui a laissé l'audace et le sens de l'orientation, ces outils majeurs de l'arriviste.

Dédaignant la Sorbonne, c'est donc aux Beaux-Arts qu'il s'attaquera. Il connaît la règle et le mot de passe : conspuer Bonnat et célébrer sur un air de scie les amours royales d'Abd-el-Kader. Formalités plus idoines à lui plaire qu'à le rebuter. Il les remplit avec zèle, et le voilà barbouillant à l'Ecole, et buvant à l'entour, juste assez de temps pour reconnaître la jeune pléiade artistique et littéraire, et s'assurer de ses tenants.

Il a le tutoiement aisé, la camaraderie spontanée, le flair subtil. Il est en un mot assez bon casseur d'assiettes pour rompre toutes les glaces, — et de fait il n'en rate pas une.

La fréquentation des brasseries, alors desservies par d'aimables bachelettes, avait, dès le débotté, réveillé chez lui le souvenir des très honnestes dames qui peuplent les galeries du sieur de Bourdeille. Les buveurs très illustres de Rabelais vinrent à la rescousse, escortant dans ses rêves les tonneaux paternels précédemment dédaignés.

Boire ! N'est-ce pas l'une des plus saintes occupations de la vie ? Si bien. A peine s'est-il pénétré de cette vérité qu'une mission lui apparaît impérieusement, — mission glorieuse et charitable entre toutes : celle d'abreuver son prochain. Voilà ta voie, lui disent ses voix : *Tu Rodolphus eris.*

Alors, pas d'hésitation ni de délai. D'un bond il franchit le fleuve, plante sa tente au pied de la Butte Montmartre, par lui baptisée Mamelle de la Métropole, — et, d'un même coup, fonde, sous l'égide du Chat Noir, son cabaret et son journal. Car il voulait aussi désaltérer les esprits.

A travers Baudelaire, une si heureuse invocation lui fut-elle soufflée par Poe ou se souvint-il simplement de quelque ronronneur de crémerie ? On l'ignore. Mais il dut certainement au parafe imprévu de ce greffier d'ébène le succès immédiat de sa licence de cabaretier. Succès qu'en bon constructeur il étaya par le bruit.

Quoi qu'en pensent les folkloristes, le « charivari » ou branle des chaudrons n'a pas été inventé que pour le los ironique des mariés tardifs. Salis le sait capable aussi de rassembler les essaims épars.

Habilement pratiquée, la percussion engendre la persuasion et détermine la ruée. Pour que le vacarme soit fructueux, il n'est que de bien savoir manier la batte.

Salis l'empoigne délibérément et tape sur le gong à tour de bras.

Jamais Jacquemart sonnant une heure de liesse ne fut mieux entendu. La jeune poésie accourt à sa semonce des quatre coins de la capitale. Les chansonniers affluent, les imagiers suivent. Le bruit, en un clin d'œil, avait pris sa signification de renommée.

Cela ne se passait pas au siège du second avatar, rue Victor-Massé, ci-devant de Laval, — mais en plein Rochechouart, à deux pas de l'Elysée-Montmartre, ruche chorégraphique où l'on vit tourbillonner Sancho femelle et don Quichotte de barrière, la replète Goulue et Valentin le Désossé.

Là, Salis se révèle un harangueur sans pareil. Avec l'impétuosité du bourdon qui amplifie par la vitre même où il se cogne les furieux ronflements de son tambourin, il se précipite dans le maquis oratoire. Brutalement, il saisit l'hyperbole aux cheveux et lui fait rendre toute sa voix. Choit-il au gouffre de l'amphigouri ? Il ne s'en effraie pas. Plus agile qu'un plongeur malais, il triomphe de ses sargasses et revient sur l'eau brandissant un chapelet de perles baroques et sonores.

Il a pour soutenir sa cadence ce puissant vocatif : « Gentilshommes ! » dont il flagelle ses écoutants, — et ses périodes brusquement déroulées éclatent comme pistolades au nez des buveurs ébaubis.

Mais la qualité de ceux-ci n'est pas moins étonnante que leur admiration bénévole. Miracle ! Les gens les plus graves viennent ouïr ce nouveau Tabarin. Flairant en lui un animateur, un remueur de foules, de vieux savants se régalent de ses fariboles.

La fleur du journalisme dépose sa morgue pour lui devenir féale ; Tortoni lui dépêche ses ambassadeurs : comme aubaine et pain bénit, tous acceptent le choc de ses apostrophes et son manque absolu de révérence.

Au mépris de toute vergogne, il bafoue les icones parlementaires et jette les idoles par-dessus bord. On applaudit à chaque exécution. Il tarabuste le bourgeois, nazarde les bonzes, répand le ridicule jusque sur l'auguste toit de l'Elysée. Puis, sur une dernière fusée retombant en pluie d'allusions éclairantes, voilà que, tout soudain, il s'arrête.

Tel Goupil déguisé en pèlerin pour berner Lampe ou Belyn, on le voit s'incliner avec un ricanement évasif. C'est que, du fond de son éloquence, il s'est rappelé le *Nunc est bibendum* qui est pour lui la grande affaire.

A ne boire que des mots, on ne se rafraîchit guère. Ces gens qui l'entourent sont là pour autre chose. Ce sont les molécules composant le *grandgousier* qu'il doit rançonner.

Alerte ! Il lance un ordre bref. Et, sous le nom pompeux de cervoise, la bière circule aux mains du serviteur unique : Picard l'ineffable — au visage de sapajou.

Rompu lui-même à la manipulation du disque et du cratère, il distribue d'autorité soucoupes et gobelets, tandis qu'un jazz-band éparpillé et volontaire entonne quelque chant de nos propres plantations.

Ici, il est plaisant de faire halte à l'exemple de Salis pour cueillir, ainsi qu'aux pages d'un herbier, l'origine franque du mot jazz.

Passé comme muscade des Antilles à la Louisiane, il sort évidemment de jaser, l'un des plus gentils mots de notre langue.

Or, toute jaserie accompagnée de libations, sur l'herbe ou en lieu clos, ne pouvant prétendre à d'autre fin qu'une queue musicale, il apparaît sur l'écran de l'irréfutable que le premier jazz parisien est né au Chat Noir.

Il avait d'ailleurs pour chef et meneur un lutin dont l'ingéniosité instrumentale et la dextérité rythmique eussent ravi toutes les nigrities mélodieuses : Charles de Sivry.

Dans l'histoire des endroits à la mode, le Cabaret du Chat Noir brille à l'égal d'une escarboucle unique. C'est un Ko-hinoor tout rayonnant de privilèges.

L'indépendance du Chat Noir, en effet, fut complète. Les lieutenants de police redoutaient sa griffe, de même que les capitans de la limonade. Il n'obéit à aucune impulsion, ne subit nulle contrainte.

Usages, règlements et protocoles devenaient épaves et lettres-mortes au seuil de cette minuscule taverne.

La vogue y avait suspendu son panonceau, mais, vigilante et perspicace, elle semblait, par grâce spéciale, en défendre éperdument l'entrée aux snobs comme aux philistins.

Le scintillement du phare chatnoiresque, en revanche, a fait sortir de leurs cachettes les derniers originaux du siècle :

Aéronautes incompris, inventeurs folâtres, courtiers en bêtes féroces, mages, révolutionnaires édentés, Javerts à la demi-solde, bardes du Danube, globe-trotters, rois en disponibilité et réformateurs de religions viennent tournoyer autour du nouvel astre et lui composent une couronne fantastique.

Au contact de tant de personnages prodigieux ou burlesques, les jeunes cervelles bouillonnent et s'épanouissent.

Le vent qui souffle à travers la montagne apporte non

seulement des parfums inédits, mais les confidences de sources insoupçonnées. Par lui gonflés comme des bulles, les cœurs s'élèvent. On s'évade. C'est le commencement de l'essor au delà du vieil horizon.

« Altesse ! clame le cabaretier, si vous avez soif et quelque appétit de gaieté, volontiers nous vous admettrons parmi nous. Entrez, mais ne faites pas de bruit ! »

Aspirant à la discipline du gai-savoir, les amateurs ne se font pas prier. Incontinent, leurs miaulements s'accordent à ceux du maître : une sourate apprise, ils en étudient une autre.

Ainsi se fonde, en forme de chœur, une sorte de tiers-ordre composé des clients qui viennent à l'angélus siroter leur apéritif. Peu à peu, ils acquièrent le grade de « bons camarades » et deviennent « personnes grates ».

Ce sont eux qui, le soir, donneront le ton aux novices et canaliseront la turbulence.

Le saint-des-saints leur est accessible : l'Institut, où les profanes ne pénètrent pas. C'est un tout petit réduit : mais l'Acropole n'était-elle pas moins vaste que la Madeleine ? Du haut de ses trois marches, ils bienveignent de leurs bans solidement battus les princes de la littérature, des arts, de la presse et du théâtre, — hors-texte à l'agenda familier, figures insignes honorant de leur lustre la tapisserie quotidiènne.

La gazette, de son côté, se répand de toutes parts, apprivoise les messageries, s'impose aux kiosques, fleurit les gares, escalade les poteaux frontières avec l'assurance volubile d'un joyeux liseron.

C'est, par son tirage, sa présentation typographique et son papier vieil ivoire, une publication de bibliophile, si on la compare aux feuilles comiques du même temps.

Néanmoins, sa rançon n'est que de trois sols : moyennant quoi les bacheliers affamés de lettres et férus de

funambulisme se la procureront au fond de leurs lointaines provinces.

Que d'opercules elle escamote, que de joies elle dispense, que de vocations elle renfloue, déjà résignées à sombrer dans les lagunes de l'administration !

Le frontispice évocateur d'Henri Pille prête au titre un attrait mystérieux. A tous les sans-souci du monde il offre l'authentique portrait du Moulin-de-la-Galette, cette mecque de la belle humeur. Un vrai chat de gouttière y figure, qui, par l'élégance dont il revêt sa malice, pousse vers la nuit-des-temps la vignette vieillotte du *Charivari*. La *Vie Parisienne* elle-même sent à sa vue qu'il lui faudra bientôt changer de couturier, sous peine d'être dédaignée par les habitués du Café de l'Univers. Les admirations, en effet, ont viré de bord : une nuée de suffrages frais éclos salue les juvéniles fantaisies de Willette, de Steinlen et de Caran d'Ache. Adieu Bertall, Cham et Grévin ! D'Ardres à Brignoles, les sous-préfectures renaissent de leurs cendres froides. Schaunard perd pied. Une ère nouvelle s'est ouverte.

C'est encore le sac du Destin qu'on doit scruter si l'on veut comprendre ce prodige. Il faut aussi penser aux insectes marieurs, aux oiseaux colporteurs de graines inconnues, au coup de pic providentiel qui fait surgir Vénus d'un terrain vague.

En dépit de l'instinct qui l'éloigne de la vulgarité et guide son esthétique trépidante, sans doute Salis n'a-t-il pour vrais moteurs que l'orgueil et le désir de faire fortune...

Il a voulu devenir quelqu'un et sa chance le lui accorde.

Mais ce personnage qu'il est porte, ne l'oublions pas, une commission dans sa poche, un mandat dont peut-être il ne soupçonne pas l'existence et qu'il doit remplir rigoureusement.

Ce mandat lui confère une telle force d'attraction que

non seulement les alouettes trébuchantes pleuvent dans son tiroir, mais que, de surplus, les aigles et les rossignols répondent par l'obéissance aux signaux de son miroir.

Il propage un levain inéluctable qui substitue la germination au sommeil, l'effervescence à l'inertie. Pierre l'Ermite de la bouffonnerie et du caprice, il enflamme l'étoupe des âmes timorées, et, monnoyant sa propre audace, assure aux indécis les sourires de la Fortune.

Montjoie ! Montmartre !

On le voit à ce cri décapiter les flacons où tant de gens avaient été enfermés par les nécromants. Le sceau de Salomon lui-même n'y résiste pas, et saute comme un bouchon de champagne...

Voilà comment Léon Bloy fut délivré, rayé du nombre des troglodytes et fourni de sa pioche à démolir.

C'était une âme gaie, ce Léon Bloy, bien qu'il affectât de « marcher noir ». S'il fit plus tard parade de son ingratitude, c'est qu'il avait été doté d'une très mince provision de reconnaissance et qu'il la dépensa presque toute en faveur du « gentilhomme-cabaretier ». Le Périgourdin nourrissait à l'endroit du Poitevin une certaine tendresse, et pour la lui prouver il lui insuffla l'idée première de conter.

Un tel trésor de truculence pittoresque ne devait pas s'envoler totalement en paroles. Il convenait d'en laisser aux petits neveux quelques vestiges, fussent-ils assemblés à la diable, sur table boiteuse et dans le marécage des beuveries.

Mais, au fond, Bloy n'était là qu'un truchement. Le conseil venait directement de Balzac, dont l'œuvre formidable s'entrelarde de récits en vieux langage.

Balzac le Tourangeau? Honoré de... Un voisin, parbleu, et, de façon posthume, un « bon camarade ». Il eût été fou de lui résister. D'ailleurs, à qui tient châtellenie, des devoirs incombent, en marge des droits et des privilèges. Le seigneur de Chatnoirville-en-Vexin obéit au plus pressant des siens, et, bravement, prit la plume. Il faut dire à

son honneur qu'il le fit en toute humilité et simplesse.

Ses contes, un à un, parurent dans le *Chat Noir* sous l'escorte graphique des meilleurs imagiers de la maison.

Magnifiquement historiés aujourd'hui par Joseph Hémard, ils vont renaître (1), c'est le cas de le dire, tant leur gaillardise bon enfant s'augmente d'un si plaisant voisinage.

Il serait souverainement injuste qu'un exemplaire n'en parvînt pas aux tavernes de l'Au-Delà, tant pour la joie propre de Rodolphe Salis, que pour charmer

L'âme du bon feu maistre Jehan Cotart.

C'est en 1884 que le Chat Noir déménagea processionnellement, précédé de cette bannière splendide : le *Parce Domine* de Willette. Cet exode lui fut une promotion.

Désertant la zone excentrique des Boulevards extérieurs pour s'établir en un district moins sauvage, il y gagna ses lettres de prud'homie.

A l'aristocratie intellectuelle qui l'avait depuis longtemps reconnu, l'aristocratie pure vint se joindre, ainsi que la haute bourgeoisie, la finance et quelques autres clans.

Nombre de gens qui n'avaient point osé se risquer au cabaret rallièrent l'Hostellerie. Son étiquette dorée au mercure leur parut plus rassurante, guillemettée qu'elle était par les imposantes lanternes de Grasset.

Ainsi, tel mot pittoresque, longtemps proscrit par les puristes, s'installe soudain dans la langue et passe le Pont des Arts pour gagner l'antichambre du Dictionnaire.

Sis à quelques encâblures de Rochechouart, le logis de la rue Victor-Massé attira en outre de nouveaux adeptes.

Pour amener les attardés à la conversion, le rappel fut battu sur divers modes.

Les soirées d'abord confuses s'illustrèrent de goguettes, organisées selon les rites antiques du Caveau et pavoisées de ses devises surannées.

(1) Aux éditions *Les Arts et le Livre*.

Entre les écriteaux proclamant (vu l'altitude du lieu) la majoration du prix des breuvages, des affiches rappelaient au public la courtoisie qu'il doit aux dames quand celles-ci condescendent à roucouler pour lui, — leur voix fût-elle défaillante.

Plaudite cives ! et le moindre curieux, en cette circonstance, s'entendait traiter de galant chevalier, de troubadour même, — ce qui lui imposait de faire sans moquerie un voyage d'exploration à travers les provinces plus connues de la lice chansonnière.

Des matinées musicales furent instituées où de jeunes compositeurs se firent entendre, et d'autres, plus mûrs, mais dont la chevelure n'était pas moins exubérante ni le talent moins primesautier, — car la route orphique était plus longue alors qu'à présent... Témoins Erik Satie et Debussy, qu'on vit poindre en ces joutes et qui durent montrer leur premier cheveu blanc pour entrer à Tipperary.

Mais ces matinées en goguettes n'étaient que hors-d'œuvre et préludes. Au rez-de-chaussée comme au second étage, une cuisine plus substantielle se préparait, parmi les meubles et les boiseries Louis XIII, les tapisseries, statues, vitraux, peintures et dessins qui faisaient de tous les coins du joyeux logis un petit musée.

Chaque soir, dans la salle qui devait devenir le Théâtre du Chat Noir, les chansonniers et poètes familiers se produisirent bientôt, au gré de leur caprice et sans qu'aucune injonction leur vînt du dictateur.

Celui-ci se bornait à les présenter, avec grandiloquence, certes. Et lorsque l'un d'eux se récusait, il improvisait pour le suppléer un mandement de sa façon, ou dévidait quelque sonnet picaresque.

Ce cénacle avait pour cerbère un « tigre » vieilli sous le harnois universitaire et qui ressemblait singulièrement à Littré. D'une voix que l'intempérance avait rendue vacillante, il mettait les postulants en demeure de prouver qu'ils étaient non des intrus, mais d'incontestables affiliés. Et

sur un vague *bene respondere*, il laissait bravement passer tout le monde.

En ce même lieu, un guignol surgit ensuite. On y donnait pour les grands enfants la *Berline de l'Emigré*, de Henry Somm. Et c'est à la suite d'une première tentative séraphinesque de ce spirituel aquafortiste que naquit le Théâtre d'Ombres.

Ombres strictement chinoises tout d'abord, et qui, petit à petit, grâce au talent et au génie inventif d'Henri Rivière, furent rehaussées de féeries lumineuses plus prestigieuses de saison en saison.

Le souvenir de *l'Epopée*, de *l'Age d'or*, de *la Marche à l'Etoile*, de *la Tentation de Saint Antoine*, de *Roland*, du *Carnaval de Venise*, de *Héro et Léandre*, de *Sainte-Geneviève*, d'*Ailleurs* et de *Phryné* n'est pas près de s'effacer; — celui non plus de cet incomparable *Eléphant* dont la ficelle interminable fut empruntée depuis par les *Co-optimists* de Londres, au profit des Haleurs de la Volga.

Manifestations inoubliables d'un art vraiment neuf, encore qu'il ne s'en vantât point. Ce fut comme une tombée de manne pour le peuple des peintres, illustrateurs et décorateurs de théâtre.

La voix officielle des colonnes Moris, cette fois, convoquait le vrai Tout Paris. Un album radieusement enluminé se déroulait quotidiennement devant ce prince exigeant. Album aussi modeste que magnifique. Par l'abracadabrance des musiques et la fantaisie des récitatifs qui servaient de légendes à ses images sans cesse renouvelées, on eût dit, vraiment, qu'il cherchait à s'excuser des belles leçons qu'il donnait.

Il devint alors évident qu'aucune lanterne, avant celle-là, n'avait été réellement magique.

Dans l'antichambre de cette lanterne, sa garde pétunait en attendant l'heure de la relève. Car la bande fait prévoir la troupe...

Devenus étoiles, numéros et leaders, les rimeurs de tout poil, avec ou sans le secours du piano, fournirent des intermèdes à ces spectacles. Et Salis, qui semblait avoir frotté ses semelles à la poussière du Pont-Neuf, comme font les clowns sur la planche à sandaraque, Salis bonimentait et palabrait de plus belle.

La présence d'un grand-duc, d'un sénateur ou d'une comédienne fameuse quadruplait sa verve et faisait jaillir de son jabot maintes paraboles drôlatiques. Il était étourdissant.

Cet homme extraordinaire avait acquis dans le commerce des journalistes le sens de l'actualité, la maîtrise de l'à-propos.

Lorsque la goutte lui piquait l'orteil, il s'offrait le luxe de demeurer couvert devant les grands d'Espagne ou de Mésopotamie. Coiffé d'une casquette à cocarde, il s'habillait en invalide et portait le signe de Sainte-Hélène en manière de pectoral.

Le régal était unique de le voir, sous cet humble uniforme, gourmander les faux académiciens, ses valets ; la verdeur de ses propos surpassait alors la verdoyance ornementale de leur livrée. Parfois, il faisait mine de les bâtonner (avec la propre canne de Talleyrand) et c'était d'autant plus savoureux qu'il comptait parmi ses familiers trois ou quatre futurs immortels et que plusieurs académiciens véritables venaient s'abreuver à ses tables ou s'y repaître.

L'été, petite tenue. Une légère soubreveste révélait la splendeur de ses gilets en forme de pourpoint ; mais, généralement, on le trouvait revêtu d'une redingote grise, — comme Napoléon.

Il est certain qu'un grain de mégalomanie assaisonnait

son humeur fantasque et qu'il s'attribuait une légère parenté avec le Petit Caporal. En quoi il outrecuidait moins qu'on ne le pense. Tous deux furent des inventeurs de routes, des appariteurs de gloires qui, sans leur coup d'épaule, eussent attendu l'autre monde, peut-être, pour être consacrées.

Mark Twain n'affirme-t-il pas que Là-Haut le Corse aux cheveux plats, précisément, n'est qu'un petit garçon, — un tout petit garçon, obligé de céder le pas à un cordonnier du Texas ! Pourquoi ? Parce que le génie stratégique de ce savetier passe le napoléonien de cent vingt coudées. (Il n'eut pas ici-bas l'occasion de l'utiliser, voilà tout.)

Dans la grande cité littéraire, les Contes du Chat Noir ne sont ni pyramide, ni cathédrale, ni minaret. Un kiosque, tout bonnement. Un kiosque coiffé de chaume, à l'abri duquel traînent, auprès des brocs, les heures perdues d'un routier poitevin.

Toutefois, on y sent pétiller cette imagination véhémente et cette jovialité que procure le vin du Mirebalais. L'esprit mystificateur de Til Ulenspiegel s'y devine aussi. Jamais Salis ne riait sans avoir l'air de méditer un bon tour, — et c'est ainsi qu'on appelle les mauvais.

Mais qui nous prouve, après tout, qu'au moyen de ses facéties scabreuses, Til n'a pas provoqué quelques belles découvertes ?

Celles que fit Salis par son propre engin sont considérables. Il a tiré du Mont-de-Piété la boussole de Fantaisie que Marasme y avait mise. D'un coup de barre opportun, il a renversé le feu qui faisait mijoter Pot-Bouille et orienté vers un ailleurs plus limpide la frégate des Lettres et des Arts.

Remercions-en le Destin, son maître et le nôtre.

Scripteur intermittent et persiffleur inlassable, cet amoureux du vin fut, hélas, condamné à la bière et, finalement, tué par elle.

Gambrinus ne saurait évaluer la somme formidable de libations que Salis lui dédia — et toujours à la hâte : comme on boit le coup de l'étrier.

Les brasseurs luxembourgeois, fourriers habituels de sa cave, sont donc, au fond, plus que lui responsables de cette brusquerie, de ce ton facilement hargneux que d'aucuns lui reprochent.

D'autres l'ont traité de chapardeur et de négrier...

C'était, tout au plus, un collectionneur fougueux, un dilettante impulsif et très habile à profiter de l'occasion. Quant à la négrerie...

On ne rencontre guère qu'un nègre dans son sillage, c'est Maurice Donnay. Encore ne l'est-il que de souvenir, comme les créoles, et assez vaguement pour que Jules Lemaître l'ait comparé à un mandarin annamite.

Or, il ne nous est jamais revenu que Maurice Donnay se soit plaint d'avoir été mis aux fers et jeté à fond de cale par Rodolphe Salis. Il ne l'accuse que de lui avoir fait la courte échelle...

Caran d'Ache, lui, estimait sans gloire toute représentation que le cabaretier ne présidait pas. Nul autre, à son sens, ne savait électriser la foule en hurlant *l'Empereur* ! et par là faire crépiter la friture des applaudissements,

Henri Rivière, d'autre part, s'est-il vu refuser par Salis les crédit nécessaires à la réalisation de ses spectacles sans pareils ? Non ; et Dieu sait que, pour atteindre la perfection, il n'y allait pas de main morte !

Tout cela n'a qu'une bien lointaine parenté avec la traite et la piraterie...

Au vrai, la seule personne que le gentilhomme cabaretier ait réellement exploitée, c'est la Fortune. J'entends celle que le bon Capus appelait familièrement la Veine. Il la prenait au lasso, et quand il la tenait, ce n'était point pour son seul profit. On ne pourrait en dire autant de tous les cow-boys...

Mais vous pensez bien qu'à manier le lasso et la rapière,

à se faire catapulte, haut-parleur, vociférateur même, il est difficile de garder une enveloppe bénigne, — surtout quand on est tenu d'absorber la ration désaltérante d'un peloton de lansquenets !

Un pape à ce métier perdrait toute son onction.

Salis n'en avait guère, ni d'aménité non plus. C'était Jack surgissant de sa boîte — ou, si vous aimez mieux, le diable.

Mais, à tout prendre, ce n'était pas un mauvais diable. Ceux qui l'ont bien connu, ceux qui l'ont pratiqué hors, justement, de cette boîte ont parfois vu briller dans ses yeux la gaminerie franche d'un petit joueur de billes.

Ne faut-il point pardonner ses dards au chardon quand on lui découvre un parfum ? Etre indulgent au renard qui se souvient d'avoir été écûreuil ?

GEORGE AURIOL.

L'ABBAYE[1]

—

DEUXIÈME PARTIE

I

Enclose entre ses murailles, l'abbaye est un monde à part. Elle s'est modelée sur la villa gallo-romaine où vécurent les riches patriciens et dont le type s'est perpétué à travers les vicissitudes des temps. L'abbé y serait maître absolu s'il ne devait prendre conseil de ses frères : encore n'en fait-il qu'à sa guise, pour peu qu'il ait l'esprit d'autorité.

Elle répond à la définition : l'église flanquée d'un cloître; à l'entour, les bâtiments de servitude et les jardins. Sur une superficie dont la Madeleine n'occupe guère que la dixième partie, s'étendent en tous sens les constructions nécessaires à la vie en commun de huit cents moines et convers.

Elle est séparée de la ville par une muraille qui, courant du nord au sud, prend naissance à la hauteur de l'entrée du narthex : trois ouvertures y sont aménagées pour la porterie, pour l'auditoire où l'abbé rend ses jugements en matière de basse, moyenne et haute justice, pour le parloir où sont admis les laïcs.

Puis c'est le cloître, grande cour carrée entourée de murs et de galeries, qui attient au collatéral sud de l'église. Il y donne accès, ainsi qu'à la salle capitulaire, au noviciat, au chauffoir, au réfectoire, qui se succèdent,

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 676.

à la hauteur du transept, pour aboutir aux dortoirs bâtis d'est en ouest sur la limite méridionale. Décoré de peintures, le cloître a des chapitaux sculptés. A l'un des angles, il y a une fontaine avec une grande cuve pour les ablutions. Au-dessous est creusée une vaste citerne de deux nefs voûtées. Il y en a d'autres, toutes aménagées dans le roc.

Dans la salle capitulaire se réunissent les chefs sous la présidence de l'abbé ou du prieur. Ses voûtes sont peintes. Après l'église, elle est l'édifice le mieux orné. Le chauffoir possède deux grandes cheminées. C'est aussi un atelier où, par mauvais temps, on se réfugie pour certains travaux.

Divisé en deux nefs, le réfectoire contient six rangées de tables parallèles. Sur ses murs sont peintes des scènes bibliques, des fables d'Esope. Face à la table, perpendiculaire aux autres, où s'assoient le prieur et les dignitaires, est la chaire où, pendant les repas, un moine fait la lecture.

Les dortoirs surmontent les celliers qui renferment quantité d'outres, de petites tonnes pleines de vins aromatisés, une grande cuve. Autant de moines, autant de cellules pourvues d'un lit et des meubles nécessaires. En hiver, on y promène un chariot, immense réchaud de fer forgé, lourd de braises ardentes.

Au-dessus de la salle capitulaire est la bibliothèque où les frères copistes travaillent, aux heures sombres, à la clarté de lampes d'argent. Elle n'occupe qu'une salle, dont les murs sont en partie cachés par des armoires où reposent les livres.

Tous ces bâtiments sont situés, quant à l'église, du côté de l'Epître. Si l'on avance toujours vers l'est, on pénètre dans la zone du repos aussi bien que du travail. Aux dortoirs font suite jardin et verger, basse-cour, étables, écuries, où des convers prennent soin du bétail, des chevaux dont certains moines, l'abbé surtout, usent

pour leurs longs voyages. L'hôpital est entouré d'arbres et d'un petit enclos où sont cultivées les plantes médicinales. Il y a quarante lits dans autant de cellules, une chapelle, un corps de logis pour les moines infirmiers : ils ont leur baume, leurs emplâtres particuliers, leurs poudres minérales. Ils sont trois qui ont étudié à Montpellier et à Salerne où leur Ordre a fondé une école de médecine.

Non loin du verger et de la promenade qui le continue vers le nord, le château de l'abbé est situé derrière l'église. Au rez-de-chaussée comme à l'étage, il se compose de vastes salles. Une longue galerie couverte en conduit à la chapelle Saint-Laurent.

Jusqu'à la muraille d'enceinte au nord et à l'est, le reste du terrain est occupé par les bâtiments où les convers s'adonnent à tous les travaux manuels. Ils sont cordonniers, menuisiers, forgerons, orfèvres, charpentiers, boulangers. Il y a un grand pressoir. Le moulin à vent se dresse non loin de la porte Sainte-Croix. Chaque catégorie est sous les ordres d'un contremaître, et tous ceux-ci obéissent à un moine directeur.

C'est toute l'abbaye, que domine la masse blanche de l'église en voie d'achèvement. Solidement construits en grosses pierres et en petites briques, tous ces bâtiments sont couverts en tuile rouge. Quelques-uns font corps; la plupart sont indépendants et séparés par des chemins, par des cours plantées d'arbres. A toute heure du jour y règne une animation créée par ces huit cents hommes que sollicitent les tâches les plus diverses. La nuit même les voit quitter le dortoir pour aller chanter Nocturnes à une heure du matin.

Ce n'est pas toute l'abbaye. Limitée par la configuration de la colline, elle ne peut s'étendre davantage au nord, ni à l'est, ni au midi : à l'ouest, dans le bourg même, elle possède les maisons les plus rapprochées, dont elle se réserve l'usage, et qui bordent la grande

place où sont les halles. Au-dessous, c'est l'hôtellerie, qu'on voit, dans les autres abbayes, à l'intérieur de l'enceinte. Elle est divisée en deux parties, pour les deux sexes. Il y a des écuries pour les chevaux et les mules des hôtes, un réfectoire, des cuisines, trente lits pour les hommes, vingt pour les femmes.

Ce n'est pas toute l'abbaye. Dans les campagnes environnantes, elle a des « granges », qui sont des centres d'exploitation agricole, avec chapelle, dortoir et réfectoire, vraies oasis de repos et de prière, les gros travaux étant réservés aux convers et aux valets. Ces refuges, toute la nuit un fanal les indique aux voyageurs. Quand la tempête fait rage, leur petite cloche sonne. Bâtie sur cette colline dépourvue d'eau, l'abbaye possède encore plusieurs usines sur la rivière de Cure : ateliers, forges, métiers, moulins à foulon, à farine, à huile, tannerie, brasserie, tissages d'étoffes.

Tout est dirigé, inspecté, contrôlé par différents moines. Toutes les possessions sont cadastrées dans un polyptique.

Le silence est partout de rigueur, sauf les cas où le travail s'y oppose, et pour le temps qui s'écoule entre Prime et Tierce, Sexte et None. Simples artisans ou domestiques, les convers sont soumis au même règlement. Ce sont des affranchis, des vilains-francs, des serfs qui, pour échapper aux exactions, se sont donnés corps et biens à l'abbaye. Par dix, les moines sont sous les ordres d'un doyen. Ce sont des nobles déclassés, des enfants que leur père a, dès le berceau, voués à l'état monastique, des cadets sans fortune, des prêtres déserteurs du devoir, des routiers fatigués, des bourgeois ruinés qui disent : « Si j'avais réussi dans mes affaires, jamais je ne me serais fait moine », des criminels, même.

Elle n'est jamais facile à diriger, cette communauté. Plus d'un regimbe lorsqu'il faut se lever en pleine nuit

pour chanter Matines. A l'aube, ils se lavent visage et mains, et c'est Prime, et, jusqu'au soir, alternent travail, récréation et prière. Au réfectoire, ils ont deux mets, une livre de pain, une hémine de vin. La volaille leur est interdite, hormis huit jours par an, à Pâques et à Noël. Certains se plaignent d'être saturés de poissons et de légumes. Les caractères trouvent moyen de se heurter. Que d'amours-propres froissés! La privation de certains aliments est fréquente, et la peine des verges. Il y en a d'envoyés en disgrâce dans les granges, où ils doivent travailler comme les convers. Les indomptables, ceux qui ont commis quelque faute grave, sont jetés en prison d'où ils ne sortent que pour assister aux offices. Les fers aux pieds et aux mains, ils y sont au pain d'orge et à l'eau. Même parmi les plus sages, nombreux sont ceux qui pèchent par curiosité, folle joie, jactance, entêtement, arrogance, hypocrisie.

L'abbaye n'en vit pas moins d'une haute et puissante vie. Elle forme un tout d'où disparaissent les accidents : sautes ou contrariétés d'humeur, hostilité des caractères, défaillances, qu'importe? Bâtie au sommet de cette colline d'où elle domine tous les alentours, on dirait que son esprit domine le monde, et son église en est à la fois le témoignage et le symbole, qu'on découvre de très loin. En se promenant sur la terrasse qui lui est réservée, où il fait les cent pas en récitant ses Heures par temps doux et clair, l'abbé voit au septentrion la trouée par où l'on chemine vers Auxerre, à l'orient, une autre colline qui lui cache Avallon et Montmarte où les païens ont laissé un temple, Pierre-Pertuis avec son château-fort, au midi, l'horizon barré par les sombres forêts qui appartiennent à l'abbaye. Plus près, ce sont les villages d'Asquins, de Nanchèvre, de Tharoisaul et de Saint-Père.

La Cure coule derrière un rideau d'arbres. Partout les bois dominent, sur les collines comme dans les vallées; des tourbillons de fumée s'en échappent des meules des

charbonniers, ou ce sont de minces filets qui dénoncent la présence invisible d'une hutte.

Plus près encore, s'il se penche sur le parapet de larges pierres plates taillées en queue d'aronde, il voit des broussailles et des arbres recouvrant l'éperon de la colline que le mur d'enceinte surplombe d'une hauteur de trente pieds. Ainsi l'abbaye résisterait-elle à tous les assauts qui pourraient lui être livrés, mais personne ne songe à s'attaquer à elle. Asile du travail ordonné, elle l'est aussi de la prière. Riche des biens du siècle, elle l'est plus encore en mérites spirituels. En relations avec les champs qui assurent le pain quotidien, avec les vignes, avec les bois, elle l'est aussi avec le ciel qui fait pleuvoir sa rosée bienfaisante sur les âmes, même pécheresses. Comme les tours de son église, elle fait effort pour se rapprocher du séjour de Dieu; même si elle n'y réussit pas toujours, elle se réserve l'avantage du désir; même s'il lui arrive de retomber, elle garde le bénéfice intérieur de l'élan. Son élite de moines et de convers l'assure contre la chute irréparable. A l'entour et au-dessous d'elle, le siècle s'étale avec ses vilenies. Elle ne peut se désintéresser des biens d'ici-bas, mais c'est à Dieu qu'elle en offre l'essence, à Dieu dont elle est la déléguée, et qui veut qu'elle prospère. Elle est, dans le monde immense, l'asile circonscrit de l'étude et de la piété, et les grandes vagues venues des profondeurs des âges ne viennent battre contre ses murailles que pour les lécher, apaisées par le geste hiératique de l'abbé immobile et songeur.

II

Le frère Rainaud se promenait, avec ses trois élèves préférés, dans une des galeries du cloître. Comme écolâtre, il avait succédé au frère Hugues, mort dix ans auparavant, qui avait été lui-même disciple de Pierre le Vénérable, depuis 1122 abbé de Cluni. C'était entre Sexte

et None, par une si brûlante après-midi de juillet qu'aucun bruit ne serait parvenu de l'extérieur, n'eussent été les préparatifs annuels de la grande fête de la Madeleine. Des cris, des sons d'instruments arrivaient par bouffées, qu'alourdissait l'air surchauffé, mais il n'apparaissait pas que la quiétude de l'abbaye en fût troublée.

L'écolâtre était aussi remarquable pour son embonpoint que pour sa souplesse et sa courte taille, pour sa parole lente que pour son esprit vif. C'est à lui que l'abbaye a recours pour la solution des cas épineux de théologie, et il la trouve toujours pour sa plus grande joie, qui se décèle en un rire large et sonore. Ses trois élèves lui faisaient face : Fulbert, Ancelin et Gérard, tous les trois jeunes et enthousiastes. Et c'étaient tantôt eux qui marchaient à reculons, tantôt l'écolâtre.

— La terre, dit Gérard, est ronde comme une pelote.

— Ce n'est pas vrai, répondit Fulbert. Elle a la forme d'un œuf, avec le ciel pour coquille. De même que dans la coquille est l'albumine, qui contient le jaune où se trouve le germe, ainsi dans les cieux nage le monde, dans le pur éther l'atmosphère, et, dans l'atmosphère, la terre, qui est la substance placée au centre.

— C'est faux, dit Ancelin. Elle a son centre à Jérusalem, qui est l'ombilic du monde, ou plutôt au puits même où Jésus parla à la Samaritaine; et elle est située juste au milieu des mers.

Tous les trois, ils attendaient que Rainaud les départageât. Il dit :

— Elle est le centre du monde. C'est l'air qui la soutient au-dessus de la mer, que soutiennent les pierres, que soutiennent les quatre évangélistes, que soutient le feu spirituel. Autour d'elle, il y a d'abord la région de l'éther, qui fournit aux anges leurs corps et leurs ailes, puis la région du feu, celle des sept planètes; c'est avec elles, avec son soleil, sa lune et ses étoiles, — hormis une, qui ne bouge que comme la cheville d'une roue de mou-

lin et qu'on appelle « la guioire », — que le firmament tourne d'Orient en Occident. C'est la guioire qu'on regarde pour se diriger sur la terre comme sur la mer. Parfois la lune devient noire. Quoiqu'il soit très naturel, quand elle est dans son plein, qu'elle soit exposée à des éclipses, ces changements de couleur ne laissent pas d'indiquer quelque prodige. Aussi sont-ils exactement consignés dans les livres pontificaux et dans les archives des rois.

— Les éclipses, qu'en faut-il vraiment penser? demanda Gérard.

— L'an 1046, le huitième jour de novembre, il y en eut une, épouvantable. Etait-ce un signe prodigieux que Dieu faisait éclater entre le soleil et la lune? Ou bien ce phénomène fut-il causé par la conversion de l'un de ces astres ? Mystère dont le Créateur seul peut pénétrer le secret. On conte que la lune, couverte d'abord presque tout entière d'un sang noir, finit par décroître jusqu'à l'aurore suivante. Le premier décembre, à trois heures, il y eut une éclipse de soleil. Widon, archevêque de Reims, dit qu'on vit, le soir, une étoile phosphore qui s'agitait violemment de haut en bas et semblait menacer la terre. En effet, plusieurs signes effrayants parurent alors dans le ciel pour ramener les hommes de l'iniquité à une vie meilleure par le chemin de la pénitence. Plusieurs productions manquèrent ensuite, le vin surtout, qui coûta jusqu'à vingt-quatre sols le muid. De tout cela, il semble bien résulter que les éclipses sont à la volonté de Dieu.

Les trois novices furent tentés de sourire, à cause beaucoup moins de la dernière phrase que de l'allusion au prix du vin. Pas un moine ni un convers qui ignorât que l'écolâtre eût un doux penchant pour la boisson de Noé. Jamais il n'en abusait : il en usait toujours largement.

— J'ai lu, dit Ancelin, que la terre se divise en cinq

zones. Le grand fleuve Océan, à la surface polie et arrondie, l'enveloppe d'une ceinture humide et brillante. Ces cinq zones seraient la septentrionale, la torride, l'équinoxiale, la brumeuse et l'australe. Qu'en pensez-vous, maître?

— Ceci : que la région habitée se divise elle-même en trois parties : l'Asie, l'Eutrope et l'Aufrique. C'est en Asie qu'est le Paradis terrestre avec l'Arbre de vie et sa fontaine d'où sortent les quatre grands fleuves Phison pour l'Inde, Nil pour l'Ethiopie et l'Egypte, Tigre et Euphrate pour l'Asie. Les Ethiopiens sont fils de Cham et habitent près des sources du soleil. On a vu le dieu du Nil s'élever sur les eaux. C'est un homme d'une grandeur effrayante, avec un visage de géant, des yeux horribles, des cheveux blonds mêlés de blancs, des reins de rameur, une poitrine large, des épaules de héros et des bras nerveux. Il ne se montre que jusqu'à la ceinture. Jaffa est la plus ancienne ville du monde : elle existait avant le déluge. En Asie comme en Aufrique vivent des êtres que nous ne connaissons pas en Eutrope : pygmées hauts de deux coudées et qui sont vieux à l'âge de sept ans, hommes qui ont deux sabots de cheval, chiens à pieds humains, faunes qui se nourrissent de figues.

— Maître, demanda Ancelin, l'autre face de la terre est-elle habitée?

— On l'ignore. En 741, le pape Zacharie anathématisa quiconque croyait aux Antipodes et fit excommunier Virgile, évêque de Saltzbourg, qu'on estimait infecté de cette damnable hérésie. Or, l'autre Virgile, le magicien, a cru à leur existence : *Solemque suum, sua sidera norunt*, dit-il au Livre VI de son *Enéide*. Bède prétend qu'aucun de nous ne peut aller chez les habitants de la terre opposée, ni aucun d'eux chez nous. Isidore de Séville admet l'Antichtone, qui est la même chose. Selon lui, c'est la quatrième partie du monde au delà de l'Océan intérieur, c'est-à-dire au Midi ; en raison de l'ardeur du

soleil, elle reste inconnue. Raban Maur pensait ainsi. Certains prétendent que, plus loin encore que les antipodes, s'étend la zone glacée australe, qui est inhabitable.

L'école de Vézelai ne figure point parmi les plus célèbres; du fait de l'importance de l'abbaye, elle occupe une place honorable. Le premier soin des Bénédictins qui fondent un monastère est d'en ouvrir une, réservée aux novices et aux oblats, mais où nobles et clercs, riches et pauvres, reçoivent sur les mêmes bancs le même enseignement, gratuit dans les abbayes, où le lecteur a sa vie assurée. Dans les écoles épiscopales ou capitulaires, les riches doivent payer. En dehors d'elles, il est difficile de trouver un maître de grammaire; les campagnes en sont dépourvues ; ceux, assez rares, qui exercent dans les villes, sont ignorants et accablent leurs élèves d'une grêle de coups et de soufflets.

Quelques novices ont reçu de leur curé la première instruction. Pourtant, on aime mieux qu'ils entrent dans l'abbaye dès l'âge le plus tendre pour s'y habituer aux exigences de la Règle. Ils y vivent sous la surveillance d'un moine âgé et fidèle à ses devoirs. Il y a une table au milieu de la salle de classe. Le maître, le *lector*, lit sa leçon. Eux, assis sur un banc qui fait le tour de la pièce, ils prennent des notes sur de petites tablettes de cire que supportent leurs genoux. Ils les rédigent dans la salle d'étude sur des cahiers de parchemin. Chacun possède son « scriptionale », fait de deux tablettes de bois réunies par trois planchettes verticales. C'est une boîte où ils rangent feuillets de vélin, grattoir et plume. A l'un des coins un trou est percé pour l'encrier de corne; lorsqu'ils ont fini d'écrire, ils le bouchent et le suspendent à leur ceinture.

— Maître, dit Gérard qui semblait hésiter, Notre-Seigneur, suivant Matthieu, X, 10, envoyant ses apôtres, leur défend d'avoir or, argent, ni bâton; suivant Marc,

VI, 8, il leur interdit de rien porter, excepté un bâton. Comment expliquer cette contradiction?

— Elle n'est qu'apparente. Il y a deux sortes de bâtons; celui des rois et celui de Jésus-Christ. Le premier est de domination, le second, de charité.

— Les Evangélistes, dit Ancelin, suivent un ordre différent dans le récit de la Cène. Celui-ci assure que Judas reçut le corps de Jésus-Christ, celui-là, qu'il était sorti.

—C'est très simple. Saint Augustin, qui suit Luc, est du premier avis, saint Hilaire, qui suit Matthieu, est du second. Si Judas a reçu le corps sacré, plusieurs, qui en sont indignes, le reçoivent encore aujourd'hui; alors, ils mangent et boivent leur propre jugement.

Il évita d'éclater de rire, le sujet ne comportant point qu'il triomphât.

Cependant, sur les dalles de la galerie opposée, un autre groupe faisait pareillement les cent pas. Ils étaient six, le frère Gauzbert, maître des novices, ayant à sa droite, à sa gauche et en face de lui, cinq jeunes de ses disciples. C'étaient presque encore des enfants, le plus âgé venant d'entrer dans sa quatorzième année. Pour lui, grand et maigre, son costume noir faisait paraître sa courte barbe plus blanche encore. Ses auditeurs ne l'interrompaient pas, habitués qu'ils étaient à ses longs monologues. Il avait la douce manie de parler surtout du passé.

— Au temps de Noé, disait-il, d'Abraham, de David que Dieu aima si fort, le monde fut bon; il ne vaudra jamais autant. Voici qu'il est vieux et frêle. Bon fut le siècle au temps des anciens, car la justice y était, l'amour, la croyance aussi. Il a perdu sa couleur. Jamais plus il ne sera tel qu'il fut. Autrefois, il n'y avait pas autant de monde dans les châteaux ni dans les villes. On habitait dans les bois. Nul ne se mariait avant trente ans. La foi et la loyauté régnaient. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'avarice, fraude, débauche, amertume, curiosité vaine,

orgueil, volupté fétide. La terre est plus corrompue qu'au déluge, la confusion des langues plus grande qu'à Babel. Les temps annoncés par l'Apocalypse sont révolus : en 1199 commencera la sixième vision. Je serai mort. Vous y assisterez, vous, et vous tremblerez.

Les cinq petits en tremblaient déjà, tout en regardant le vieillard qui leur rappelait les tonnants prophètes de la Bible qu'ils commençaient à connaître.

— En 1106, le concile de Florence a réfuté l'évêque Fluentius disant que l'Antechrist était né. Il naîtra bientôt, si ce n'est fait depuis quelques années : il est trop petit encore pour s'être révélé. Les temples de Dieu ne sont pas respectés. Le premier dimanche de Carême, on y voit des restes des bacchanales : or, nous ne sommes pas disciples de Minerve ou de Vénus, mais nous avons été baptisés enfants du Christ. Le mois de mai est encore consacré à la déesse Maïa. La nuit de Noël, ce ne sont que libations, festins et licence des mœurs. Autrefois, c'était coutume chez les pénitents, captifs et pèlerins, de laisser croître leurs cheveux et leur barbe pour faire connaître leur état : tous les hommes maintenant les imitent. A la figure, à l'odeur, à la lascivité, vous les prendriez pour des boucs ; et, ces cheveux qui leur sont si chers, non contents de les laisser croître, ils les fixent et les tordent de différentes manières. Et les femmes chrétiennes ! Convient-il qu'elles traînent ces longues queues qui balaient les murs ? Si elles en avaient eu besoin pour remplir ici-bas leur destinée, la nature y aurait pourvu par quelque chose d'approchant. Les jeunes filles aussi ont déchu. Elles ne sont plus que folle gaieté, on n'entend plus que folles plaisanteries, on ne voit plus que roulements d'yeux ; leur démarche est étourdie, et leurs habitudes n'ont plus rien que de répréhensible.

Les petits se disaient que, pour que leur maître parlât ainsi, il fallait que ce fût vrai. Heureusement, par une porte latérale déboucha le frère Guillaume. Agé de

quarante-cinq ans, c'était lui qui apprenait aux plus petits à lire, et à calculer au moyen d'un abaque.

— Allons ! dit-il, maître Gauzbert. Je devine que vous effrayez encore ces enfants. Si des vertus sans tache ont brillé parmi les anciens, les dons de la nature ne se sont pas desséchés parmi vous, quoique nous soyons venus à la fin des siècles.

Il leur faisait faire des problèmes de ce genre : une limace est invitée par une hirondelle qui demeure à une lieue de distance. Elle fait par jour une once de pied. Combien lui faudra-t-il de temps pour arriver chez l'hirondelle? Un vieillard dit à un enfant : Vis autant que tu as vécu, et encore autant, et encore trois fois autant; que Dieu t'ajoute une année, et tu en auras cent. Ils désespéraient, devant les premières difficultés, d'arriver au terme de leurs études. Quel cycle à parcourir!

Une brusque clameur s'éleva. Un convers apparut, qui courait. Il cria :

— On vient de trouver dans les bois de Chamoux le corps du frère Bertrand!

Ce fut une stupéfaction. Le frère Gauzbert leva les yeux au ciel : c'était l'abomination de la désolation. Les cinq petits virent qu'il ne se trompait pas. Avec tous les autres, il crièrent. La rumeur de la ville fut couverte par celle de l'abbaye, mais la cloche qui les appelait tous laissa le champ libre aux vains bruits du siècle.

III

Chaque année ramenait cette foire en l'honneur de sainte Madeleine, dont l'Eglise célèbre la fête le 22 juillet : ce jour-là était réservé aux offices, à la vénération des reliques. Cette année 1150 de la Trabéation, le 23 coïncidait avec le dimanche, jour où la tenue des marchés et des foires est interdit. Esdras et saint Matthieu ont con-

damné toute vente qui pourrait se faire le jour du Sabbat.

Une foule sans cesse renouvelée se pressait dans la vaste église, cette foule qu'on retrouvait à tous les pèlerinages : gens persuadés que notre premier soin doit être de travailler à notre salut, pécheurs ou criminels expiants, aventuriers à qui bousculade et tumulte offrent des occasions favorables. Entrant par le narthex, ils se précipitaient, dans les nefs où les moines devaient renoncer à canaliser leur torrent humain, vers le chœur où les reliques de sainte Madeleine étaient exposées dans un coffre de plomb.

Ceux qui étaient entrés les premiers ne pouvaient plus sortir, luttant contre la masse compacte qui, du dehors, assiégeait les portes. A l'intérieur, on était soulevé et porté par ses voisins. Les femmes surtout, serrées comme dans un pressoir, étouffaient; quelques-unes, tombées on ne sait comment, étaient foulées aux pieds et poussaient des hurlements tels qu'on eût dit qu'elles accouchaient. Des moines s'efforçaient de les dégager. D'autres, pour échapper à la mort, marchaient sur les épaules des hommes comme sur plancher continu. Des mains se tendaient vers elles, et les plaisanteries montaient au lieu de pleuvoir. Sur les dalles jonchées de paille, cette marée grondante laissait d'innombrables détritus. Tous parlaient à haute voix dans les langues, dans les dialectes les plus différents, et nulle part la cohue n'était plus intense qu'à l'entour des reliques vénérées; personne qui, de les voir et de les baiser, n'espérât retirer un bienfait, et c'était à qui, pour s'en approcher, jouerait des coudes, du bâton et du bourdon.

Le dimanche, à la tombée de la nuit, des sergents aux ordres de l'abbaye parcoururent la ville, tenant au poing des torches fumeuses, suivis de jongleurs dont les instruments sonnaient avec entrain, et d'une multitude d'hommes, de femmes, d'enfants qui piaillaient. Des pèle-

rins se mêlaient à la cohue, et ils n'étaient pas les moins excités.

Le lundi matin, le prieur Hilduin bénit la foire, du haut des marches du narthex, en prononçant quelques paroles de circonstance. Dieu a voulu que nulle entreprise ne puisse se suffire. Chacune doit avoir recours aux autres, de telle manière que toutes soient unies par des rapports d'amitié. Des milliers de pèlerins, de marchands et de curieux étaient arrivés, depuis une semaine; la population de Vézelai s'en trouvait augmentée de près du double. Tous ces nomades ne pouvaient trouver qu'une hostilité parcimonieuse dans la ville, déjà surpeuplée entre ses murailles. Ils prenaient gîte soit à Asquins, soit à Saint-Père, à Asquins, surtout, où l'on ne voyait guère que des hôtelleries bordant une interminable rue. Et, cela encore étant insuffisant, dans les rues, sur les places, l'abbaye amodiait, à la toise, des endroits pour ceux qui se satisfaisaient de passer la nuit sur la paille, à la belle étoile.

A trois heures de l'après-midi, la foire battait son plein, pétaradant et hurlant. Elle n'aurait pu lutter avec les foires froides ou chaudes de Champagne et de Brie : avec ses douze mille âmes, Vézelai n'était ni Troyes, ni Provins avec ses soixante mille. Elle n'en avait pas moins son renom.

Des hommes de l'abbaye avaient dressé une série de loges en bois où s'étaient installés les marchands de la ville, et ceux qui, venus de loin, y retenaient leurs places à l'accoutumée. Devant chacune d'elles se balançait une enseigne. Elles s'ajoutaient aux halles fixes, qui se dressaient devant l'hôtellerie et formaient la bordure de la place, aux tentes éphémères, multiformes et de toutes couleurs : blanches, vertes, bleues, rouges. Les unes abritaient de vastes étalages sur tréteaux; les autres consistaient en un morceau de toile tendu sur quatre piquets. Il y avait même beaucoup de denrées et d'objets en un

apparent désordre sans que rien les protégeât, ni leurs vendeurs, contre le soleil évident ou contre une pluie d'orage possible. De ces marchands, beaucoup portaient une gonnelle de gros drap, des chausses bleues, un chapeau de bonet, des souliers de cuir de bœuf, une ceinture soutenant un couteau dans sa gaîne. Les uns étaient arrivés avec une suite de charrettes lourdement chargées, d'autres avec une mince pacotille que portait un seul roussin. Ils venaient de partout : de Flandre et de Galice, de Provence et de Bretagne, de Souabe, de Sardaigne, même de Russie, de Kiew surtout, l'émule de Constantinople avec ses palais et ses quatre cents églises ornées par des artistes grecs.

Des halles comme des loges et des tentes, tous cherchaient par des gestes, des plaisanteries, de brefs discours et des cris, à attirer et à retenir les chalands, qui ne se privaient eux-mêmes ni de rire, ni de crier; et c'était un bourdonnement sourd qui évoquait l'image d'une vaste nuée à chaque instant trouée d'éclairs.

Il y avait des draps de Bruges, d'Ypres et de Saint-Omer, des laines brutes ou travaillées de Castille, d'Aragon et de Portugal, des tapis de Picardie, des toiles de France et d'Allemagne, des cotonnades du Midi et de l'Orient, des soieries d'Amélia et de Carthagène, de Lombardie et de Venise, des mousselines de l'Inde. Les cuirs, c'étaient des peaux tannées de veaux et de moutons, les cordouans, des maroquins pour la cordouannerie, la sellerie et l'ameublement. Les « avoir de poids » étaient représentés par l'épicerie, la droguerie et la pharmacie venant de Syrie et de l'Inde : poivre, clous de girofle, gingembre, muscade, safran, kermès, réglisse, cardmamone, aloès, cubèbe, anis, aspic et garingal. Des petits marchands offraient ceintures, gants, chaînes, cordes à vielles, lancettes pour saigner, chapelet, dés de Paris, de Chartres ou de Reims, voir dés pipés. Il y avait des selliers, des chapeliers, des barbiers et des juifs.

On en voyait qui vantaient les perfections de leurs bêtes, des vilains-francs, celles de leur bétail. On traitait en rompant une paille, en coupant une andouille avec le couteau. Des aubergistes, tout en faisant rôtir oies et gélines, offraient des fouaces, des tartes et des gaufres, comme boisson, du piment, du claré, du bouglerastre, de la cervoise. Les changeurs avaient dressé leurs tables couvertes de tapis et de balances, de sacs de lingots et d'espèces variées. On avait beau protester : ils ourdissaient des complots pour rendre vile la monnaie précieuse, pour conférer une valeur fictive à celle qui en était dépourvue. Ils triaient les deniers les plus lourds pour en extraire l'argent, et, non contents d'altérer les bons, ils en fabriquaient de faux qu'il eût été difficile de reconnaître s'ils n'avaient été plus doux au toucher.

On ne se plaint pas que d'eux. Les aubergistes mettent de l'eau dans leur vin, ou ils mêlent le mauvais au bon. Les hôteliers font payer leur marchandise dix fois sa valeur et réclament un supplément si par hasard on s'est servi de leurs dés. Les bouchers, qui vendent viande et poisson, les soufflent pour leur donner bonne apparence et les colorent avec du sang de porc pour en cacher la vétusté; sur la chair cuite, ils gagnent tout autant. Les marchands d'étoffes se vantent de rattraper sur le bureau ce qu'ils perdent sur l'écarlate; ils ont une aune pour vendre, une pour acheter, mais patience ! Le diable en a une troisième avec quoi il leur aunera les côtes. Le cordouannier chauffe ses chaussures pour qu'elles paraissent plus fortes. Le teinturier brûle ses étoffes. Le maréchal a ferré les chevaux de manière qu'ils boitent pour que ses compères les achètent à vil prix.

La foule faisait halte aussi devant les vendeurs de thériaque qui l'étourdissaient de leur faconde, debout derrière une simple table chargée de médicaments, décisifs à les en croire. L'un se vantait d'avoir appris et pratiqué son art au Caire, en Pouille, en Calabre et à

Palerme. Il connaissait toutes les vertus de toutes les herbes, et il n'y avait pas un mal qui leur pût résister. Un autre avait étudié à Salerne. Aux dames qui voulaient redevenir ou rester belles, il prescrivait de se rougir la face avec la bryone qu'il leur offrait, d'user de vigne vierge macérée dans du miel pour se rajeunir les traits, et de manger un cœur de truie farci pour oublier leurs amis morts. Et les rires de fuser.

Mais ce bruit n'était rien, comparé au vacarme que faisaient les jongleurs, les mimes, les acrobates qui gambadaient sur les mains, exécutaient des tours d'adresse avec paniers, frondes et couteaux, et se tenaient en équilibre, d'un pied, sur une épée fichée en terre, les montreurs de chiens savants qui marchaient sur leurs pattes de derrière, de chèvres qui pinçaient de la harpe, d'ours, de singes et de monstres humains. Ils avaient dressé leurs tréteaux entre les loges et les tentes ; ils débordaient dans les rues adjacentes où la foire battait aussi son plein. Des cordes étaient tendues d'une maison à celle qui lui faisait face, et ils les suivaient, avec ou sans balancier en mains.

Partout éclataient les busines de laiton, les cors sarrasinois, les cornes et les olifants. Les grosses araines vrombissaient. Les uns jouaient, d'une main, de la flûte à deux doigts, et frappaient de l'autre sur un tambourin, les autres, du micanon et de la quintare, ceux-ci de la doucine et de l'estive, ceux-là de la harpe et du saltérion. Il y avait aussi des rotes, des chifonies et des mandores.

Tranchecoste et Brisepot occupaient la meilleure place, au cœur même de la fête; mais ils n'accaparaient pas toute la foule. D'autres qu'eux chantaient de geste, et devant les yeux des auditeurs se déroulaient des visions merveilleuses.

Les jongleurs chantaient de Priamus, roi de Troie la grande, de la belle Hélène, comment Pâris alla à sa recherche, puis l'emmena, d'Hector et d'Achilles qui portait

lion d'or en vermeil, d'Æneas et de Dido, comment elle resta pour lui dolente et désolée, de Lavine, comment elle fit lancer l'écrit dans le carreau par la gaite de la plus haute tour, de Cadmus et de sa fuite, et de Thèbes comment il la bâtit, de Jules César comme il passe tout seul la mer et n'implore point Notre-Seigneur, car il ne connaît point la crainte. Troie, dont Ilion est le maître-donjon, Priamus la fait enclore de bons murs de marbre ; toutes les dalles sont de liais indigo, vert, jaune et bleu. Il y a plus de trois mille maisons de rois, de ducs et de comtes. Des voûtes, bien ouvrées en or, abritent les rues dont le sol est pavimenté.

De Priam, par l'intermédiaire de Francius, descend Clovis, que Dieu fit couronner au chant des anges, et qui eut quatre fils. L'aîné en fut le marquis Floovant qui, par manière de plaisanterie, coupa la barbe au sénéchal, duc de Bourgogne. Exilé, il sortit de Francie et rencontra, dans la forêt d'Ardenne, des Sarrasins qui battaient une jeune fille à coups de plat d'épée.

Car il y a, d'une part, la Chrétienté, la Païennie, de l'autre, où vivent les Sarrasins qui adressent leurs hommages à Mathomus et à l'idole Tervagant dont ils recouvrent les joues de feuilles d'or quand ils en ont obtenu quelque grâce signalée. Tantôt la Chrétienté va attaquer la Païennie, tantôt celle-ci vient provoquer Charlemagne qui se repose dans son palais. Alors la Chrétienté part sur des nefs pourvues de chair, de pain biscuit et de froment moulu, de foin et d'avoine pour les destriers.

Si grands, si forts qu'ils soient, les chevaliers de la Chrétienté trouvent de rudes adversaires. Les voici aux prises avec Fierabras, d'une stature de quinze pieds, roi d'Alexandrie, sire de Babylone, de Cologne, de Russie et des tours de Palerme, et qui, pour Orléans, Etampes et Paris, ne croirait pas au Dieu des chrétiens, avec Ferragut, descendant de Goliath : douze coudées de hauteur, sa face, une coudée, son nez, un espan, ses cuisses,

quatre; il y a en lui la force des quarante plus puissants hommes qui existent. Il a une longue barbe noire, le nez busqué en bec de vautour, un casque damasquiné, sans visière, aussi gros qu'un muid. Ses bras et ses jambes sont couverts de fer, sa poitrine, d'une cuirasse d'acier à écailles. Inspiré par Lucifer, le soudan de Babylone le délègue, avec vingt-deux mille hommes, contre la Chrétienté. Les voici avec leurs tentes, leurs étendards au croissant d'argent et leurs cimeterres en acier poli. Ferragut darde une lance comme, un autre, une sagette. Il provoque Charlemagne en combat singulier : c'est Ogier le Danois qui se présente, Ogier qui a établi la religion du Christ en Ethiopie où il a mis comme roi Jehan, fils du duc de Frise. Ferragut le soulève comme un roseau et l'emporte dans son château aux grandes tourelles. Ainsi fait-il encore de Regnault d'Aubespine, de Constantin, empereur d'Orient, et du comte Olivier, qui pourtant tient ses armes du juif Joachim, descendant de Ponce-Pilate, lequel mourut à Vienne; et son haubert est celui même que, sous les murs de Troie, le roi Æneas ravit à Elinant. Ferragut a plus de mal avec le comte Roland, qui réussit à le désarmer. Ils luttent à coups de poings. Plaine et montagne, forêt et murailles en résonnent. Ferragut prend pour bâton le tronc d'un jeune chêne, Roland une branche de sorbier passée au feu. Puis, ils se lancent des pierres. Ferragut en détache d'aussi grosses que des meules de moulin, Roland fait pleuvoir une grêle de cailloux.

A la fin de chaque vers, les chanteurs de geste donnaient un coup d'archet ou un tour de roue ; à la fin de chaque couplet, ils faisaient entendre une ritournelle de quelques notes. Au moment où ils supposaient, à moins qu'ils ne le vissent nettement, que l'intérêt était le plus excité, ils procédaient à la quête ; et beaucoup d'auditeurs, pour être plus riches ou beaucoup moins avares que Troussevache, ne s'en dérobaient pas moins. Certains,

même, avaient l'audace de ne pas bouger, et narguaient le quêteur qui leur disait leurs quatre vérités : ils ne s'en émouvaient pas. D'autres jongleurs, pour se reposer ou pour dérider leur auditoire ému, se lançaient dans de plaisantes improvisations, se faisant forts de susciter mille griffons volants, ou s'écriant : « Je chante de geste, mais aussi je saigne les chats et ventouse les bœufs. Je fais des freins pour les vaches et des coiffes pour les chèvres, des gants pour les chiens et des hauberts pour les lièvres! »

Le soleil ardait. Marchands et chalands, jongleurs, histrions, auditeurs et spectateurs étaient ruisselants, car ils portaient, pour la plupart, des vêtements de laine, la toile coûtant trop cher. Aubergistes et taverniers faisaient, obole par obole, des recettes agréables. Les manants de la ville et des champs d'alentour, des paroisses lointaines, étaient les plus nombreux, portant à peu près le même costume que Troussevache, Tigerin et Graindorge, un peu moins râpé pour ceux qui en avaient un de rechange, qu'ils ne prenaient que les dimanches et jours de fête chômée. Il y avait aussi des gens riches de Vézelai ou venus d'ailleurs. Comme les femmes, ils portaient des robes, et quiconque ne voyait pas les visages ne pouvait guère distinguer les sexes. Sous un manteau semi-circulaire, rouge, vert ou bleu, ils avaient le bliaut par-dessus la robe qui leur descendait jusqu'aux chevilles. Leurs chaussures étaient d'étoffes brillantes qui couvrent et serrent bien le pied, et se terminaient en longues pointes qui avaient la forme d'une queue de scorpion ; ces pigaces étaient ornées de perles et de passementeries : c'étaient les soleils. Les cordoans étaient en cuirs brodés de diverses couleurs ; et tous ces hommes fortunés avaient des bandelettes de galons précieux enroulées autour des jambes. Ils portaient la barbe longue divisée en deux pointes, les cheveux également longs sur les oreilles et sur le cou, alors que nombre de manants étaient ra-

sés, avec la chevelure courte. Quel dommage que le frère Gauzbert ne se promenât point parmi la foire! Il aurait pu fulminer contre eux et surtout contre leurs femmes. Etait-ce des charlatans qu'elles tenaient certains secrets? Il y en avait de fardées de safran, de blanc et de vermillon au point d'éclipser les images suspendues dans les églises. Comme cosmétiques, elles usaient de fiel de mouton, de graisse de chien, de pâte épilatoire de chaux vive et d'orpiment. Elles avaient sur elles leur boîte à fard et leur petit miroir en métal poli, rond, dans des boîtes d'ivoire, d'ébène ou de poirier.

En vain, moines et prédicateurs tonnaient contre les nattes postiches, ces cheveux de mortes et, bien pis! peut-être de personnes criminelles et condamnées aux supplices de l'enfer : tous ceux qu'elles avaient sur la tête ne leur appartenaient pas en propre, divisés et maintenus par des peignes en ivoire, en corne, en bois dur. Elles marchaient avec une haute canne. Leurs chaînes et leurs bliauts étaient taillés dans les plus fins tissus de lin et de soie. A leurs oreilles pendaient des boucles d'or lourdes de pierreries. Leur coiffure, c'était une pièce de linge fin, la guimpe, qui leur enveloppait le chef et le haut des épaules, assujettissait sur le front chapelet ou tressoir, et dont elles laissaient retomber une extrémité sur leur bras gauche. Elles aussi portaient les pigaces. Ainsi marchaient-elles à pas rompus, le cou allongé, parées à la manière de temples, laissant traîner dans la poussière une queue d'étoffe précieuse dont les manants s'écartaient avec respect.

Qu'elles fussent avec leur mari ou à plusieurs entre elles, quels clins d'yeux, quels regards directs elles adressaient aux chevaliers à qui tout le monde laissait, autant que faire se pouvait, la voie libre! Industriels, commerçants ou artisans, leurs époux ne comblaient pas leurs rêves ni leurs vœux secrets. Sans doute, ces hommes de guerre n'étaient-ils pas venus avec leurs éperons d'or,

leurs chausses de fer, leur haubert aux pans et aux ventailles incrustés d'or, leur heaume dont le cimier était formé par une boule de verre coloré; mais elles avaient des souvenirs trop précis de les avoir souvent vus sur leurs destriers. Les arçons de la selle rouge sont ornés de nielle et d'or. Housses et couvertures ardoisées sont de paile, les étriers, d'or fin, les rênes, d'orfrois, les freins, décorés de pierres précieuses, le poitrail, travaillé à souhait pour le plaisir des yeux. Ils n'étaient point, là, dans ce magnifique appareil, et, pourtant, ils ne ressemblaient pas aux autres hommes : elles les voyaient à cheval. Et puis, ce chainse qu'ils portaient sur les braies, il était à longue traîne et à manches bouffantes. Leur longue chevelure, tombant sur le front et sur les tempes, était tressée et rattachée derrière le cou. Ils passaient ou stationnaient, hautains, ayant pleine conscience de leur supériorité, ne s'adoucissant que lorsqu'une de ces dames, qui était peut-être leur douce amie, passait ou s'arrêtait elle-même auprès d'eux. Il y avait aussi les hommes d'armes, avec leur tunique de peau ou de toile où étaient cousues des plaques de métal. Et tous et toutes écoutaient les jongleurs.

La Chrétienté se laisse séduire par la Païennie. Les Sarrasins habitent Orange. C'est dans un palais dont toutes les chambres sont voûtées et couvertes d'éclatantes peintures. Jamais on n'a vu plus parfaite beauté qu'Orable, fille du roi Thibaut d'Aufrique. Il y a aussi la belle princesse Agaiete, et la Sarrasine Nubie, et la belle Malatrie.Toutes, plus blanches que fleurs de pré, compatissent aux souffrances des chevaliers chrétiens enfermés dans les prisons où foisonnent serpents, crapauds et vers venimeux, où, par canal souterrain, à chaque marée la mer pénètre dans les cachots.

Il y a de vieux chevaliers, comme Aymeri dans son palais de Narbonne. Sa barbe blanche rejoint le nœud de son baudrier. Dans toute la chrétienté, pas de plus

bel bomme chenu. Il tient un bâton bien poli, cerclé de quatre bandes d'argent, et ses six enfants veulent conquérir la terre païenne. D'autres vivent dans des châteaux de marbre vermeil et bleu. La voûte, couverte de bon métal, est peinte en mosaïque. Avec symétrie, des vitres luisent à merveille, mieux qu'étoiles dans la nuit. Aiol va des Landes à Bordeaux, à la cour du roi Louis, sur le cheval Marchegai, le meilleur et le plus rapide des coursiers, mais qui a perdu ses quatre fers et, depuis longtemps, n'a pas été étrillé. Aiol emporte sa grande lance toute rouillée, son épée si longue que, raccourcie de trois pieds et un palan, elle passe encore d'une aune la plus haute, son écu poudreux, le haubert mal fourbi de son père Elie, et quatre sols dans son aumônière, valant cinq sols de Cologne. Les gens de Poitiers se moquent de lui, disant que Marchegai servit au roi Esaü voilà bien des siècles. Au marché, on lui conseille de demander asile à Pierron le sueur qui lui apprendra à tailler le cuir : c'est le métier qui lui convient le mieux. Il quitte Poitiers, tue un lion qui s'est échappé de la ménagerie du roi, et suspend la dépouille à la selle de Marchegai.

D'autres jongleurs chantaient de Bretagne. Le saint Graal est la coupe dont le Sauveur se servit pendant la Cène. Joseph d'Arimathie y recueillit le précieux sang au pied de la croix. Il est fait d'une pierre merveilleuse apportée du ciel par les anges, qui ordonnèrent prêtre le fils de Joseph et lui confièrent le Graal. Avec des fidèles, il se dirigea vers l'Euphrate, berceau des Sarrasins; mais le Graal doit être transporté en Eutrope. Ses possesseurs convertissent les peuples de Grande et de Petite Bretagne. Ils placent le saint vase dans le château de Corpore Benedicto et s'allient aux rois du pays. Ils attendent l'arrivée du nouveau Messie. En ces temps-là parut l'enchanteur Merlin, destiné par le démon, son père, à ruiner l'œuvre de la Rédemption; mais, sa mère

l'ayant fait baptiser, à Notre-Seigneur il rendit ses droits ; on institua, sur ses conseils, l'Ordre de la Table Ronde qui s'efforce de reconquérir le saint Graal perdu. Hélas! Merlin s'éprend de la fée Viviane qui lui enseigne les secrets de la magie et le retient dans la forêt de Brocéliande. Perceval, un des chevaliers du nouvel Ordre, retrouve le vase, le garde, et est acclamé par le roi. Sept ans après, il s'enferme dans un ermitage où il reçoit la prêtrise.

Mais le nom qui revient le plus souvent est celui de Charlemagne. Il fut engendré sur un char couvert de fougères, non loin du fleuve Magno, d'où son nom. Il passa quelques années à Tolède, où une belle Sarrasine s'éprit de lui.

Hugon, empereur de Constantinople, l'appelle au secours des chrétiens. Lui, ses pairs et ses chevaliers, ils partent avec des bâtons ferrés et des besaces suspendues au cou. Ils voient la ville avec ses tours, ses dômes et ses aigles d'or. Il y a de grands jardins, plantés de pins et de lauriers, où peuvent s'asseoir vingt mille chevaliers et leurs belles amies. Dans le palais de marbre, tous les meubles sont en or. Sur les murailles encadrées d'azur sont peints bêtes de la terre, oiseaux du ciel, poissons et reptiles.

A Jérusalem, il trouva les reliques de la Passion et l'église où Dieu en personne, puis les douze apôtres, avaient chanté la messe. Là aussi il y a des peintures, mais qui représentent les Martyrs, les Vierges, et les phases de la lune. Le patriarche lui donna des cheveux et des poils de la barbe de saint Pierre, du lait et un morceau du chainse de la Vierge. Lorsqu'il alla combattre le Roi des Rois, qui était celui de Perse, il fit jeter sur la mer un pont immense pour le passage de son armée. Aaron, effrayé, conclut aussitôt avec lui un traité d'alliance.

L'archange Gabriel et saint Jacques de Compostelle

lui ordonnèrent de soumettre l'Espagne à la foi chrétienne. Que de soucis elle lui donna! Il resta vingt-sept ans au pays des Sarrasins. Partout il introduit la sainte religion, excepté dans la ville de Cordes, où il y a en abondance or, argent, étoffes de soie, destriers rapides et faucons mués. Il se nourrit de paons et de pluviers. Plus velu qu'un chevreuil ou qu'une biche, il ne couche jamais sans sa cotte de mailles.

A Saint-Denys il eut un songe. Les châsses s'ouvrirent : saint Denys en sortit, accompagné des saints Rustique et Eleuthère. Il avait une tunique cramoisi violet avec des broderies d'argent, une mitre en satin rouge semé de pierres précieuses, et tenait son bâton pastoral à crosse d'or émaillée d'argent. Le Pape lui envoya les clefs du tombeau et de la Confession de saint Pierre et l'étendard de la ville de Rome. Du patriarche de Jérusalem il reçut les clefs du Saint-Sépulcre, du Calvaire et du Mont Sion, du calife Harun, l'éléphant Abulabas, du Roi des Rois, un pavillon et des tentures d'une beauté merveilleuse, des vêtements de soie, des aromates, et une horloge en bronze doré construite avec un art admirable.

A Aix, il possédait douze magnifiques châteaux. Granus, père de Néron, y avait résidé. La cathédrale était de marbre, d'argent et d'or. Après la messe, dans son grand verger il s'asseyait sous un pin, tout près d'un églantier, sur un trône d'or massif; là, il tenait conseil avec ses barons. Le repas était servi par cent damoiseaux vêtus d'hermine et de vair; sur la table, il y avait sept cents coupes précieuses. Il prenait place, la tête ceinte de sa couronne. Il mangeait peu de pain, mais pas moins d'un quart de mouton, ou deux poules, ou une oie, un paon, une grue, un lièvre entier. Sa stature était de huit fois son pied, qu'il avait fort et long. Ses sourcils mesuraient une demi-palme. Il était si fort que, d'un coup de Joyeuse, il fendait un cavalier armé de pied en cap et son cheval.

Dans son palais il avait, sur une table d'argent, de forme carrée, le plan de Constantinople, sur une autre, ronde, le plan de Rome; une troisième, qui passe de beaucoup les deux autres par la beauté du travail comme par le poids, formée de trois cercles, contient une description de l'univers tracée avec autant d'art que de délicatesse. Il aimait les échecs, la chasse, la musique et la lecture. Toujours un ange était à son chevet. Il avait cent ans lorsque, sur l'ordre de l'archange saint Michel, il engendra son fils Charles. Il en vécut deux cents, ayant conquis trente-deux royaumes.

Il y eut de nombreux signes de sa mort. Pendant trois ans, ce furent de fréquentes éclipses de la lune. Sept jours de suite on vit une tache noirâtre sur le soleil. La basilique fut frappée par le feu du ciel, et la boule d'or qui ornait le faîte du toit tomba sur la maison de l'évêque. Le jour de sa mort, toutes les cloches sonnèrent d'elles-mêmes dans toutes les églises.

IV

Il ne semblait pas que la foire fût troublée par la nouvelle de mort de Bertrand. On avait retrouvé son cadavre dans une mare, et son cheval errant par les bois. Les pressentiments d'Adelize trouvaient leur justification : son doux ami n'était plus. Elle avait vu juste, touchant l'hostilité des habitants de Chamoux : aussitôt que découvert le corps, ils se précipitent à la recherche de Graindorge et ne le rencontrent que pour lui crever les yeux. En vain se défend-il des pieds et des mains; en vain dénonce-t-il le vrai meurtrier, Pasdeloup, son parent et ami, fort et velu comme un ours, qui vit dans les bois de son métier de charbonnier. Pasdeloup passe pour être de mœurs paisibles : même si c'est lui qui a commis le meurtre, il n'a été que l'instrument. Eux-mêmes, il agissent en jaloux de cet étranger parvenu

à une situation qu'ils lui envient. Par une de ces contradictions qui laissent insensibles les foules lorsque l'instinct les emporte aux pires extrémités, ils rendent Graindorge responsable de la faveur qu'il doit au seul Bertrand. Alors qu'ils ne devraient en vouloir qu'au moine et s'applaudir de sa mort, ils s'en prennent au bénéficiaire que cette mort ne privera d'aucun de ses avantages d'aubergiste et de garde-chasse; et puis, ce dernier les a si souvent épiés et dénoncés! Ils aiment mieux lui crever les yeux que de le tuer : ainsi regrettera-t-il davantage de ne plus pouvoir aller et venir dans les bois. Depuis trois jours il hurlait, voulant se briser la tête contre les murs. Adelize en restait terrifiée, les yeux rougis par les larmes qu'elle ne cessait de verser, songeant qu'elle ne verrait plus son doux ami. A dix-huit ans, c'était pour elle la fin de tout.

Il n'y a pas grande distance de Chamoux à Vézelai. A voir l'unanime allégresse, personne n'aurait soupçonné que ce drame eût dans la ville le moindre écho.

Vers six heures, pourtant, le bruit se répandit qu'une dispute venait de s'élever entre l'abbé et le comte de Nevers. Guillaume, troisième du nom, était rentré de la Croisade à la fin de l'année précédente. Son père avait été souvent en difficultés avec l'abbaye. Lui-même, menacé de naufrage à son retour, avait invoqué sainte Madeleine, faisant le vœu de laisser la paix aux moines s'il rentrait sain et sauf. Exaucé, quelques mois auparavant il était venu leur faire le récit de son voyage et de son serment. Puis on l'avait vu arriver pour assister à la foire. Suivant la coutume, il était logé à la maison des hôtes avec une petite partie de sa suite, le reste en étant hébergé par les habitants. Quelque soin qu'on eût pris de lui cacher la mort de Bertrand, et surtout le châtiment infligé à Graindorge, il l'avait appris, et c'était pour en ressentir une grande colère.

Qu'il eût fait un vœu à sainte Madeleine, il n'en dis-

convenait pas : encore fallait-il qu'il ne fût pas provoqué par les moines. Son père avait longtemps prétendu aux droits de justice sur les territoires de l'abbaye; lui, son héritier, il n'eût été ni noble, ni comte, s'il n'avait cherché par tous les moyens à augmenter ses possessions et sa fortune. Il était semblable à tous ses contemporains du même rang dont Bernard de Clairvaux disait : « Tantôt ils s'opposent à une bonne œuvre, tantôt ils les entravent toutes. Ils convoitent les propriétés et les biens de l'Eglise comme des lions qui attendent le moment favorable pour saisir leur proie. » Pour eux tous, d'acquérir ou de ravir le bien d'autrui est la grande affaire. Aussi sont-ils toujours en guerre, soit entre eux, soit ligués à plusieurs contre le roi, qui les imite, ravageant les terres des abbayes, des couvents et des églises, et les leurs propres, n'épargnant ni vilains-francs, ni serfs. Les populations se réfugient dans l'enceinte des châteaux et des villes, et jusque dans des cavernes naturelles, dans des souterrains creusés.

Ce n'est point de la haine pour l'abbaye que Guillaume a héritée de son père, mais il ne peut se résigner à admettre que les biens qu'elle possède, enclavés dans ses terres à lui, soient soustraits à son pouvoir et à sa juridiction. Il connaît les innombrables différends soulevés, depuis près d'un siècle, par ce que ses ancêtres ont toujours tenu pour mauvaise volonté et intolérance de la part des abbés qui se sont succédé à Vézelai. Du châtiment infligé à Graindorge, c'est encore l'actuel abbé qu'il considère comme responsable. Dans la matinée, il a fait fermer les portes de l'hôtellerie, et deux de ses hommes d'armes en ont interdit l'accès à l'abbé qui a insisté en vain pour lui parler.

L'abbé Ponce était né au château de Montboissier, en Auvergne, d'une famille alliée aux deux maisons de Nevers et de Semur-en-Brionnais. Elevé à Vézelai comme son frère utérin Pierre le Vénérable, il y avait en lui du

seigneur qui ne transige pas sur ses droits. N'eût été sa vocation à l'état monastique, il aurait pu occuper une place de choix dans la société laïque. Encore n'y avait-il aucune cloison étanche entre celle-ci et le clergé régulier ou séculier, moines et clercs vivant, non seulement en contact direct avec le siècle, mais, sur beaucoup de points, d'une vie à peu près identique.

Lorsque après le repas du soir la communauté fut réunie dans la salle capitulaire et dans la partie du cloître qui y était attenante, il supprima le cérémonial habituel. Sur une table il avait fait déposer des parchemins qu'il consulta tout en parlant. Les moines étaient là, les uns assis sur les bancs de pierre, les autres, debout.

Il frappa sur la table. Le silence se fit. Il dit :

— Mes frères, ce fut un puissant et saint personnage que le comte Gérard de Roussillon. Plus de cent comtes, barons et dauphins, lui obéissaient. Il livra bataille à l'empereur de Grèce et à quatre amiraux sarrasins. Après diverses aventures et une guerre malheureuse qu'il fit au roi Charles, il se réfugia dans la forêt d'Ardenne avec sa femme Berthe. Ils y furent, lui, bûcheron et charbonnier, elle, couturière. La Fortune leur revient. Ils regagnent la Bourgogne, et c'est alors qu'avec le consentement de leur fille Eve ils fondent notre abbaye, non pas, à la vérité, sur les lieux qu'elle occupe aujourd'hui. C'était un couvent de femmes qui fut bâti sur les bords de la Cure, à Saint-Père, au-dessous de nous. Le 7 janvier 869, le roi Charles en confirma la fondation. Hélas ! Quelques années après, arrivèrent les Sarrasins sur leurs coursiers rapides. Pour éviter le retour de cette calamité, on reconstruisit le monastère sur ce faîte d'où il défie désormais toute attaque. Au lieu de moniales, on y mit de nos frères.

» Nous fûmes d'abord sous l'invocation des saints Pierre et Paul. Mais il importe que vous sachiez ceci : de la façon la plus expresse, le comte Gérard a transféré à notre

abbaye tous ses droits de propriété et de seigneurie sur le bourg comme sur ses habitants. Il a voulu qu'elle soit exempte de toute juridiction temporelle aussi bien qu'ecclésiastique, excepté de celle du pape. Nous sommes l'alleu de saint Pierre, comme l'écrivait le pape Pascal II à votre abbé Renaud, le 25 octobre 1116. Des privilèges nous ont été tant accordés que confirmés par les papes Jean, Léon, Benoît, Etienne, Urbain. Nous n'avons d'obligation qu'à Rome, à qui nous devons chaque année deux livres d'argent.

» Or voici qu'Autun provoque Cluni, qui à son tour excite Autun, et tous se liguent à l'envi contre Vézelai. Autun représente Moab, Cluni, l'Idumée. Vézelai, comme une autre Jérusalem, est l'objet de leurs cruelles attaques. Mais nos titres sont antérieurs à ceux de Cluni. Nous sommes dans le diocèse, non pas du diocèse d'Autun. Nous n'avons à reconnaître ni suzeraineté féodale, ni juridiction laïque. Quant aux habitants de Vézelai... Pour traiter de ces quatre points, mes frères, je remonterai le cours des années.

» De notre premier abbé Eudes, en 878, à Joscerand, qui mourut en 1096, que faisons-nous? Nous ne cessons de nous développer, si bien qu'aujourd'hui nous possédons, en totalité ou en partie, et jusqu'en Auvergne, une quarantaine de paroisses. Je ne médirai d'aucun de mes prédécesseurs. Sachez pourtant qu'ils avaient laissé le relâchement s'introduire ici. De là sont venues toutes nos difficultés. Que voyons-nous à Cluni? Guillaume d'Aquitaine fonde ce monastère en 910, quarante ans après que le comte Gérard a obtenu l'approbation du roi Charles. Bernon, abbé de Baume, s'y établit avec douze moines. Dès qu'Odon lui succède en 926, c'est le commencement de la prospérité, que dis-je! de la gloire, puisque déjà la congrégation apparaît vaste et belle comme les tentes d'Israël : c'est qu'Odon a eu l'idée de réformer pour ses moines la règle de notre père saint

Benoît. Urbain II sortait de Cluni, comme, avant lui, Grégoire VII, après lui Pascal II. Cluni a fondé des écoles qui sont devenues célèbres. Ses abbés Odon, Odilon, Hugues, se sont imposés tant par leur haute intelligence que par leurs vertus. Hugues, puis l'actuel abbé Pierre, mon frère, ont construit une église qui n'a point d'égale au monde pour ses dimensions, pour les richesses et les beautés dont elle regorge. Nous, nous en restons à nos quarante paroisses, et Cluni commande à plus de deux mille abbayes affiliées ou subordonnées. Nous tombons donc, au siècle dernier, dans le relâchement. Appel est fait à Hugues, abbé de Cluni, pour qu'il réforme Vézelai. Il ne s'y déroba point, mais, ensuite, afin que son œuvre fût durable, il exigea un droit de contrôle sur l'élection de mes prédécesseurs, et, peu de temps après, qu'ils fussent directement nommés par Cluni. Parallèlement, il cherchait un appui auprès du comte de Nevers; tout au moins il acceptait ses prétentions sur nous pour obtenir reconnaissance de ce que je ne puis appeler autrement que sa propre usurpation. Il reconnut donc, de son côté, au comte ses droits de garde et de gîte, et, il faut bien le dire, notre soumission fut confirmée par Urbain II en 1095, par Pascal II en 1103. Eh! bien, quel respect que nous devions tous avoir pour l'évêque de Rome, je n'hésite pas à dire qu'il s'est mis en contradiction avec les volontés de notre fondateur.

» En suite de quoi les abbés Artaud et Renaud vous sont imposés par Cluni. En 1128, lorsqu'il faut remplacer Renaud, vous vous insurgez contre Cluni, et vous nommez Baudouin, selon votre droit. C'est à la suite de cette révolte que beaucoup d'entre vous sont chargés de fers et exilés en Provence, en Francie, en Lombardie, en Lotharingie, en Grande-Bretagne. En 1131, le pape Innocent III vous impose comme abbé Albéric, sous-prieur de Cluni. C'est à lui, vous le savez, que j'ai succédé, venant, moi aussi, de Cluni.

» Nous ne disons pas que nos frères de Cluni nous soient inférieurs : nous disons seulement que nous ne leur avons aucune obligation. Nous sommes de quarante années plus anciens qu'eux, et Gérard de Roussillon n'est pas moins célèbre que Guillaume d'Aquitaine. J'admets cependant que d'avoir passé sous leur obédience nous ait été utile. Hélas! Autun, Nevers et Vézelai ont abusé de la situation ainsi créée.

» Jusqu'au jour où Cluni s'imposa à nous, nos relations avec l'évêque d'Autun furent cordiales. Expulsés de cette abbaye, quand vous fut imposé le successeur de Renaud, ce fut encore en l'évêque d'Autun que vous trouvâtes un protecteur. La lutte s'engagea entre lui et nous quand nous fûmes définitivement sous la dépendance de Cluni. Or, de cette lutte nouvelle, c'est nous qui devions faire les frais. Au surplus, Autun n'avait pas attendu la nomination d'Albéric. Dès les premières années de ce siècle, l'évêque Norgaud, agressif, exigeait que votre abbé Artaud fît envers lui profession d'obéissance. Artaud s'y refusant, l'évêque interdit aux fidèles de se rendre au tombeau de sainte Madeleine et d'y déposer des offrandes, prétextant que nous avions répandu le bruit que nous possédions, non seulement le corps de la sainte, mais celui de son frère Lazare. Tant et si bien que le pape Pascal II écrivit, le 30 octobre 1103 : « Nous avons appris et avons peine à croire que notre frère l'évêque d'Autun et ses archidiacres et archiprêtres, guidés, non par la justice, mais par la jalousie, vous ont interdit d'aller par dévotion au monastère de Vézelai. » A Marseille il convoque Norgaud, qui s'incline, et Artaud se croit libéré.

» Une accalmie, et les difficultés reprennent avec Humbert, successeur de Norgaud, qui se plaint qu'au grand scandale de tous nous nous soyons affranchis de son autorité. Vous le savez : j'ai fait, dix ans en deçà, conférer les ordres sacrés à quelques-uns d'entre vous, par Hélie, évêque d'Orléans, comme c'était mon droit. *Inde iræ!*

Avec l'approbation de l'abbé de Clairvaux, Humbert vous interdit, mais le pape Innocent II nous donne raison.

» Ne nous dissimulons pas les réalités. Lors de leur fondation, et encore un long temps après, les monastères eurent besoin, contre les païens et les brigands, de la protection d'un seigneur à qui ils faisaient confiance. Qu'ils lui payassent certaines redevances, rien que de légitime. Ils lui déléguaient droit de garde, tantôt sur toutes leurs propriétés, tantôt sur leur seul principal établissement, tantôt sur un ou plusieurs de leurs prieurés ou de leurs granges. Du droit de garde découla le droit de gîte, que nous appelons aussi procuration, en vertu de quoi ils sont, eux et leur suite, hébergés aux frais du monastère. Ils en abusèrent vite, emmenant avec eux un trop nombreux équipage.

» Nous admettons le droit de gîte. Il reste les impôts extraordinaires, que nous appelons aussi occasions. Que notre protecteur ait une guerre à soutenir, qu'il parte pour un pèlerinage, au bref, qu'il ait besoin d'argent, c'est à notre porte qu'il frappe. Sans doute, nous avons autrefois construit un château-fort, approuvés en cela par le roi Eudes et par bulle du pape Etienne VI en date du 23 janvier 897, mais il ne peut nous servir que de refuge temporaire et, il va sans dire, que sur place. Alors, nous nous adressons au comte de Nevers, et nous retrouvons encore les détestables effets de l'intervention de Cluni.

» Le comte se croit autorisé à revendiquer, lui aussi, des droits sur nous, non seulement de gîte et d'occasions, mais de justice. Débouté par Rome, il nous en garde rancune. En 1119, ses créatures brisent nos portes, profanent les reliques de saint Lazare, de Marthe, sa sœur, des saints martyrs Andeu et Ponthieu, enlèvent les pierres précieuses qui ornent la Croix faite d'une partie de celle qui supporta Notre-Seigneur, et vous maltraitent. L'abbé Renaud va trouver à Senlis Louis le Gros

qui, par charte du 6 avril, interdit à tout duc, comte ou vicomte, de pénétrer dans les églises, bâtiments, champs ou propriétés dépendant de notre abbaye, soit pour y juger procès et prononcer condamnations, soit pour y exercer leurs droits de gîte et autres analogues, soit pour enlever des otages, détourner des hommes tant libres que serfs. Que n'en sommes-nous restés à l'exécution de ces ordres!

» Comme avec Autun, il y a accalmie. Mais, Humbert nous suscitant des difficultés, le comte prend le parti de l'évêque, réclamant procurations, occasions et droits de justice. Je refuse : il intercepte les routes et détourne de nous marchands et pèlerins. J'en réfère au pape Luce II. Le comte atermoie. Deux ans passent ainsi en discussions et en injustices. Une multitude se rassemble ici pour la prédication de la Croisade. Le mercredi après l'octave de Pâques, je me rencontre avec lui et des arbitres dans notre grange de Bessy. Il réclame le droit de juger lui-même, devant sa cour, les hommes qui vivent sur nos terres, qui font partie, dit-il, de son comté. De même que nous sommes dans le diocèse, et non pas du diocèse d'Autun, nous sommes dans le comté, et non pas du comté du Nivernais.

» Notre Eglise n'a été fondée ni par ses parents, ni par lui : elle ne fait donc point partie de son fief. Pour ses hommes de Clamecy qui viennent à nos marchés et à nos foires, il réclame exemption de tout impôt. Je refuse, étant, selon les anciens usages, seul maître des plateaux et des foires. Nous discutons encore pour la possession des routes, et les arbitres se séparent sans avoir pris de décision. Comme si nos droits étaient incertains! Comme si, d'avoir une ancienneté de trois siècles, cela ne devait pas les fortifier plutôt que de les affaiblir!

» L'année suivante, le comte entre à la Grande-Chartreuse, lui qui s'est montré si injuste et si dur pour nous! On prétend qu'il y mourut douze mois après, dévoré

par un chien. Dieu ait son âme! Son fils, Guillaume, troisième du nom, parti avec son frère Renaud pour la Terre-Sainte, il semblerait que nous ayons dû retrouver la paix? Il n'en est rien. Homme farouche, toujours enclin à se précipiter dans l'usurpation des biens d'autrui, d'un naturel essentiellement vicieux, et qui, dans son corps de couleuvre, n'enferme pas le cœur de la colombe, le nouveau croisé s'était marié, en 1149, avec la princesse Ida de Carinthie, à qui m'attachent certains liens de parenté. J'espérais, en l'aidant à gérer ses biens en l'absence de Guillaume, obtenir d'elle la cession de toutes violences. Il n'en fut rien. Elle continue de faire harceler par ses hommes nos marchands et nos pèlerins. Revenu de Terre-Sainte, Guillaume nous fait les déclarations de paix que vous savez, mais vous savez aussi à quelle extrémité il en est venu ce matin, poussant l'audace jusqu'à m'interdire l'accès de cette hôtellerie qui est nôtre!

» Nos sujets, les habitants de Vézelai, c'est-à-dire du bourg et de sa banlieue, que seraient-ils sans nous? Rien. Leurs industriels, c'est nous qui les avons instruits, et ceux qui extraient et façonnent les métaux. Qu'ils nous versent des redevances, quoi de plus juste? Laissons de côté, un instant, toute fausse modestie. Certes, nous ne pouvons rivaliser avec Cluni; cependant, notre frère Hugues, qui nous vint de Poitou et qui médite d'écrire notre histoire, me le disait récemment : notre abbaye est devenue si riche qu'elle a acquis une immense considération jusqu'aux extrémités de la terre, et qu'elle brille d'une grande gloire dans le monde entier. Cette gloire, nous la reportons au Très-Haut, mais ce serait le diminuer que de l'amoindrir elle-même.

» Dieu nous a permis de rentrer en possession des reliques de sainte Madeleine, sa grande amie. Le moine Badilon fut envoyé en Provence par le comte Gérard et par l'abbé Eudes pour arracher aux Sarrasins le corps de la sainte. S'étant retirée dans une grotte, non loin de

son frère Lazare, évêque de Marseille, elle y était encore trop près du siècle. Une étoile la conduisit à une caverne inaccessible où elle fut transportée par les anges. Elle y vécut trente ans, et Notre-Seigneur lui apparut cent dix fois. Badilon finit par découvrir son tombeau. Elle y était étendue, intacte, et de son corps s'exhalait une ineffable suavité, comme il convenait de celle qui avait oint de parfums l'humanité du Seigneur. Sur le parcours il y eut des miracles, qui n'ont pas cessé depuis qu'elle repose ici : c'est pourquoi de partout on accourt à elle; les captifs voient tomber leurs fers, les démoniaques sont guéris, les muets parlent, les aveugles recouvrent la vue.

» Du fait de cette affluence, Vézelai s'est accru, depuis un demi-siècle, dans des proportions considérables. Des multitudes sont venues prier la sainte, dont nous ne sommes que l'humble truchement. Lors des fêtes de Pâques, de la Pentecôte et, surtout, de notre protectrice, pèlerins et marchands se pressent ici, et notre sanctuaire est devenu presque l'égal de ceux de Jérusalem, de Rome, de Compostelle, du Mont Saint-Michel et de Tours. Nous en retirons des bénéfices que nous employons au mieux des intérêts de Dieu. Pour que la sainte ait une demeure digne d'elle, les pèlerins un asile convenable à leur nombre, Artaud, qui avait vu l'église de Cluni sortir de terre en 1089, se mit, sept ans après, à reconstruire la nôtre. Neuf ans, et elle était achevée. Grand succès, si l'on songe que Cluni ne termina ses travaux qu'en 1131. Il est vrai qu'Artaud se contenta de réédifier la nef, gardant l'ancien chœur que nous avons encore; il est vrai que notre narthex ne fut bâti qu'après une interruption des travaux : consacré en 1132 par le pape Innocent II, il fut terminé six ans plus tard. Le chœur, je me propose de le rendre digne du reste de l'édifice. Nous dépasserons Cluni. Qu'on se le tienne pour dit!

» Il est certain, donc, que notre raison d'être, c'est le

corps de la sainte que nous avons l'honneur de posséder, que notre église est la raison d'être de notre abbaye, qui est elle-même la raison d'être du bourg et de sa banlieue, sur qui nous avons tous droits de propriété et de suzeraineté, et qui ne pourraient se passer de nous alors que nous pourrions nous passer d'eux. Dans cette enceinte, dans nos granges, nous avons tous les instruments nécessaires. Que, par miracle, notre abbaye soit transportée en quelque lointain pays, et le bourg et sa banlieue ne seront plus qu'un cadavre d'où l'âme s'est retirée.

» Eh! bien, c'est contre cette âme que, depuis trop longtemps, ce corps s'insurge. Le peuple de Vézelai a pris ombrage de notre prospérité. De ses charges, il nous a demandé un allègement que nous ne pourrions consentir sans aller à notre perte. De l'édification de notre belle église il a pris prétexte pour s'insurger. Il avait vu sa situation s'améliorer du fait de l'affluence à nos marchés et à nos foires, qui lui offrent un merveilleux moyen de s'enrichir. La reconstruction, qu'entreprit Artaud, tant de notre église que de nos vieux bâtiments, non seulement occupa quantité d'entre eux, mais attira ici de nombreux travailleurs nomades, autre source de gains.

» Que dirai-je des changeurs? C'est encore à nous qu'ils doivent leur prospérité. Je fus mal inspiré le jour où j'amenai ici, avec moi, de Souvigni-en-Bourbonnais, le jeune Simon, en qui j'avais confiance. Il était pauvre: il est aujourd'hui le plus riche des habitants du bourg. Il a conclu alliance avec le comte de Nevers à qui il donne, à l'occasion, l'hospitalité dans sa maison, qui rivalise d'opulence avec les châteaux. Si je... Et ces hommes habiles aux arts mécaniques, à la tête desquels nous voyons Hugues, que seraient-ils sans nous? Or, c'est lui qui détermine toutes les conspirations. Homme dont le cœur est une fournaise d'impiété, ignoble par sa naissance comme par sa conduite, la nature l'avait créé pauvre, mais la science l'a enrichi. D'un esprit ardent

et consommé en toute espèce de perversité, il est très scélérat.

» En 1106, donc, Artaud jugea légitime qu'ils participassent aux frais de la reconstruction de l'église. Il leva sur eux quelques taxes nouvelles et leur imposa de loger la suite de nos hôtes aux fêtes de Pâques et de sainte Madeleine. Ils refusent, brûlent nos bâtiments et tuent l'infortuné Artaud. Sentiments et actes exécrables! Renaud lui succède. Il a avec le comte de Nevers des différends qui ne pourraient tenir si le peuple de Vézelai n'était d'accord avec Nevers et Autun. Le peuple envahit notre cloître et viole nos reliques, preuve évidente de connivence. Renaud fait quelques concessions, en quoi, selon moi, il a tort. Huit ans après nommé archevêque de Lyon, il a pour successeur Albéric. Le peuple de Vézelai continue de s'agiter. En 1137, Albéric lui accorde levée de la mainmorte, en quoi, lui aussi, il a tort. Il est nommé archevêque d'Ostie. C'est moi qui le remplace en 1138.

» Douze années ont passé. Vous m'avez vu à l'œuvre, toujours défendant vos droits et votre indépendance. Sortant, moi aussi, de Cluni, et frère de son abbé, vous avez pu redouter que, pris par les liens du sang et de la gratitude spirituelle, je vous soutienne insuffisamment. L'abbé de Vézelai que je suis a oublié le prieur que je fus de Cluni.

» Aujourd'hui le comte de Nevers est parmi nous. Je vous ai dit quelle injure il vous a faite à tous en ma personne, en refusant de me recevoir. Il est regrettable que notre frère Bertrand ait été victime de je ne sais quels drôles. Il l'est aussi que nos serfs de Chamoux aient crevé les yeux à l'aubergiste et garde-chasse Graindorge, mais nous n'y sommes pour rien. Hier, Guillaume était revenu à la charge, touchant ses droits prétendus de justice : j'avais refusé net. Ce matin, lorsqu'il apprit

la nouvelle des suites du meurtre, l'occasion était trop belle, pour lui, de reprendre la lutte. Ne nous le dissimulons pas : son expédition en Terre-Sainte lui a coûté cher et il a besoin d'argent. Simon, Hugues, d'autres encore sont là pour lui en prêter, ou pour lui en donner. Prêt ou don, ils se le feront rembourser sous une forme ou sous une autre; et je dis que c'est d'eux, et de notre peuple de Vézelai, que vient tout le mal. C'est ici le foyer mauvais qu'il faut éteindre, la source infectée qu'il faut tarir. Nos difficultés avec Cluni, avec Autun même, sont de peu de prix, comparées à celles que nous suscite Nevers; mais il est évident que Nevers lui-même se serait depuis longtemps retiré de la lutte s'il n'était soutenu sur place par le détestable esprit de Vézelai. C'est celui-là même qui fait que depuis un certain temps, partout la commune est imposée par le peuple aux seigneurs tant ecclésiastiques que laïcs, cette commune que Guibert, abbé de Novigent-sous-Couci, a si bien définie : « Mot nouveau et exécrable, et qui signifie ceci : les taillables ne paieront plus qu'une fois l'an la rente qu'ils doivent; s'ils commettent un délit, ils en seront quittes par une amende légalement fixée; quant aux levées d'argent qu'on a coutume d'imposer aux serfs, ils en seront entièrement exempts. » C'est là que veut en venir le peuple de Vézelai excité par les changeurs et les industriels. C'est là ce que nous ne pouvons admettre. Ce serait le renversement de la hiérarchie instituée par Dieu, et nous ne sommes ici, par lui délégués, que pour la maintenir.

» Tandis que quelques-uns, tels que des mercenaires et non comme des fils donnés par la nature, cherchent leurs avantages particuliers dans la cause commune ou sous son prétexte, j'ai le cœur parfaitement pur de pareils sentiments, et c'est dans la seule et unique vue du bien commun que j'ai entrepris et que je poursuivrai mon œuvre. Ainsi donc, j'ai mis et confié mes espérances en celui-là seul qui a déclaré qu'aucune bonne action ne

demeure sans récompense dans le temps et jusque dans l'éternité.

Pas un applaudissement, pas une exclamation n'avait ponctué ce long discours. L'abbé venait d'exprimer l'idée de tous les moines réunis là. Qu'il y eût entre eux des dissentiments, il n'y en avait pas moins l'esprit de communauté, chacun d'eux étant directement intéressé à la prospérité de cette entreprise à laquelle ils avaient, pour la plupart, fait abandon de leurs bien. Et puis, chez tous, il y avait la fierté d'appartenir, d'abord au grand Ordre bénédictin, et, dans cet Ordre, à une abbaye qui, pour être inférieure à Cluni, occupait pourtant une des premières places. Enfin, ils avaient l'intime certitude qu'avec un abbé comme Ponce leurs affaires ne pouvaient que continuer de prospérer.

Chantées Complies, ils gagnèrent les dortoirs. Le sommeil ne les visita pas immédiatement. Des échos leur arrivaient des réjouissances du peuple, qui se poursuivaient à la lueur des torches, à la clarté de la lune et des étoiles dans le doux ciel bleu d'une nuit de juillet.

V

La foire dura quinze jours. Le dernier soir, suivant la coutume, le héraut cria : « Hare! Hare! » Le lendemain, les étalages ne reparurent pas; plus de la moitié des places encore occupées la veille se trouvèrent libres : les petits marchands n'avaient eu qu'à charger sur leur roussin ce qui leur restait de denrées et à s'acheminer vers d'autres pays où les attirait quelque fête locale. Parmi les autres, ceux qui avaient gagné beaucoup d'argent allaient en dépenser une partie avec les folles femmes dans les hôtelleries d'Asquins, ou bien ils avaient trop de préparatifs à faire pour vider aussi vite les lieux.

Partout traînaient d'innombrables déchets : paille souillée par les hommes et par les animaux, rognures

d'étoffes et de cuirs, toiles désormais inutilisables, pain écrasé, viande gâtée, os, plumes de volailles, parmi quoi les chiens s'affairaient en se montrant les crocs. Les tentes multicolores étaient démontées.

Les commerçants de Vézelai transportaient leurs marchandises invendues à dos d'homme, de leurs loges à leurs boutiques habituelles. Cette foire était pour eux le dernier coup de collier de l'année. Ils allaient retrouver, jusqu'à Pâques prochaines, leur existence de paisible trafic. Que l'abbaye les pressurât, ils n'étaient pas sans le penser.

Les drapiers étaient assujettis à diverses fournitures et à offrir, pour Noël, une tunique à l'abbé. Cordouanniers et selliers devaient des souliers et des selles pour Noël et pour Pâques. Artisans et manouvriers étaient astreints à des services gratuits sous forme de corvées. La majeure partie ne s'en plaignaient pas : ils y retrouvaient leur compte. C'étaient les sages. Mais il fallait compter avec les excités, jamais contents de leur sort. De leur sort? Ces sages ne comprenaient plus. Qu'est-ce qu'un Hugues et un Simon avaient à réclamer? N'étaient-ils pas déjà trop riches? Seulement, les sages gardaient pour eux leurs sentiments, regrettant que, trop de fois depuis le meurtre de l'abbé Artaud, on eût fait violence aux moines.

Non pas qu'ils fussent particulièrement pieux. Les deux curés de Saint-Etienne et de Saint-Pierre se plaignaient avec raison que les jours de fête chômée fussent trop nombreux. Mieux vaudrait travailler, disaient-ils, que de se reposer comme font certaines gens qui, bonnes fêtes et dimanches, s'assemblent sur les places et dans les rues, médisent de leurs voisins vivants et morts, boivent avec excès dans les tavernes, et rentrent chez eux où ils font telles choses qu'il n'est ni bon, ni convenable de dire. Pas une fête chrétienne où ne persistassent des usages païens. Ils conservaient, contre la foudre, des cendres de la bûche de Noël. Le jour de la Circoncision, ils gardaient

l'horrible pratique des étrennes. Pour les fêtes des Rois et de la Chandeleur, pour le Carnaval, c'étaient des festins réprouvés par l'Eglise, qui pose sa vielle sous son banc. Pour Pâques fleuries, pour la grand'Pâques, il leur fallait sermon court et long dîner, et le reste de l'année était à l'avenant. On en soupçonnait plus d'un de faire la confession du goupil Renart qui, sans vrai repentir sortant du tribunal de Noble, le lion, se jette sur une poule. Mais, enfin, ce n'étaient pas des mécréants. Point parfaits, aimant à jouir de la vie, ils estimaient que le gouvernement de l'abbé ne les privait pas de ces satisfactions légitimes, et ils étaient de ceux qui disent qu'il fait bon vivre sous la crosse.

Tranchecoste et Brisepot quittèrent Vézelai plus tard que les petits marchands, plus tôt que les gros. Ils avaient gagné tout à la fois moins que les uns et que les autres. Encore s'estimaient-ils favorisés, payés tous leurs frais d'hôtellerie, avec vingt-cinq sols tournois en poche chacun. Ils avaient la voix rauque d'avoir tant déclamé que chanté. Ils burent une pinte de vin blanc dans une taverne. Comme le soleil de neuf heures du matin luisait sur la ville, ils prirent le chemin qui mène à Chamoux. Ils savaient tout. Ils ne voulaient pas quitter la région sans avoir revu la belle Adelize.

— Ce moine, dit Brisepot, cela devait lui arriver. Qu'en penses-tu, Tranchecoste?

— Peut-être, mais c'est dommage. Entêté comme tous ses pareils, on pouvait pourtant lui faire entendre raison, à la condition de ne pas aller trop loin.

— On, c'est-à-dire moi. Rappelle-toi que tu m'as retenu dans ma course, que je n'avais cependant pas l'intention de fournir longue, car je sais ce qu'on doit de silence aux sires moines. Pour eux, j'ai peur que les autres sires de Vézelai soient moins réticents et ne leur mâchent pas leurs quatre vérités. Depuis bientôt vingt ans que nous allons de ville en ville, nous en avons appris. La com-

mune est dans l'air, et le vent l'a apportée jusqu'ici. Qu'en penses-tu, Tranchecoste?

— J'en pense que la gorge me fait mal. Trève de discours, si tu veux bien.

Ils entraient sous bois. De partout sortait le silence pour vriller les oreilles des deux compaings, encore pleines des stridences de deux semaines de fête.

C'était une matinée d'août où la terre ressemble à une femme grosse qui respire avec force, et tout-à-l'heure son fruit va tomber.

Ils arrivèrent à un carrefour où se dressaient, à la tête et au pied d'une grande pierre taillée, une croix et un sapin. Quelqu'un avait été tué là. Que les bergers s'y rassemblassent souvent, on le voyait à ce que, de la pointe de leurs couteaux, ils avaient sur la pierre tracé un marellier. Tranchecoste et Brisepot se signèrent.

Parfois ils prononçaient quelques mots, et cela leur suffisait à évoquer tout un drame qu'ils avaient vu ou entendu raconter.

— Il pourrait arriver à Vézelai ce qui s'est passé à Sens, dit Brisepot.

En l'année 1008, Sens était parvenu à une grande prospérité. On venait d'y découvrir, parmi de merveilleuses reliques, un fragment de la verge de Moïse. Les pèlerins affluèrent. Enrichis, les bourgeois se liguèrent avec leur comte contre les archevêques. Cela, les deux compaings l'avaient lu. Ce qu'ils avaient vu de leurs yeux, c'était la formidable émeute de l'année précédente.

Sens ayant obtenu sa charte de commune en 1146, sur les instances de l'abbé de Saint-Pierre-le-Vif, trois ans après, elle est révoquée par le roi. Révolte du peuple, qui enfonce les portes de l'abbaye et met à mort l'abbé et son neveu. La répression est dure : une partie des meneurs sont précipités du haut d'une tour, les autres, conduits à Paris, y sont décapités; mais l'idée suit son chemin.

Tranchecoste et Brisepot prononçaient des noms et des dates. Dans la paix des bois se déroulait l'immense fresque des classes inférieures réclamant justice et montant à l'assaut des privilèges. Ah! ces manants ne sont pas ce que croient certains moines qui ne voient pas plus loin que les murailles de leur retraite. Laboureurs et bûcherons, artisans et marchands des bourgs et des villes ne sont pas occupés qu'à prier Dieu de leur conserver leurs bons maîtres. Si une bonne partie d'entre eux ont l'esprit de soumission, combien d'autres qui regimbent! Ignorants et frustes, ils le sont, pas au point de ne pas distinguer le légitime de l'arbitraire, de ne pas constater que leurs maîtres, plutôt que de les protéger, les oppriment, que tout le poids du travail retombe sur eux et que ce sont eux qui font, en fin de compte, les frais des guerres incessantes.

Tranchecoste et Brisepot prononçaient des noms et des dates. Le mouvement était parti des Flandres et de Picardie. Au xe siècle, les gens de Cambrai conspirent pour fermer les portes de la ville à leur évêque dont ils se plaignent. En 1027, ceux de Noyon s'associent au leur pour détruire la tour du roi et chasser le châtelain. En 1069, révolte au Mans, en 1074 à Beauvais où les manants, accablés d'impôts par leur évêque, s'unissent au clergé inférieur et au roi, en 1706 à Cambrai encore et à Saint-Quentin, en 1080 et 1095 à Noyon, Arras et Beauvais, en 1110 à Laon, en 1114 à Valenciennes, en 1115 à Soissons, en 1117 à Amiens, en 1120 à Corbie, en 1126 à Saint-Riquier, en 1127 à Bruges, Lille et Saint-Omer, en 1130 à Abbeville, en 1132 à Poitiers, en 1137 à Orléans, en 1139 à Reims. Partout, ils exigent qu'une charte de commune leur soit délivrée en bonne et due forme, qui leur reconnaisse le droit de s'unir pour résister à l'arbitraire de leurs seigneurs. Ils ne demandent pas de ne plus payer de redevances en argent ni en nature : ils veulent

seulement que ce soit déterminé et que leur bon droit ne soit plus méconnu.

Certains seigneurs le reconnaissent. Presque tous se retranchent derrière les usages, et aussi derrière les murailles de leur château, de leur palais épiscopal, de leur abbaye. L'Eglise jette l'anathème au nom de la tradition et de la loi religieuse, estimant que le maintien de ses droits s'oppose à l'extension de ces pauvres libertés.

Il y a des luttes violentes. Ces manants qui prétendent au titre de bourgeois, c'est-à-dire d'habitants d'un bourg affranchi, ne se contentent pas de conspirer en réunions secrètes : ils agissent. Ils ne se contentent pas de conjurer, c'est-à-dire de jurer tous ensemble qu'ils veulent vivre unis pour se défendre contre les abus : ils se battent. Tantôt seuls, tantôt associés au comte contre l'évêque ou l'abbé, tantôt ligués avec l'abbé ou l'évêque contre le comte, avec l'évêque et le comte contre l'abbé, selon que leurs intérêts les y convient, ils s'élancent, armés d'épées, de haches, de cognées, d'arcs, et leurs femmes les suivent. Ils massacrent évêques, abbés, moines, comtes et leurs hommes d'armes. Beaucoup d'entre eux y perdent la vie. Nul ne songe à la répression qui ne peut manquer d'être terrible, comme elle le fut à Sens.

Lorsqu'ils arrivèrent devant l'auberge de *la Vraie Croix*, Tranchecoste et Brisepot en virent la porte fermée. Ils frappèrent. Adelize vint leur ouvrir, combien changée ! Non point vieillie, ni enlaidie, mais sa beauté semblait voilée. Lorsqu'elle les reconnut, elle fondit en larmes, leur présence lui rappelant cette gaie soirée d'avril où elle avait à côté d'elle son doux ami.

— Ah ! messires, dit-elle en levant les bras au ciel, vous avez appris...

— Oui, répondit Brisepot qui sait être grave quand l'exigent les circonstances.

Ils se tenaient sur le seuil, hors de la maison. Soudain, ils furent bousculés par une masse farouche et hurlante.

Le temps qu'ils fussent revenus de leur surprise, Graindorge, se heurtant à des pierres et à des arbres, tombant et se relevant, avait gagné la chaussée d'un des étangs et s'était jeté à l'eau. D'instinct, Adelize poussa des cris. Dans un champ voisin, des hommes coupaient le blé à la faucille : ils ne se dérangèrent pas. Tranchecoste voulut se précipiter : elle le retint.

— Le pauvre homme! dit-elle. C'est ce qui pouvait lui arriver de mieux. Depuis quinze jours, c'était un supplice pour lui, et pour moi. Sa vraie vie, c'était dans les bois, avec les loups. Et il était là comme un loup en cage. Je tenais les portes fermées pour qu'il ne s'échappe pas, suivant ce que m'avait ordonné le forestier qui remplace mon... mon doux ami, dit-elle en baissant les yeux. Attendez un peu, et il s'y habituera, m'avait dit le forestier. Moi, je savais bien que non. Troussevache le fera repêcher, le pauvre homme. Ah! que je suis contente, dans mon malheur, de m'en aller d'ici, messires!

— Vous partez?

— De la part de l'abbé, le forestier m'a dit qu'après ce qui s'est passé nous ne pouvions continuer de tenir cette auberge, qui est la propriété de l'abbaye, qu'on avait de bonnes raisons de croire que Pasdeloup n'aurait pas tué messire Bertrand s'il n'y avait pas été poussé par Graindorge, que Graindorge avait été suffisamment puni, qu'on ne le châtierait pas davantage, mais qu'il fallait qu'il parte, et moi avec lui.

— Et où allez-vous, maintenant que vous voilà seule?

— Où je serais allée avec Graindorge : à Asquins. Mais entrez donc, messires.

C'était une jolie créature, toute de primesaut. Déjà, son visage s'éclairait un peu. Ils pouvaient entrer, maintenant qu'il n'y avait plus à craindre que l'aveugle s'échappât. Rien de la salle n'était changé, meubles et ustensiles en appartenant à l'abbaye.

— Voici, dit-elle, messires, la dernière pinte de vin de

Coulanges que j'aurai le plaisir de vous offrir, la dernière pour Chamoux, rectifia-t-elle; car j'espère bien vous revoir à Asquins, où je serai à l'hôtellerie de *la Croix d'Argent*, la troisième à gauche, tirant sur Vézelai. On y aurait gardé Graindorge par pitié. A présent, il n'y a plus à y penser. Je ne pouvais pas retourner avec lui à Chastellux.

— Mais, puisque vous ne l'avez plus...

— Même sans lui, dit-elle, je ne voudrais pas.

Ce château encerclé de bois avait pour elle perdu tous ses attraits. Chamoux n'était ni une ville, ni un bourg : un simple village lui aussi encerclé de bois, mais assez proche de Vézelai pour qu'elle y fût allée souvent. A Asquins, tous les jours elle verrait passer pèlerins, jongleurs, histrions et marchands. Tous n'entreraient pas à *la Croix d'Argent*, sans doute, mais leurs allées et venues l'égaieraient. Les hôtes, elle les servirait en riant, lorsque son chagrin aurait disparu, ce qui probablement ne tarderait guère.

Il y parut tout de suite.

— Messires, dit-elle, chantez-moi une jolie chanson.

— Sans rote ni chifonie, dit Tranchecoste. Ce ne serait pas convenable.

Des jongleurs, toujours riants, s'attardent-ils à des pensées de deuil? Pourtant, elle n'insista pas. Et Tranchecoste chanta :

Le samedi soir, finie la semaine,
Gaie et Oriour, sœurs germaines,
Main à main vont se baigner à la fontaine.

Le vent souffle et les rameaux s'agitent.
Doucement dorment ceux qui s'aiment.

Le jeune Gérard revient de la quintaine.
Il aperçoit Gaie à la fontaine.
Il la prend dans ses bras, l'étreint doucement.

« Oriour, quand tu auras pris de l'eau,
« Tu pourras retourner à la ville.
« Moi, je reste avec Gérard que j'aime. »

Or, s'en va Oriour triste et pâle,
Pleurant des yeux, soupirant du cœur
De ne pas rentrer avec sa sœur Gaie.

Le jeune Gérard et Gaie sont rentrés
Par le plus court chemin à la ville.
Dès qu'il y fut arrivé, il l'a épousée.

Le vent souffle et les rameaux s'agitent.
Doucement dorment ceux qui s'aiment.

La fontaine, le vent, les rameaux, le jeune Gérard! Le menton sur la paume de la main droite, Adelize rêvait. Ils la regardaient, se rappelant Bertrand et Graindorge, qui sont morts, le vieux pèlerin, qui peut vivre aussi longtemps que Charlemagne, Troussevache à la barbe blanche, Tigerin à la barbe noire. Que de milliers d'êtres ne connaissent-ils pas pour s'être assis auprès d'eux en Flandre, en Picardie, en Ile-de-France, en Champagne, en Bourgogne, ailleurs encore! Ils ne pouvaient pas toujours mettre un nom sur chaque visage, mais il leur souvenait de tous, et de nombreuses recordances les accompagnaient dans leur errante vie. Ainsi garderaient-ils la mémoire de cette accueillante auberge où certainement ils n'entreraient plus. Non située sur une route fréquentée, il avait fallu qu'Adelize y fût pour qu'ils se détournent de leur chemin.

Ils vont partir. Elle insiste pour qu'ils n'en fassent rien. Ils partageront son repas, le dernier qu'elle prendra ici. Dans l'après-midi Tigerin viendra charger sur sa charrette ce qui leur appartient en propre, à elle et à Graindorge : peu de chose, à la vérité, des vêtements, quelques menus objets et ustensiles dans un grand coffre qu'à son départ de Chastellux lui a donné sa dame.

Elle est si jeune qu'on ne peut pas dire qu'elle va recommencer sa vie, mais, bien plutôt, la commencer.

VI

Ils n'avaient pas vu, dans la partie du bois la plus proche de Vézelai, une clairière, que rien, d'ailleurs, n'eût désignée à leur attention. Si le hasard les y avait ramenés à la nuit tombante, Tranchecoste et Brisepot n'eussent pas été étonnés d'y voir une relative affluence, car Tigerin leur avait parlé d'une réunion où messire Hugues devait prendre la parole.

Hugues, qu'on appelait de Saint-Pierre pour le distinguer de certains autres, et aussi parce qu'il était originaire d'une paroisse du Languedoc qui portait ce nom, atteignait, à quarante ans, à l'apogée de sa fortune. Vers sa vingtième année, le hasard d'un voyage l'ayant amené à Vézelai, il avait trouvé la région dépourvue de toute industrie autre que celle qu'y exerçaient les moines. Ses connaissances en arts mécaniques ayant séduit l'abbé Albéric, il en avait facilement obtenu la concession de terrains contre de faibles redevances. Apre au travail, dur pour lui-même, juste pour autrui, en quelques années ses entreprises s'étaient prodigieusement développées. Comme l'abbaye, il devint propriétaire de moulins à farine, à foulon, à huile, et de forges de fer. A grands frais, il avait créé des étangs, tous les cours d'eau appartenant à l'abbaye. Il occupait, non seulement beaucoup d'habitants du pays, mais des nomades. Qu'il appartînt à l'horrible secte des Cathares, que, sans avoir converti personne à cette damnable hérésie, il eût trouvé moyen de se faire écouter par beaucoup d'une oreille favorable, et que rien n'en eût transpiré, c'était un autre prodige.

Leur histoire, le frère Rainaud la connaissait bien, mais il eût été fort étonné d'apprendre qu'il y en eût un jusque dans l'enceinte de Vézelai. Quant au frère Gauzbert, à l'occasion, il les flagellait d'importance.

— Les hérétiques sont de faux frères, disait-il. La domination est à l'esprit des ténèbres, et les races de vipères sifflent dans les entrailles de notre mère. Ils se van-

tent, mais à tort, de mener la vie des Apôtres. Sous prétexte d'abstinence et de continence, ils condamnent l'usage de la chair et les noces, prétendant que c'est un aussi grand crime de se marier que de commettre l'inceste avec sa propre mère ou sa propre fille. Ils rejettent l'Ancien Testament et une partie du Nouveau. Ce qu'il y a de plus criminel encore, ils reconnaissent deux créateurs : Dieu, des choses invisibles, le Démon, des visibles, qu'ils adorent en cachette, en tant que créateur de leur corps.

Le frère Rainaud, lui, fût remonté jusqu'à Montanus, pour retrouver les anneaux d'une chaîne ininterrompue. Et que d'opinions mi-orthodoxes, mi-hérétiques! Au IXe siècle, c'est Scot Erigène soutenant qu'il n'y a d'autre peine du péché que le péché lui-même, qu'il n'y a pas de feu éternel, que le seul supplice des damnés est l'absence du Bien. Dieu ne connaît pas le mal; il n'y a d'éternel que lui, ce qui est en lui et fait par lui : rien de ce qui est contraire à la vérité et à sa bonté n'est éternel. Au XIe siècle, Bérenger, écolâtre de Saint-Martin de Tours, puis archidiacre d'Angers, fait un choix parmi les Pères, rejette baptême et mariage et nie la transsubstantiation. Il est condamné par plusieurs conciles et abjure ses erreurs, mais qui sont recueillies par d'autres et font leur chemin; et il semblait que les Cathares, c'est-à-dire les Purs, se fussent chargés de les répandre.

S'étant formée dans un couvent du pays des Boulgres, leur doctrine passe en Macédoine, en Thrace et en Dalmatie, à la fin du Xe siècle et arrive en Languedoc, en Périgord, en Limousin et en Poitou. Des monastères l'accueillent, des châteaux, des manants des villes et des campagnes. Evrard et Clément, Tanchelme, Pierre de Bruys, Eon, Bérenger; à Orléans les chanoines Etienne et Lisoie, Héribert, écolâtre de Saint-Pierre-le-Puellier, Théodat, chantre du Chapitre, Abélard lui-même l'ont acceptée en totalité ou en partie.

Les Cathares disent : « Dieu doit être la bonté totale. Il réunit toutes les perfections. Donc ses œuvres doivent être bonnes. Or, le monde visible est imparfait : il ne peut donc venir d'une cause parfaite. Il y a analogie entre la cause et ses effets; de la nature de l'une on peut conclure à celle des autres, et vice versa. Le Dieu bon a créé les esprits et le monde invisible. Lucifer, le Dieu mauvais, a créé l'homme et le monde visible; c'est lui qui déchaîne les tempêtes, gelées, inondations, incendies. Le bien et le mal étant contraires de façon absolue, leurs principes le sont au même degré. L'un ne peut provenir de l'autre; l'opposition est éternelle. Le monde invisible est celui des esprits, de la lumière, des hommes célestes composés d'un corps spirituel et d'une âme. Tout le peuple des cieux fut créé une fois à l'origine. La création visible n'a pas de réalité. Le Dieu bon parle dans le Nouveau Testament, le mauvais, dans l'Ancien. »

Avec Origène, ils croient à la préexistence des âmes et à leur emprisonnement dans le corps pour l'expiation de péchés antérieurs. Toutes sont venues à la fois sur la Terre, séduites par Lucifer, qui en a créé quelques-unes : celles des tyrans, des scélérats, des ennemis irréconciliables de Dieu et de son Eglise. Quand il les vit de plus en plus au pouvoir du démon, Dieu envoya son fils sur la terre. C'est le plus puissant des anges, c'est-à-dire des esprits. Il n'y a pas de Saint Esprit, mais un esprit principal, chef de tous ceux qui ont résisté à Lucifer, tandis que les âmes ont succombé. Celles qui sont lourdes de péchés passent dans des corps d'oiseaux et de quadrupèdes. Pas de résurrection de la chair : corruptibles, la chair et le sang ne peuvent hériter le royaume de Dieu, qui est incorruptible. Seul, le corps spirituel, enveloppe de l'âme, y sera admis avec elle. L'acte de chair est le vrai péché originel, car le Dieu bon ne peut désirer la propagation des êtres soumis à son adversaire.

Les plus fervents mènent une dure vie d'abstinence.

Ils renoncent aux joies de la famille, portent des vêtements noirs et, sous leur manteau, une bourse de cuir qui renferme le Nouveau Testament. Ils ont le visage pâle, s'astreignent à de sévères économies et à un travail incessant pour soutenir leur Eglise. Leurs maisons se signalent par des marques secrètes, et ils se reconnaissent au moyen de signes particuliers. Ils remplacent le baptême par le Consolamentum, ou imposition des mains. Ils n'ont pas besoin de temples pour célébrer leur culte très simple : les cavernes, les forêts, une habitation ordinaire, leur suffisent. Ils dénoncent le luxe, les vices du clergé, les pompes du culte.

Hugues était un de leurs chefs. Sa situation de riche industriel l'obligeait à transiger, dans la vie extérieure, avec ses principes, à manger de la viande et à boire du vin. Il était marié, mais il savait faire la charité sans ostentation.

Ils étaient, dans cette clairière, environ deux cents, venus de Vézelai, d'Asquins, de Saint-Père, de Chamoux et d'Asnières, hommes riches comme les changeurs Simon et son frère Eustache, David et Aymon, hommes à leur aise comme les merciers Pierre Galimar et Durand Gulos, comme les hôteliers Aimon de Phalise, Alburne, Hugues Mangepain, Gilbert Gasteau, comme le cordouannier Pierre de Saint-Pierre, comme le boulanger Renaud Daudet, comme le boucher Allard Claude, hommes entre l'aisance et la pauvreté comme les artisans David Longuebarbe et son fils Robert, Aimon l'Insensé, Robert Dufour et son fils Lambert, Gautier le Normand, Gautier du Champ-Pierreux, serfs pauvres ou misérables comme Tigerin, Eustache, Landri le Canard, Dodo revenditor feni, Robert Caligalaxa.

Les marchands et les artisans de Vézelai formaient un groupe à part, le plus important, d'ailleurs. Sans être à l'écart, les serfs des campagnes ne se mêlaient pas à eux.

Leurs intérêts étaient bien près de se confondre, mais les manants des villes reportaient sur ceux des champs et des bois le mépris dont les accablaient les nobles.

Quand le silence se fut établi, Hugues leur dit :

— Frères, nous sommes rassemblés ici pour prendre une décision. Vous ne laisserez pas inutiles les efforts qu'ont faits vos ancêtres et plusieurs d'entre vous dont je vois les cheveux blancs. Toutes les forces de l'Eglise sont liguées contre nous. Papes et abbés se succèdent sans que leur esprit change. Ils prétendent nous maintenir dans leur entière dépendance, ce qui est contraire à l'inspiration de l'Evangile. Mais pourquoi en serait-il autrement lorsque Rome, la Prostituée assise sur les sept collines, est devenue cloaque de péchés, sentine de tous les vices, quand des factieux s'y agitent sans cesse pour élever un des leurs sur le trône, à cause des bénéfices qu'il en retire et qu'il partage avec eux? Rome! Ton nom est une abréviation de « ronge monde ». Tu es experte en médecine pour dégonfler les bourses constipées. Pape! Ton nom vient de « palper », de payer. Ta monnaie, c'est le plomb des bulles que tu échanges contre de l'or.

» Les évêques? Avec les aumônes des déshérités ils entretiennent des équipages de rois. La pauvreté du Christ les a enrichis, son ignominie les a rendus glorieux, son esclavage les a ennoblis, son abaissement les a élevés. Il a porté un cilice, et ils sont vêtus de soie. Ils ont des pelissons d'hermine ornés de parements rouges au cou, à la poitrine et aux manches. Ils ont de l'or à leurs selles, et leurs éperons sont plus brillants que les autels. Loups et renards passés maîtres, ils sont moins soucieux des âmes que de leurs volières. L'épiscopat est un domaine qu'ils exploitent, non un ministère qu'ils exercent. A leur table, ce ne sont que plats et coupes splendides; pendant les repas jouent cithares, lyres et flûtes. C'est à la fin d'un repas qu'on les a vus condamner maître Abélard. Ils se firent apporter les extraits produits par l'abbé de

Clairvaux et ils en ordonnèrent la lecture. Ils riaient, frappaient des pieds, se portaient des santés, faisant l'éloge du vin qu'ils avalaient à longs traits. S'ils entendaient lire quelque chose de subtil et de divin qui leur était étranger, ils frémissaient de rage, et ces taupes osaient blâmer un philosophe si clairvoyant, ces aveugles jugeaient la lumière, ces ivrognes condamnaient un homme sobre, ces chiens déchiraient un saint personnage, ces pourceaux rongeaient des perles.

» Les chanoines? Ils ne vont qu'aux offices où se font des distributions de deniers; sinon, ils restent chez eux à jouer aux dés. Leur prévôt administre les biens de leur église, mais écoutez-les se plaindre de lui! Il abuse; à chaque repas, trois plats, et des plus fins, alors qu'on ne leur donne qu'un os décharné, et, les jours de jeûne, que du fromage et des œufs. Comme des rats rongent le grain, disent-ils, le prévôt dévore tous les biens des frères, à qui il ne laisse que la paille. C'est lui qui reçoit la dîme, et il en garde pour lui le quart, et encore un autre quart.

» Archidiacres et archiprêtres devraient être les narines et les oreilles de la société chrétienne, mais les narines ont perdu l'odorat, les oreilles l'ouïe. L'archidiacre n'a plus la force de discerner ce qui sent bon de ce qui sent mauvais : il confond le bien et le mal. Les oreilles de l'archiprêtre sont frappées d'une honteuse surdité.

» Les simples clercs? Tous ne vivent pas dans le luxe, mais nul besoin d'être très riche pour s'adonner à l'oisiveté et à la débauche. Plongés dans la paresse, ils se lèvent tard. Après l'office, ils vont sur la place publique, où ils perdent leur temps à regarder ce qui se passe, au lieu de secourir les malades et de consoler les affligés. Comme les chanoines, comme les évêques, ils jouent aux dés, boivent, chassent. Ils ont chiens et faucons dressés. Ils louent leurs églises pour le commerce, et, si je n'y vois pour ma part nul inconvénient, je sais qu'ils dés-

obéissent à leurs synodes et à leurs conciles, et bien plus encore en vivant avec des concubines. Ils font observer que Zacharie eut des enfants, que David fut marié, et que ce qui est convenable pour un prophète l'est à plus forte raison pour des pécheurs. Sans doute, mais, alors, qu'ils se marient! Eux qui nous prêchent les bonnes mœurs, et qui du mariage ont fait un sacrement, qu'ils ne nous donnent pas l'exemple de ces unions illégitimes qu'ils condamnent chez autrui.

» Venons-en aux moines. Vous ne les connaissez que trop, pour vivre sous leur domination. Eux qui devraient être pauvres et travailler, ils passent leurs jours dans le luxe et dans la paresse. Ils ont des palais pour hôpitaux, des fortifications pour murs, des tours pour réfectoires, des châteaux pour églises, des villas pour granges. Leurs celliers sont des maisons princières, leurs étables des appartements royaux, et, ce qu'il y a de pire, c'est que leur orgueil s'élève plus haut encore que leurs somptueux bâtiments. Les abbés portent la mitre pour jouer au prélat. Plus riches que les évêques et que le pape, ils sont adonnés aux mêmes vices. Ne pouvant vivre en état de concubinage, ils ne se privent de séduire ni la femme, ni la fille d'autrui, et, tandis que leurs biens immenses pourraient les dispenser d'en chercher l'augmentation à votre détriment, ils ne songent qu'à vous pressurer toujours davantage.

— C'est vrai! Il faut en finir! Nous en avons assez! dirent plusieurs hommes.

— On dit que larrons en foire s'entendent. Nos larrons ne s'accordent guère. Il n'y a pas plus de trois ans, le pape officiant à Sainte-Geneviève de Paris, ses gens ont été roués de coups par les chanoines et par les clercs de cette église. Sous Louis le Gros, longues et violentes disputes entre les chanoines des cathédrales d'Arras et de Tournai et les moines de Saint-Waast et de Saint-Martin. En 1119, au concile de Reims, l'archevêque de

Lyon et ses suffragants accusent l'abbé de Cluni d'outrager leur Eglise en lui enlevant ses dîmes, à quoi l'abbé répond : « Nous ne sommes soumis qu'à Rome. » Vous connaissez le refrain. Au siècle dernier, conflit entre Cluni et l'évêque de Mâcon, qui en est réduit à faire amende honorable devant le légat du pape et est condamné au pain et à l'eau pendant sept jours. Je ne le plains pas : il a pu se rattraper de son jeûne forcé.

» Vous savez que des illuminés ont voulu introduire de l'ordre et de la propreté dans ce désordre et dans ce fumier. Comme si c'était possible! Ils ont prétendu réformer les chanoines des cathédrales et des collégiales. Aussitôt, donations d'affluer à ces Chapitres que les saints allaient regarder d'un œil plus favorable; et nos compères moines de protester, voyant que ce n'était plus sur eux que tombait la manne. Ils ont fait savoir à tous que la vie monastique surpasse toutes les autres, ce qui veut dire qu'eux seuls ont du mérite. Quel orgueil chez des sires qui se disent la fleur d'une humanité dont le renoncement et l'humilité doivent être les principales vertus! Nos compères chanoines ont protesté, eux, contre la règle qu'on voulait leur imposer : ils tiennent à leurs aises et veulent avoir tous les avantages d'une vie soi-disant religieuse en en rejetant toutes les charges et obligations. Ils tenaient à leurs prébendes, et, quand se présentèrent des remplaçants choisis parmi les nouveaux réguliers, ils les ont accueillis de belle façon!

» Et nos compères des abbayes! Il n'y a guère plus d'une dizaine d'années que Pierre, abbé de Cluni, déplorait, comme un fait monstrueux, que les bénédictins de Saint-Paul de Verdun eussent été remplacés par des réguliers de Prémontré. Et ce sont eux qui nous prêchent la charité! Même entre Bénédictins, ils ne peuvent pas se sentir. Clunistes et Cisterciens sont de la même famille. Eh! bien, ils ne sont occupés qu'à s'entre-dévorer. Cluni reproche à Citeaux son ostentation de pauvreté, sa jac-

tance, sa superbe. Citeaux ne pardonne à Cluni ni son amour du luxe, ni ses richesses. Le Cluniste se moque du moine blanc comme s'il voyait un monstre, une Chimère, un Centaure, ou quelque bête semblable; le moine blanc se tait aussitôt qu'il aperçoit un Cluniste, comme s'il était en présence d'un ennemi. Il y a mieux encore! Les Clunistes ne s'entendent pas entre eux, et vous en savez quelque chose, puisqu'en fin de compte c'est sur vous que tout retombe. L'abbé de Vézelai, bénédictin de Cluni, s'insurge contre l'abbé de Cluni, bénédictin de Cluni. Les moines noirs de Vézelai ne veulent pas être soumis aux moines noirs de Cluni. Nous nous contenterions d'en rire de dégoût si les coups qu'ils échangent ne nous meurtrissaient les épaules. Nous sommes des hommes comme eux. Nous ne faisons pas, comme eux, des vœux que nous ne respectons pas, mais nous voulons qu'ils nous respectent et qu'ils ne nous retirent ni la liberté qui nous est due, ni l'argent que nous ne leur devons pas.

» Vous, serfs et vilains des champs et des bois, vous devez une dîme qui atteint, non pas la dixième, mais la quatrième partie de vos produits, la tierce sur les récoltes et sur les vendanges, et, outre la dîme, un demi-setier par journal de vigne; vous ne pouvez enlever vos gerbes qu'après que le champardeur des moines a prélevé son dû. A Pâques, il vous faut labourer, semer et herser les champs des sires, à la Saint-Jean, faucher et charroyer leur foin, en août, moissonner, mettre en gerbes et engranger leur blé. De votre argent, de vos produits, que vous reste-t-il? Rien, ou presque rien. De votre temps, défalquées encore les fêtes chômées, que vous reste-t-il pour travailler pour vous? Une centaine de journées, peut-être, et, pendant que vous vous acharnez à fouiller la terre comme des taupes, les moines ont le cou retourné en arrière à force de contempler le ciel d'où les alouettes leur tombent toutes rôties : c'est moins fatigant.

» Vous, manants, artisans et commerçants de la ville, aucun de vous ne peut avoir de cordes pour descendre son vin dans ses caves. Vous devez user de celles des moines. Vous ne pouvez vous livrer au négoce qu'à charge de revenus considérables et qu'avec l'autorisation de l'abbé, qui dispose souverainement des boutiques de merciers aussi bien que des comptoirs de changeurs. Ceux qui exposent leurs denrées dans les rues et sur la place lui doivent le tonlieu. Vous payez pour vous marier, pour vous faire enterrer. Vous payez la banalité du moulin, du four et du pressoir, le droit et l'obligation de vous servir des poids et des mesures de l'abbaye. Vous payez encore quand il vous faut loger la suite des personnages qui prennent gîte à l'abbaye.

» Vous, les changeurs, les moines augmentent sans cesse le taux de vos redevances et n'autorisent l'ouverture de nouveaux comptoirs qu'au préjudice des anciens concessionnaires.

» Vous demandez justice? Vous n'avez aucune garantie. C'est l'abbé qui tranche de tout, et il n'est pas disposé à se donner tort quand vous réclamez contre lui, et le comte de Nevers est notre allié naturel quand il veut exercer un droit de contrôle sur les décisions de l'abbé pour éviter les dénis de justice. C'est ce que je demande moi-même.

» Nous n'en sommes plus au temps où vous vous êtes révoltés contre Artaud qui vous imposait de loger à Pâques et à la Madeleine les hôtes de l'abbaye : vous l'avez mis à mort, tout simplement. Nous ne sommes même plus en l'année 1137 où, à la suite d'une conjuration que vous aviez faite, ceux des champs et des bois comme ceux de la ville, David et Aymon, changeurs, et Galimar, mercier, que voici à mes côtés, furent par vous délégués à l'abbé. Albéric avait choisi pour arbitres des clercs et des nobles. Le résultat en était facile à prévoir. Presque toutes vos charges ont été maintenues.

Vous prétendiez ne devoir le logement aux gens du comte de Nevers qu'une fois tous les quatre ans, à tour de rôle, en vertu d'un droit qui vous fut concédé par l'abbé Renaud; les arbitres ont dit : une fois tous les deux ans. Quelques atténuations, cependant. Il fut dit que vous paieriez la dîme suivant l'usage et au taux des pays d'alentour. Les taxes sur les mariages et sur les enterrements ont été supprimées. La mainmorte, maintenue pour les serfs, fut diminuée pour les vilains-francs. Mais rappelez-vous ce qui s'est passé pour les vignes. Albéric se plaint que vous ne versiez votre cens ni en quantité, ni en qualité convenue, ni en temps voulu. Vous tombez d'accord sur la date, qui est avant la Saint-Martin. L'abbé veut être payé non en vin, mais en argent, et au-dessus du prix que le vin se vend à Vézelai, ce qui s'est toujours fait, dit-il, avec ses prédécesseurs. Que décident les arbitres? Que vous paierez en vin de bonne qualité, ou en argent au cours le plus élevé du Vézelai. Dans l'ensemble, votre situation est donc restée la même.

» L'année suivante, Ponce succède à Albéric. Orgueilleux, il veut que rien ni personne ne lui résiste. Il entre en lutte avec Cluni et Autun. Il ne cède même pas à Rome, et il aurait raison s'il n'était lui-même infecté de leur arrogance. Or, si nous n'avons que très peu progressé, d'autres ont fait du chemin. Il n'y a pas cinquante ans qu'on a vu, à Saint-Trond, boulangers, bouchers et cervoisiers tenir tête à l'abbé. Je vous ai parlé trop de fois du grand mouvement communal qui s'accentue partout pour qu'il soit utile que j'y revienne. Trop de fois je vous ai dit que les populations de Provence, du Languedoc et d'Aquitaine vivent sous un régime beaucoup plus doux, et qu'elles s'administrent elles-mêmes avec des consuls, qui les préservent de l'arbitraire des seigneurs. Trop de fois encore je vous ai dit qu'en Picardie mes frères, les Purs, sont loin d'être restés étrangers à l'émancipation des manants. Que si Picards et

Flamands, pour ne parler que d'eux, ont plus d'une fois malmené évêques et abbés, sachez bien que ce fut en tant, non seulement que seigneurs, mais aussi que représentants d'une Eglise qu'à juste titre nous tenons pour débile et corrompue. Nous tiendrons-nous plus longtemps à l'écart de cette marche en avant? J'étais trop jeune pour me joindre aux délégués qui s'en furent trouver Albéric.

» Eh! bien, j'ose dire qu'aujourd'hui les circonstances sont plus favorables. Le meurtre du moine Bertrand a fait se rouvrir les hostilités entre l'abbé et le comte de Nevers, notre protecteur, puisqu'il s'engage à faire échec au pouvoir sans limites de Ponce. Jurons de ne pas nous reposer avant que nous n'ayons obtenu le droit d'élire nous-mêmes, chaque année, quatre répartiteurs des tailles, d'intervenir comme arbitres entre l'abbé et ses serfs, avant que nous n'ayons réussi à ce qu'il y ait un taux fixé pour la location des comptoirs de merciers et de changeurs, à ce que vous puissiez, sans avoir à payer, dresser des étalages sur les places. Unissons-nous au comte contre l'abbé, et promptement nous aurons raison de ces hommes qui ne se prétendent serviteurs de Dieu que pour s'en asservir d'autres, pauvres que pour accumuler des richesses criminelles au détriment de ceux qui peinent. Nous connaissons leurs idées. Ils pensent que nous ne pourrions nous passer d'eux, que, eux partis avec leurs fausses reliques, le monde entier se détournerait de nous, que nous ne verrions plus ni cette damnée race des pèlerins, ni même les marchands. Ils se trompent, et c'est à nous de poser la question. Que seraient ces huit cents moines sans la population de la ville et de sa banlieue, qui dépasse le chiffre de dix mille? J'ai mes ateliers, mes forges et mes moulins qui, en activité, dépassent de beaucoup les leurs. Sachez, enfin, que j'ai vu le comte de Nevers, et que nous pouvons compter sur son aide.

Ils étaient d'autant mieux disposés à l'écouter que la vie recommençait de leur devenir dure. Qu'ils eussent pour eux le comte de Nevers, ils n'en pouvaient douter, et il leur arrivait même de le regretter. Exaspéré par l'intransigeance de l'abbé, la foire n'était pas terminée qu'il faisait ravager par ses hommes d'armes les propriétés de l'abbaye. Quels que fussent les sentiments de révolte de certains serfs, ils estimaient qu'ils étaient des premiers à en pâtir; car les hommes d'armes ne faisaient aucune distinction entre les champs qui appartenaient aux moines en toute propriété et ceux que cultivaient en tenure les serfs infortunés. Si dépourvues qu'elles fussent, ils pillaient les huttes, tordaient le cou aux volailles et s'entendaient à faire rôtir les porcs, même insuffisamment engraissés. Pour le seul plaisir, ils dévastaient jardins et vergers. Et le comte venait de décider le blocus du bourg lui-même. Seuls, les derniers marchands venus à la foire avaient le droit de partir; dans la matinée même un héraut avait publié la défense, faite à tous autres, d'y entrer ou d'en sortir, et une partie de ses hommes d'armes gardaient chemins et routes. Changeurs, commerçants, hôteliers et artisans savaient ce que cela signifiait, pour en avoir été déjà victimes : c'était le trafic suspendu, tous échanges arrêtés, marchés et petits pèlerinages supprimés; et ils ne s'en prenaient pas au comte, mais à l'abbé. Droits pour droits de justice, peu leur importait, à la vérité, de les verser à celui-là plutôt qu'à celui-ci; mais c'était parce que Ponce refusait de s'en dessaisir qu'ils allaient souffrir, et pendant combien de mois? de ce blocus.

Et pourtant, si les serfs des villages avaient vu! Les bourgeois de Laon, proclamée la commune, ont l'habitude de se jeter sur les paysans qui entrent dans la ville, et de les tenir emprisonnés jusqu'à ce qu'ils aient payé rançon. Ce ne sont même pas les simples artisans qui peuvent espérer que la commune leur serve, mais cette

aristocratie populaire composée des gros marchands qui, ayant leur point d'attache à Vézelai, vont de foire en foire, et les changeurs. Les candidats à la bourgeoisie doivent être de condition libre, nés de légitime mariage, non endettés ni malades : pas de lépreux! Combien de communes périclitent ou ont avorté du fait de jalousies entre conjurés, ceux à qui des mérites lucratifs ont vite procuré l'aisance, et les petits artisans qui vivent dans la gêne! Et c'est à ceux-ci que se joignent les journaliers et les manouvriers déclassés, sans profession ni travail déterminé.

Hugues s'était tu. Ils se répandirent en protestations et en serments, pendant que la lune montait au-dessus des bois pour les regarder dans la clairière.

HENRI BACHELIN.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Jeanne-Maurice Pouquet : *Le Salon de Madame Arman de Caillavet*, Hachette. — Louis Morpeau : *Anthologie d'un siècle de Poésie haïtienne* (*1817-1925*), Bossard. — Marius-Ary Leblond : *Le roman colonial*, Vald. Rasmussen. — François Berthault : *La Terre voluptueuse*, Editions du Monde Moderne.

Ce livre de Mme Jeanne-Maurice Pouquet, **Le Salon de Madame Arman de Caillavet**, nous apporte un document psychologique très intéressant sur le rôle et l'influence d'une femme sur l'œuvre d'un écrivain. Il est certain que si Anatole France n'avait pas rencontré Mme de Caillavet, ou s'il avait échappé à sa direction tyrannique, sa destinée littéraire eût été autre. Peut-être n'eût-il presque rien produit, s'abandonnant à son scepticisme et à sa paresse naturelle. Car il savait la vanité des réalisations. Il y avait aussi en lui ce doute de lui-même qui est la marque des esprits supérieurs. Dans une lettre à Mme Gaston de Caillavet, la comtesse de Martel (Gyp) exprime son étonnement de la transformation qui s'était opérée en A. France sous la baguette magique d'une femme :

J'ai été à même de constater, écrit-elle, tout ce que Mme de Caillavet a fait pour France, je l'ai connu en 1882. Au début, il était parfaitement ignoré, sauf de quelques lettrés, et il l'eût été toujours, je crois, sans votre belle-mère. Sa gaucherie, sa timidité, son ignorance absolue des usages mondains, tout le prédestinait à demeurer à côté, quel que fût d'ailleurs son talent. C'est Mme de Caillavet qui l'a éduqué de pied en cap. Nous constations avec étonnement son changement relativement rapide, sans d'abord nous douter d'où il venait. Votre belle-mère a fait pour France exactement ce que Mme de Loynes a fait pour Lemaître. Pour moi, France n'a pas dû à son grand talent ses célébrités diverses. La plupart des gens — même les lettrés — qui se sont inclinés devant lui ne l'eussent jamais découvert sans Mme de Caillavet. De même sans elle, il n'eût pas été de l'Académie.

Exploitation « méthodique et imposée » (selon le mot de M. Fernand Vandérem) de tout le capital intellectuel accumulé par France durant les vingt années précédentes. Certes, dans cette exploitation méthodique, il y a peut-être une sorte de déformation, ainsi que dans cette inspiration qui est aussi une direction imposée. En une lettre de Mme de Caillavet à son fils Gaston, on lit cette phrase assez troublante : « Je ne sais où tu as trouvé que mon style ressemble à celui de France, je ne puis m'en fâcher, mais je n'y vois nul rapport. J'écrivais comme j'écris bien avant de connaître l'auteur de *Paphnuce*. » C'est cette fraternité d'écriture qui permettait à Mme de Caillavet de seconder France dans son travail. A l'occasion, écrit Mme Pouquet, il la jugeait digne de penser et d'écrire sous son nom, et il la jugeait digne encore de glisser, parfois, dans son œuvre, quelques phrases ou quelques idées. Elle était même toujours disposée à écrire les trente ou quarante pages qui manquaient à un volume pour qu'il pût paraître. Au cours du voyage en Italie pour l'élaboration de *La Terre des Morts*, qui devait devenir *le Lys Rouge*, Mme de Caillavet conduit la promenade et la direction du roman : « Il faudra qu'une des scènes se passe là. » Elle prenait en outre inlassablement des notes sur des bouts de papier : « Elle en bourrait son petit sac, d'abord, puis les poches de France, «ce serait tellement dommage de perdre cette idée, ou cette indication.» Mais son rôle, comme le note Mme Pouquet, a été à la fois plus humble et plus vaste. Elle a été avant tout une merveilleuse stimulatrice de son génie, en apportant des matériaux neufs à son érudition, de nouveaux thèmes à ses méditations, et en l'arrachant à son rêve pour l'obliger à créer.

Elle possédait les littératures étrangères, qu'elle connaissait parfaitement, et suggérait à France des sujets de contes ou d'articles. Elle traduisait tout ce qui semblait devoir l'intéresser. Dans ses innombrables traductions, France a glané de-ci, de-là, une idée, un détail pittoresque, un renseignement utile. Elle passait de longues heures dans les bibliothèques, même en voyage, mais n'y cherchait que ce qui pouvait piquer la curiosité de son ami. Elle n'avait qu'un but, l'œuvre et la gloire de France. Elle notait sans se lasser tout ce que le maître exprimait au cours de ses bavardages et de ses flâneries, et formait ainsi des dossiers considérables dans lesquels ensuite il puisait. Elle a, grâce à cet acharnement méthodique, sauvé de l'oubli une part impor-

tante de la pensée de France, qui sans cela se serait évanouie et que dans sa négligence il n'aurait jamais écrite.

Elle apportait de l'érudition à l'érudition, mais ce dont il faut surtout lui être reconnaissant, c'est moins de ce travail de fourmi butineuse de brin de paille, que d'avoir fait de France paresseux un laborieux : « Elle lui a donné l'habitude et presque le goût d'écrire », note M. Hovelaque. Et France avouait lui-même : « Sans Mme de Caillavet, je n'aurais rien fait. » Peut-être aimait-elle la gloire pour lui, et lui l'aima-t-il pour elle. Et puis, plus que les hommes, surtout plus que les hommes de génie, les femmes ont le sens de la réalisation, et pour elles, le succès est le seul critérium du talent. Ayant entrepris la carrière et la gloire de France, elle voulut le conduire jusqu'aux suprêmes consécrations officielles et abusa même de son autorité morale pour lui imposer des convictions politiques, ce qui est vraiment humiliant pour un philosophe. Il y a encore dans cette « exploitation méthodique » d'un grand écrivain une sorte de vanité de salon ; c'est contre Mme de Loynes que Mme de Caillavet monopolise le génie de France. Mme de Loynes lui opposait son Jules Lemaître, qu'elle lui avait chipé, après avoir essayé d'attacher France à son salon. Telle est la cuisine bourgeoise de la gloire. Et sans doute pour ces adroites entremetteuses de renommée, leur bonheur est moins dans une communion quotidienne avec une pensée de qualité que dans l'orgueil d'avoir enlevé cet ornement spirituel à une autre salonnière. Mais il faut que le Maître paie ces soins et ces bienfaits en faisant la parade et qu'il attire du monde à la comédie ; il faut qu'il parle et qu'il éblouisse les abonnés par l'originalité de ses idées et de ses paradoxes. Mais ce joug finit par peser au vieux maître : « il s'impatientait, son caractère devenait difficile, il s'irritait à la moindre contradiction ». L'intimité des deux amis était troublée par des « discussions, des exigences, des caprices de France, auxquels répondaient souvent des larmes de Mme Arman ». C'est que France, arrivé à la fin d'une si laborieuse et glorieuse carrière, sentait profondément la vanité de cette gloire à laquelle il avait sacrifié le plaisir et l'amour.

Nous le retrouvons dans le livre de M. J.-J. Brousson, *Anatole France en pantoufles*, essayant de réparer l'irréparable oubli et consacrant ses dernières ardeurs au culte de Vénus. Il avait com-

pris aussi qu'il y a peut-être plus de vérité dans la notation de ses propres sensations et sentiments que dans l'élaboration artistique et factice d'ouvrages où revit l'illusion d'un passé insaisissable. Il regrettait de n'avoir pas été le Stendhal de son temps. Il y a cette amertume dans cette réaction tardive contre l'exploitation méthodique de Mme de Caillavet. Le vrai France reparaît, celui de sa jeunesse, qui se faisait d'une paresse curieuse de tout une philosophie.

Mme Pouquet écrit mélancoliquement, à propos des dernières années désillusionnées de Mme de Caillavet :

C'est elle qui forgea cette gloire, qui, au lieu d'illuminer leur vieillesse et leur affection, comme c'eût été justice, amena des impatiences, des querelles et de cruels chagrins pour la pauvre femme.

Mais il n'y a pas de justice en ce monde, et il n'y a guère entre les êtres qui s'aiment que d'heureux malentendus qui s'harmonisent comme ils peuvent. Mais peut-être aussi ne réalise-t-on dans la vie que ce pour quoi on n'est pas doué.

§

M. Louis Morpeau nous donne, en son **Anthologie d'un siècle de Poésie haïtienne** (1817-1925), comme un prolongement lointain de la poésie française. Le français est demeuré la langue officielle et littéraire d'Haïti. Le français, cette langue que nous ont léguée, écrit M. Morpeau, deux siècles de domination française « et que cent ans de commerce intellectuel intime avec l'ancienne métropole ont permis à plusieurs de nous de posséder à fond, ...cette langue dont dérive notre dialecte créole ». Pour bien comprendre cette littérature haïtienne, aussi bien celle d'expression française que celle d'expression créole, il faut suivre, dans l'étude que lui consacre M. Morpeau, la lente évolution de la race haïtienne, mélange d'africanisme, d'américanisme et de gallicisme. Mais une poésie vivante est faite de cette nostalgie des races qui recréent leur atmosphère dans le rythme de leur poésie. Les noirs n'avaient été longtemps à Saint-Domingue, écrit M. Morpeau, que des « multitudes déracinées ». En eux, ajoute-t-il, se conservait, ineffaçable, l'image de la patrie (de l'Afrique) absente. « Ils se tuaient souvent dans la croyance qu'ils étaient d'y retourner après leur mort. » C'est cette angoisse longtemps contenue qui a surgi en poésie, comme d'une source souterraine,

de l'âme créole. Mais la poésie haïtienne d'expression créole n'est pas aussi riche que la poésie d'expression française (1). Cette dernière suit depuis 1817 les fluctuations de notre poésie, jusqu'au symbolisme et au vers libre. Mais ce sont bien leurs émois personnels que chantent ces poètes des tropiques, ce sont leurs paysages qu'ils caressent de leurs rythmes, et nous décrivent avec une sobriété de couleur peut-être parfois un peu trop Ile-de-France.

§

Dans un petit essai sur **Le Roman colonial**, MM. Marius-Ary Leblond étudient l'évolution de notre littérature coloniale depuis Loti jusqu'à *Batouala*. C'est par la littérature coloniale, concluent-ils, que « la France peut enfin approfondir et réaliser l'humanisme qu'elle poursuit depuis le XVIe siècle ». Jusqu'ici il n'était pour elle « qu'une doctrine et une intuition, d'ordre quasi métaphysique ; la littérature coloniale d'aujourd'hui prend enfin connaissance intime de l'homme dans la variété de ses races ». Par la littérature coloniale, « la France et sa littérature prennent conscience de leur puissance mondiale, le sentiment de la fécondité qui s'épuisait lui est rendu. ». Mais la vraie littérature coloniale sera celle qui nous viendra des colonies elles-mêmes, non plus reflet, mais expression directe des races.

§

La Terre voluptueuse, de M. François Berthault, est un livre voluptueux où l'auteur, en une langue d'une grande richesse et d'une chaude sensualité, a tenté de noter les plus insaisissables couleurs et mouvements de la lumière, associées aux mouvements de sa sensibilité. Un chapitre de ce livre s'intitule, en effet : *Essais sur la lumière*, et ce sont des notations de peintre réalisées en la langue d'un bel écrivain. Cet album de la terre voluptueuse est plus qu'une promesse, et selon le mot de Fernand Mazade dans sa préface au volume, M. François Berthault « possède un sens à la fois profond, exquis et hagard de la nature, de sa splendeur, de sa force, de son mystère ». Et il l'a regardée avec des yeux personnels.

JEAN DE GOURMONT.

(1) Elle attend son Mistral, écrit M. Morpeau.

LES POÈMES

Jules Romains : *La Vie Unanime*, « Nouvelle Revue Française ». — André Salmon : *Créances, 1905-1910*, « Nouvelle Revue Française ». — Rainer-Maria Rilke : *Vergers, suivis des Quatrains Valaisans*, « Nouvelle Revue Française ».

L'effet que produisit, lorsqu'elle parut une première fois, **La Vie Unanime**, fut très grand. En dépit de parentés visibles avec des poètes français, étrangers, anciens, avec des écrivains puissants comme parfois Zola, de penseurs, entre lesquels les critiques se plaisaient à citer Emile Durkheim, on sentait en M. Jules Romains l'essor confus encore d'une force, d'une personnalité nouvelle. Aujourd'hui cet ouvrage de début, il le réédite, et on perçoit mieux, à le relire après quelque vingt ans, ce qui en constitue la nouveauté et la valeur originale. Je ne suivrai pas l'auteur qui s'amuse, dans la préface écrite pour la présente édition, à discuter le bien-fondé des rapprochements établis par certains entre ce livre qui venait de paraître et plusieurs autres. M. Romains affirme sa stupeur d'avoir entendu établir sur son esprit l'influence évidente d'auteurs qu'il ne connaissait pas, mais qui, depuis, lui ont inspiré une saine admiration ; par contre, il se dit encore surpris qu'on n'ait attesté ni Victor Hugo, ni Gœthe, ni Lucrèce, ni Homère lui-même. Il doit avoir raison, bien que, quoiqu'il en pense, cela importe fort peu. Les critiques n'ont point pour mission, comme on se plaît à le répéter légèrement, de juger ; eux-mêmes se laissent trop aisément prendre à cette dangereuse illusion. Ils signalent simplement et élucident les motifs que le lecteur peut avoir d'aimer un livre, ou de l'aimer moins. Sauf au cas où l'influence d'un homme sur un autre a abouti au désastre de contrarier, de fausser, d'écraser sa pensée ou de dénaturer ses facultés d'expression, — et alors le critique a pour devoir de regretter cette emprise, de souhaiter qu'elle puisse être rejetée, d'avertir et d'éclairer la victime ou le martyr, — dans toutes les hypothèses différentes, on ne saurait blâmer non plus le critique qui établit des relations d'une œuvre nouvelle avec ses aînées, quel qu'en soit l'auteur. Affirmer un ascendant voulu, accepté, ou peut-être insconsciemment subi, mais persistant, sans doute est-ce s'aventurer en une fondrière ; néanmoins, M. Romains néglige de tenir compte des possibilités d'influence qui, ne provenant pas effectivement de la lecture ou de l'étude qu'on n'a pas faite d'un auteur, propage la marque de cet

auteur, parce que ses idées, ses théories, sa manière de chanter la vie ont imprégné l'air autour des cerveaux pensants, parce qu'elles se sont fondues en l'atmosphère. Il n'est point inconcevable qu'un cerveau philosophique comme est celui de M. Romains se soit imbibé de connaissances particulières à l'heure où lui-même se cherchait et se développait, avant de les avoir consciemment acquises et amalgamées à son savoir.

Quoi qu'il en soit, l'ambition de M. Romains est noble et très haute, et la réalisation a répondu à son désir. Il a créé, non tant avec la notion abstraite de *l'unanimisme* dont il s'enorgueillit que par ses poèmes de vision ample, une façon nouvelle ou spéciale d'envisager le monde qui nous entoure. Certes, dans Hugo à qui il rend hommage, chez certains, Verhaeren dont il semble disposé à restreindre l'empreinte sur sa formation, dans Walt Whitman qu'il n'avait pas lu, cette conception germait plus ou moins puissamment. Mais seul M. Romains porte en lui l'audace de construire tout un système avec ce qui n'était auparavant que perceptions heureuses, mais momentanées. Aussi M. Jules Romains a-t-il composé son livre de poèmes — dont chacun est un poème véritable et souvent émouvant — à la manière d'un traité de philosophie. Chez lui, l'idée, dans sa forme la plus nue, la plus simple, s'énonce tout d'abord, comme ingénue et dépourvue presque de conséquences. Et pourtant, voici un détail qui s'affirme, qui grandit et qui soudain en enveloppe plusieurs tant en elle, la spontanée d'apparence et la conductrice secrète, qu'en les plus proches et celles qui y touchent et d'entre elles elle se propage, gagne bien loin, se renforce, s'universalise, en dépit des obstacles et des oppositions qu'on croirait devoir entraver ses progrès. Le poète philosophe les envisage plein d'équité, en fait le tour, en réduit peu à peu le hérissement hostile et finit par les incorporer, par les englober, par en nourrir le suc même de sa théorie. La marche est curieuse, amusante à suivre en son évolution sans cesse raisonnée, mais elle étonne (elle détonne !) chez un poète, chez un artiste. C'est pourtant la caractéristique de l'art né avec le siècle, littérature, peinture, peut-être musique, d'illustrer des théories, plutôt que de se prêter naïvement par des œuvres non préconçues à l'édification purement gratuite de théories, et pour ou contre elles.

On ne saurait lire — ni, avec une joie certaine, relire — *la Vie*

Unanime, sans être troublé, angoissé de problèmes divers. Philosophe ? Poète ? M. Jules Romains, philosophe et poète, est un des poètes les plus vrais de sa génération. La place manque ici, simplement, à la discussion de son système ; il vaudrait qu'on lui consacrât une étude approfondie. Ici, ce n'est qu'une note.

M. André Salmon réunit en un volume les trois volumes de ses débuts, sous le titre général : **Créances (1905-1910)** : *les Clés ardentes* (titre qui, en 1905, ne s'appliquait qu'à une des parties du recueil *Poèmes*), *les Féeries, le Calumet. Créances* : pourquoi *Créances* ? La Muse reçoit son dû, et, à mon avis, au delà des meilleures espérances. M. Salmon, dès les débuts, se montra décisif et très original poète. Il serait inconcevable, parce que, sans doute, on peut, dans ses vers les plus anciens marquer la trace, mais combien fondue en sa personnalité, de telles ou telles influences, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Moréas, Laforgue au premier rang sans doute avec encore Paul Fort, il serait inconcevable de ne reconnaître chez lui le don prodigieux, impeccable, du rythme, d'un rythme entraînant, incessant, varié à l'infini sans jamais défaillir, et cette étourdissante sûreté d'une fantaisie inépuisable, alimentée à toutes les sources vivantes, selon la rencontre des occasions quotidiennes ou des lectures passionnées. Si nous vivions en un siècle où les valeurs littéraires étaient pesées et reconnues, on estimerait que M. Salmon possède non moins d'humour — et du goût le plus délicat — que les plus réputés humouristes, et suivant les occurrences un élan lyrique d'enthousiasme contenu et fervent, une force étrange d'amour amer et nostalgique, une faculté imaginative prodigieuse où il mêle à son gré les évocations réelles et les visions de sa fièvre ou de son rêve.

Il appelle, avec une nuance attendrie, les vers ici recueillis des vers d'extrême jeunesse. Soit ! Mais de quelle jeunesse ardente, sincère, neuve et splendide ! Il attache une importance plus grande à ces poèmes épiques qu'il écrivit plus récemment et dont il nous promet le recueil prochain. Ce que j'en connais n'est certes pas pour lui donner tort, encore qu'il y semble conférer la valeur, non d'une naturelle et indispensable évolution de sa forme, de sa pensée lyriques, mais d'une « révolution poétique ». Là, je le crains, M. Salmon se paye de mots qui ne signifient pas grand' chose. Il a raison d'être aujourd'hui ce qu'il est, je veux dire un

grand poète ; mais il n'était pas moins un grand poète précédemment. Il n'y a pas eu besoin de révolution pour que, changeant de thèmes ou de méthodes, le grand poète d'hier demeurât le grand poète d'à présent et, nous y comptons, de demain. Il ne suffit pas d'une attitude ou de l'attention portée sur des événements de l'existence sociale ou réelle pour qu'on puisse l'admirer, mais, sur quelque terrain qu'il lui eût convenu de poser le pied, lui-même n'aurait pu être que ce qu'il est, et c'est pourquoi nous l'admirons.

Né, si je ne me trompe, à Prague ou, du moins, en Tchécoslovaquie, M. Rainer-Maria Rilke, que je me souviens avoir entrevu autrefois dans l'atelier de Rodin (l'actuel Musée Rodin) et sans doute aussi, chez notre grand ami Emile Verhaeren, à Saint-Cloud, est, depuis des années déjà, un des poètes de langue allemande les plus célèbres du moment. Il était porté au « livre des heures » que, à une minute précise, cet exquis poète, qui aime habiter Paris et qui n'ignore aucune particularité de notre langage, écrirait en français de petits poèmes d'impressions d'une fraîcheur très délicate et vraiment charmants. **Vergers, suivis des Quatrains Valaisans**, tel est le titre de son recueil :

> Peut-être que, si j'ai osé t'écrire,
> langue prêtée, c'était pour employer
> ce nom rustique dont l'unique empire
> me tourmentait depuis toujours : Verger.
>
> . . . .
>
> Nom clair qui cache le printemps antique,
> Tout aussi plein que transparent,
> et qui dans ses syllabes symétriques
> redouble tout et devient abondant.

Collection d'images fines et renfermées, il n'est pas jusqu'à certaines maladresses ou flottements d'expressions, justes toujours, mais moins fermes (la fin, par exemple, de ce cygne qui « avance sur l'eau, tout entouré de lui-même »...) qui ne vivifient le prestige de ces jolis, de ces imprévus poèmes qu'un grand poète de langue étrangère s'est plu, par amour du mot délicieux *Verger*, à faire chanter en français.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Paul Bourget : *Le danseur mondain*, Plon. — Henri de Régnier : *L'escapade*, Mercure de France. — Lucien Romier : *L'homme blessé*, Bernard Grasset. — Marcel Rouff : *Guinoiseau ou le moyen de ne pas parvenir*, Stock. — Henri Bordeaux : *Les jeux dangereux*, Plon. — Charles-Maurice Chenu : *Le tendre écart*, Albin-Michel.

Le danseur mondain, par Paul Bourget. Tandis que la plupart des écrivains dont la réputation était établie à la veille de la guerre se sont efforcés, depuis la paix, de se renouveler, pour se mettre au ton du jour, et ont plus ou moins fait violence à leur manière afin de disputer la faveur du public à une jeunesse dont l'impétueux élan les avait par trop distancés, M. Paul Bourget est resté rigoureusement fidèle à lui-même. Sans crainte de paraître démodé, il a continué de poursuivre la courbe de sa pensée, ou, comme il l'a dit, de « reconstruire tout l'appareil des vérités françaises » autour des idées directrices qu'il avait reçues de ses aînés, et notamment d'Hippolyte Taine. Convaincu qu'il n'y a pas pour l'écrivain de rôle supérieur à celui de déterminer « les grandes lois de la santé nationale », c'est en savant plus qu'en artiste qu'il a fait de « la psychologie vivante » selon la formule de son maître, et étudié la formation ou la déformation des âmes sous l'influence de l'éducation et, comme disait encore Taine « du milieu et du moment ». Nul doute, d'autre part, qu'animé d'un esprit d'apostolat analogue à celui de Dumas fils, il n'ait emprunté à ce dramaturge quelques-uns de ses procédés, et qu'il n'ait, comme celui-ci son théâtre, peuplé son œuvre romanesque de raisonneurs qu'il chargeait de tâter le pouls de son époque, et d'en diagnostiquer les maladies. Les études médicales et psychiatriques qu'il a faites — plus particulièrement durant ces vingt dernières années — n'ont pas laissé d'accentuer ses inclinations doctorales, et de fortifier ses tendances systématiques. A cet égard, le personnage est typique qu'il place dans ce nouveau roman au centre même de son action, et qu'il charge non seulement d'en dégager le sens, mais d'en débrouiller les fils, à la foi sur le plan moral et sur le plan matériel... Je ne résumerai pas cette action complexe, et fort dramatique d'ailleurs, à laquelle on ne peut reprocher que d'établir un parallélisme par trop rigoureux entre la situation de deux jeunes gens, amenés à commettre la même faute, dans les mêmes circonstances, à cause du désordre de conscience consécutif à la guerre. Elle repose sur

une observation très juste, mais on sent que M. Paul Bourget ne l'a conçue que pour illustrer cette observation, à laquelle il n'a pas craint, quitte à recourir à l'arbitraire, de donner l'apparence d'une thèse. Aussi bien, faut-il en prendre son parti : l'auteur du *Disciple* se préoccupe moins de créer des êtres pour les abandonner à eux-mêmes, comme faisait Balzac dont il admire et comprend si bien le génie, que d'animer des entités qu'il enveloppe un peu lourdement d'humanité ou revêt de traits psychologiques, vrais en eux-mêmes, mais parasitaires. Son obstination même dans ses défauts atteste, d'ailleurs, la puissance réelle de son originalité, et l'on ne peut nier que cet essayiste et ce moraliste n'ait réussi à se créer un monde à lui, où il évolue avec une imposante assurance. Il possède, en outre, à fond, à une époque où l'on en fait ridiculement fi, la technique du roman, et c'est, indépendamment des qualités d'analyse admirables qu'elles révèlent, la science constructive que l'on y reconnaît qui assurera la durée à ses œuvres d'imagination.

L'escapade, par Henri de Régnier. Ce titre est ironique, qui feint de traiter comme une vétille la fugue téméraire, aux conséquences tragiques, d'une jeune fille de dix-sept ou dix-huit ans... Anne-Claude de Fréval, née des amours de Luc-François de Chaumusy, gentilhomme crapuleusement paillard, et d'une femme galante, se prend, en effet, de passion soudaine pour un chef de brigands, le capitaine Cent Visages, qui assaillit, à la tête de sa troupe, la voiture dans laquelle elle se rendait chez son oncle, M. de Verdelot. Elle ignore ses origines, et son degré de parenté avec ce dernier, un maniaque qui vit dans son château des Espignolles, loin du monde et des femmes dont il a horreur ; mais son sang parle pour elle, et c'est un instinct plus fort que toute prudence et tout raisonnement qui l'entraîne vers le héros suspect, entrevu un soir, au milieu d'une scène violente, à la clarté de la lune ou à la flamme des pistolets, et la fait l'aller chercher jusque dans son repaire pour se donner à lui. Il la déçoit en se révélant une brute ivrogne sous ses dehors chevaleresques. Par fidélité au rêve qu'elle a, en secret, caressé dans sa solitude altière, elle le poignarde, cependant, pour le soustraire à une mort ignominieuse, et reprend place auprès de M. de Verdelot sans qu'il soit jamais question de son aventure... C'est un caractère, et M. Henri de Régnier a paré son romanesque de mys-

tère et de poésie. Il a surtout admirablement réussi à l'envelopper de cette atmosphère du XVIIIe siècle dont il éprouve si profondément le charme, et telle est la raison pourquoi l'épisode qu'il nous raconte prend un air de véracité, en dépit des circonstances exceptionnelles qui l'entourent. Rien de plus pittoresque, avec ses détails d'un sentiment pré-romantique, que le décor de campagne où évoluent ses personnages, et rien de plus spirituel aussi que le choix des traits qui individualisent lesdits personnages. Ils incarnent tous les types de la comédie, du roman et des mémoires de l'époque, et les lettres, en particulier, que la marquise de Morambert écrit à M. de Verdelot, son beau-frère, sont d'une bien réjouissante saveur. Avouerai-je qu'il m'a semblé que M. Henri de Régnier usait, parfois de moyens un peu conventionnels pour établir ou préparer certaines situations et, notamment, qu'il faisait Jean-François Ducordal, dit le chevalier de Brège, dit le capitaine Cent Visages, évoquer son passé de façon assez peu vraisemblable dans le château de la Haute-Motte où il trouve la mort? Mais ces négligences mêmes d'un écrivain de race, ont de l'allure, je ne sais quoi de dédaigneux et d'impertinent, et elles ne me choquent pas ici comme elles pourraient me choquer autre part.

L'Homme blessé, par Lucien Romier. Pour ne pas aliéner sa liberté, pouvoir continuer de vivre une vie aventureuse, le danseur mondain de M. Paul Bourget refusait d'épouser une charmante jeune fille et de se faire, comme on dit, une situation honorable. C'est qu'il n'avait pas « servi » en combattant, selon la profonde remarque de l'auteur du *Disciple*, mais couru seulement des risques et lâché la bride à ses instincts... Georges d'Ollières, « l'homme blessé » de M. Romier, n'est pas moins incapable que lui de reprendre fermement pied dans l'existence, après la secousse qui l'en a avec tant de violence arraché. Toutefois il souffre moins de rentrer dans l'ordre qu'il n'est tourmenté d'une inquiétude et obsédé d'un regret. Sa santé précaire contribue à l'entretenir dans un état douloureux d'instabilité, et il ne peut oublier les rêves qu'il caressait avant la guerre, l'ami fraternel qu'elle lui a ravi. Sa nostalgie ressemble à celle du Chéri de Mme Colette, et il est à peu près aussi aboulique que le héros d'*En joue* ! de M. Philippe Soupault. Nul doute que notre temps dont M. Romier a tenté, comme on sait, une *explication*, n'ait

créé parmi les intellectuels ce type de désaxé ou d'inadapté. D'Ollières, qu'on voit passer de l'archéologie, qu'il étudiait en 1914, à la banque, puis, après une vaine tentative de vie rurale dans ses terres de Bourgogne, partir pour l'Italie et s'y adonner à la peinture, ne laisse pas d'avoir tous les caractères du *passéiste* qui, au rebours du *futuriste* — lequel a trouvé un magnifique champ d'exploitation dans notre monde, bouleversé et renouvelé — cherche à se raccrocher à ses anciennes certitudes et ne peut se consoler de la perte de ce qu'il aimait. Particularité significative : c'est en quelque sorte en se substituant à son ami que Georges d'Ollières se prend d'une passion jalouse pour la veuve de celui-ci ; et il suffit que, remariée avec un artiste suisse, il la sente sur le point de se donner à lui pour qu'il la repousse avec horreur... M. Romier a su communiquer, à son récit, haletant et saccadé, quelque chose de la nervosité morbide de son personnage, et il a fort expressivement esquissé un tableau de la société d'après-guerre. A côté du brasseur d'affaires, aussi vite ruiné qu'il s'est enrichi, il a même évoqué, pour plus d'exactitude, sous les traits d'un camarade d'Ollières, la physionomie de l'éditeur de luxe qu'on n'avait encore vu figurer, que je sache, dans aucun roman, et s'il ne révèle pas un tempérament d'écrivain romanesque, il témoigne, avec de fines qualités d'observation, d'une grande intelligence.

Guinoiseau ou le moyen de ne pas parvenir, par Marcel Rouff. Les lecteurs du *Mercure* retrouveront avec plaisir en volume les pages, pleines de philosophie et d'humour, dans lesquelles M. Marcel Rouff a fait, en même temps que le récit d'une existence extravagante, le tableau d'une époque, celle qui a immédiatement précédé la guerre. Les mœurs ont bien changé, en vingt-cinq ans, et les mœurs dites littéraires non moins que les autres ! Celles de la décade où Verlaine, Moréas, La Jeunesse, Willy — j'en passe, sinon des meilleurs — s'attablaient au café devant des apéritifs divers dont l'absinthe était reine, valaient-elles mieux que les nôtres ? C'est une question qu'on peut prendre plaisir à poser, mais par laquelle on risque de se voir, à son tour, poser un lapin, pour parler comme Guinoiseau. Toutefois, le sous-titre que M. Marcel Rouff a donné à son amusant volume marque de façon très nette en quoi la présente génération diffère de son aînée. Elle a le sens des réalités, et lors même qu'elle

se révèle en proie à un nouveau « mal du siècle », tandis que celle de Guinoiseau promenait avec nonchalance ses doutes intellectuels dans un bohémianisme sentimental, c'est — comme le mercure dans la colonne de verre du thermomètre — dans le rigide souci des exigences sociales qu'elle se livre au jeu des exaltations et des dépressions. M. Marcel Rouff, qui a une verve abondante et grasse, a écrit mieux qu'une fantaisie : un livre d'observation profonde et qui retient le moraliste.

Les jeux dangereux, par Henry Bordeaux. Au nombre des écrivains que l'on a vus, comme je le disais, essayer, depuis l'armistice, de rajeunir leur manière, il faut assurément ranger M. Henry Bordeaux, qui poursuit aujourd'hui l'effort de renouvellement qu'il avait commencé avec *Yamilé sous les Cèdres*, et *la Chartreuse du Reposoir*. Il entre dans le phénomène qui pousse à écrire d'une certaine manière les hommes d'une même génération, une part d'inconscient mimétisme auquel ne saurait suppléer la singerie la plus adroite. Aussi, sauf pour de très rares esprits ayant conservé de la jeunesse le don spontané d'imitation, les auteurs, formés à l'école du siècle dernier, qui tentent d'accommoder leur style à celui du jour, y réussissent-ils aussi mal que les vieux beaux à attraper l'allure de nos éphèbes, en dépit de la coupe de leurs vêtements. Les provinciaux seuls pourraient s'y tromper... Cette fois, c'est en empruntant à la psychologie britannique du temps de l'époque victorienne des éléments de pittoresque, et en dessinant, dans le décor des Alpes de Savoie, la figure d'un professeur oxfordien, disciple de Ruskin, que M. Henry Bordeaux s'est dégagé de ses thèmes habituels pour composer une fantaisie. Il n'est parvenu qu'à créer une œuvre un peu lourde dans son ensemble, quoique sans grande solidité, mais qui contient des morceaux brillants. L'ironie, toutefois, ne laisse pas d'être de haut goût qui lui fait mettre, dans la bouche de son professeur idéaliste, les paroles qui jettent le trouble dans le cœur d'innocents sportifs et les incitent à rechercher d'autres amusements que ceux du bob et du ski. Enfin, il y a quelque courage de la part de ce ferme traditionaliste à faire prêcher la sagesse, sinon la vertu, par une jeune fille éprise d'un quinquagénaire marié, et sur lequel elle exerce une douce violence pour le détourner de son devoir, surtout quand on songe que cette jeune fille est française...

Le tendre écart, par Charles-Maurice Chenu. Huguette Clermont, qui vit solitaire, rencontre un jour, dans le train, un jeune homme sympathique et s'en éprend. Visite de Brive ; voyage en Corse... Hélas ! le jeune homme sympathique a un père, et comme ce père ne plaisante pas, il abandonne Huguette Clermont. Mais un brave homme la tire fort à propos de ce mauvais pas, sans ignorer l'erreur ou la faute qu'elle a commise, ce qui déjoue les tentatives de chantage d'un vilain monsieur... Elle sera heureuse. L'histoire n'est point neuve. Mais M. Chenu conte agréablement, avec esprit, avec sentiment, dans une jolie langue.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Music-Halls. — Jazz's-band. Noirs. — Joséphine Baker aux Folies-Bergères.

Les étranges et paradoxales extravagances qui ont pénétré les **Music-Halls** et les salles de danse, et notamment dans la musique furieusement extraordinaire et déchirante, furent et sont comme un contre-coup, proportionnellement forcené, du crépitement des mitrailleuses, du bruit et des éclairs des canons, et des voix félines ou sifflantes des projectiles. Haineuses et caressantes chansons des cruelles sirènes du Styx qui ont aboli, pour longtemps, aux oreilles des hommes, le goût, d'ailleurs misérable, du lénitif. Phonétique de mort, elles ont aussi pénétré et ensorcelé les jouissances.

L'ébranlement nerveux que les conditions de la guerre ont laissé aux survivants comporterait qu'il leur fallût de nouveaux éléments, de nouveaux dispositifs pour leurs plaisirs, pour leurs émotions auditives, voire pour leur chorégraphie. Ce vieux chant, *la Marseillaise*, a pris place, définitivement, dans le musée des œuvres révolutionnaires du passé, auprès de notre sobre et puissant *Chant du départ* et de la panique, dansante et vindicative *Carmagnole*.

Ceux qui se sont élevés contre l'éruption dionysiaque, qu'a produite le Temps que nous venons de vivre, n'ont pas compris et son impératif et sa légitimité. Prodromes d'une époque où (la sauvagerie ne pouvant indéfiniment subsister) la morale traditionnelle et ses restrictions seront néanmoins balayées, remplacées — il se peut — dans leur rôle modérateur, par les sports et par l'hygiène.

La musique populaire et la danse ont toujours été les véhicules des exaltations des citoyens, les témoignages de l'ébranlement de l'époque. Autrefois c'etait la rue qui en était le décor, et maintenant — sauf au 14 juillet — cela se mène aux Music-Halls et aux dancings. La chanson est morte, ou, pour le moins, fort subordonnée aux debats des orchestres et des corps; car les paroles ne trompent plus les désirs ni la nostalgie de personne. Un torrent impétueux a trop bouleversé pour que l'esprit populaire pût attacher une spéculation spirituelle et verbale quelconque à sa considération des évéaements qui le dépassent, ni aux échos qu'il en supporte, ni aux déchaînements instinctifs qu'il y oppose. Simplement il est sujet, alors, des manifestations élémentaires, des naïvetés et des ivresses animales.

La détente nerveuse générale ne pouvait s'accomplir que selon des truchements éperdus, forcenés ; et c'est pourquoi les Music-Halls, les concerts, les dancings, les salons, se sont remplis de créatures s'offrant, nues, demi-nues et rutilantes, fouettées par une musique révoltante, fulgurante, nihiliste, instinctive et puérile. Trouvaille venue d'Apollinaire, ce pénétrant précurseur et sorcier : on prit des nègres avec leurs instruments propres (la grande guitare nègre (benjo), et divers engins criards ou percutants, qui participent du mirlirton et du chaudron), on leur en fit de spéciaux aux sons vinaigrés et cantharidés; on les dressa à être plus singes qu'ils n'étaient, et on les déchaîna, dans le smoking du gentleman, au sifflet et à toute allure. On les lâcha, débridés, dans des orchestrations adéquates qui resteront, dans les annales de la musique, comme un coup de génie, écumé par la guerre, et extirpé, sous le fouet de la civilisation en folie, des obscures consciences animales des hommes noirs les mieux primitifs, et — selon nos âmes étrangement tourmentées — par leur truchement. Il fallait que le ressort humain des **Jazzs-band** fût assez loin de nous pour que, tout de même, nous restions secoués de ce que notre oreille de latins ait aussi la jouissance de s'en trouver, dans un agréable sarcasme, comme violentée, et déchirée, et brisée, ainsi qu'elle venait de l'être — chez les combattants — aux bruits mortels des lignes. Aujourd'hui cela devait être, dans l'actuelle répercussion dionysiaque, d'une hilarité sardonique profonde, chez les hommes, chez les femmes, remâchant la démence du temps qui venait de planter en eux

la griffe, l'impression du néant proche, familier, constant.

On ne se détourne pas, aussi facilement qu'il y paraît aux âmes simples, d'un tel long et grand retournement et labourage physique et moral tel que l'a supporté le monde, après une campagne et des massacres pareils. Telle fut la guerre et tels les jeux subséquents du cirque. La mainmise d'une obscure animalité reste sur le troupeau qui vient d'y être si furieusement replongé. C'est pourquoi nous considérons avec un autre sentiment ce que l'inerte, ou le pusillanime, maudit ou réprouve — méconnaît. Il y a un signe éloquent et nouveau dans ces bacchanales instrumentales ; dans les scènes ou chez les personnages qu'elles sont chargées d'éperonner. Ces dislocations solidaires de l'orchestre et des mimes sont généreuses, dans le sens de l'instinct et de l'opportunité éthique chez les sujets, puis, chez nous, elles excitent notre curiosité et notre réflexion.

En somme, le Jazz-band, c'est l'abdication de la musique dans son office d'instrument de la culture traditionnelle. Et cela au bénéfice d'un désordre virulent, serviteur des seuls instincts extirpés, à outrance et à cris, du train civilisé, et menés ainsi, à coup de cuivres, de caisses et de bois, selon leur ingénuité, leur sauvagerie, leur sensualité, par des **noirs**. Sur le sens artiste du nègre, vigoureusement mis en relief par Apollinaire, Gobineau déjà avait écrit : « *Le nègre est la créature humaine la plus énergiquement saisie par l'émotion artistique.* » Ailleurs Gobineau précise : « *Parmi tous les arts que la créature mélanienne préfère, la musique tient la première place, en tant qu'elle caresse son oreille par une succession de sons, et qu'elle ne demande rien à la partie pensante de son cerveau. Pour le nègre, la danse est, avec la musique, l'objet de la plus irrésistible passion. C'est parce que la sensualité est presque tout, sinon tout dans la danse* (1). »

Dans l'état triomphant des orchestres et des danses nègres, au cours de ces dernières années, une note noire culminante a récemment surgi : **La Baker**.

La Baker est un remarquable spécimen de la variété bronzée, une sorte de Vénus cuivrée : formes canoniques, — vigoureuses et élastiques. Dans la physionomie, une animalité gracieuse. Ses baisers ne doivent pas « enfanter le rêve ». Elle est très jeune :

(1) Gobineau : *Essai sur l'inégalité des races humaines.*

dix-huit ans ; mais les seins ne sont ni minces ni très rigides. C'est la race qui ordonne : la destinée des fruits sombres des femmes de l'Equateur est de mûrir et de fléchir prématurément. Au surplus, ici, quel marbre résisterait à un tel perpétuel ruissellement de secousses ?

Elle exécute — avec une originalité incontestable — des danses méthodiques, réglées. Néanmoins cela donne l'impression d'ébats capricieux, endiablés, luxurieux d'un être chaud, d'un être élémentaire qui gambade et bondit joyeusement, et qui lance de frénétiques provocations au mâle. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'on n'avait pas encore vu un tel débordement, une telle excentricité si bien menés sous un ressort et avec un frein instinctif aussi régents, un tel règlement, une telle logique intuitive dans le remue-ménage de l'ossature et de la musculature de la possédée; bref : une telle contorsion avec une telle contraction ; celle-là éperdument éclatante, celle-ci sourde, forte, cachée. Cette fille métallique réalise une sorte de classicisme épouvantable et attachant, dans une manière de chorégraphique damnation. L'effort de règlement mécanique réalisé par la Baker, parmi la pire agitation, cela marque le point culminant d'une recherche acharnée et instinctive qui, malgré les fureurs de ces dernières années. n'avait pas encore donné son excellence.

La Baker n'est pas identique dans tous ses numéros, au nombre de quatre. La position verticale n'est pas la plus usuelle. Plus fréquemment, l'arrière et l'avant-train forment un angle qui rappelle celui, forcé par le corsetage, des Parisiennes « fin de siècle », fin du dernier siècle. Sauf que celles-ci étaient imperturbablement embastionnées, tandis que, chez la Baker, c'est tensions, déclanchements, roulements, et joyeuse liberté. C'est toujours l'arrière qui s'agite furieusement; trépidation électrique qui s'apparente au violent *meneo del culo* des gitanes. Mais la partie antérieure du corps ne reste pas inactive, tandis que la partie supérieure mène un ébranlement vertical. L'ensemble, qui peut rappeler parfois la folie du pantin, est trop *bête* pour donner l'impression d'une marionnette.

Cette fille a le génie de la gouaille du corps par le corps même. Ses mouvements, d'une surprenante cadence, fortement originale, vont à l'encontre des mouvements traditionnels de la race. Ils chassent férocement ce que nous appelons « l'âme » ; ils chas-

sent aussi ce que nous appelons la volupté. Certes, le corps est agité comme dans le stupre, mais dans une moquerie si prononcée qu'il en est aussi vide que possible. Burlesque réplique au tango et à ses secrètes applications, le *Charleston*, dansé par la Baker, écume d'une intensité d'enfer. La diablesse se meut, dans sa musculature et dans son squelette avec, s'échappant de ce fond moteur, toute une gesticulation de flamme, où le mouvement vertical des épaules et du torse semble le pivot mobile du bassin, dont les infatigables roulements sont commandés par la volonté actionnante des pieds et des jambes, qui y déterminent le jeu de la même manière que font les baguettes sur la peau d'un tambour. A l'encontre de nos « pointes » académiques traditionnelles, ici, dans le *Charleston*, c'est une simple figure de séparation et de rapprochement des talons qui ordonne toute la machine supérieure, qui, toute cahotée, se rit, comme de jeux d'enfants, de nos antiques *polkas*, *mazurkas*, *scottishs*, *valses et quadrilles des lanciers*... Jadis on eût bonnement qualifié la Baker de danseuse excentrique, acrobatique ; aujourd'hui nous distinguons mieux l'originalité.

Elle nous montre et démontre son corps aussi généreusement, aussi nûment qu'on peut le désirer. Ses costumes ne pèsent guère : 1° une ceinture de bananes ; 2° une ceinture en filaments de soie ; 3° une ceinture en plumes vertes, avec un panache *item* au croupion ; 4° une ceinture en paillettes diamantées, entremêlée d'agréments bouffants *item* en forme de bananes. La banane a-t-elle un sens symbolique obscène ? Le lingham de certains *gris-gris* est-il ici rapporté ? N'en désespérons pas.

La Baker donne parfois l'impression d'un joli animal, par exemple lorsqu'elle se met à quatre pattes comme une guenon ; comme une gentille guenon, d'ailleurs point trop mordante. L'expression de son visage est peu suggestive. Sourire plutôt stéréotypé de la fille heureuse du succès et du gain. Il y paraît aussi — vraie ou factice — la joie animale de dépenser son ardeur. Quand, par moment, la contraction va jusqu'au rire, elle a une grimace agréablement simiesque, due notamment à la proéminence des mâchoires. Elle a l'air de s'ébattre heureuse pour son propre compte. Elle ne montre pas la moindre trace d'effort, de fatigue, malgré le déploiement d'énergie que doivent exiger ses performances. A un moment, elle pousse une série de joyeux

petits cris. Ou, du moins, je n'y ai distingué aucune parole, ni même aucun rapport avec la notation musicale. Mais c'était libre et charmant. Elle est accompagnée, non par un *Jazz*, mais par l'orchestre ordinaire. La partition ne comprend que très peu de *Jazz*. Et encore est-ce du *Jazz* ? Je n'ai perçu qu'une sorte de tympanon, accompagné par petite flûte, et par des *pizzicati* et des battements d'archets. Mais l'audition n'était que la seconde zone de mon attention. — Quand je me rappelle, me disait mon compagnon, qu'autrefois (vers 1870 ou 75) il y avait à cette même place Olivier Métra, le roi français de la valse et du quadrille !

En dehors de la Baker, je ne vois rien de particulier à signaler. Défilé perpétuel de danseuses en série, tantôt nues, tantôt pourvues — à moitié — des costumes les plus variés et les plus étincelants. Décors à effets, notamment *la forêt vierge*, *le parc de Versailles*. Jeux de lumière, etc. Enfin la pâture habituelle dans les grands music-halls. Les sketchs — évidemment intercalés dans le but d'amuser le tapis pendant les changements — les sketchs ne sont pas exagérément fastidieux.

Sur tout le marché de femmes nues qui est le paysage principal de la représentation : est-ce vraiment le procédé le plus efficace pour fouetter les sens ? En toutes choses de ce département, les « raffinés », et les brutes encore davantage, aiment que l'on laisse quelque chose à faire à leur imagination. Ils subissent peut-être mieux d'adroites suggestions que les pavés de l'exhibition totale, massive, insistante. Tout ceci n'est pas original, le lien est trop étroit avec les maisons de tolérance. A noter qu'aux *Folies-Bergères* on exhibe aussi des nudités masculines, sous prétexte de faunes ou d'athlètes, et certains à figure équivoque, ce qui donne à penser que cet appât n'est peut-être point exclusivement à l'adresse des spectatrices.

La salle était pleine. Public semblable à celui ordinaire des matinées ; sauf une abondance plus grande de touristes étrangers. Ce qui est peut-être dû, en partie, à la prédominance de cet élément, c'est le calme, le recueillement de cet immense public, à proposer comme modèle à celui des grands concerts. Est-ce que la concupiscence rend sidéré, figé ? Ou est-ce simplement la curiosité, l'ébahissement, la crainte de perdre quelque chose du spectacle ? Ou faut-il voir, dans cette expression collective, un rappel

de celle que l'on prête généralement à « une vache qui regarde passer un train » ?

ANDRÉ ROUVEYRE.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Henri Ghéon : *Le Comédien et la Grâce*, Plon-Nourrit. — Marc Elder : *La Farce des Tripe*, Eugène Figuière.

Chrétien fervent, M. Henri Ghéon, auteur dramatique, écrit, avec piété et non sans talent, des drames pour l'édification du « peuple fidèle ». Il a, pour les représenter devant un public de catéchumènes et de croyants, une compagnie de jeunes acteurs : Les Compagnons de Notre-Dame, en quoi l'on pourrait voir un rappel des Confrères de la Passion.

A propos de *Saint-Maurice ou l'Obéissance*, nous avons constaté, ici même, à quelles fâcheuses erreurs esthétiques aboutissaient, en fin de compte, tant d'heureuses conditions dont l'exclusive était le seul défaut.

Homme de foi ou non, un auteur dramatique peut demander aux fastes du Christianisme les sujet de l'œuvre qu'il se propose d'écrire. Que la foi l'anime et il lui sera plus aisé d'atteindre ou d'approcher la perfection artistique que si l'on s'en remet aux seules intuitions de son génie dramatique. De ceci *Polyeucte*, *Athalie* nous fournissent les preuves.

Ni Corneille, ni Racine n'écrivaient cependant pour l'édification du « peuple fidèle » ; c'est un soin qu'ils abandonnaient aux sermonnaires. Sans doute Racine, composant pour les demoiselles de Saint-Cyr, avait à se préoccuper de la qualité de ses interprètes ; mais cela ne pouvait influer que sur le choix de son sujet.

Quant à son public, n'était-il pas le même, au nombre près, qu'il applaudisse avec le Roi la pompeuse représentation d'*Esther*, celle tout intime d'*Athalie*, ou qu'il siffle celle ordinaire de *Phèdre*?

Or, dans la préface explicative de **Le Comédien et la Grâce**, l'auteur nous confie que cette œuvre a été, par lui, « réservée à la scène d'un grand théâtre, qu'elle s'adresse à un public non spécifiquement chrétien ». Cela ne signifie point qu'il renonce à son effort de propagande religieuse par les moyens du théâtre, mais, bien au contraire, qu'il en étend la portée au peu-

ple infidèle. Et voici que l'ouvrage réalisé se trouve être de qualité supérieure.

« Il y a, dit Paul Valéry dans *Littérature*, deux écueils, deux manières de s'égarer et de périr : l'adaptation trop exacte du public ; la fidélité trop étroite à son propre système. »

Avec *Le Comédien et la Grâce* M. Ghéon évite l'un et l'autre de ces écueils. On l'y voit affranchi des conditions restrictives qu'il s'impose pour satisfaire un public qu'il veut populaire et chrétien et, dans le même temps, libéré des rigueurs d'un système où l'art dramatique est soumis uniquement à des fins confessionnelles.

L'Eau de Vie, *Le Pain*, qui sont ouvrages d'avant la conversion de l'auteur, procèdent du même souci de moralisation qui caractérise ceux postérieurs à cet événement : mais si les thèses morales du dramaturge symboliste se fondaient sur le rationalisme des vérités scientifiques, celles du dramaturge chrétien d'aujourd'hui reposent sur les vérités révélées des dogmes religieux. Et voici que, dans *Le Comédien et la Grâce*, l'auteur a joint à l'observation positive dont il faisait autrefois profession la réelle puissance de l'analyse de caractère, telle qu'elle fut pratiquée par les classiques. Sans rien renoncer des conquêtes dont l'art dramatique s'est enrichi depuis presque trois siècles, M. Ghéon obéit, dans son ouvrage, à la tradition des grands tragiques, et d'autant mieux qu'il n'hésite pas à reprendre, afin de le récrire à sa manière, un sujet traité par Rotrou dans une tragédie fameuse. M. Ghéon y fut déterminé par le propos de l'un de ses interprètes lui confiant qu'à un moment de son rôle il ne simulait point qu'il priait, mais priait réellement. Le mécanisme de cette substitution de la sincérité de l'acte à sa simulation n'est-il point celui de la conversion de saint Genest ? Mais, restait-il quelque chose à dire sur ce sujet après Rotrou ? Un scrupuleux examen de la tragédie de cet auteur convainc M. Ghéon, dont les arguments sont d'un critique avisé et sagace, et le voici qui reconstruit l'ouvrage manqué par celui qui fut un instant le rival de Corneille. Certes, sa réédification procède des principes mêmes du classicisme. Epurant l'œuvre de Rotrou de tout l'accessoire qui l'encombrait, il la réduit à l'essentiel : la conversion de saint Genest. De cette conversion le seul mécanisme moral nous est présenté dans une composition rigoureusement

soumise aux trois unités. Hors cela, qui est tout abstraction, l'écrivain obéit à son siècle. C'est à l'observation qu'il demande de lui fournir les moyens objectifs du renouvellement de son sujet. Il ne laisse point d'être classique en cela encore, mais intelligemment, c'est-à-dire non à la manière de ces poètes qui s'astreignent à l'imitation servile de nos auteurs classiques, mais en écrivain habile à étendre les pouvoirs esthétiques d'une formule.

A ces pouvoirs M. Ghéon a soumis, dans *Le Comédien et la Grâce*, les conditions même de l'art dramatique moderne. Son dialogue possède la vivante simplicité de celui du théâtre actuel ; mais bien que dépouillées de tous les artifices du style noble, ses répliques ne laissent pas de témoigner d'un souci tout classique de la syntaxe et du goût dont, sous prétexte de vérité, s'affranchissent les auteurs de nos jours, comme s'il n'y avait pas, en art, danger à confondre la vérité avec l'exactitude des apparences et, partant, à risquer d'obéir à l'imperfection de celles-ci. La composition de l'ouvrage, le mécanisme de ses mouvements, le développement de son action, la vérité des caractères, tout concourt à la parfaite évocation d'une part d'humanité et révèle l'observation judicieuse d'un milieu par un écrivain qui a vécu parmi les êtres et les choses dont il parle.

A l'héritage esthétique du classicisme l'auteur a joint les acquisitions des mouvements littéraires du dix-neuvième siècle. L'auteur chrétien de *Le Comédien et la Grâce* retrouve et use avec habileté, pour le plus grand profit de son œuvre, des qualités et des dons que révélèrent *Le Pain* et *L'Eau de Vie*. C'est au point même que le symboliste, l'incroyant de jadis et le chrétien d'aujourd'hui peuvent également accepter et expliquer la conversion de saint Genest. Effet de la grâce, dira celui-ci, action mystérieuse de la volonté divine, illuminant une âme ; simple phénomène d'auto-suggestion, décidera celui-là. Pour l'artiste qui raffine moins sur les causes et juge davantage des fonctions, des émotions subies, il considérera qu'il n'y a dans l'attitude de saint Genest pas davantage qu'une admirable identification d'un acteur avec la fiction d'un rôle dont la beauté l'exalte : Illumination, positivisme scientifique, transport artistique, voilà de quoi satisfaire toutes les consciences, toutes les intelligences, autant dire le public sans distinction aucune. Et nous ne sommes point surpris d'entendre, à certains moments, disputer de l'art du comédien et de

celui de l'écrivain dramatique. Ces répliques n'ont rien de doctrinal, nulle thèse n'y est controversée ; elles appartiennent naturellement à l'action dont elles marquent un état, indiquent une condition, et qui se développe parmi des comédiens, avec un comédien pour protagoniste. Ce qui y est dit est de tout temps, de celui de Dioclétien comme de celui de Corneille ou du nôtre, mais c'est à ce dernier que M. Ghéon a emprunté ses arguments aussi bien que la matière de sa pièce, et c'est ainsi qu'il a renouvelé l'œuvre de Rotrou. Ce renouvellement procède de la formule classique : rien n'y manque esthétiquement de ce qui constitue la beauté d'un poème tragique selon les principes du dix-septième siècle, mais rien n'y manque non plus des conditions de l'art dramatique moderne. Ainsi nous avons, dans : *Le Comédien et la Grâce*, un exemple de la synthèse qui peut être opérée esthétiquement, que l'on pressent être l'objet vers lequel, à travers la dissolution littéraire du moment, nous portent les recherches variées des écrivains. Ici, comme dans ces recherches, la connaissance manque du principe unitif qui ferait de cette synthèse le système esthétique susceptible d'assurer le triomphe d'un nouveau mouvement littéraire d'ampleur, de durée, d'éclat équivalents à ceux des grandes époques de l'histoire de notre littérature. L'ouvrage n'en demeure pas moins de qualité comme enseignement et comme témoignage, et on ne peut que souhaiter qu'il subisse l'épreuve de la représentation devant le public auquel l'auteur le destine.

Le ridicule de certaines tendances littéraires, les excès de certaines doctrines, voilà précisément ce que M. Marc Elder raille dans : **La Farce des Tripe.**

Si la substance de l'œuvre est toute moderne, c'est à Molière que l'auteur a surtout emprunté ses moyens de réalisation, mais au Molière du *Cocu imaginaire* ou de *M. de Pourceaugnac*. Quant à ses héros, ils viennent aussi de notre grand comique. M. Tripe n'est autre que M. Jourdain, bourgeois non plus gentilhomme, mais dilettante à la façon des nouveaux riches d'après guerre ; Mme Tripe, son épouse, est une Mme Jourdain fort dégénérée elle aussi. Par leur fille Marie, qui est piquée de la tarentule littéraire, l'œuvre s'apparente aux *Précieuses Ridicules*. Les personnages tirés de cette même pièce et qui entourent Mlle Tripe sont non moins transposés qu'elle-même et que ses père et mère.

Tout ce beau monde parle avec emphase un langage de syntaxe purement classique, mais de vocabulaire truculent pour émettre les plus invraisemblables doctrines esthétiques. Ce n'est pas seulement Molière, c'est aussi Alfred Jarry, le Jarry du Père Ubu, qui a collaboré avec Marc Elder à la réalisation de ce petit pamphlet littéraire. Mais il est à craindre qu'à trop vouloir accuser le ridicule qu'il blâmait l'auteur ait manqué d'atteindre le but même qu'il se proposait.

LOUIS RICHARD-MOUNET.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Albert Milice : *Clémence Royer et sa doctrine de la vie*, préface de M. Jean Bernard, J. Peyronnet. — A propos de deux récents livres de M. Félix Sartiaux et de M. Georges Duhamel. — Louis Roule : *Cuvier et la science de la nature* ; l'histoire de la nature vivante d'après l'œuvre des grands naturalistes français, E. Flammarion. — Etienne Legal et Lucien Klotz : *Nos grands savants*, ce que tout Français doit en connaître ; préface d'Emile Picard, Delagrave.

Clémence Royer ! Le livre de M. Albert Milice m'a reporté brusquement bien des années en arrière, à l'époque où l'on parlait beaucoup dans les milieux que je fréquentais de celle que Renan avait qualifiée « un homme de génie ». Quand on est un tout jeune homme, on a des partis pris : j'avais une certaine prévention à l'égard de Clémence Royer, dont la philosophie teintée de mysticisme ne me plaisait guère. Après avoir lu les pages émues que M. Albert Milice a consacrées à Clémence Royer, je crains d'avoir été injuste vis-à-vis d'un « grand penseur ».

Mais, qu'il y ait du mysticisme chez Clémence Royer, cela ressort nettement du livre même de M. Albert Milice. D'une façon très intéressante, l'auteur montre les influences héréditaires en jeu : aïeul maternel, Malouin, d'abord mousse à bord d'un bateau-pêcheur pour Terre-Neuve, puis marin de l'Etat lors des grandes guerres contre les Anglais, blessé à Ouessant (1777), un des premiers décorés de la Légion d'honneur (1802). Aïeule maternelle, une belle Hollandaise, incapable, paresseuse et coquette, n'aimant que ses fils, ayant en aversion sa fille aînée, la cendrillon du foyer, la mère de Clémence. Père, né aux confins de la Mayenne, officier sous l'Empire et sous la Restauration, démissionnaire en 1830, condamné à mort en 1832 pour avoir pris part à l'insurrection royaliste de l'Ouest, plus tard acquitté et in-

venteur malheureux. Clémence, née fortuitement à Nantes en 1830, avait fait ses premiers pas sur la terrasse du château de Versailles, puis avait voyagé à travers la Savoie et la Suisse, fortement impressionnée par la vision de tant de beaux spectacles ; enfant, elle se montrait à la fois bavarde et liseuse, très remuante et très réfléchie. Elle avait dix ans quand ses parents décidèrent de la faire entrer au Sacré-Cœur du Mans, où étaient élevées les filles des anciens amis politiques et compagnons de Chouannerie du capitaine Royer ; elle accepta avec une foi ardente le dogme et les miracles chrétiens ; retirée dans sa chambrette de jeune fille, elle s'y livrait à des pratiques de stylite, reliant ses membres avec des cordelettes, ou plaçant dans son lit des corps durs ou aigus qui lui donnaient, avec la sensation de souffrance physique, une sorte de volupté mystique. Venue à Paris en 1843, elle consent bientôt à se laisser vivre : le monde lui semble beau et bon, pourvu qu'elle ait chaque hiver beaucoup de bals, et l'été des parties de campagne et des dîners sur l'herbe avec des gens aimables et gais. La Révolution de 1848 vint jeter en son esprit, « comme autant d'éclairs dans la nuit », toutes sortes d'idées nouvelles ; à sa foi légitimiste succéda une conviction républicaine raisonnée ; elle prit alors conscience de son ignorance et résolut d'y remédier ; soudain elle rompit avec sa famille, partit pour la Suisse, dans l'intention d'y mener une vie d'anachorète. A trente ans, son érudition est telle, qu'elle ouvre, à Lausanne, un cours complet, en 40 leçons, de « Philosophie de la Nature et de l'Histoire » ; elle y présente déjà sa théorie des atomes vivants et auto-moteurs, et réhabilite Lamarck, le mois même où Ch. Darwin faisait paraître *The Origin of Species*. « Ce fut comme un coup de pied dans la fourmilière des croyants. » A la sortie d'une de ses conférences, elle discutera toute une soirée avec le pasteur Naville, chez Mme Forel ; le pasteur déclarera qu'elle était la seule femme qu'il eut jamais envie de battre. La même année, le Conseil d'Etat du canton de Vaud, ayant mis au concours la question de la réforme des impôts, elle partagea le prix avec Proudhon !

M. Milice met fort bien en évidence le « génie encyclopédique » d'un des plus puissants cerveaux des temps modernes. Mathématicienne, physicienne, chimiste, cosmologue, biologiste, anthropologiste, historienne des civilisations et des religions, philologue,

moraliste, sociologue, économiste, Clémence Royer a su coordonner son immense savoir en une synthèse doctrinale vraiment impressionnante. Elle-même se rend compte de sa valeur ; en 1891, à la veille d'entrer à la maison de retraite de Neuilly, elle dira : « Ma vie de lutte a été rude. J'ai semé les idées à pleines mains et peu de gens ont daigné s'en apercevoir. » Il lui arrive d'avoir des heures de découragement. L'existence monotone et grise de l'asile lui pèse lourdement ; elle se sent vieillir ; elle décide de se remettre au travail pour s'abstraire d'un entourage qui l'opprime et l'humilie : « Dès que je travaille, je ne le sens plus », avoue-t-elle :

Mais c'est triste de travailler pour rien, sachant d'avance qu'on ne sera même pas lu et qu'on aura tourné sa meule à vide. Depuis longtemps, je me sens une cinquantième Danaïde s'efforçant de remplir un tonneau percé.

En vain, Clémence Royer s'adresse à Berthelot pour obtenir l'aide de l'Académie des Sciences :

Le spécialisme est en train de tuer la science, lui écrit elle, parce que chaque série de phénomènes ne trouve son explication que dans les phénomènes d'à côté... Si je m'étais spécialisée par le professorat, je n'aurais fait aucune découverte, parce que je n'aurais vu les choses que d'un côté... Quand toutes les idées que j'ai jetées dans la circulation auront triomphé, on s'étonnera que j'aie frappé à une porte et qu'elle ne m'ait pas été ouverte.

Clémence Royer devait rester une indépendante. « Je ne me laisserai jamais mettre en bouteille, — dira-t-elle un jour, — je ferais sauter le bouchon. » La Presse faisait grand tapage autour de son nom, mais jetait sur elle un peu de ridicule ; ne la présentait-on pas comme celle qui prétend que l'Homme vient du Singe par la voie de génération la plus directe ? Parmi les idées ingénieuses de Clémence Royer est celle de la domestication et de l'utilisation des Singes comme serviteurs des Hommes. Si les négresses font pour les bébés européens d'admirables nourrices, pourquoi les guenons, dont le lait est chimiquement si semblable au lait maternel, dans l'espèce *Homo sapiens*, ne pourraient-elles remplacer comme nourrices les mères ? A cette époque, on ne songeait pas encore aux fameuses greffes.

§

Des récentes *Lettres au Patagon*, de Georges Duhamel, je tiens ici à faire deux extraits :

Toute doctrine sent le sépulcre. Entre la théorie, la certitude morte, d'une part, et, d'autre part, le doute actif, la recherche aventureuse, il ne faut pas hésiter. Je plains celui qui, dès l'aurore de son âge, n'écoute pas l'appel de l'inconnu et demande un dogme, une niche où se rouler et dormir.

Les savants ne liront pas sans amères réflexions le chapitre qui leur est consacré ; certains se reconnaîtront peut-être dans la série de portraits tracés par Duhamel.

Voici entre autres M. Mascarol, le distingué secrétaire de la Compagnie des Sciences morales et naturelles, le maître vénéré de plusieurs générations ; il a introduit dans les mœurs de l'esprit cette discipline qui fit, jusqu'à la dernière guerre, la force principale de nos ennemis ; grâce à cette admirable méthode, il obtient, de ses collaborateurs, une soumission qui ressemblera à la servilité si elle ne faisait plutôt songer à la béatitude. A M. Léonard, un savant indépendant, qui lui a soumis son mémoire sur les *Mutations fonctionnelles*, il donne l'avertissement suivant :

L'âge moderne est dur au chercheur isolé. Les exigences infinies de l'esprit légitiment et prescrivent l'association. Il est presque inadmissible qu'en ce siècle furieux on s'obstine à poursuivre seul une œuvre que l'on peut attaquer à plusieurs. Cette espèce d'abdication de l'individu au bénéfice du groupe est un des moindres sacrifices auxquels il convient de se résigner désormais... Je regrette, monsieur Léonard, je regrette pour vous, pour la science, pour l'humanité tout entière, qu'un tel travail ne sorte pas d'une grande et féconde école et qu'il ne bénéficie pas des avantages immédiats qu'un nom honoré confère à tout ce qui se recommande de lui.

Avant la guerre, Georges Duhamel a beaucoup fréquenté les savants ; il a travaillé dans les laboratoires. Les succès littéraires, son idéal d'indépendance, l'en ont écarté. Il était de ceux qui auraient pu faire de grandes découvertes.

§

Les esprits encyclopédiques, ou même ceux doués d'une large culture, deviennent de plus en plus rares. M. Félix Sartiaux,

(traducteur d'un livre dont j'ai rendu compte ici, les *Origines et l'Evolution de la Vie*, par H.-F. Osborn), archéologue, philosophe, historien des religions, en est un ; il suffit pour s'en convaincre de lire son nouveau livre, *Foi et Science au moyen âge*, dans les « Cahiers du christianisme publiés sous la direction de P.-L. Couchoud ». C'est une étude pénétrante et d'une documentation sûre de la pensée religieuse et scientifique du moyen âge occidental latin. Duhem a écrit : « Il n'y a pas de science arabe » ; il n'y a pas non plus de science occidentale dans tout le moyen âge. A cette époque, la science scolaire consistait essentiellement à lire, copier et commenter les anciens ; l'autorité livresque inhibait la curiosité. Sous l'influence prédominante de l'Eglise, les facultés d'observation, d'invention et de découverte, se sont peu à peu atrophiées, et l'intelligence était dévoyée par une culture exclusive de la mémoire.

M. Sartiaux considère trois grandes périodes, v^e au xie siècle, conquête chrétienne ; xie au xiiie siècle, apogée de la puissance ecclésiastique ; xive et xve siècles, déclin de l'Eglise : la Science va alors prendre son essor. Cependant le lien entre l'antiquité et les temps modernes n'est jamais rompu. Au-dessus de la masse des commentateurs, M. Sartiaux fait surgir un certain nombre de personnalités intéressantes.

Bède le vénérable (672-735), moine anglais, entre autres, aimait, au bord de la mer, observer les vents et le flux et reflux de la marée, par rapport à l'heure lunaire. Jean Scot Erigène, moine irlandais, fut le plus original des penseurs du haut moyen âge.... L'observation directe de la nature, alliée à une lecture intelligente des anciens, a été pratiquée avec ardeur dans l'entourage de l'empereur Frédéric II, fondateur de l'Université de Naples, à qui l'on doit des études très poussées sur l'anatomie des Oiseaux ; en 1240, par un édit de Frédéric, autorisation fut donnée de disséquer les cadavres, et « c'est là le fait capital de l'histoire médicale du moyen-âge ». Particulièrement intéressant le chapitre VIII, Spéculations théologiques et métaphysiques et Philosophie scientifique : la véritable innovation philosophique du xive siècle est la doctrine du franciscain Guillaume d'Occam, qui prélude dès le moyen âge à la philosophie expérimentale du xviiie siècle et des temps modernes.

Du livre de M. Sartiaux, la pensée médiévale apparaît comme

un ensemble complexe de tendances et d'idées ressemblant bien peu à l'image conventionnelle qu'il est d'usage d'en présenter : elle a connu le doute, l'incroyance, les recherches scientifiques ; elle a reconnu l'importance de la philosophie positive.

§

La place me manque pour rendre compte comme il conviendrait du **Cuvier** de M. Louis Roule. Mais ce livre fait partie d'une série : j'ai déjà signalé le *Buffon*, le *Daubenton ;* viendront encore *Lamarck*, *Bernardin de Saint-Pierre* et *Lacépède* ; j'aurai donc l'occasion de revenir sur son Cuvier. M. Roule occupe au Muséum la maison même de Cuvier ; il était bien placé pour se documenter.

MÉMENTO. — *Nos grands savants*, par Etienne Legal et Lucien Klotz, est un ouvrage de vulgarisation, une sorte de dictionnaire, à l'usage des jeunes gens.

GEORGES BOHN.

ENSEIGNEMENT

Georges Weil : *Histoire de l'idée laïque en France au XIXe siècle*, Félix Alcan. — Pierre Mille : *Le bel art d'apprendre*, Hachette. — *Métrique morale*, « Bulletin international de l'Enseignement secondaire ».

L'idée laïque renferme une conception philosophique sur l'indépendance et la capacité de la raison humaine et une conception politique sur les droits de l'Etat et des citoyens vis-à-vis des Eglises : c'est cette dernière conception que M. Georges Weil, professeur à l'Université de Caen, vient de mettre en lumière dans son **Histoire de l'idée laïque en France au XIXe siècle**. Il fait d'ailleurs fort bien ressortir que la question primordiale qui a amené des chocs si nombreux entre partisans de l'Etat et partisans de l'Eglise est celle de l'enseignement à ses divers degrés et surtout de l'enseignement primaire.

Sous la Restauration, l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur sont surveillés de près ; la philosophie, si spiritualiste pourtant, des Cousin, des Royer-Collard, des Maine de Biran, inspire de la défiance au pouvoir, et on retire leurs chaires aux professeurs suspects de libéralisme. Quant à l'enseignement primaire, il n'existe qu'à l'état rudimentaire, avec un budget dérisoire de cinquante mille francs.

Mais au lendemain de 1830, « alors que la sympathie pour le peuple animait encore la plupart des vainqueurs », l'attention de tous fut appelée sur l'enseignement primaire. Une enquête poursuivie dans tout le royaume révéla un état de choses lamentable, une ignorance générale aggravée par le mépris des paysans pour l'instruction. C'est le grand honneur de Guizot d'avoir fait voter alors la mémorable loi organique de 1833, œuvre de confiance de conciliation, de liberté et de progrès. Quand elle fut promulguée, le ministre en adressa le texte à tous les instituteurs, avec une circulaire explicative, digne de l'homme de bien qui l'avait rédigée et du haut sujet qu'il traitait. Loin de soustraire les écoles à la surveillance du clergé, ce protestant convaincu maintenait l'alliance entre le gouvernement et l'Eglise catholique et demandait aux maîtres d'entretenir de bons rapports avec le curé et le pasteur. Guizot avait compté sur les classes moyennes ; mais la bourgeoisie aristocratique continuait à partager les répugnances du clergé à l'endroit de l'instruction du peuple ou à ne l'accepter que lorsqu'elle était donnée par les congrégations religieuses.

L'auteur fait leur part légitime aux luttes retentissantes, sous Louis-Philippe, entre l'Eglise, dont les polémistes principaux étaient Montalembert et Veuillot, et l'Université, représentée par Michelet, Quinet, Cousin, Bersot et tant d'autres, luttes où le gouvernement, hésitant, timoré, cherchait à maintenir égale la balance entre les adversaires et les partisans de l'enseignement officiel.

Vient la révolution de 1848. Le saint-simonien Hippolyte Carnot, ministre de l'Instruction publique, veut la réconciliation nationale et fait des avances aux évêques. Le clergé répond à son appel, mais Dupanloup, Veuillot et Montalembert combattent ces tendances, et, en 1850, s'accomplit la rupture entre catholiques et républicains. Dans la bourgeoisie, la propagande démocratique est faite par les professeurs de l'enseignement secondaire et dans le peuple par les instituteurs. Ces derniers, se dressant dans chaque commune en face du curé, vivant pauvrement au milieu des pauvres, réclament des réformes sociales et répètent les formules de la presse contre la tyrannie des riches. On les accuse de socialisme et un ministre conservateur, qui avait succédé à Carnot, les déplace, les destitue par fournées, les remet sous l'autorité du clergé, pendant que se prépare la loi de

réaction présentée par le gouvernement du prince Louis-Napoléon.

En dépit des efforts clairvoyants de Victor Hugo et d'Edgar Quinet, les républicains de la Législative ne virent pas les dangers de la loi Falloux, loi dissolvante s'il en fut et qui devait être si longtemps funeste à notre enseignement populaire.

Durant le second Empire, il y eut comme une ère de silence et d'accalmie dans la marche de l'Université, à peine troublée par les âpres discussions de Victor Duruy avec les évêques, adversaires de la société moderne.

En 1870, l'Empire s'effondre; mais il faudra à la république près de neuf ans pour prendre pied définitivement. Dès que le Sénat et la Chambre compteront des majorités républicaines, que le ministère de l'Instruction publique sera confié à Jules Ferry, se posera le problème de l'éducation populaire. Qui ne se souvient, parmi les survivants de cette époque, des retentissants débats au Parlement lorsqu'il s'agit d'adopter la laïcité, la gratuité, l'obligation de l'enseignement démocratique? Qui ne se souvient de l'enthousiasme des républicains lorsque ces principes furent inscrits dans des lois intangibles ? Cette législation marque en même temps le triomphe de l'idée laïque et de la République.

§

En concevant et écrivant son livre sur **le Bel Art d'apprendre**, l'auteur n'a point pensé aux professionnels, aux éducateurs, aux pédagogues; il ne s'adresse pas non plus aux seuls écoliers, mais à tous ceux qui sont désireux de s'instruire par goût, par intérêt, par curiosité de la vie, par cet infini besoin de lumière qui nous possède, qui nous fait désirer connaître l'humanité d'antan et celle d'aujourd'hui. Lui-même semble avoir acquis son savoir moins dans les livres qu'au contact des gens et en se servant de ses sens pour écouter, voir, comparer et comprendre.

Pour Pierre Mil'e, l'art d'apprendre, c'est, partant de n'importe quoi, de se faire une idée personnelle sur ce qu'on a appris, en tâchant, même par hypothèse, de voir un peu plus loin que ce qu'on sait. Il revient fréquemment sur cette idée : se faire une idée personnelle, c'est-à-dire enrichir son expérience, classer ses acquisitions et réviser sans cesse ses jugements. Voir par soi-

même, juger par soi-même, c'est la chose du monde la plus rare. Pourquoi tant de gens sont-ils si souvent incapables d'apprendre quelque chose? C'est parce « qu'il leur est convenable de posséder un grand nombre d'opinions toutes faites et régulièrement acceptées sur le plus grand nombre de sujets. Lorsqu'on se préoccupe davantage de ce qu'on doit dire que de ce qu'il faut réellement penser, on perd la plupart des occasions d'apprendre ».

L'art d'apprendre est fait de l'art de voir, de l'art d'écouter. C'est aussi l'art de lire. Dans les sociétés primitives, on portait un profond respect à l'expérience des vieillards qu'on tient aujourd'hui dans un mépris au moins relatif, sauf dans les Parlements où l'on reconnaît une situation éminente, dirigeante à un vieillard, et il arrive qu'on ne s'en trouve point mal, — sauf aussi dans l'Eglise catholique où les hauts dignitaires sont des vieillards toujours vénérés.

Or, dans les sociétés civilisées, les livres ont pris la place des vieillards; c'est eux qui sont chargés de conserver et de classer l'expérience accumulée des siècles. Il ne s'agit plus que de contrôler et de parfaire l'expérience du passé par l'expérience contemporaine, et, « parfois aussi, plus rarement, l'expérience contemporaine par celle du passé,... les vieux livres qui font partie du patrimoine de l'humanité formant la base de notre intelligence contemporaine et plus encore de nos sentiments, de notre morale, à notre insu autant que, même pour les incroyants, la tradition chrétienne ».

Pierre Mille n'a garde d'omettre les conseils opportuns sur la manière de lire les vieux livres, de Charles d'Orléans, Joinville, Froissard, Villehardouin aux auteurs du XVIIIe siècle, en passant par Rabelais et Montaigne. Comme Emile Faguet, il pense qu'il vaut mieux aller du connu à l'inconnu, de lire d'abord les écrivains du XIXe siècle et de remonter insensiblement jusqu'aux origines de notre langue. Ce n'est point, bien s'en faut, dénué de sagesse.

Quoique destiné aux profanes, le savoureux livre de Pierre Mille fera les délices des professionnels, qui y trouveront intérêt et profit.

§

Nous avons signalé, dans le *Mercure de France* du 15 août 1925, un article de M. le Professeur Barbedette, dans la *Frater-*

nité universitaire, sur l'insuffisance, dans le choix des élites de la sélection purement intellectuelle, telle que la dégagent les examens et concours. Aujourd'hui, l'auteur expose, dans le *Bulletin international de l'enseignement secondaire*, comment il conçoit une **métrique** permettant de diagnostiquer les tendances morales de l'enfant. L'établissement d'épreuves qu'une longue pratique mettrait au point rendrait possible, dit-il, la détermination du profil moral d'un sujet comme est dès aujourd'hui possible celle de sa capacité mnémotechnique ou imaginative. Hérédité, tempérament physique, état de santé, milieu, conditions d'existence, peuvent déjà orienter les recherches : la constitution du corps est un indice, moins trompeur qu'on ne le suppose, du caractère moral. Bien des médecins, bien des psychologues ont étudié ces questions ; leurs travaux peuvent être consultés avec fruit par les éducateurs.

L'exploration de la mentalité profonde, de cet inconscient si riche en inclinations qui commandent à notre insu, s'impose aussi. Instinct de conservation et de perfectionnement, tendances altruistes, sociales, idéales, puissance d'émotivité sont étudiées et classées au fur et à mesure du progrès des connaissances psychologiques. L'établissement d'un questionnaire embrassant les diverses manifestations de la vie morale présente peu de difficultés. Mais quand il s'agit d'y répondre, c'est autre chose. Si l'on peut s'interroger sans peine sur les dispositions d'un élève, sur sa sincérité ou sa fourberie, sa générosité ou son égoïsme, comment transformer les suppositions en certitudes, comment contrôler et préciser les vagues impressions qui résultent de la conduite habituelle ? Problème complexe, s'il en fut.

Le Professeur Barbedette recommande *d'emprunter* à des techniques voisines. Les procédés qui permettent d'apprécier la valeur du témoignage judiciaire, les réactions émotionnelles : modifications vasculaires et psychogalvaniques, lenteur des associations, etc., qui décèlent le mensonge, fourniront un contrôle de la sincérité. « D'autre part, les jugements moraux de valeur constituent une source de renseignements. Chez l'enfant comme chez le passionné, le sentiment entraîne ordinairement l'esprit : intérêts actuels, goûts, préoccupations coutumières, sont les vraies normes de ses appréciations. Puis sa dissimulation n'a pas la savante habileté de l'hypocrisie, fréquente chez l'homme mûr.

S'il ne redoute rien de qui l'interroge, ses admirations, ses blâmes, l'expression de ses désirs resteront sincères ; d'après les idées, on jugera, sinon des actes, du moins des dispositions.

Si, dès l'abord, on n'arrivait pas à pronostiquer à coup sûr l'avenir moral de l'enfant, le Professeur Barbedette affirme que son diagnostic rendrait plus facile l'éducation de sa volonté et de son cœur, ce qui est déjà quelque chose de précieux.

F. RONDOT.

TOURISME

A travers le Vivarais. — A côté des grands courants de circulation, consacrés par l'usage, il existe des régions exquises, vraiment trop peu connues.

Ni les Alpes ni les Pyrénées ne présentent, autant que les Cévennes, le spectacle de larges plateaux à surface plane. Ces sortes de plaines élevées ont un charme très prenant : les poumons y respirent l'air très vif, privilège des altitudes ; les jambes s'y dégourdissent sur un champ spacieux et commode ; l'œil se repose, après la vision des terres basses et desséchées, sur des lignes verdoyantes confondues avec le bleu céleste ; l'oreille se complaît à l'audition musicale des sonnailles de troupeaux comme au gazouillement de la multiple gent ailée dans les forêts où, pour toute espèce vivante, il fait bon demeurer.

Le plateau du Vivarais était jusqu'ici peu fréquenté. Avant qu'il soit envahi par la mode, allez donc y fixer vos pénates. Les hauteurs maxima y varient de 1.000 à 1.300 mètres, cependant que Gerbier de Joncs, de son pain de sucre ou de son « gerbier », domine à 1.551 mètres la molle et peu sensible ondulation des espaces environnants.

Les moyens d'accès ?

D'abord par Langogne et, de là, par la voie ferrée en direction du Puy. On s'arrête à Pradelles, point de jonction entre les deux plateaux du Vivarais et du Velay. Par des routes très pratiques, on se rend sur Coucouron ou sur l'Auberge de Peyrebeilheu, de sinistre mémoire.

En second lieu, par les chemins de la Haute-Loire, soit par le Monastier, soit par Fay-sur-Lignon, qui vous amènent, l'un au lac d'Issarlès, l'autre au Mézenc. Si vous avez le temps de grimper aux 1.754 mètres du roi des Cévennes, vous aurez fixé, dans l'es-

prit, le saisissant relief de la contrée : le lac apparaît comme une cuvette mignonne, enserrée entre de hauts défilés ; de près, le Cherchemus se signale comme plus adouci d'allure.

Mais l'accès désormais le plus fréquemment adopté est celui qui crée une logique solidarité entre les divers points de la Haute-Ardèche méridionale. L'itinéraire part donc de Vals-les-Bains, qui est à 248 mètres, et se hisse, par auto-car, à Mézilhac, qui est à 1.120 mètres. Le voyageur éprouve un indicible plaisir à cette ascension conquérante. Tout à coup, le voici sur l'arête d'une muraille qui tombe à pic sur le versant Nord : ce coup d'œil abrupt est une des plus remuantes sensations de l'excursion, par ailleurs si fertile en données curieuses.

Désormais, on serpentera sur l'arête. A Lachamp-Raphaël, on sera à 1.326 mètres. Si la bise ne soufflait ici avec violence, le séjour retiendrait qui veut emmagasiner de l'oxygène pur.

Lentement se déroule le paysage, se découvre le plateau vivarais, en des proportions émouvantes, sans limite d'horizon, entouré de quelques pics, sur la droite, ou « sucs » ; — tourné vers le Mézenc, l'œil compte une mer de « sucs », dont la forme arrondie séduit le touriste audacieux, plus peut-être que les aiguilles alpines avec les risques enclos à leurs flancs.

La Loire se révèle à son début comme un filet d'eau glacée, que la masse du Gerbier protège avant qu'il n'émerge au cœur d'un ravissant cirque de prairies et de bois. Une ferme est toute environnée des ramifications du cours d'eau. Le Syndicat d'Initiative du Vivarais a installé là un chalet d'autant plus apprécié qu'il n'y a pas d'auberge assez loin à la ronde.

§

14 kilomètres séparent le Gerbier de Joncs de la localité du Béage. Le village est bâti à 1.300 mètres d'altitude au dessus du vallon de la Veradeyre. Centre pour les foires à bestiaux. Comment en serait-il autrement ? Le plateau vivarais est le pays de l'élevage. Les fourrages de la région, qui sont aromatiques, sont bien cotés. On regrette simplement que les espèces bovines n'aient point assez bénéficié du travail de sélection qui est en train d'améliorer sérieusement le cheptel français. On voudrait aussi que la coopération s'introduisît dans l'exploitation laitière et beurrière. Les ressources des habitants s'en accroîtraient.

Déjà, en quelques années d'après-guerre, le confort s'est installé en bien des foyers ardéchois. Au lieu de maisons basses et lourdes, il en est maintenant de plus élancées. Les hivers ne sont-ils pas moins rigoureux, eux qui, autrefois, commandaient les toitures en pente raide et rejoignant presque le sol ? Des tuiles rouges en abondance donnent de loin l'illusion que le Béage est un bourg de construction récente.

L'émigration sévit ici comme ailleurs, mais avec moins d'acharnement. L'élevage du bétail, étant devenu très rémunérateur, retient donc la main-d'œuvre. L'éloignement des voies ferrées diminue les tentations. Heureuse région qui a conservé les traditions ancestrales ! Les familles y sont nombreuses. De toutes manières, la nature y a maintenu ses droits essentiels.

§

En route pour le Lac d'Issarlès.

Un peu partout, des scieries. L'exploitation des forêts est aussi une grande ressource du pays. Les pins, mélèzes, hêtres, frênes peuplent les forêts de Bonnefoy, toute proche, des Chambons et de Mazan un peu plus loin. Le tourisme les laisse à peu près vierges. Et cependant, quels délices de s'aventurer sous ces hautes futaies remplies de silence ! Dans le désir légitime d'assurer l'entretien de ce capital, il est bon que les coupes soient réglées sévèrement. A notre époque où les bois de l'Europe du Nord se font payer très cher, il est indiqué de recourir largement à nos forêts françaises pour les étais de mines, les poteaux télégraphiques, le bois de charpente, la papeterie.

A deux pas de notre itinéraire, s'étage le bourg de Sainte-Eulalie, où a lieu, le 15 juillet, la foire aux violettes et plantes médicinales. Que c'est beau, les fleurs de la haute montagne, en été, quand se fanent ou dépérissent celles de la plaine ! C'est un monde nouveau qui se révèle, monde de fraîcheur et de vigueur où l'eau plus abondante et l'air plus riche accomplissent des miracles de vitalité. On aimerait emporter avec soi des brassées de ces violettes, sortes de pensées aux larges pétales, d'œillets petits, mais très odorants, de gentianes, d'arnicas, d'anémones.

Nous débouchons enfin au lac d'Issarlès où nous terminerons notre randonnée dans le haut-plateau.

Le site du lac est plutôt mélancolique, rappelant assez, à notre

sens, le lac du Bourget. On y fait du canotage et on se livre à la pêche, ce qui varie l'emploi du temps de l'estivant.

L'hôtellerie a pris position dans le village, que le concours du tourisme fera se développer sans cesse. C'est ici comme le centre du séjour en montagne vivaraise. Le site domine le bassin naissant de la Loire avec ses croupes molles, ses vallons frais, ses horizons majestueux. Là se rencontrent les routes venant de Vals, du Puy et de Langogne. Le succès de cette station ne fait que grandir ; si les moyens d'accès étaient meilleur marché, l'empressement du public s'affirmerait avec une progression résolue.

Si les difficultés financières et économiques de l'heure ne s'y étaient opposées, l'exécution de la voie ferrée de Lalevade d'Ardèche au Puy aurait été singulièrement activée. Le jour où elle fonctionnera, Issarlès et sa région connaîtront une vogue que justifieront amplement la beauté du site, l'atmosphère tonifiante, l'alimentation à bon marché et une série d'excursions permettant de pénétrer les aspects les plus attrayants de la nature montagnarde.

§

Maintenant, si nous abandonnons la montagne pour infléchir notre course dans la direction de la plaine, nous serons peut-être surpris de la grisaille couvrant les collines bas-vivaraises. Du haut du rocher de Sampzon, pourtant, se détachent pour nos yeux attentifs les croupes du Tanargue, se dressant à pic à l'Ouest de notre panorama. A gauche, voici le bois de Paiolive.

Il est unique en son genre : encombrement de roches calcaires blanches, accumulation de figures et monuments fantasmagoriques, disposition de blocs de pierre qui affectent parfois la forme des parois d'une salle naturelle, le bois de Paiolive où croît, par instants, une végétation assez inégale, surprend l'esprit et l'attire par ses originalités architecturales.

Mais suivons le cours de Chassezac, affluent de l'Ardèche. A la hauteur de Ruoms se dessine un défilé imposant, au flanc duquel la route a été taillée. Les gorges, d'une sauvagerie désolée, laissent une rare impression de mélancolie.

Puis, quand, en longeant la rive dans la direction du Rhône, on parvient dans la plaine de Vallon, on aperçoit l'Ardèche venant se buter à un plateau calcaire. Que va-t-elle devenir ?

Elle s'est creusé patiemment un lit au sein de la roche, et sur les rives poussent les essences arbustives les moins répandues et d'autant plus considérées avec faveur; sur les flancs des falaises, des grottes ont été pratiquées. Surgit soudain le fameux pont d'Arc, que l'action séculaire du cours d'eau a fini par ouvrir au passage de ses eaux. Le pont d'Arc a une ouverture de 58 m. et une hauteur de 66 mètres.

Dès lors, les gorges de l'Ardèche revêtent une splendeur incomparable. Elles le disputent en beauté aux gorges du Tarn. Si le tourisme se borne à les contempler en bateau, c'est que personne, Etat ou société, n'a songé pratiquement au projet formidable de creuser une route dans les longs kilomètres de parois calcaires. La végétation avec ses genévriers, ses chênes verts, ses arbres de Judée, contraste avec la sévérité et le silence de ces lieux, traversés de temps à autre par les cris de quelque oiseau de proie.

Nul endroit n'incite plus mystiquement que celui-ci à la méditation au cœur de la nature que des siècles d'isolement ont laissée vierge et pure.

ALBERT SAUZÈDE.

FOLKLORE

Yrjö Hirn : *Les Jeux d'Enfants*, traduit du suédois par T. Hammar, avant-propos de Lucien Maury, in-18, Paris, Stock. — Pierre Roy : *Cent Comptines*, illustrées de 45 bois gravés et coloriés par l'auteur, in-4°, Paris, Henri Jonquières. — Mohamed el Fasi et E. Dermenghem : *Contes fasis*, recueillis d'après la tradition orale, in-18, Paris, Rieder.

Je suis extrêmement embarrassé pour donner, sur le livre que l'excellent savant finlandais Yrjö Hirn a consacré aux **Jeux d'Enfants**, une opinion impartiale ; j'ai lu de lui et utilisé jadis son livre sur les *Origines de l'Art* ; je connais d'autres ouvrages de lui, écrits en suédois, par des comptes rendus ; mais celui-ci, traduit avec exactitude par T. Hammar, est précisément représentatif de la méthode que je combats depuis une dizaine d'années. On ne trouve pas ici un classement complet, botanique si l'on veut, des diverses sortes de jeux ; il n'est fait aucune différence, dans leur évaluation, entre les siècles ou les régions ; l'auteur transpose des observations faites en Suède ou en Finlande ou en pays germaniques à des régions romanisées, où,

à mon avis du moins, les mêmes gestes et les mêmes formules peuvent recouvrir un contenu psychique très différent.

La documentation, comme le montrent les notes bibliographiques placées à la fin du volume, est formidable ; du moins peu d'ouvrages ou d'articles sur les jeux enfantins ont échappé à M. Yrjö Hirn. Les faits sont classés selon un ordre qui paraît assez logique : I, les jouets ; II, les toupies et les balles ; III, le cerf-volant ; IV, les jeux d'enfants ; V, les danses et rondes enfantines : VI, les chansons enfantines ; VII, le théâtre des marionnettes ; VIII, le guignol ; IX, les ombres chinoises, et X, le cirque. Mais le tout est étudié du point de vue psychologique pur, selon un système d'interprétation qui nous fait l'effet de retarder d'une vingtaine d'années au moins. Je l'ai dit, j'ai beaucoup de peine à suivre l'auteur et ceux de la même école dans les généralisations qu'ils proposent. Une formule comme : « Les peuples primitifs n'ont naturellement pas su présenter sous la forme d'un système philosophique leurs idées sur la manière dont les choses matérielles sont liées à leurs rayonnements, reflets ou ombres » (p. 180) étonne. C'est du Tylor de 1865 ; depuis, des enquêtes ont été faites ; et chez certains peuples primitifs au moins, même chez les Australiens, on a trouvé des « systèmes philosophiques » cohérents ; là où on ne les a pas trouvés, c'est probablement que les explorateurs, ou bien ne savaient pas la langue, ou bien sont restés trop peu de temps, ou bien n'étaient pas aptes aux recherches d'ethnographie, de folklore et de psychologie. Je ferai le même reproche à l'auteur à propos de l'emploi du mot « enfant ». Il y a toutes sortes d'enfants ; nous autres, folkloristes, les voyons sous un angle qui n'est pas celui des pédagogues ; établir une « psychologie de l'enfant » sur ses jeux et ses formulettes, de l'enfant en général, sans distinction de race, d'hérédité, de sexe, de langue, de milieu rural ou citadin, riche ou pauvre, me semble contraire à ma science.

Ceci est l'opinion du spécialiste ; je dois la donner, je suis là pour çà ; Lucien Maury, dans sa préface, ou il présente M. Yrjö Hirn, considère au contraire que ce livre est d'une psychologie parfaite et très pénétrante, « plein de suc et comme débordant de substance ». En effet la documentation de l'auteur est, je l'ai dit, à peu près complète, et je dois dire aussi que, si on admet *a priori* la méthode esthétique et psychologique de l'auteur, la

lecture est aussi attachante qu'un roman et, pour des Français, d'autant plus instructive qu'on ne possède pas chez nous de livre qui traite des jeux d'enfants anglais, allemands, scandinaves, etc. C'est un exemple typique d'application de la méthode comparative au sens le plus large à un sujet délimité, et jusqu'ici peu étudié, de cette manière.

L'un des chapitres les plus intéressants du livre de M. Yrjö Hirn est consacré aux chansons enfantines ; il rappelle plusieurs théories qui sont bien discréditées de nos jours, selon lesquelles ces chansons si simples, et quelquefois si baroques, ne seraient pas autre chose que des restes d'anciens mythes, alors que le grand spécialiste en la matière, pour l'Allemagne, Franz Magnus Boehme, n'y voulait voir qu'une tendance naturelle et universelle des enfants à trouver des rimes ou des assonances. Yrjö Hirn garde une attitude prudente et se tire d'affaire par des considérations générales sur le caractère inconscient de toute poésie primitive et enfantine. Mais on pourrait ajouter que chez tous les êtres à développement davantage musculaire qu'intellectuel, et ceci surtout pendant la période de croissance, toute expression verbale tend à prendre une forme rythmée, le son des mots venant en premier lieu, ainsi que leur mètre, et leur sens seulement en second lieu.

Quand d'ailleurs on étudie certaines catégories de chansons enfantines comparativement, on constate que celles des enfants de peuples civilisés se superposent à des formules incantatoires, soit de l'antiquité classique ou même méditerranéenne au sens large, soit des peuples primitifs actuels. Rien de plus semblable, par exemple, à certaines chansons pour se compter que des « formules » magiques cherokies ou australiennes.

§

Des exemples viennent d'être réunis, sous le nom de **Cent Comptines**, par M. Pierre Roy, qui n'a pas de prétentions scientifiques, mais a du moins un sentiment assez net du contenu de ces formules pour se compter, pour rappeler à leur propos des incantations assyro-babyloniennes et pour comprendre dans sa série certaines demi-cantilènes comme l'invocation à « sainte Barbe, sainte Fleur », etc., contre la foudre.

Son recueil est surtout formé de textes de la France de l'Ouest,

depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées ; il a complété la série à Paris même ; et maints lecteurs du *Mercure* seront sans doute heureux de retrouver ici des formulettes pour se compter ou pour jouer à la balle, qu'on entend encore dans les rues de Paris. Le recueil est loin d'être complet ; je n'y trouve pas « Marie-Antoinette, Femme de Louis XVI, Condamnée à mort, Pendant-la-Terreur », qui dans sa monotonie est l'une des plus curieuses. Elle provient directement d'un livre scolaire. A ce propos, je voudrais signaler ce fait, qui ne paraît pas avoir été remarqué par Rolland, Sébillot, ni même par Yrjö Hirn, que les enfants ont un si grand sens de ce rythme, que je disais ci-dessus essentiel à leur croissance, qu'ils vont chercher dans des livres d'école ce qui leur paraît adaptable au jeu. Je ne connaissais, il est vrai, que le cas de « Marie-Antoinette ». M. Roy en donne un autre, bien caractérisé :

Jeanne d'Arc est née à Domrémy
Elle a fait le siège d'Orléans.
Ell' fut fait' prisonnière à Compiègne
Elle est morte à Rouen
Rou-en.

Est-ce une comptine, ou bien une formulette pour le jeu de la balle au mur, je l'ignore, M. Roy n'ayant pas donné sa source, ni accompagné chaque texte d'un commentaire. Mais on remarquera que c'est là nettement une phrase du Lavisse ou de quelque autre livre de ce type, ou peut-être un résumé d'instituteur, et que l'intervention enfantine est typique par l'adjonction du dernier *Rou-en*, qui chasse le marqué du cercle, ou bien qui représente le pivotement sur les talons à la balle au mur.

Comme l'auteur est surtout au courant des formulettes de l'Ouest, je ne le chicanerai pas sur le mot *comptine* : nous avons dans la Suisse romande, en Savoie et en Dauphiné, un vieux mot, *empro*, qui désigne précisément cette catégorie de poésies (ce sont bien des poésies, des poèmes parfois, en raccourci cubiste, presque). Blavignac, érudit genevois, étudia jadis la série « Carin, Caro », que M. Roy ignore, et crut y voir une incantation du type le plus archaïque. J'ai reporté sur carte les variantes de cette série « Carin, Caro ». Au fait, la voici en entier. *Empro, giro, carin, caro, dupuis, simon, carcaille, brifon, piron, labordon, tan té feuille meuille, tan té clu* à Genève. — *Ponpon,*

simon, la calie, bordalie, ma tante Catrine que file de fin coton e mon compar besson é mor, ten dé dior à Thones, représentent les deux extrêmes ; on compte entre eux autant de variantes, ou presque, qu'il y a de villages. Or cette série est bien nette, avec ou sans adjonction de la tante Catherine. Il est impossible d'y voir une traduction du français ou du piémontais ; elle est indigène, helvète et allobroge, pour ainsi dire. Et je suis persuadé que, si on voulait se donner la peine de reporter sur des cartes les localisations d'autres formules à se compter ou à jeter la balle, on trouverait qu'il existe des zones parfaitement limitées de répartition. L'école primaire et Paris ont pu naturellement exercer ici une influence. Mais ce n'est que dans des conditions particulières, qui doivent être analysées dans chaque cas particulier, qu'on acceptera l'opinion de M. Roy exprimée dans la préface :

> On n'a pas consigné dans ce volume le lieu d'origine de chacune d'elles : c'eût été fort trompeur, car on les trouve répandues de par la France d'une façon uniforme et elles sont peu sensibles, de nos jours du moins, à l'influence des patois et des usages locaux.

Je ne suis nullement de cet avis : ma collection d'empros savoyards, comparée aux données du même ordre de la Suisse romande et du Dauphiné, me fait penser au contraire qu'on peut arriver à discerner l'influence à la fois des patois et des usages locaux.

Quoi qu'il en soit, je conseille l'usage de la collection de M. Roy et la lecture de sa préface : elle indique notamment la transformation en Vendée d'une formulette anglaise, cas unique jusqu'ici, mais qui peut avoir été une norme. De plus, l'impression est vraiment bien ; les bois en couleurs sont de style simplifié, ce style ne plaît guère aux enfants, seulement aux grandes personnes parce que déjà très savant ; ils sont de Pierre Roy lui-même. J'admire Karikaka, le curé bleu, à qui la poule rose « a fait sur le rabat ».

§

On signale avec plaisir la publication de **Contes fasis**, c'est-à-dire de Fez, par Mohammed el Fasi (donc un habitant de la ville) et M. Emile Dermenghem, connu par ailleurs comme un écrivain délicat et recherché. Les textes ont été traduits très

exactement ; mais ce qui fait, pour nous au moins, l'intérêt tout spécial du volume, ce sont les notes comparatives et critiques annexées à chacun de ces textes et qui prouvent une documentation très riche, et, dans les cas où j'ai contrôlé, exacte. Le Maroc est une mine encore peu exploitée de contes populaires ; c'est l'extrême aboutissant des courants venus de la Perse et de l'Inde ; souvent les formes marocaines, même de Fez, plus encore des tribus, sont très archaïques. La collection est trop petite pour donner lieu à des généralisations ; aussi M. Dermenghem s'est-il gardé de se lancer à corps perdu dans les problèmes d'origines ; mais il a situé les divers thèmes avec précision et son livre doit être regardé comme un modèle.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Léandre Vaillat : *Le Collier de Jasmin*, Flammarion. — Robert Morche : *De Paris à Jérusalem*, édit. de la *Revue des Indépendants*.

C'est sous ce titre un peu cherché, mais qu'explique son préambule, que se présente le volume de M. Léandre Vaillat : **Le collier de Jasmin**. C'est Tunis et sa région méridionale. Mais l'arrivée est une déception, après avoir longé la Sardaigne, dont les côtes sont parsemées de lieux aux noms assez malheureux : la Vache, le Veau, — le Taureau sur la droite au sommet de la Vache est une tour génoise ; la côte est de rochers rougeâtres ou vert-de-gris. On arrive enfin en Tunisie et l'on tombe dans une ville européenne, blanche et quelconque comme une sous-préfecture qui s'est mise dans le mouvement.

Toutefois la ville indigène est à côté. On passe une porte et ce sont des souks qui s'offrent avec un éclairage propre à mettre en valeur les choses. C'est le souk des parfums, ceux de la laine, des femmes, des babouches, des tailleurs, des orfèvres, des étoffes, des chrétiens, — celui des ventes après décès.

Il est de ces souks, galerie des étoffes par exemple, qui offrent une véritable beauté d'architecture, — toutefois que certains marchands aient adopté la laideur européenne d'un rideau de tôle ondulée. Au milieu de tout cela s'élève la grande mosquée, — interdite aux infidèles ; parmi le souk de la sellerie qui a pris la place d'un lieu peut-être agreste, on trouve un tombeau, — car c'est l'emplacement d'un cimetière. — C'est la ruine de la

domination musulmane en Espagne et la prise de Cordoue au XIIIe siècle qui ont causé la prospérité de Tunis, toute la population mauresque chassée de la péninsule ayant reflué vers la Côte africaine. Jusqu'au XVIIe siècle, plus de cent mille personnes vinrent s'y réfugier, apportant avec elles la beauté si spéciale de l'art arabe... Beaucoup de Juifs d'ailleurs avaient suivi, et l'époque vit bientôt une véritable renaissance de la région. Entre temps, M. Léandre Vaillat nous parle de la beauté et de la variété des revêtements en céramique ou nous fait la description d'une élégante maison de la ville.

Le voyageur nous conduit cependant aux environs de Tunis, vers la mer et le site de Carthage, à Sidi bou Saïd, village qui domine la plaine immense et près duquel s'étend un délicieux cimetière.

Mais l'endroit où fut la ville punique est maintenant encombré par la piteuse bâtisse des Pères Blancs, — si l'on y peut suivre des cérémonies merveilleuses comme celle des Rameaux.

Le voyageur s'éloigne enfin de Tunis et gagne Sousse, dont les murailles remontent à l'époque byzantine. Des catacombes qu'il visite ensuite remontent comme celles de Rome aux premiers siècles du christianisme.

Après avoir flâné sur le port et dans le pittoresque de la ville, M. Léandre Vaillat passe à Monastir, qui possède également ses remparts et des portes superbes. Du même côté et sur une presqu'île qui s'avance en mer, on trouve Madhia qui fut une ville opulente fondée au Xe siècle ; prise, reprise, au cours des temps, occupée même par les Normands qui s'emparèrent d'ailleurs un moment de la région, elle leur resta jusqu'à l'intervention des Maures.

Au cours de ses guerres contre les Barbaresques, Charles-Quint prit Madhia, fit détruire le château et une grande partie de la ville. C'est encore un endroit curieux et que nous trouvons abondamment décrit dans le volume, mais qui n'a pas l'intérêt de la ville d'autrefois, on peut le penser. Sous prétexte de travaux, l'époque moderne a surtout dévasté la ville.

On arrive à l'ancienne *Thysdrus*, qui dresse son superbe amphithéâtre au milieu de l'agglomération indigène actuelle d'El Djemm. Au cours des luttes Berbères contre les Arabes, de superbes édifices furent détruits et servirent, ainsi que diverses cons-

tructions romaines, de carrière pour les constructions des indigènes.

On arrive à Sfax, dont l'hôtel de ville a recueilli une précieuse série de mosaïques provenant des villas romaines de la région. Certaines, de sujets assez risqués, sont relatives au culte de Vénus et de l'Amour.

A Sfax, qui a conservé sa lourde forteresse, la vie indigène est décrite curieusement par M. Léandre Vaillat, en une suite de courts tableaux, mais d'une coloration intense.

A Gabès, dans le Sud, il arrive pendant la Pâque juive, qui dure douze jours. Les femmes, pendant ces jours de fête, sont autorisées à travailler pour elles, constate-t-il, peut-être avec un peu d'ironie. Bien d'autres scènes de la vie dans l'oasis sont données ; il raconte ensuite son excursion au *Ksar*, au village fortifié de Médenine, curieux, mais où sont surtout des magasins. Revenu vers la mer, le promeneur visite l'île des Lotophages d'Ulysse, l'île de Djerba ou terre aux Sables d'Or. Son lieu surtout habité est Houmt-Souk, où il décrit un curieux marché, un cheik qui tient boutique d'antiquités, des fondouks nombreux, etc. Il dîna chez le Caïd, où il dut absorber des mets bizarres, de la cuisine du pays, et visita enfin au bord de la mer le « haut château », dont il décrit longuement l'aspect superbe et les défenses. C'est une construction, paraît-il, du XIIIe siècle, élevée par le Roi des Deux-Siciles et qui passa plus tard aux Turcs, puis aux Espagnols.

M. Léandre Vaillat revient sur la terre ferme et pousse jusqu'à Kairouan, la ville sainte de la région. Fondée aux premiers siècles de l'hégire, Kairouan devient vers 808 la capitale des Aghlabites, et l'on rappelle encore le souvenir de son opulence passée avec sa grande mosquée, ses remparts. Des portes, il est resté surtout la porte de Tunis. A côté se trouve la ville de Sabra ou Mansoura, où les souverains avaient leur palais, avec des jardins suspendus, des lacs artificiels, etc. Il n'en est resté que quelques colonnes — et des décombres.— M. Léandre Vaillat revient ensuite sur la célèbre mosquée de Kairouan, qui a été réparée dernièrement et reste une des merveilles de l'art arabe.

Mais je préfère renvoyer aux textes pour les détails souvent intéressants qui sont donnés. Le volume s'achève, peu après, à Tripoli, où l'on revient pendant la période du Rhamadan. —

L'ouvrage est en somme attachant, plein de jolis tableaux, comme de détails que les curieux d'art pourront retenir. La Tunisie, en effet, est une des parties les plus intéressantes de notre domaine colonial.

§

Je voudrais signaler encore le voyage ou nouvel itinéraire de **Paris à Jérusalem** de M. Robert Morche, notes, impressions et souvenirs d'un Pèlerin. Ce pèlerinage, on peut le savoir, est organisé tous les ans ; M. Robert Morche, dont on connaît l'aspect plutôt humoristique, nous en donne le tableau détaillé et jusqu'à la liste, — commentée, — de ses nombreux compagnons de route. Il y avait là une centaine de personnes, venues de pays très divers et qui s'embarquèrent sur le *Lotus* des Messageries maritimes, courrier de Marseille à Bayrouth (août 1925). Mais l'auteur, avec quelques-uns des pèlerins, descendit en l'Italie, pour s'embarquer à Naples, — ville sale, empestée, aux rues tortueuses, étroites, sans trottoir, sans lumière et souvent remplies d'immondices, — mais dont le panorama reste toujours splendide. A Naples d'ailleurs il eut des difficultés avec le consul d'Angleterre, pour son transport en Terre-Sainte, et, malgré sa qualité de journaliste, dut cracher la forte somme, ce qui le mit de fort méchante humeur. Mais en passant, M. Robert Morche signale les bons effets dans la péninsule de la dictature de Mussolini, qui a remis tout en ordre en effet, et ramené la paix dont le pays avait besoin.

Le navire se met en route, passe à Malte et gagne Constantinople, dont le narrateur rappelle le splendide panorama : « La ville avec ses trois quartiers, Stamboul, Galata et Péra, s'élève en amphithéâtre. Leurs mosquées et leurs minarets se détachent sous le ciel » ; on descend, mais il n'y a là qu'une escale rapide. On gagne Smyrne, à demi détruite par le terrible incendie qui a suivi la retraite des Grecs en 1923. On reprend la mer — et un itinéraire bizarre ramène les pèlerins au Pirée et Athènes, dont on visite naturellement les ruines célèbres. Le pèlerinage gagne Rhodes que hante toujours le souvenir des Hospitaliers, puis Chypre et enfin Beyrouth.

Mais le pèlerinage, qui prend décidément le chemin des écoliers, gagne d'abord Baalbek, par les montagnes du Liban. La ville

offre surtout des ruines de temples de l'époque romaine. Mais en passant, M. Robert Morche nous dit quelle sottise fut l'introduction dans le pays de notre suffrage universel et déplore, on peut le croire, les calamités diverses qui en sont la conséquence. — La colonne passe à Damas, puis gagne Tibériade. C'est de ce côté le pays du Christ avec Cana, Capharnaüm, Nazareth, Naplouse, etc.

On arrive enfin à Jérusalem, but suprême du voyage, mais sur laquelle nous devons passer rapidement. On nous parle de l'église du Saint-Sépulcre, de la Voie douleureuse comme de la mosquée d'Omar, du mur des Lamentations, etc. Les voyageurs visitent Bethléem, dont l'église est, paraît-il, la seule qui n'ait jamais été détruite par les mahométans ; puis à propos des diverses confessions qui se disputent le Saint-Sépulcre, on nous parle des Arméniens, et l'auteur a consigné dans son récit de poignants détails sur les massacres turcs de la Grande Guerre (1). Enfin il est question du sionisme dont on trouvera, résumés dans ce passage du livre, les plus curieux aspects.

Le pèlerinage finit par s'embarquer sur le chemin de fer qui descend la côte et gagna l'Egypte, — où, comme on le sait, dominent toujours les Anglais, — visita le Caire et les Pyramides avant de regagner la France.

En terminant son récit, M. Robert Morche nous parle de l'influence française en Palestine et en Syrie, — de tout ce qui nous restait de neuf siècles d'efforts, de politique, d'expéditions aux résultats divers et que sacrifie de plus en plus la honteuse ignorance et l'incapacité de nos hommes politiques.

Le volume de M. Robert Morche, en somme, mérite d'être lu, malgré son caractère spécial et la rapidité des notations dans plusieurs de ses chapitres et la conclusion surtout ; il a l'intérêt d'un témoignage.

CHARLES MERKI.

HISTOIRE DES RELIGIONS

R. Kreglinger : *La Religion d'Israël*, Paris, Nourry, 1925. — *L'Evolution religieuse de l'humanité*, Paris, Rieder, 1926. — H. Delafosse : *La première épître aux Corinthiens*, Paris, Rieder, 1926. — J. Klausner : *Jesus of Nazareth*, London, Allen and Unwin, 1925. — Arthur Drews : *Die Leugnung der*

(1) Le nombre des Arméniens tués par les Turcs aurait atteint 1 million.

Geschichtlichkeit Jesu in Vergangenheit und Gegenwart, Karlsruhe, Braun, 1926. — Mémento.

La Bible enseigne que Moïse a donné deux législations successives : d'abord celle de l'Exode, puis le Deutéronome.

Le Deutéronome est au contraire antérieur à la législation de l'Exode. Telle fut la découverte que fit, au XVIIe siècle, un rabbin de génie, excommunié de la synagogue, un des plus grands philosophes de tous les temps, Spinoza. Ce renversement de l'ordre chronologique de deux documents devait être le point de départ d'une science nouvelle.

Deux siècles plus tard, deux théologiens protestants de Strasbourg, Reuss et Graf, établirent que la législation de l'Exode (sauf ce qu'on appelle le livre de l'Alliance) est de plusieurs siècles postérieure au Deutéronome, qui lui-même est de plusieurs siècles postérieur à l'époque mosaïque.

Toute l'histoire d'Israël en fut changée. Ces deux grands points de repère chronologiques fixés, il fut possible de classer aussi les autres faits et documents hors du cadre légendaire et tendancieux que leur avait imposé la tradition. Israël apparut soumis comme les autres peuples aux lois de l'évolution. Après avoir été une branche des spéculations théologiques, l'histoire d'Israël fut intégrée dans l'histoire générale.

Le livre attrayant de R. Kreglinger, professeur à l'Université de Bruxelles, sur **la Religion d'Israël**, met au point les résultats de la critique biblique et ceux, plus récents, de l'enquête sociologique. L'auteur ne se borne pas à aligner les faits. Il établit entre eux cet enchaînement logique et progressif qu'on appelle évolution. Il prend son point de départ dans la préhistoire, alors que Canaan était encore habité par les troglodytes. Il examine les influences babylonienne, égyptienne, hittite, égéenne. Il étudie les formes primitives de la religion d'Israël : le matérialisme moral et religieux, la notion du *el*, les pierres divines, les arbres divins, les sources divines. Il passe à l'origine et à l'évolution du culte de Iahvé. Il raconte comment cette divinité, qui résidait d'abord à Qadech, fut adoptée par les Israélites et comment la centralisation politique, sous les rois, entraîna le monopole cultuel qui fit d'Iahvé le seul Dieu d'Israël, en attendant les hautes destinées qu'il devait atteindre dans le christianisme.

§

De plus de portée encore est le livre du même auteur sur **l'Evolution religieuse de l'humanité**. Voici ce que s'est proposé l'auteur :

Dégager les éléments essentiels des principales religions, déterminer la place qu'elles occupent dans la vie de leurs adhérents, les satisfactions qu'ils en attendent, les problèmes auxquels ils espèrent y trouver une solution ; indiquer les étapes par où la religion a passé, depuis les actes magiques et les croyances simples des primitifs jusqu'aux constructions métaphysiques et aux envolées mystiques des grands apôtres du christianisme ; apprécier, brièvement, le rôle qu'elle a joué, qu'elle joue encore dans la vie de l'esprit.

Ce programme est admirablement rempli. Dans l'histoire immense des religions, des paliers sont établis : religion des primitifs, religions monarchiques, religions de salut, religions catholiques. Ce sont autant de grandes étapes d'une véritable évolution. Une religion de longue durée comme le christianisme a traversé trois de ces étapes. Il est né du messianisme juif, qui est une forme de religion monarchique. Avec le paulinisme il est entré dans le groupe des religions de salut. Puis à côté du culte impérial, de l'Islam, de la religion chinoise, il est devenu une religion *catholique*, prétendant valoir pour tous les hommes et embrasser l'activité humaine tout entière.

Dans le dernier chapitre, l'auteur expose le divorce progressif de la religion et de la civilisation. Son livre est une puissante synthèse qui fera époque. A peine trois ou quatre esprits dans le monde étaient assez vastes et assez vigoureux pour la tenter.

§

L'histoire de l'Ancien Testament est depuis longtemps une science, tandis que celle du Nouveau Testament est seulement en voie de le devenir.

Parmi les travaux qui contribuent le plus à ce progrès, il faut remarquer ceux de M. Henri Delafosse. Après l'épître aux Romains, il nous donne la **Première épître aux Corinthiens**.

Cette épître est un étrange pot-pourri. Pêle-mêle, avec des élans messianiques et des élévations mystiques, on y trouve une réglementation archaïque de la vie chrétienne. Le plus surprenant est

que, sur toutes les questions, deux thèses contraires se trouvent juxtaposées. Faut-il se marier ? Une thèse dit oui. Une thèse dit non. Peut-on manger des viandes consacrées aux idoles ? Certainement. Pas du tout. Les prédicateurs doivent-ils être nourris par la communauté ? Oui. Non.

On comparerait ce document à ces curieuses résolutions rédigées à la fin des Congrès socialistes. Les tendances opposées qui se sont affrontées veulent toutes figurer dans le texte final. Si l'une fait passer un paragraphe, l'autre en ajoute aussitôt un autre qui balance et contredit le premier.

H. Delafosse, le premier, discerne dans cette épître la contribution de plusieurs *mains*. Il lui applique le nouveau réactif puissant qu'il a déjà employé à l'analyse du quatrième évangile et de l'épître aux Romains : distinction entre morceaux messianiques, marcionites et antimarcionites. D'un texte touffu et contradictoire, amas de fragments incompatibles par leur origine et leur tendance, boue chaotique où se perdent et la limpidité de l'eau et la fermeté de la terre, il fait sortir un monde ordonné. Il sépare trois plans nets : l'eschatologie matérialiste de Paul, la pensée abstraite et ascétique du rédacteur marcionite, le sens pratique et politique de son contradicteur catholique. Il montre comment la lettre assez chétive d'un visionnaire messianiste a été « transfigurée » par un théologien mystique et surchargée ensuite de plusieurs façons par de prudents législateurs.

La critique interne qu'il pratique de façon si pénétrante et neuve pourra être contrôlée par l'examen de l'*Apostolicon*, l'édition marcionite de saint Paul, que Harnack a restituée en grande partie. Sur les points essentiels, ce contrôle donnera raison à H. Delafosse.

§

Dans son livre sur **Jésus de Nazareth**, J. Klausner, professeur à la jeune Université de Jérusalem, s'attache à décrire le milieu social, moral et intellectuel où Jésus aurait vécu :

Dans tout l'Evangile, dit-il, il n'existe pas un seul article d'enseignement moral dont on ne trouve le parallèle soit dans l'Ancien Testament, soit dans les apocryphes, soit dans la littérature talmudique et midraschique de l'époque de Jésus (p. 384).

La formule : « La mesure que vous appliquez aux autres vous

sera aussi appliquée à vous-mêmes », se lit textuellement dans la Mischna (*Sota* I, 7). La parabole de la paille et de la poutre a été faite, entre autres, par Rabbi Tarphon (*Baba bathra* 15 b ; *Arakhin* 17 b). « A chaque jour suffit sa peine » est une expression typique du Talmud (*Berakhoth* 9 b).

« Celui qui délibérément jette un regard sur une femme est comme s'il avait eu des rapports avec elle » (*Massekheth Kallah*) ; « Celui qui commet adultère avec ses yeux doit aussi être appelé adultère » (Rabbi Siméon ben Lakisch : *Lev. R.* §, 23) ; « Celui qui fait l'aumône en secret est plus grand que Moïse notre maître » (*Baba bathra* 9 b).

Dans Luc, XX, Jésus prouve ainsi la résurrection des morts : « Dieu a dit à Moïse : je suis le Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. Or Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants... » Ce raisonnement, typiquement pharisien, se trouve beaucoup mieux exposé dans *Sanh.* 90 b. :

Il est écrit : Et j'ai aussi observé mon alliance avec eux (Abraham, Isaac et Jacob) pour leur donner la terre de Canaan. Il n'y a pas *te donner* (à Moïse) mais *leur donner*. C'est pourquoi nous devons déduire de la Loi la résurrection des morts.

— Ce qui signifie : Abraham, Isaac et Jacob ressusciteront et ce sont eux qui, dans le monde à venir, posséderont la terre sainte (p. 319).

D'après Klausner, Jésus aurait été un moraliste très supérieur à Hillel et un artiste en paraboles. Mais son enseignement est profondément contradictoire. Tantôt il parle comme un juif ultra-nationaliste. Par exemple, à la femme cananéenne qui l'implore, il répond qu'il faut d'abord laisser se rassasier les Juifs, qu'il ne convient pas de leur prendre le pain pour le jeter aux chiens ; et Klausner fait remarquer que si quelque autre docteur juif de l'époque avait eu le malheur de prononcer une telle parole, les chrétiens la reprocheraient encore au judaïsme. Tantôt il amorce l'universalisme que ses disciples, d'après Klausner, devaient exagérer et qui rend sa doctrine irrecevable pour la nation juive.

Aux *historicistes* est ainsi offert un Jésus qui tient solidement dans le cadre du judaïsme de l'époque. Il fait paraître falot le Jésus utopique et anachronique fabriqué par les exégètes chrétiens, le Jésus-mannequin que chacun affuble à sa guise de sa propre marotte et des oripeaux de sa propre pensée.

Quant aux négateurs de l'historicité, ils reconnaissent avec

Klausner que les discours attribués à Jésus ont un caractère foncièrement juif et ils expliquent mieux que lui les contradictions qu'on y trouve. Ces contradictions prouvent que les évangélistes ont puisé dans les courants les plus divers de la tradition juive.

§

Nous savions que Napoléon ne croyait pas à l'historicité de Jésus. Dans un livre de 234 pages sur **la négation de l'historicité de Jésus**, Arthur Drews nous apprend qu'il en était de même de Gœthe, qui écrivit à Herder, le 4 septembre 1788 :

C'est à cause du mythe de Jésus que le monde pourra rester encore stationnaire pendant dix mille ans et que personne ne raisonne convenablement, car il faut dépenser autant d'énergie, de science, d'intelligence et d'ingéniosité pour défendre ce mythe que pour le réfuter.

Drews voit les initiateurs du mouvement de négation en Volney et en Dupuis, dont l'œuvre est trop oubliée en France, depuis que Renan, le charmeur, a réussi à donner au mythe de Jésus l'apparence d'un fait historique dont un homme de bon sens ne saurait douter.

Voici comment Drews caractérise le livre fameux de Renan :

Un poème lyrique de premier ordre, assaisonné de sentimentalité et légèrement teinté d'érotisme insinuant, à tous égards art pompier (*kitsehig*) comme on dirait de nos jours, superficiel, visant à l'effet, sans sérieux moral, sans compréhension des profondeurs effectives du problème, glissant adroitement sur toutes les difficultés... La théologie protestante libérale salua en Renan celui qui devait la débarrasser de Strauss Surtout on lui sut gré d'avoir, dans son récit de la vie de Jésus, fait entrer le quatrième évangile, bien que Renan, qui ne pouvait se faire aucune illusion sur sa valeur documentaire, en eût fait un usage nettement sophistique et insincère.

A ce propos, Drews rappelle le succès récent de la vie de Jésus de Papini, qui, selon lui, prouve que le mauvais goût du public est resté le même.

Le radicalisme hollandais a particulièrement retenu son attention. La Hollande est un petit pays que sa langue, peu répandue, isole des grands centres intellectuels. Dans la critique de l'Ancien Testament, ce n'est qu'après avoir publié une grande partie de leurs travaux que Reuss et Graf découvrirent à leur surprise qu'ils avaient été devancés par les Hollandais. Il en est de même

aujourd'hui pour le Nouveau Testament. La Hollande est le premier pays où la non-historicité de Jésus soit enseignée par une partie de la théologie officielle.

D'après certains travaux récents, le christianisme devrait être compris comme la fusion du *marcionisme* avec la doctrine adverse que l'on peut provisoirement appeler le *lucanisme*. Il est remarquable que cette thèse, à laquelle les travaux critiques de M. Delafosse viennent de donner une base documentaire nouvelle, a été pressentie par l'Anglais Erwin Jonston, qui dans son ouvrage *Alma Mater*, paru en 1887, a vu que l'épître aux Galates est un écrit marcionite, tandis que le livre des Actes est antimarcionite.

Dans les pages qu'il consacre à mes propres recherches, Drews souligne surtout l'argument tiré de l'impossibilité de déifier un homme au sein du peuple juif.

Dans sa conclusion, il constate que les négateurs n'ont pas encore pu se mettre d'accord sur une explication positive des origines du christianisme. Cela tient peut-être, si paradoxal que ce semble, à ce que les négateurs ne se sont pas encore suffisamment affranchis des préjugés théologiques. Dans leur critique des évangiles, ils ont accepté, les yeux fermés, l'ordre chronologique de ces documents, tel que la théologie l'avait établi : les Synoptiques, avec leur « Fils de l'homme », avant Jean avec son Fils de Dieu. Ce classement des évangiles insinue déjà que la divinité de Jésus a été l'aboutissement de la déification progressive d'un homme. Aussi a-t-il été inspiré par la christologie du protestantisme libéral beaucoup plus que par des considérations philologiques. A mon avis, les négateurs n'apporteront une explication positive des origines du christianisme que lorsqu'ils se seront décidés à reviser la thèse théologique de la priorité des Synoptiques.

Mémento. — J. Przyluski : *La légende de l'empereur Açoka*, Paris, Geuthner, 1923. Ouvrage fondamental sur le bouddhisme. Il l'étudie à un étage intermédiaire de son évolution, alors qu'il n'est plus la secte étroite et obscure de l'époque de Magadha et qu'il n'est pas encore la religion universelle de l'époque de Kaniska. — P. Saintyves : *Essais de folklore biblique*, Paris, Nourry, 1923. Application très remarquable de la méthode folklorique à l'Ancien et au Nouveau Testament. Thèmes du feu qui descend du ciel, du bâton sec qui reverdit, de l'eau qui jaillit du rocher, de l'eau changée en vin, de la multiplication des pains, de la marche sur les eaux, du statère dans la bouche du pois-

son. Signification symbolique de deux thèmes de la Passion : la tunique sans couture et le déchirement du voile. — *Œuvres complètes de Flavius Josèphe, Antiquités*, livres VI-X, traduction de Julien Weill, Paris, Leroux, 1926. On est heureux de voir ainsi continuée et bientôt achevée la traduction complète de Josèphe, faite sous la direction de Théodore Reinach. Le volume présent comprend l'histoire des Juifs, des Juges à la fin de la Captivité. Traduction précise et élégante. Notes critiques très précieuses. — A. Fridrichsen : *Le problème du miracle dans le christianisme primitif*, Strasbourg, Istra, 1925. Etude originale et approfondie sur la manière dont on jugeait les miracles de Jésus, sur la critique hostile aux miracles de Jésus et sur le miracle, problème intrinsèque de l'Eglise. — Dans *The Harvard Theological Review*, articles intéressants de Robert P. Casley sur *Clément d'Alexandrie et les débuts du platonisme chrétien* (janv. 1925) et de C. C. Mc Cown sur *la littérature apocalyptique hébraïque et égyptienne* (oct. 1925). — M. Garçon et J. Vinchon : *Le Diable*, Paris, Gallimard, 1926. Une partie historique et critique ; une partie médicale. Excellent petit livre qui repose sur une abondante documentation de première main, à la fois historique et clinique. Appréciation intelligente des procès de sorcellerie et des folies démoniaques qui en ont fourni la matière. La croyance au diable est la plus malfaisante de toutes les chimères qui ont tourmenté l'humanité. — Maurice Neeser : *Du protestantisme au catholicisme. Du catholicisme au protestantisme*, Paris, Attinger, 1926. Essai bien documenté sur la psychologie des conversions individuelles. — E. Dermenghem : *La vie admirable et les révélations de Marie des Vallées*, Paris, Plon, 1926. Etude, sur pièces inédites, d'une intéressante mystique du XVIIe siècle, la sainte de Coutances. — J. Izoulet, *Paris capitale des religions ou la mission d'Israël*, Paris, Albin Michel, 1926. Curieuses suggestions sur la nécessité d'un nouveau pouvoir spirituel.

PAUL-LOUIS COUCHOUD.

LES REVUES

La Nouvelle Revue française : « Pamir », un beau poème de M. Georges Chennevière. — *La Revue de France* : Une lettre de Roland Garros et un regret du fameux aviateur. — *La Revue Mondiale* : Léon Tolstoï jugeant Flaubert ; Léon Tolstoï partisan du fouet, conditionnellement. — Mémento.

La Nouvelle Revue Française (1er août) donne un bien remarquable poème de M. Georges Chennevière : « Pamir ». Si la critique lui refusait l'attention due à une œuvre de mérite intrinsèque et d'une valeur exceptionnelle par sa signification

dans le malaise actuel du monde — il nous paraît que la critique se tromperait fort.

Belle Europe d'autrefois,
Ton lit cesse de te plaire.
Il ne fallait pas y mettre
Tant d'empereurs et de rois,
Tant de jeunes capitaines.
Tu succombes à la peine ;
Vends le meuble au prix du bois.

Ainsi chante M. Chennevière. Il quitte ce rythme pour un plus large et il y revient, pour exprimer le désordre de cette époque trouble :

La salle sent le bois blanc, le potage et la friture.
Dépêchez-vous, affamés, de prendre place à la table.
Si la chaise boîte un peu, le beurre n'est pas fondu,
Mais on ne vous l'a servi qu'en coquilles, par décence.
Sénateurs et députés, ministres, sous-secrétaires
(Un poète a bien le droit d'ignorer les préséances),
Attachés, sous-attachés, conseillers, hauts-commissaires,
Bons apôtres du « civisme » et de la « démocratie »,
Je suis aise de vous voir d'aussi près manger et boire,
Car l'homme ne ment jamais en présence du rôti,
Mais, loin de l'amphithéâtre et de l'auguste tribune,
Où, depuis plus de cent ans, vous donnez la comédie ;
Hors des fauteuils d'Aubusson, où vous enfoncez vos fesses,
En regonflant des projets qui crèvent sur les tapis,
Vous perdez de votre taille et de votre autorité,
Malgré que vous ayez ceint la couronne des « élus ».
Pudiques et fins vieillards, dont l'honneur et la vertu
Expireront humblement dans un galant entresol ;
Catarrheux, dont le nez branle au-dessus de vos binocles
Et dont les dix doigts épars sucrent des fraises absentes ;
Rufians de tous partis, mignons poudrés et rasés ;
Ventrus, barbus et nabots, avocats et professeurs,
Dont la molle et fade voix foire à tous les carrefours,
Larbins et scribes d'état, valetaille, « radicaille »,
Eleveurs de basses-cours qui gavez de vos programmes
La volaille électorale au croupion déplumé ;
Inaugurateurs de ponts, de tombeaux et de statues,
Quand donc aurez-vous fini de nous tenir des discours ?

Après cette apostrophe aux gouvernants, le poète évoque les plaisirs des gouvernés :

C'est ici que l'on danse,
Flanc à flanc, cuisse à cuisse,
Pied à pied, joue à joue.
Et l'échine est si lisse
Que la main droite glisse
Des épaules qui roulent
Au creux des reins qui tanguent.
. . . .
O belle nuit de danse !

Il regarde l'Europe :

Tout n'est, dans ce monde fou, que sursis et manigance.
L'air même que l'on respire a comme un goût frelaté.
De chaque fente du sol on voit sourdre une menace.

Notre sort est dans les mains de six marchands de pétrole
Qui mangent des œufs pochés, boivent de l'eau de Vittel,
Et se disputent par fil les gisements de Mossoul.

Ton supplice a commencé. Il sera long, pauvre Europe.
. . . .
Accepteras-tu pour chefs ce brelan de dictateurs
Qui lèvent les bras au ciel pour invoquer leur étoile,
Et voudraient être César partout ailleurs qu'à Pharsale ?

Le sang coule sur les murs, vieille semeuse de guerres.
J'entends des cris d'innocents s'échapper de tes prisons,
Et la haine te forger une mortelle frontière.

Tu n'as droit à nul recours. Le châtiment t'enveloppe.
Ses chevaux trempent déjà leurs pattes dans tes grands fleuves
Et retroussent leurs naseaux au devant de tes prairies.

J'annonce le noir combat, l'obscurcissement des cieux,
Un fourmillement de rats dans d'invisibles dédales,
Des grondements inouïs dans un mensonge de brume ;

Le ronflement des tambours, l'éclat des clairons voraces,
Et, par delà le désert des villes et des campagnes,
Une naissance nouvelle, au son clair et triomphal
De la faucille dans l'herbe et du marteau sur l'enclume !

Nous voudrions, par ces extraits, inviter à une connaissance intégrale de « Pamir » ceux qui aiment la poésie, même quand elle a un sens. Et ceux-là connaîtront M. Georges Chennevière, qui a le droit de se définir tel qu'en ces vers :

Coule le temps. Coule mon sang. Coule ma vie.
Je parle au nom de ceux qui me liront plus tard.
J'ai déjà dépassé la zone des orages,
Faisant vœu de sagesse et déposant l'envie.

Je méprise le siècle et le tumulte vain.
J'ai replié le tout, espoirs, craintes, regrets,
Souvenirs et désirs, ambitions et rêves,
En un secret refuge où rien ne peut m'atteindre.

§

La Revue de France (1er août) commence la publication de « La Passion de Roland Garros », par M. Jean Ajalbert. Le biographe a connu le modèle, « de l'enfance, en Cochinchine, jusqu'à la mort, au-dessus de Vouziers, quelques jours avant l'armistice ». Ces pages ressuscitent, dans la vérité de sa belle vie, l'un des plus admirables combattants de la Grande Guerre et celui qui, en somme, a créé l'aviation de combat.

Le 1er avril 1915, Garros abattait son premier avion allemand. Le 3, il écrivait à Cantaber, son « cher vieil ami », pour lui donner « quelques détails » :

Arrivé à 10 kilomètres de nos lignes, je vois assez loin et bien au-dessus de moi (500 mètres plus haut) un appareil sur lequel nos batteries tiraient. Je manœuvre pour lui couper la retraite, tout en m'efforçant de prendre la hauteur qui me manquait. Cela dure six à huit minutes. Arrivé à bonne hauteur, je m'approche, les batteries nous tirent dessus dans le tas. J'ouvre le feu à 30 mètres ; le Teuton répond à coups de fusil. Je recharge ma mitrailleuse trois fois. Au bout de quelques balles, l'ennemi fuit en désordre et en descendant à toute allure. Je ne le lâche pas d'un mètre. Le combat dure dix minutes. Il se termine à 1.000 mètres d'altitude ; criblé comme une passoire, l'Albatros prend feu subitement, une immense flamme l'environne et il descend en tourbillon. C'est tragique, affreux. Au bout de vingt-cinq secondes ou moins (qui paraissent longues) de chute, l'appareil s'écrase sur le sol dans une grande fumée.

J'ai été en auto voir les débris ; les premiers arrivés avaient raflé tous les objets, armes, insignes, etc... Je fais des démarches énergiques pour les récupérer. Les deux cadavres étaient dans un état horrible : ils étaient nus et saignants ! Le passager avait une balle dans la tête. On n'a pas examiné le pilote, qui était trop mutilé. Les restes de l'appareil étaient percés de balles, un peu partout. Le combat s'est passé presque au-dessus des tranchées, et les troupes ont pu suivre toutes les phases, à plusieurs kilomètres. Il paraît même que les Allemands étaient sortis de leurs trous pour mieux voir ; les nôtres ont pu en dégringoler quelques-uns. Inutile de vous dire ma satisfaction d'un succès aussi complet, malgré un certain écœurement du spectacle. Je suis seul à avoir combattu sans passager. Mais ce qui me rend surtout heureux, c'est le sentiment d'avoir créé, seul, et malgré tous les risques de l'inconnu en aviation,

l'instrument qui m'a porté au succès. C'est cela, par-dessus tout, ma joie. A part la première occasion ratée à Furnes, c'est le seul avion ennemi que j'aie rencontré sur nos lignes. Ils sont très rares.

M. Jean Ajalbert écrit, à la suite de cette lettre :

Puis, des « instantanés » fixaient, de leur funèbre constat, la scène dont point n'était besoin de clichés pour que la retînt à jamais le regard de celui qui naguère s'en voulait de forcer les vautours de la montagne, et qui, devant les débris d'appareils et les cadavres, proférait :

— Je n'aurais jamais cru que l'aviation servirait à ça... Quelle saleté!

§

M. J.-W. Bienstock publie, dans **La Revue Mondiale** (15 juillet), la traduction de lettres inédites du comte Léon Tolstoï à N.-N. Strakhov, et qui ont été écrites entre la fin de 1876 et le 5 octobre 1895.

D'une de ces lettres — 22 avril 1877 — nous détachons ce trait de mauvaise humeur contre le « Saint-Julien l'Hospitalier » des « Trois Contes » :

J'ai eu le dernier numéro de *Viestnik Evropy;* la nouvelle de Potekhine est très bonne, mais quelle pourriture Flaubert dans la traduction de Tourguenev. C'est d'une abjection révoltante. Et on insulte toujours Victor Hugo.

Ce qui suit provient d'une lettre du 6 septembre 1878 :

Si j'étais roi, j'édicterais une loi selon laquelle l'écrivain qui aurait employé un mot dont il ne peut expliquer le sens serait privé du droit d'écrire et recevrait cent coups de fouet.....

.... Si j'étais roi, je donnerais cent coups de fouet à quiconque ferait le raisonnement le plus courant et le plus ordinaire des livres savants, à savoir : d'après mes études, mes observations, c'est-à-dire d'après la science, il résulte que le champignon est un champignon, le cheval un cheval, le corps un corps, l'âme une âme; l'électricité, l'électricité ; la chaleur, la chaleur. La conclusion la plus légitime d'après la science serait donc que les choses sont différentes, mais, selon mon désir secret, il serait mieux que tout fût un. Alors on fait le saut suivant : la science elle-même est mise de côté et on ne prend en considération que la marche de la science, l'histoire de la science, comme si, pour celui qui ne connaît pas la science, peut être compréhensible la marche future de la science. Et l'on suppose que pour atteindre ce que nous désirons, il ne manque qu'une toute petite chose.

Pardonnez mon bavardage sur ce que vous comprenez mieux que

moi, mais j'aime tant rechercher la physiologie des erreurs, que je ne puis me retenir.

Mémento. — *Le Correspondant* (25 juillet) : « La propagande contre la France aux Etats-Unis », par M. Georges Lechartier. — « Le duc d'Orléans », par M. Maurice Talmeyr.

La Mouette (août) : « Concours d'histoires gaies », par M. J. Guillemard. — « La mort de l'Hieromonachos », par M. G. Aubault de la Haulte Chambre.

Cahiers Léon Bloy (juillet-août) : « Léon Bloy et Louis Veuillot », par M. Hector Talvart. — Un article inédit de Léon Bloy sur le « Molière et Bourdaloue » de Louis Veuillot. — « Bloy et Péladan », par M. René Martineau, avec une lettre de Bloy et un article de M. G. Maurevert.

Revue des Deux Mondes (1er août) : « Poèmes Votifs » d'Anatole Le Braz. — « La flèche d'or », de Joseph Conrad. — « Le prince de Ligne », par M. Abel Bonnard.

La Revue hebdomadaire (31 juillet) : Première partie de « Le Cygne noir », du romancier américain Ernest Pascal.

Clarté (juillet) : « Un peuple à vendre ». — « La libération de la Chine marquera le déclin de l'impérialisme et ouvrira l'ère des révolutions », par M. Marcel Fourrier.

Æsculape (août) : « La genèse des idées modernes sur les démoniaques », par MM. le Dr Jean Vinchon et Maurice Garçon.

L'Europe nouvelle (31 juillet) : « Relations internationales et routes de l'air », par des spécialistes de l'aviation.

Les Amitiés foréziennes et vellaves (15 juillet) : « Saint-Etienne-de-Furan au temps de Louis XIV », par M. J.-B. Galley.

La Revue antibolchéviste (1er août) : « Le mouvement communiste en France », par M. Gustave Gautherot. — « Dans les prisons soviétiques », récits de témoins.

La Revue Universelle (1er août) : « La fin des Assignats », par M. R. Arnaud. — « Poèmes », de M. Louis Pize.

Nos Poètes (15 juillet) : « Les Sources de la Poésie. Le Divin », par M. F. — « A. de Musset », par M. Tancrède Martel. — « A. Foulon de Vaulx », par M. G. Druilhet. — « Poésie et médecine », par A. de Bersaucourt, d'après *le Parnasse médical français ou Dictionnaire des médecins-poètes de la France ancienne ou moderne, morts ou vivants*, de M. le docteur Achille Chereau.

La Revue de Paris (1er août) : M. André Maurois : « Joseph Smith, fondateur du mormonisme ». — Auguste Langel : « Mac-Mahon et le 16 mai ». — « La reine Melisende et sa Famille », par M. Charles Diehl.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Trente ans ou la seconde vie d'Edmond de Goncourt (*Le Journal*, 17 juillet). — Si on peut aimer d'amour un paysage (*Intransigeant*, du 29 juillet au 6 avril).

A propos du trentième anniversaire de la mort d'Edmond de Goncourt, M. Lucien Descaves, en un article qu'il intitule : *Trente ans ou la seconde vie d'Edmond de Goncourt*, écrit dans **Le Journal** :

Il y a trente ans aujourd'hui qu'Edmond de Goncourt est mort.

Il était depuis quelques jours l'hôte d'Alphonse Daudet, à Champrosay. Celui-ci trouvait son ami nerveux, fébrile, préoccupé... Il avait des « embêtements » à cause de son « Journal », dont le dernier volume venait de paraître. On le menaçait d'un procès. Il avait involontairement froissé des susceptibilités. Il n'en dormait plus. Il était heureux de se retremper dans la vie de famille, fût-ce la famille d'adoption d'un célibataire de soixante-quatorze ans.

Alphonse Daudet excellait à remonter le moral des affligés et des inquiets.

— Votre tort, mon Goncourt, disait-il, c'est de ne pas contrôler ce qu'on vous passe pour du bel argent.

— Mais ce « Journal », mon petit, n'est-ce pas vous qui m'avez poussé à le publier?

— Sans doute..., à condition de ne pas aller plus loin que la mort de votre frère, le Siège, la Commune... A partir de là, j'ai toujours craint qu'on ne vous reprochât de faire de la chronique, des potins.

A quoi Goncourt répliquait que l'on en peut dire autant de Saint-Simon. Mais, à la réflexion, il donnait raison à Daudet.

— On me traite de diffamateur... On m'accuse d'avoir rompu le pacte mondain et social... J'en ai assez. Je m'arrête. Le *Journal de Goncourt* est fini. Redevenez vous-même, sans l'arrière-pensée que vous parlez face au public.

Cependant, le mal qu'avait apporté Goncourt couvait... et ce n'était pas sa crise de foie habituelle et redoutée. L'auteur de *la Faustin*, qui, faute d'une salle de bains dans son petit hôtel d'Auteuil, faisait installer dans sa cuisine une baignoire où l'on vidait des seaux d'eau par la fenêtre, Goncourt était impatient de l'étuve et de la douche qu'il trouvait à Champrosay. Il les réclamait. Mais, le mercredi matin, il sortait du bain, claquant des dents, et, vingt-quatre heures après, il était enlevé par une congestion pulmonaire.

Alphonse Daudet a raconté les derniers jours de Goncourt et son agonie en quelques pages admirables, écrites sous le coup de la douleur. Il est bon de les relire.

Daudet fait observer que Goncourt croyait fermement à la postérité.

Il a travaillé pour elle. C'était, à cet égard, un prévoyant de l'avenir, et tout le démontre, aussi bien dans son œuvre construite que dans les dispositions prises pour sa sauvegarde. Mais il ne se sentait pas le courage de remettre sur le chantier le projet imparfait d'académie tel qu'ils l'avaient conçu, son frère et lui.

On doit pourtant reconnaître qu'ils se sont érigé à eux-mêmes le monument le plus durable. A l'exception peut-être de Balzac et de Victor Hugo, il n'y a pas dans les Lettres françaises un nom plus souvent prononcé que celui des Goncourt, grâce aux assurances qu'ils ont contractées contre l'oubli en instituant leur académie et leur prix annuel.

Et, comme si ce n'était pas encore assez, la publication éventuelle des parties inédites de leur « Journal » est venue alimenter le feu. Les Goncourt ont pu ainsi échapper à l'éclipse qui n'épargne aucun homme célèbre défunt.

Une seconde vie a commencé pour eux à la mort d'Edmond de Goncourt. Qui ne se rappelle le compte rendu magnifique des obsèques de La Harpe, par Chateaubriand : le vent d'hiver soulevant le poêle pour laisser passer les paroles de l'amitié à l'oreille de la mort !

Ce n'est pas le drap, c'est la pierre du tombeau que soulève depuis trente ans Goncourt pour entendre ce que disent de lui et de son frère amis et détracteurs. La bataille continue. Elle fut d'abord limitée au testament, jusqu'au jugement de la cour d'appel (1900) déboutant la famille et conférant à l'Académie, sur arrêt du Conseil d'Etat, une existence officielle (1903). Cette année-là même, les Dix décernaient leur prix pour la première fois. Vingt-deux autres prix furent attribués depuis. Des successeurs furent donnés aux académiciens de la première et de la deuxième heure, disparus : Huysmans, Jules Renard, Octave Mirbeau, Judith Gautier, Céard, Elémir Bourges... Et à chaque attribution de prix, à chaque élection, les grandes manœuvres, la mêlée des opinions littéraires, rappelaient à l'activité le vieux maréchal enseveli ! Il n'était pas plus tranquille dans sa seconde vie que dans l'autre. Il payait encore de son nom. Plus de vingt ans s'écoulèrent... et l'affaire du « Journal », à son tour, enflamma les poudres.

Le combat n'est pas terminé. Le sera-t-il jamais ?

Après avoir relu l'*Ultima*, d'Alphonse Daudet, je me demande maintenant si Goncourt, en déclarant, deux jours avant sa mort, qu'il se détachait de son « Journal », n'a pas énoncé implicitement ses dernières volontés touchant une publication intégrale. Eclairé par l'événement sur les dangers qu'elle présentait, peut-être n'eût-il eu, rentré chez lui, rien de plus pressé que de révoquer la clause de son testament stipulant que les manuscrits du « Journal » *pourraient* être consultés et livrés à l'impression au bout de vingt ans. Le temps de rédiger ce codicille lui manqua.

Pure hypothèse... ; car je crois aussi qu'il ne déplaisait pas à notre vieux maître de penser que son nom resterait à la brèche, comme un autre Lorrain, le maréchal Fabert, était prêt à y mettre sa personne, sa famille et ses biens.

Mais, en attendant l'édition intégrale du *Journal* des Goncourt, ne pourrait-on pas nous donner une édition expurgée des herbes trop amères ?

§

M. Gaston Picard, l'enquêteur officiel de la littérature française, a posé à quelques écrivains et artistes choisis cette question : « Si on pouvait aimer d'amour un paysage, auquel seriez-vous fiancé ? »

L'Intransigeant publie les réponses à cette question, réponses sincères et seulement variées dans la désignation du paysage choisi. Les uns demeurent attachés à leur paysage natal ; les autres à un site découvert au cours d'un voyage. Nous savons ainsi où ces personnages passent leurs vacances. Avec plus de philosophie Legrand Chabrier écrit :

Se fiancer à un paysage, ah, non... Laissez-moi être le pacha de mille et un, le Don Juan de mille et trois.

Parmi lesquels, ces favoris : Paris deviné de ma fenêtre de Passy, Paris vu du Trocadéro, du Père-Lachaise, aussi Montmartre et la plaine de Saint-Denis vus des Buttes-Chaumont, que sais-je encore...

Versailles, sur la terrasse du château, de profil, un œil vers le canal, un œil vers la pièce d'eau des Suisses, nature classique, nature naturelle... l'estuaire de la Rance... le panorama en déplié de Marseille à Menton... la rotonde rouge du music-hall Empire, une piste sous un chapiteau, le pré communal aux quinquets des baladins...

Et encore les paysages que je n'ai jamais vus, que je ne verrai jamais, la ville de Damas, l'île de Capri, le Foudji-Yama, Tahiti, la lune...

Et André Rouveyre :

Vous savez que je n'ai plus l'âge des fiançailles ; et puis, d'ailleurs, je ne veux même pas imaginer qu'un paysage pourrait être aimé d'amour ! On ne nous propose déjà, n'est-ce pas, aujourd'hui, que trop de diversions (pour parler modérément) aux destinées naturelles de l'amour !

Je suis de ceux qui ne prennent que de l'état passionné ou désolé de leur cœur l'intérêt du décor. Les paysages où de tels gens se sont consumés, ils ne les considèrent, en retour, que pour y choisir, sem-

blerait-il, celui dont le désert leur serait devenu le plus cruel, et dès lors le plus accueillant pour la disposition de leur désespoir.

Grâce à Dieu, je n'en suis pas encore là. En vérité, j'aime simplement ce Barbizon hospitalier, où je suis le plus souvent, parce que l'air y est favorable à ma santé, et que j'y ai pris mes habitudes rurales. Ma vie aux Charmettes parmi le déferlement anglo-américain de l'été, et parmi les troupes de chasseurs de sangliers l'hiver, serait à la fois, je le sais, pour un autre, autant à redouter qu'à envier. Elle me plaît. Puis j'ai toujours vu « le Parisien » (de l'un ou de l'autre sexe) qui venait de quitter sa ville, ses amours, ses amis, ses jeux, avoir le regard taciturne pendant deux ou trois jours : au bout de huit, la forêt l'a pris et il ne peut plus la quitter. Mais, j'y songe, n'est-ce pas là justement « aimer d'amour » ? Sans doute que la mer, avec ses vagues et ses mouettes, étreint les voyageurs comme la forêt saisit ceux que je vois, avec ses voûtes, ses branches, et ses champignons... Mais personnellement, je ne demande à la Nature qui m'entoure que de me conserver en assez bon état pour m'occuper, uniquement, de mon cœur et de ses intérêts. Je ne suis pas touriste.

Un paysage est une projection de notre être. C'est pour cela que nous demeurons si fermement attachés au décor de notre enfance qui est une sorte de sécrétion de notre sensibilité d'enfant. C'est ce paysage que je projette sur tous les sites que je traverse, et peut-être les paysages ne me touchent-ils que dans la mesure où ils m'évoquent mes premières impressions de jeunesse. Il y a aussi ce paysage nostalgique qu'on ne rencontrera jamais et qui serait comme le coquillage ancestral retrouvé. Peut-être que tout notre art, toute notre littérature n'est qu'une tentative pour recréer intellectuellement ce paysage, cette atmosphère. Il y a encore les paysages illuminés éternellement (d'une éternité relative) par le visage de l'amour.

En vérité, tout paysage n'a de réalité que notre sentiment personnel. Et s'il me fallait répondre à la question de Gaston Picard, j'écrirais que mon paysage choisi, je le porte en moi et que je le projette à ma volonté sur les vallons, les montagnes et les mers. Comme la bien-aimée de Verlaine, il n'est jamais tout à fait le même ni tout à fait un autre : il est seulement mouvant et changeant comme mon âme.

R. DE BURY.

L'ART A L'ÉTRANGER

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ART ITALIEN. — La basilique d'Assise. — Etudes franciscaines. — La peinture italienne au XVIe siècle. — Etudes allemandes sur l'art vénitien et l'art toscan.

A l'approche du septième centenaire de la mort du *poverello*, il se produit, fatalement, une recrudescence d'études franciscaines. Dans quelques semaine, Asssise deviendra un grand centre de pèlerinage religieux et artistique, et la grande basilique construite au flanc du Subasio sera envahie comme le fut, l'an passé, Saint-Pierre de Rome. Le livre de M. I.-B. Supino, **La Basilica di S. Francesco d'Assisi** (1), est donc, en quelque sorte, un livre d'actualité. Depuis longtemps, son auteur étudie minutieusement l'histoire de cette église et de ses fresques; son livre sur Giotto exposait une théorie ingénieuse qui, renversant la chronologie jusqu'alors adoptée, considérait les fresques de la basilique supérieure comme postérieures à celles de la basilique inférieure. Plus séduisante encore, dans sa nouveauté, nous apparaît l'hypothèse que lui a suggérée un examen attentif des détails de construction de la puissante bâtisse.

Les deux églises sont très différentes d'aspect et d'architecture: celle d'en bas, massive et sombre, est du plus pur style roman dans ses éléments essentiels ; celle d'en haut est d'un gothique très influencé par les traditions architecturales françaises ; comment croire dès lors que la construction des deux édifices soit presque contemporaine ? Si la basilique inférieure date de 1228-1230, il n'est pas possible de supposer que l'autre ait été édifiée aussitôt après. Et cependant, ne sait-on pas qu'en 1236 Giunta Pisano avait peint pour la *pergula* du chœur de l'église supérieure le Grand Crucifix, au pied duquel priait le frère Elie ? Ce chœur était donc alors entièrement achevé.. M. Supino insiste sur ces contradictions mystérieuses avant de nous offrir l'explication — appuyée sur des arguments très convaincants — grâce à laquelle se résout le problème. D'après lui, c'est bien de 1228-1230 que date la basilique inférieure, et de 1230-1236 environ la basilique supérieure ; mais cette dernière a certainement subi de grandes modification, et les lignes architecturales que nous admirons aujourd'hui ne sont pas celles qui frappaient les regards de frère Elie, comme le « maître d'œuvre » de cet admi-

(1) Zanichelli, éd. Bologne, 1925.

rable ensemble. En examinant en effet toute la partie supérieure de la basilique, M. Supino a constaté l'existence d'arcs semblables à ceux de l'église inférieure, restés là comme les témoins d'une construction antérieure, romane et non gothique dans son essence. Ce ne fut que plus tard, après 1250, qu'on eut l'idée de modifier le plan général de l'église supérieure, que l'on dut trouver trop austère dans sa nudité ; mais cette transformation n'a pas fait disparaître entièrement certains vestiges romans, que M. Supino a soigneusement fait photographier, et qui sont, à eux seuls, une démonstration.

Ces considérations par lesquelles s'ouvre le dernier volume de M. Supino sont, on le voit, d'un vif intérêt. Les œuvres picturales sont étudiées avec autant de soin, et si parfois on hésite à suivre l'auteur dans sa chronologie artistique, c'est presque à regret, tellement il sait argumenter avec force : dans le problème des attributions, il se meut avec aisance, et les noms qu'il propose pour les fresques du transept et de la partie supérieure de la nef, dans la basilique supérieure, sont parmi les plus vraisemblables : Cimabue, Torriti et Cavallini. Il analyse en détail les vitraux qui sont une autre parure de la basilique, les date et essaie d'établir la liste de ceux qui en ont dessiné les cartons. C'est donc une monographie très complète qu'il nous a ainsi donnée de l'admirable basilique, restée aujourd'hui presque intacte, à l'abri de toutes les transformations qui ont ruiné tant de beaux édifices italiens aux XVIe et XVIIe siècles. Si on ajoute à ce volume celui que M. Supino a consacré à Giotto, on se trouve en présence d'un travail considérable, définitif sur bien des points, et qui fait le plus grand honneur à l'érudition italienne. Tous les problèmes qui se posent à propos de la construction et de la décoration de la basilique San Francesco sont franchement abordés — dans toute leur difficulté — et, pour les résoudre, M. Supino apporte toujours de nombreux arguments, souvent convaincants, toujours ingénieux. Il est heureux que nous ayons enfin sur le sanctuaire d'Assise une étude aussi approfondie, aussi riche de faits et d'idées, qui satisfait entièrement à toutes les exigences de la science moderne.

Dans un volume récent, *Umbria Santa* (1), où il a réuni plusieurs articles intéressant la province d'Ombrie, M. Corrado

(1) Corrado Ricci : *Umbria Santa*, Treves, éd., Milan.

Ricci a fait une grande place aux **Souvenirs franciscains**. *Il paesaggio francescano* et *Visioni francescane in Dante e in Giotto* sont de charmantes évocations de paysages et d'œuvres d'art chers à ceux qui ont contemplé la beauté et la grandeur des lieux où vécut le *poverello*. M. Ricci y ajoute de jolies pages sur Pérugin, Pinturicchio et Signorelli ; et le tout est précédé d'un hymne à la terre d'Ombrie, lumineuse entre toutes les provinces d'Italie. Signalons aussi l'excellente édition que M. Angelo Sodini vient de publier des *Fioretti di San Francesco* (1), en y ajoutant le commentaire des fresques giottesques d'Assise. Elle fait partie d'une collection de livres destinés à l'enseignement secondaire italien, dirigée par M. Alfredo Galletti, mais elle dépasse de beaucoup sa destination, et semble faite bien plutôt pour les étudiants d'enseignement supérieur.

§

Les deux gros volumes de M. Adolfo Venturi sur l'architecture italienne du xve siècle étaient à peine parus qu'on annonçait déjà la publication des tomes concernant **la peinture du XVIe siècle** ; la première partie vient en effet d'être éditée par la maison Hœpli (2) qui met son point d'honneur à soigner l'impression et l'illustration de cette volumineuse *Storia dell'arte italiana*, dont les premiers tomes, devenus presque introuvables, atteignent, à la Bourse des livres, des prix fantastiques.

En plus de 900 pages, M. Venturi étudie un des moments capitaux de l'histoire de la peinture italienne, celui qui se résume dans les noms de Léonard de Vinci, Michel-Ange, Andrea del Sarto. Dans une chronique précédente, nous avons dit le grand intérêt qui s'attachait au volume VIII, consacré à l'architecture du xve siècle. Dans le tome qui vient de paraître, on retrouve les mêmes qualités, avec une curieuse tendance à réviser bien des attributions qui étaient considérées jusqu'ici comme classiques. On n'est pas toujours convaincu par l'argumentation de M. Venturi, mais on lui est reconnaissant de poser les questions avec netteté, et c'est déjà beaucoup en histoire de l'art que d'apercevoir les difficultés. Il arrive malheureusement que nous n'avons pas toujours la possibilité de présenter des solutions définitives ;

(1) Angelo Sodini : *I Fioretti di San Francesco*, Mondadori, éd., Milan.

(2) A. Venturi : *Storia dell'arte italiana. Pittura del Cinquecento*, vol. IX, 1re partie, Hœpli, éd., Milan, 1925.

on se résigne alors à mettre un point d'interrogation. M. Venturi n'aime pas les points d'interrogation, et même, dans des cas horriblement douteux, il se prononce avec sérénité : c'est ainsi que pour lui il n'y a aucune hésitation à avoir : *la Belle Ferronnière*, du Musée du Louvre, est de Léonard de Vinci, de même que *la Dama dell'ermellino* de Cracovie, de même enfin que *l'Orfèvre* du Pitti, de tout temps attribué à Ridolfo Ghirlandajo... Ce n'est pas ici le lieu de discuter ces hypothèses ; notons seulement qu'elles ont le mérite d attirer à nouveau l'attention sur des problèmes qu'on néglige trop volontiers.

Le savant professeur de l'Université de Rome est ingénieux et érudit ; il nous étonne par sa connaissance approfondie de toutes les galeries d'Europe — et même d'Amérique ; il sait analyser avec finesse, avec goût, une œuvre d'art, et on ne peut pas reprocher à son *Histoire de l'art italien* d'avoir la sécheresse de tant de livres d'érudition, d'une information accablante, et d'une lecture ardue ; l'œuvre de M. Venturi se lit avec agrément, avec facilité ; la pensée s'y déroule avec aisance. Il faut souhaiter qu'il puisse achever bientôt ce monument considérable qu'il a élevé à l'art de son pays, et qui, malgré ses défauts, ses lacunes et ses erreurs, est encore solide sur sa base, élégant et riche dans sa construction.

En même temps que M. Venturi consacre à Léonard de Vinci le quart de son dernier volume, voici la *Raccolta Vinciana*, qui, fondée en 1905, en arrive à son XIIe fascicule. Pour tous ceux qui veulent étudier d'un peu près les œuvres et l'influence de Léonard, c'est une publication importante ; M. Ettore Verga, directeur des Archives de Milan, est l'animateur du groupe d'érudits qui s'y intéressent. Il n'y a pas de livres, de brochures ou d'articles concernant la peinture léonardesque ou contemporaine de Léonard qui n'y soient analysés en détail ; ainsi s'est composé peu à peu un répertoire des plus précieux : il évite bien des recherches inutiles ; il est devenu un instrument de travail indispensable.

§

Parmi les **livres** consacrés à l'art italien, il faut faire une place de choix à ceux qui viennent **d'Allemagne**. Un des plus utiles est certainement celui de M. von Hadeln : *Venezia-*

nische Zeichnungen der Hochrenaissance (1). Les dessins vénitiens ont été étudiés avec sagacité par cet érudit qui a déjà publié deux beaux volumes sur Titien et Tintoret : cette fois, il isole quelques maîtres du XVIe siècle, et analyse les différences essentielles de leur manière : Giorgione, Palma Vecchio, Girolamo da Treviso, Giulio Campagnola, Pordenone, Lorenzo Lotto. M. Von Hadeln nous décrit leur technique avec concision, en quelques pages, et de très belles reproductions sont à cette introduction le meilleur commentaire : le dessin vénitien y apparaît dans tout son velouté, ignorant la rigidité linéaire des Florentins, et s'exprimant librement, sous des espèces picturales : ce sont là des dessins, abondants et savoureux, dessins de peintres, qui ont presque des vibrations colorées, — et si éloignés de l'intellectualité austère d'un Pollaiuolo ou d'un Verrocchio !

M. Wilhelm Bode a publié, on le sait, de nombreuses études sur la sculpture florentine; une d'entre elles est classique : ce sont les *Italienischen Brouzestatuetten der Renaissance*, qui parurent en 1907 : trois volumes somptueusement illustrés, qui sont devenus une rareté. Il était impossible de songer à les rééditer aussi magnifiquement; M. Bode s'est contenté d'un format plus modeste, et a rendu le plus grand service en mettant entièrement à jour sa documentation : entre les érudits allemands il est un des plus consciencieux, et ses informations sont toujours d'une scrupuleuse exactitude. Bien des œuvres ont depuis vingt ans changé de propriétaires; M. Bode n'ignore aucune de ces modifications, et on peut avoir entière confiance en ses références. Le premier volume des *Italienischen Bronzestatuetten der Renaissance* (2) », traite des artistes du XVe siècle, florentins, lombards, mantouans, padouans et vénitiens. De Ghiberti et de Donatello jusqu'à Riccio, l'évolution est savamment analysée, et le rôle de Riccio apparaît avec toute son importance : le sculpteur padouan est, à juste titre, le centre de cet ouvrage capital, heureusement réédité par Bruno Cassirer.

Chez le même éditeur berlinois, M. Casimir Chledowski fait paraître la 4e édition de son volume sur *Sienne* (3), qui reste

(1) 1 vol., chez Paul Cassirer, à Berlin, 1925.
(2) Chez Bruno Cassirer, à Berlin.
(3) Casimir Chledowski : *Siena*, 2 vol., Bruno Cassirer, éd. 1924.

peut-être la meilleure histoire de la ville toscane : les événements politiques, la civilisation, la peinture et la sculpture sont étudiés avec une rare sûreté d'information ; la bibliographie, qui s'arrête à l'année 1914, est abondante et sérieusement établie ; à lire cette œuvre volontairement dépouillée de tout le fatras d'érudition dont bien d'autres l'auraient encombrée, on comprend le succès qu'elle a obtenu : c'est un volume de science solide, intelligemment composé, digne de l'admirable ville d'art, que les historiens anglais et allemands ont depuis plusieurs années étudiée avec passion. Un érudit français, M. Emile Gaillard, annonce son intention de s'intéresser aux plus illustres peintres de cette cité, et voici déjà un *Sano di Pietro* (1) qui est d'un excellent augure pour la série qu'il prépare. M. Gaillard remarque avec raison que jusqu'à présent le mouvement artistique siennois n'a pas eu la faveur de la critique française ; c'est une lacune qu'il veut combler, et il faut s'en réjouir, car la peinture siennoise est, dans son apparente monotonie, une des plus riches et des plus complexes qui aient fleuri sur la terre italienne.

§

Venons-en maintenant aux collections de livres, de format usuel, d'un prix abordable, et destinées au grand public. La librairie Treves, de Milan, a eu la très heureuse idée de faire connaître, en des plaquettes de poche, les principaux monuments et musées d'Italie ; *il Fiore dei musei e monumenti d'Italia*, tel est le titre de cette série d'études, dirigée par M. Ettore Modigliani, directeur de la Galerie Brera. Une brève introduction d'une vingtaine de pages, à laquelle s'ajoutent les reproductions d'environ cinquante œuvres importantes, accompagnées chacune d'un commentaire d'une page, clair et concis ; c'est, on le voit, d'une excellente présentation. Ces petits volumes sont confiés à des spécialistes bien choisis : M. Alfonso Bartoli a publié : *Il Foro e il Palatino*, M. Gino Fogolari *le Gallerie dell' Accademia di Venezia*, M. Roberto Paribeni *Il Museo Nazionale romano alle Terme di Diocleziano*, M. Mario Salmi *la Certosa di Pavia*, et M. Corrado Ricci *la Galleria di Parma* : résumés d'art nets et précis, qui seront de la plus grande utilité.

Signalons enfin, pour terminer, l'œuvre importante que poursuit

(1) *Un peintre siennois au XVe siècle. Sano di Pietro (1406-1481)*, Dardel, éd., Chambéry.

le Touring-Club italien, en dotant chaque grande province italienne d'un guide qui soit au courant des plus récentes découvertes archéologiques et artistiques. Le dernier volume paru, consacré à Rome, est le chef-d'œuvre du genre : il est rédigé avec grand soin, et on y trouve tous les renseignements possibles, de tout ordre, disséminés au cours de 800 pages. L'introduction artistique a été confiée à MM. Mancini et Ad. Venturi, et on ne pouvait certainement faire un meilleur choix.

Mémento. — Il faut signaler, dans les numéros de janvier et de février du *Bollettino d'Arte*, le remarquable article de M. Bernhard Berenson sur deux illustrateurs italiens de *Speculum Humanae Salvationis* de la Bibliothèque Nationale de Paris (M.S.S. Lat. 9584 et de la collection de M. Riches de Shenley, Herts. La revue *Dedalo* se recommande toujours par la beauté de sa présentation. Elle a publié, entre autres articles importants, ceux de Pietro Toesca sur les fresques du Dôme d'Aquilée, de Kingsley Porter sur le portail roman de la Cathédrale d'Ancône, de Fiocco sur l'influence toscane dans l'art de la mosaïque à Venise, d'Ojetti sur les portraits de Giovanni Fattori, de Coletti sur les paysages de Véronèse, de Moschetti sur le trésor de la cathédrale de Padoue. — *L'Emporium*, revue d'art publiée par l'*Istituto italiano delle arti grafiche*, a publié, dans les numéros de septembre et d'octobre 1925, deux excellents articles de M. Roberto Papini sur l'exposition des arts décoratifs de 1925 à Monza. Joignons-y une bonne étude d'ensemble de M. Rusconi sur Giovanni Fattori (novembre 1925), des notes intéressantes d'Elvira Olshki sur la peinture contemporaine en Allemagne (décembre 1925), et un article de Paolo M. Tua sur le Musée de Bassano.

J. ALAZARD.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

La grande pénitence du peuple belge. — Hubert Krains : *Amours Rustiques*, Renaissance du Livre. — Cyriel Buysse : *Les Tantes*, Renaissance du Livre, — La manifestation Krains. — Le Centenaire de Charles De Coster. — Mémento.

Nous vivons des jours sombres. Baisse du franc, pain gris, feuilles d'impôts de plus en plus chargées. Les denrées montent, les vêtements sont hors de prix, le moindre tacot prétend aux tarifs d'une Rolls Royce et, suprême injure, cafés, restaurants et dancings ferment leurs portes à une heure du matin. Nos magasins et nos marchés sont dépouillés par l'étranger et, quelle que soit notre soif de vacances, toutes les stations balnéaires nous sont fermées par les touristes à change élevé.

Ah! qu'elle symbolisait bien nos inquiétudes, cette procession de Furnes qui, le 25 juillet dernier, déroula selon des rites centenaires, son pathétique cortège de pénitents à travers les foules recueillies!

Ces cagoules sombres, ces lourdes croix, ces pieds nus déchirés par les pavés hostiles, semblaient les attributs mêmes de notre petit pays paré pourtant, à ce que l'on nous disait, des lauriers de la victoire.

La victoire!

Elle n'éclatait ni dans ces maisons à peine guéries de leurs blessures, ni au seuil de cet hôtel de ville où le Roi Albert tint ses assises pendant la guerre, ni dans l'âme obscure de ces Furnois mal remis de leurs terreurs.

Mais on la voyait luire dans les yeux des Allemands accourus de toutes les villes de la côte où ils se sont réinstallés en maîtres, dans la morgue des Hollandais qui, dévalant en rangs serrés de leurs grasses plaines, prennent à coups de florins leur revanche de notre révolution de 1830, dans le rire doré des Américains et dans la goguenardise des chômeurs anglais mués, grâce à la livre, en grands seigneurs exigeants.

Spectacle d'été, hélas! de mieux en mieux réglé chaque année et auquel notre bon peuple, instruit par l'occupation ennemie, assiste depuis l'armistice, avec une feinte indifférence...

De temps à autre, éclatent bien quelques bagarres : tel Allemand arrogant se voit copieusement houspillé, et tel accapareur hollandais accueilli à coups de bottes.

Mais la bonne humeur a tôt fait de reprendre ses droits et, depuis que le gouvernement semble sorti de sa torpeur, le Belge, malgré la dureté des temps, redresse la tête et reprend foi.

La presse elle-même, hier encore en rumeur, prêche le courage et l'endurance. Devant le fantôme de la ruine, tout le monde s'est ressaisi.

A jours noirs mieux vaut opposer ferme visage. L'insolence de l'étranger n'aura qu'un temps : les Allemands l'ont vérifié pendant la guerre. Puisqu'il le faut, on se serrera la ceinture, on travaillera malgré les sautes de la livre, du dollar et du florin et on triomphera.

Ainsi raisonne ce bon peuple belge, bien vivant malgré son histoire cahotée et ses difficultés intérieures.

Car si Flamands et Wallons se chamaillent quelquefois, il n'est

plus question de querelles linguistiques devant le péril commun.

Le bloc belge s'est reformé instantanément.

Ce bloc est du reste plus solide qu'on ne pense et il suffit, pour s'en convaincre, d'en appeler au témoignage de nos romanciers, cantonnés pour la plupart dans un régionalisme rigoureux et de ce fait précieux au point de vue documentaire.

En effet, qu'ils soient flamands ou wallons, les héros de tous les romans belges présentent un caractère type que l'on chercherait en vain au delà de nos frontières.

Les uns et les autres ont du bon sens, du courage, de l'honnêteté, un amour passionné de la terre, un esprit de révolte, de rudes colères et de sourdes rancunes. Ils ne se targuent ni de bonne grâce française, ni de brutalité allemande, ni de duplicité hollandaise. Ce sont des êtres simples, un peu mystiques bien que sans grand idéal, loyaux dans leurs amitiés et fanatiques dans leurs haines.

Apres chez le Flamand qui s'en flatte avec un brutal orgueil, ces traits raciques s'infléchissent chez le Wallon à un plus grand souci de savoir-vivre. Si la colère flamande couve avant d'éclater, l'ire wallonne se fleurit d'un humour dont le flamand n'a que faire : mais le couteau joue aussi allègrement en Hesbaye qu'en Flandre, et ce n'est pas parce qu'il est bien astiqué qu'il tranche moins bien. Devant Liége et devant Anvers, les Allemands n'ont pas trouvé de différence dans l'accueil des fusils.

Ce n'est pas non plus parce qu'ils les ont situés aux antipodes de notre pays que les héros de M. Hubert Krains et de M. Cyriel Buysse s'opposent des visages ennemis.

Les protagonistes des **Amours rustiques** et de **Les Tantes** suivent le même destin et ripostent d'identique manière à ses trahisons.

Bâtis de matériaux semblables, si les uns parlent wallon et les autres flamand, ils retrouvent un commun langage dès que l'amour frappe à leur porte.

Et ils fraterniseront encore davantage dès que leurs intérêts seront en jeu.

L'instituteur déchu, la meunière assassinée et le bâtard meurtrier des *Amours rustiques* trouvent leurs correspondants dans *Les Tantes* de M. C. Buysse.

L'amour paraît leur maître. Mais il n'a qu'un temps et c'est

finalement la terre qui triomphe. Si l'un leur dévaste l'esprit et la chair au point de les entraîner aux pires défaites, l'autre les ressaisit en dernière main.

L'orage passé, ils sont repris par leur seule vraie maîtresse : cette terre où ils sont nés, où ils ont vécu et qui a fini par leur infuser son sang. L'instituteur ivrogne reste rivé au sol qu'il déshonore, la meunière renonce à l'amour pour aller mourir dans la rivière qui coule au pied de son moulin, le bâtard se réfugie après son crime dans le grenier de sa maison et les trois Tantes, Parques impitoyables, clouent à la terre les âmes qui avaient osé rêver d'aventures.

Wallons et Flamands se tendent ainsi une main tragique au-dessus des collines qui les séparent.

Sans doute, ce n'est qu'un lopin de terre, moins encore, une maisonnette, qui les enchaîne et leur histoire se circonscrit dans une rafale.

Mais que vienne un grand péril où non seulement leur égoïsme, mais leurs libertés, se trouvent compromis et cette folie terrienne s'exaltera comme sous la morsure d'un éperon, débordera ses étroites frontières et s'étendra dans un grand élan mystique à toute la terre d'alentour où d'autres êtres, groupés au pied d'autres clochers, risquent comme eux le dol et la violence.

On le vit bien en 1914, quand s'ouvrirent aux soldats et aux réfugiés les domaines les plus fermés.

Les histoires que nous content MM. Krains et Buysse ne visent pas à l'épopée. Ce sont des épisodes obscurs de vies plus obscures encore. Petits drames campagnards qu'un reporter résumerait en trois lignes, ils ne peuvent éveiller l'intérêt du lecteur que par la manière dont on nous les relate. Si le conteur ne les pénètre pas, s'il n'a pas vécu de leur vie, s'il ne s'est pas fraternellement penché sur leur misère, s'il ne les a pas confessés avec la tendresse et la douceur d'un ami, s'il ne s'est pas senti pétri de la même argile, en un mot s'il ne les aime pas, que nous importent ces terriens plus frustes que le sol qu'ils labourent, et ces rustres en qui nous reconnaissons vaguement nos frères, mais qui sont si éloignés de nous, avec leurs instincts débridés et leur âme mal policée, qu'ils nous deviennent presque indifférents? MM. Krains et Buysse sont leurs amis et c'est ce qui leur permet de nous les présenter sous le seul angle de l'amour. *Amours rustiques* et

Les Tantes sont deux chefs-d'œuvre, et bien que M. Buysse ait le droit de se plaindre de son traducteur (M. Buysse écrit en flamand), *Les Tantes* ont assez de qualités foncières pour requérir l'admiration du lecteur français.

Aussi n'est-il pas étonnant que les concitoyens de M. Hubert Krains, si filialement chantés dans *Le Pain noir*, *Figures du Pays*, *Mes Amis* et *Amours rustiques*, aient tenu à glorifier leur ami.

Le 18 juillet, le village des Waleffes avait convié les écrivains belges et tous les admirateurs de M. Krains à une fête commémorative, où fut célébré, comme il le méritait l'auteur de tant de beaux livres.

Plaque sur la maison natale, réception officielle, discours, cantate, représentation théâtrale, tout fut mis en œuvre pour cette célébration.

Et comme dans tous ces hommages chantaient la reconnaissance, l'amitié et l'orgueil d'un peuple, ce fut une manifestation dont on ne perdra pas le souvenir.

Que n'a-t-il, de son vivant, lui aussi, reçu pareil hommage, ce pauvre et admirable Charles De Coster de qui l'on s'apprête, l'an prochain, à fêter le centenaire ?

Il vécut et mourut pauvre et qui pis est, méconnu. Ce n'est que longtemps après sa mort que l'on s'avisa de découvrir sa **Légende d'Ulenspiegel** et qu'on le vengea en lui érigeant un monument.

La Renaissance d'Occident, que M. Maurice Gauchez dirige avec une inlassable vaillance, a pris l'initiative des fêtes du centenaire.

Ce sera une belle revanche dont il sera parlé ici en temps opportun.

MÉMENTO. — Le 20 juillet est mort à Bruxelles *M. Léon Wéry*, ancien directeur du *Thyrse*. Il fit paraître deux volumes d'essais philosophiques remarquables : *Le Stylite* et *D'après l'Ecclésiaste*.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Walt Whitman. — Le moment est, semble-t-il, venu de reparler un peu de Walt Whitman. Certains indices viennent

nous confirmer dans notre sentiment que le poète des *Brins d'herbe* connaît un renouveau de gloire : création à New-York d'une Société Whitman avec filiale à Paris (siège rue de l'Odéon chez Silvia Beach), articles nombreux, publication de documents inédits, projetant sur la biographie de Whitman des lueurs fort curieuses. Le professeur Emory Holloway a commencé courageusement, il y a quelques années, avec son *The Uncollected Poetry and Prose of Walt Whitman*, 2 volumes, 1921, chez Doubleday Page and C°, dont nous avons parlé à nos lecteurs en temps voulu. Il a depuis fouillé les collections publiques et privées où, d'ailleurs, il nous a conduits, et depuis cette date il a publié certains autres inédits où les amis de Whitman trouveront, chacun selon leur goût ou leur préoccupation, réponse aux nombreuses questions que soulèvent la biographie et l'œuvre du grand écrivain. Nous-mêmes venons de donner récemment les résultats de nos recherches dans *Le Navire d'Argent* (mars 1926), *l'Ane d'Or* (février-mars 1926), *Revue Anglo-Américaine* (juin 1926) et nous nous proposons de donner d'autres documents dès qu'ils seront triés et ordonnés.

Il n'est donc pas faux de croire, à voir l'accueil fait à ces publications, que Walt Whitman, sans soulever l'enthousiasme que nos Symbolistes et M. Bazalgette connurent au contact des *Brins d'herbe*, est remis à l'ordre du jour. L'occasion nous semble bonne de jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire du whitmanisme en France et de voir à quels résultats nous sommes arrivés.

La date la plus importante de cette histoire reste la publication au « Mercure de France », par M. Léon Bazalgette en 1908, de *Whitman, l'homme et son œuvre*, et en 1909 d'une excellente traduction des *Leaves of Grass*, qui était, si je ne me trompe, la deuxième traduction en date par le monde, l'Italie seulement nous ayant précédés en cette voie. Il est inutile de rappeler l'influence que ces livres excercèrent en France. Qui ne les a lus, à une époque surtout où l'on cherchait plus ou moins un renouvellement de notre art poétique et où un courant humanitaire travaillait vaguement les jeunes Français ! On peut dire que de ces livres date la vogue que, parmi les hommes de vingt à trente ans, connut le poète des *Brins d'herbe*. En 1909, personne en France n'aurait plus souscrit à l'étrange conclusion de l'article publié par M[me] Thérèse Bentzon dans la *Revue des Deux Mondes* dès 1871 :

« Longfellow reste le plus grand poète des Etats-Unis, n'en déplaise à M. Walt Whitman. »

Au contraire, nous étions prêts à dire comme M. Emile Blémont qui, la même année, écrivait un article enthousiaste sur Whitman dans la *Renaissance artistique et littéraire* : « Si Whitman n'est pas l'art, il est bien plus, il est la vie. » Et surtout la biographie lyrique de M. Bazalgette nous révélait ce que le Symbolisme, tout de même, nous avait refusé, une existence de poète tout emplie des parfums et des vents de l'espace, sans contrainte apparente. Les *Leaves of Grass* ne semblaient s'astreindre à aucune forme définie et portaient dans leur large musique le frémissement de ce qu'on appelait alors « le cœur unanime ».

Et ces mots nous remettent en mémoire l'affirmation de Georges Duhamel dans les *Propos Critiques*, croyons-nous : « C'est à Bazalgette que nous devons d'aimer Whitman... » Ailleurs n'a-t-il pas reconnu l'influence que les *Brins d'herbe* avaient exercée sur l'Unanimisme ? Et les romans de Duhamel lui-même ne portent-ils pas trace de l'écrivain des *Spicemen days*, du *Collect*, etc...

Donc, même envisagée d'un coup d'œil très rapide, l'influence des livres de Bazalgette fut grande, et naturellement elle n'est point épuisée. (A ce sujet, remarquons combien il est curieux de voir le peu de bruit qu'a fait en France la traduction que M. Louis Fabulet nous a donnée il y a trois ans du *Walden* de Thoreau, alors cependant que personnalité et art sont ici d'une autre puissance que chez Walt Whitman... Mais les temps ont changé. En 1908, nous attendions tous un messianisme poétique. Aujourd'hui... qu'attendons-nous, au fait ?)

Ce n'est point qu'avant 1908 Whitman fût un inconnu en France. En 1892 (année de la mort du poète), Teodor de Wyzewa pouvait écrire dans *La Revue Bleue* :

Il faudra bien reconnaître que de toutes les innovations tentées depuis 25 ans dans notre littérature, et de celles qui touchent la forme et de celles qui touchent les idées et les sentiments, il n'y en a pas une qui ne se trouve indiquée, réalisée, peut-être même exagérée, dans le premier volume des poèmes de Walt Whitman, les *Brins d'herbe*, publié en 1855.

Le critique d'ailleurs n'affirmait pas que les symbolistes eussent subi l'influence de Whitman. Au contraire, même Desjardins « qui en a si noblement parlé », même « Jules Laforgue qui ne se

fatiguait pas de lire les *Brins d'herbe* », ne lui semblent pas avoir été influencés par Whitman. Influencés ou non, ils le connaissaient : en 1886, Jules Laforgue traduit *One's self I sing*, *Poets to come*, *Thou reader*, etc., dans *La Vogue* (28 juin, 5 juillet). *Une femme m'attend* paraît le 2 août de la même année.

En 1888, Vielé-Griffin traduit *Faces*, etc., dans *La Revue Indépendante* de novembre.

En 1889, il traduit *There was a child went forth* dans *La Cravache* (juin) et *The song of the broad-axe* dans *L'Ermitage*, etc...

Ce n'est qu'en 1902 que H.-D. Davray traduit des pages de *Specimen Days* dans *L'Ermitage*, etc...

Non, Whitman n'était pas un inconnu avant 1908, mais il n'était cultivé que par un groupe restreint d'artistes et de critiques, qui pressentaient en lui une forte personnalité et souhaitaient un rajeunissement de nos lettres à son contact. Grâce à Bazalgette, Wihtman a pénétré la masse.

§

Et aujourd'hui ? Les recherches actuelles ont-elles vraiment modifié le sentiment et l'opinion que nous avions des *Brins d'herbe* et de la vie du poète ? Disons d'abord que nous ne sommes qu'au début de la période critique et qu'il est impossible de prévoir où nous mèneront les travaux en cours.

Cependant il n'est pas présomptueux de dire que déjà des résultats importants ont été obtenus. Nous ne pouvons qu'en donner une idée.

Au point de vue biographique : jusqu'ici les biographies de Whitman s'étaient copiées l'une l'autre, et à l'origine on s'aperçoit que c'est de Whitman lui-même que les biographes tiennent les renseignements. C'est ainsi que, sur la question de ses amours, Whitman n'a fait connaître que ce qu'il lui a plus de perpétuer. Et c'est une question de première importance pour qui veut comprendre le fond des *Brins d'herbe*. Pour ne prendre qu'un point : comment se fait-il que Whitman ait si éloquemment chanté la Prostituée et jamais un amour personnel ?

Une lettre inédite en la possession de M. Holloway (qui hésite beaucoup à la divulguer) ne permet plus de douter que Whitman demandât justement à la prostituée la satisfaction de ses désirs.

Autre point d'importance : pourquoi Whitman n'est-il point parti sur le front, au premier jour de la guerre qui mit aux prises le Sud et le Nord de son pays? Nos documents de la *Revue Anglo-Américaine* répondent: Whitman s'enrôla (de gré ou de force) dans une sorte d'Y. M. C. A. avant la lettre. Son œuvre de secours aux blessés et les soins qu'il prodigua, même aux dépens de sa propre santé, n'en restent pas moins une chose admirable.

Une période de sa vie, obscure jusqu'ici, est celle qui précède et suit immédiatement la première édition des *Brins d'herbe* (1855). M. Holloway l'a explorée avec beaucoup de sympathique soin. Il en a rapporté des écrits juvéniles qui, s'ils n'ont aucune valeur littéraire, révèlent l'âme du futur poète.

De cette même période nous avons nous-mêmes éclairé un côté inconnu, la campagne électorale de 1856. Le Discours admirablement traduit par Mlles Monnier et Beach dans *Le Navire d'Argent*, découvert par nous au fond d'une poussiéreuse boutique de Boston, révèle quelle âpreté, et même on peut dire quelle haine, sommeillait au fond du poète, prête à éclater au contact des événements. Whitman était pétri de la même matière que les autres hommes.

Et je pourrais multiplier les exemples. Voyons maintenant le point de vue littéraire. On parlait jusqu'ici volontiers de la soudaine éclosion des *Brins d'herbe*. Les recherches de M. Holloway ont abondamment prouvé que Whitman a travaillé (comme tout artiste, quel qu'il soit) et cent fois sur le métier remis son ouvrage avant d'arriver à la forme définitive de ses poèmes. On le voit s'essayer d'un côté à la versification régulière (et sans succès), puis progressivement se libérer de ses contraintes; d'un autre côté, son métier de journaliste, dont les phases sont encore mal connues, l'oblige à écrire une prose pompeusement lyrique : et c'est de ces deux courants (versification libérée et prose lyrique) que naquit lentement l'étonnante prosodie des *Brins d'herbe*. Toute cette étude est à faire. Nous n'en avons que les éléments.

On reste quelque peu surpris, pour prendre un autre point, lorsqu'on parcourt les liasses de coupures, les fiches, les notes, les ébauches laissées par Whitman, à constater le nombre considérable de souvenirs littéraires qui entrent dans la composition de son œuvre. Il s'est appliqué à les dissimuler, à les enlever même, si nous l'en croyons, mais ils y ont marqué leur empreinte et c'est

seulement en découvrant leur origine livresque que nous comprendrons le passage où ils sont incorporés. Des lignes obscures s'éclairent ainsi.

Car, au fond, que l'on s'occupe de la biographie ou que l'on étudie la forme de l'œuvre, c'est dans un but de plus large et de plus humaine compréhension que l'on travaille. Il n'est peut-être pas d'écrivain dont l'œuvre soit plus symbolique de la vie, c'est-à-dire à la fois plus représentative de cette vie et cependant plus éloignée : le symbole de Whitman en effet, s'il est presque toujours d'une réalité immédiate, se présente souvent comme un rébus. La poésie de l'inconscient n'a pas été inventée par nos surréalistes. Elle est dans les *Brins d'herbe* de 1855.

On accusera l'œuvre critique d'être impie à l'égard de Whitman. Mais celui-ci n'appartient-il pas à la littérature, et en ce sens n'avons-nous pas le droit, et même le devoir, de le soumettre à une étude qui, sans cesser d'être sympathique, veut porter la lumière dans les coins obscurs ? D'ailleurs, qu'on se rassure : les *Brins d'herbe* y gagneront de plus en plus, et quant à la vie de Whitman, est-ce la rapetisser que la rapprocher de la commune vie des communs mortels ?

JEAN CATEL.

OUVRAGES SUR LA GUERRE

La Grande Guerre, relation de l'état-major russe, traduite du russe par le Commandant E. Chapouilly, vol. I, 1er août-26 novembre 1914. — *Der Weltkrieg 1914 bis 1918, bearbeitet im Reichsarchiv, Land,* 2, Berlin, Mittler. — N. N. Golovine : *Iz istorii kampanii 1914 goda na rousskom frontie,* Prague, « Plamia ».

La guerre de 1914, pendant les six premières semaines, fut marquée par des succès sensationnels des Allemands. Vers le 15 septembre, les Russes, en Prusse orientale, avaient perdu environ 150.000 hommes de plus que leurs adversaires. Il en était à peu près de même de notre côté, mais la retraite des Allemands, le 9, par la faute de Moltke et de Hentsch, avait fait que la bataille de la Marne s'était terminée par une victoire « incontestable » ; il n'en avait pas été de même du côté russe ; comment la catastrophe s'y était-elle produite ? C'est ce qu'explique le général Golovine dans son **Histoire de la campagne de 1914 sur le front russe**, travail remarquable qui ne le cède que de peu à la relation donnée de la même campagne par le *Reichsarchiv* dans le

tome II de la **Guerre mondiale sur terre** ; évidemment, dans ce dernier ouvrage, celui qui a tenu la plume est un officier de l'ancien état-major ; son talent fait un contraste frappant avec l'insuffisance des auteurs de la compilation publiée par l'état-major russe sur la **Grande Guerre** : c'est l'œuvre de commençants pleins de prétentions. Nous nous occuperons surtout dans ce compte rendu de l'ouvrage de Golovine.

Il commence par rendre justice aux troupes russes. L'infanterie, dit-il, avait renoncé aux chaînes massives. Le tir y était cultivé avec plus de soin que dans aucune autre armée. « J'ai vu dans les premiers combats combien nos régiments étaient plus « modernes » que leurs adversaires austro-hongrois et même allemands qui se formaient en chaînes épaisses et présentaient des buts favorables à l'artillerie... Notre artillerie, dans l'utilisation des propriétés de sa pièce, dépassait non seulement celle de l'adversaire, mais même celle des Français, que l'on avait toujours considérée comme la meilleure ; j'avais pu m'en convaincre au camp de Mailly. » Seule la cavalerie russe était, au point de vue tactique, inférieure à celle des Allemands : elle croyait encore au « choc » comme celles des Autrichiens et des Français. De plus, il y avait peu de sous-officiers anciens dans l'armée russe ; 3.000 officiers manquaient aux cadres actifs et bien plus à ceux de la réserve. L'état-major n'avait pas non plus cette unité scientifique qu'il avait en France et en Allemagne. La proportion d'artillerie était inférieure à celle des autres armées (Russie : 3,5 pour mille fantassins ; Autriche, 3,8 ; France, 4,1 ; Allemagne : 6,4). L'insuffisance d'artillerie lourde était particulièrement reconnue, mais le programme de 1913 n'y prévoyait de remède qu'à partir de 1915. Quant à l'approvisionnement des pièces à tir rapide, il avait longtemps été fixé à 1.000 coups par pièce. Soukhomlinow le porta à 1.500, mais il n'était encore en réalité, en juillet 1914, que de 850. Soukhomlinov représentait d'ailleurs le misonéisme impudent. Golovine l'entendit dire dans une réunion des professeurs de l'Académie militaire :

Je ne peux pas entendre prononcer ces mots : la guerre contemporaine. La guerre sera ce qu'elle a toujours été... Toutes ces nouveautés sont nuisibles. Aussi, moi, depuis 25 ans, je n'ai pas lu un seul ouvrage militaire.

« Le mal fait par Soukhomlinov à l'armée russe, dit Golovine,

est inestimable. Partout où il est intervenu, il a tué ces germes de rénovation si nombreux après la guerre japonaise... Si nos armées montrèrent la haute qualité dont j'ai parlé, on le doit au grand-duc Nicolas Nicolaievitch. »

Grâce à l'esprit superficiel du tout-puissant ministre, la stratégie était mal étudiée. On perdait de vue la faible proportion des dépenses pour le matériel (Allemagne 100, Autriche 95, Italie 82, France 78, Russie 60), d'autant plus grave que la Russie allait être presque complètement bloquée (à l'automne 1914, l'exportation n'était plus que 2 o/o, l'importation 5 o/o des chiffres d'avant-guerre) et que son industrie n'était capable que d'un faible rendement. De là vint qu'en 1914, la Russie ne put armer qu'une division d'infanterie pour 1.500.000 habitants, tandis qu'en France et en Allemagne, on en armait 1 par 500.000. De là vint enfin qu'on estimait faussement la force relative de l'armée russe d'après le nombre de ses fantassins, tandis qu'on eût dû l'estimer d'après celui de ses canons.

A cette erreur s'en ajouta une autre de Gilinski, acceptée par Soukhomlinov : l'engagement pris dans les conférences de 1912 avec Joffre de commencer l'offensive contre l'Allemagne le 15e jour. Les calculs faits prouvaient cependant que les corps d'armée ne pouvaient être prêts avant une date variant du 24e au 29e jour (à partir du 21e si l'on se résignait à des lacunes dans les services des approvisionnements et de l'arrière). L'état-major russe s'était laissé séduire par la doctrine française sur l'offensive. « Les conférences de Grandmaison avaient eu un succès énorme (1). » Golovine, qui était attaché militaire à Paris en 1909-1910, affirme d'ailleurs qu'il n'y a pas eu pression des Français : ils « nous demandaient seulement de prendre l'engagement d'agir au bout d'un certain délai et de le tenir, afin qu'ils pussent eux-mêmes exécuter le plan qu'ils avaient si malheureusement projeté ».

Le 28 juillet 1914, le chef d'état-major général (qui était le subordonné de Soukhomlinov) proposa au Tsar les nominations aux commandements d'armée ; le 2 août, le grand-duc Nicolas

(1) L'état-major russe fait observer qu'à l'armée de Rennenkampf on creusait beaucoup de tranchées, mais que Samsonov paraît avoir méprisé ce procédé.

Nicolaievitch, écarté depuis 1908 de la préparation du plan de guerre, fut chargé de l'exécuter.

La mobilisation russe avait été ordonnée le 30 juillet, et le 1er août l'Allemagne avait déclaré la guerre à la Russie. Ce jour-là, l'influence néfaste de l'état-major français commença à s'exercer : Ignatiev, l'attaché militaire russe à Paris, télégraphia que le plus grand désir du gouvernement français était que l'armée russe frappe dans la direction Varsovie-Posen. Le 5, Paléologue dit au Tsar : « L'armée française va soutenir le choc de 25 corps allemands. Je supplie V. M. d'ordonner à ses armées d'attaquer immédiatement ; autrement, notre armée risque d'être écrasée. » Cette intervention eut pour résultat le 8 la décision de former à Varsovie une armée de 3 corps que l'on projetait de porter ensuite à 6 (4 auraient agi dans la direction Thorn-Posen et 2 dans la direction Posen-Breslau). Pour former cette armée nouvelle, on affaiblissait d'un corps la 1re armée, une des deux qui devaient dès l'origine agir en Prusse orientale. Le grand quartier général (Stavka) comptait que cette 1re armée aurait encore malgré cela 96 bataillons et 132 escadrons. La 2e armée devait avoir 136 bataillons et 96 escadrons. Comme la Stavka croyait que la 8e armée allemande (opposée à ces deux armées russes) n'aurait que 100 bataillons, elle supposait que chacune de celles-ci ne courrait aucun risque en attaquant un flanc de l'ennemi. C'était une erreur, dit Golovine, car le rapport réel était tout autre : 208 bataillons et 92 batteries russes (environ 736 pièces) contre 172 bataillons et 153 batteries allemands, faisant environ 918 pièces (1). L'opération de la jonction des deux armées russes devait donc être difficile, car elles étaient séparées par la chaîne des principaux lacs Masures qui constituaient une barrière de 70 kilomètres, que les Allemands pouvaient traverser en 4 points, mais que les Russes ne pouvaient franchir nulle part avant de l'avoir tournée. Même alors, la forteresse de Lötzen continuerait

(1) La relation allemande attribue pour le 26 août à la 8e armée 158 bataillons, 78 escadrons, 140 batteries (874 pièces), à la 1re armée russe 156 bataillons, 140 escadrons, 90 batteries (646 pièces) ; à la 2e 166 bataillons, 111 escadrons, 88 batteries (676 pièces). Les batteries allemandes étaient de 6 pièces, les batteries russes de 8. Golovine, prétendant que la batterie russe de 8 pièces ne faisait pas plus d'effet que la batterie allemande de 6, se refuse à évaluer la force de l'artillerie d'après le nombre des pièces. De même, il estime l'infanterie par division ; or, la division russe comprenait 16 bataillons, l'allemande seulement 12.

à barrer l'un des passages et à maintenir une barrière de 35 kilomètres de lacs dans le dos des Russes.

Pour assurer l'unité des opérations de la 1re et de la 2e armée russe, elles étaient subordonnées à un commandant unique du front N. O., le général Gilinski.

Conformément aux engagements pris avec la France, le 16 août, la 1re armée (général Rennenkampf) se mit en marche au nord des lacs Masures. Avec 6 divisions 1/2 (94 bataillons, 53 batteries, 124 escadrons), elle allait se heurter à 8 divisions 1/2 (102 bataillons, 95 batteries, 60 escadrons, plus le landsturm). Le 17, eut lieu le combat de Stallupönen ; 5 1/2 régiments allemands y luttèrent contre 10 1/2 russes ; le général von François fut vainqueur à droite, mais battu à gauche où il perdit des canons ; les Russes perdirent 6.600 hommes, les Allemands 1.200 ; François envoya à von Prittwitz, son chef, un bulletin de victoire, mais celui-ci lui ordonna de reculer.

Rennenkampf continua à avancer et le 20 août eut lieu la bataille de Gumbinnen. Les Allemands furent battus au centre, mais vainqueurs aux deux ailes ; ils perdirent 1.250 tués, 6.414 blessés et 6.943 disparus ; leur aile gauche (1er corps [général von François] et 3e division de réserve) était en situation de porter le lendemain, dans le dos du centre russe, un coup décisif avec des forces très supérieures, mais Prittwitz avait eu de mauvaises nouvelles du 17e corps (centre allemand) et avait appris que des forces russes (armée de la Narew) s'étendaient à l'ouest de Chorzelle (à l'ouest des lacs Masures, par conséquent). Vers 17 h., il télégraphia à Moltke : « Il est possible que je sois forcé de me retirer sur la Vistule. » Le soir même, ayant été averti que des forces russes importantes étaient en marche vers Mlawa (c'est-à-dire bien plus à l'ouest que Chorzelle), il donna l'ordre de ramener en arrière sur la ligne Insterburg-Angerburg les troupes qui avaient combattu à Gumbinnen, sauvant probablement Rennenkampf d'une défaite qui pouvait être anéantissante. Le lendemain 21, Moltke, dans une conversation téléphonique, invita Prittwitz à porter avec toutes ses forces un coup sur l'armée de la Narew. Le découragement que laissèrent voir les réponses de Prittwitz et de son chef d'état-major Waldersee décida Moltke à demander au Kaiser de les remplacer par Hindenburg et Ludendorff. Mais l'impression que ces nouvelles avaient donnée à Moltke de la su-

périorité numérique des Russes le décida à retirer 3 corps d'armée de Belgique pour les envoyer en Prusse. En fait, il n'en retira que 2, mais, comme l'a reconnu un collaborateur de Joffre (le général Dupont), ce fut *la moitié des causes de la victoire de la Marne.*

« Ce résultat, dit Golovine, fut dû aux hautes qualités des troupes de première ligne et à la préparation que Rennenkampf leur avait donnée en temps de paix. » Il avait eu de plus la chance (« le mérite », dit peut-être à tort Golovine) de ne pas donner l'ordre de retraite, quoique à moitié battu et menacé d'encerclement. En revanche, averti le 21 au soir du départ de l'ennemi, il ne donna l'ordre de le suivre que le 22 au matin. Le soir du 23, il atteignit la ligne Peleninken-Darkehmen, mais l'ennemi était maintenant de 20 à 35 kilomètres plus au sud-ouest. Gilinski, qui l'ignorait, s'inquiéta de voir Rennenkampf s'avancer ainsi avec 6 divisions 1/2. Pour le renforcer, il lui adjoignit le 2e corps, pris à la 2e armée. Ce corps forma la gauche de la 1re armée à partir du 26.

Du 20 au 24, la 1re armée s'était avancée de 25 kil. Le 25 et le 26, elle avança en tout de 50 kil. Golovine considère ces distances comme des marches forcées. Il est difficile d'être de son avis. Même s'il avait raison pour les gros de l'infanterie, il est certain que, pour être renseigné, Rennenkampf devait envoyer en avant son énorme cavalerie (5 divisions 1/2) en la faisant soutenir par de l'infanterie allégée et de l'artillerie. Il n'en fit rien. Le 23 au soir, les renseignements reçus lui ayant fait croire que les Allemands (qui s'étaient retirés vers le S.-O.) s'étaient retirés vers le N.-E. et l'attendaient aux passages de l'Alle, il y dirigea 3 corps et une seule division vers le S.-O. (Rastenburg), où devait avoir lieu la jonction avec la 2e armée, qui venait de Bialystok et de Varsovie.

La 2e armée russe (gal Samsonov) s'avançait à l'ouest des grands lacs Masures. Pour aider la France, la Stavka aurait voulu qu'elle franchisse la frontière le 13 août, mais ce fut impossible avant le 19. Il existait d'ailleurs encore, ce jour-là, de grandes lacunes dans les services de l'arrière et même dans les effectifs combattants.

En attendant la marche sur Posen, Gilinsky aurait voulu renforcer la 2e armée avec la garde et le 1er corps, mais la Stavka

décida le 19 que la garde constituerait une réserve intangible à Varsovie et Novogeorgievsk. Seul le 1er corps pourrait être *au besoin* adjoint à la 2e armée. Elle allait donc être réduite à 3 corps 1/2. Le plan primitif en prévoyait 5 ou 6.

La région où allait opérer Samsonov est parsemée de lacs souvent orientés du nord au sud et formant de nombreux défilés. C'est un terrain fort avantageux pour celui qui s'y établit le premier. Les Russes y avaient accès surtout par les lignes Varsovie-Mlawa à l'ouest et par la ligne Bialystok-Ossoviets-Graievo à l'est. D'après l'ordre de Gilinski du 13 août, 3 des corps de Samsonov (15e, 13e et 6e) devaient déboucher de la ligne Chorzelle (40 kil. à l'E. de Mlawa) - Myschyniez (90 kil. à l'O. de Graievo) et s'avancer vers le N. le long des grands lacs. Mais à raison de l'insuffisance des voitures hippomobiles, Mlawa était pour Samsonov un point « d'attraction magnétique ». Il poussa donc tout son dispositif vers l'ouest. C'était d'ailleurs ce qui lui était préconisé par son état-major. Celui-ci connaissait depuis 1912 une partie du jeu de guerre allemand, qui avait révélé la possibilité pour des forces allemandes massées à Deutsch-Eylau et à Osterode de prendre en flanc et en queue une armée s'avançant à l'O. des grands lacs Masures et de l'anéantir. L'état-major de Samsonov lui avait donc persuadé de s'avancer de Mlawa par échelons sur le flanc gauche, mais la garde, échelon extrême, fut enlevée à Samsonov sans même le prévenir.

Le 19 août, Gilinski blâma le retard de Samsonov à s'avancer, tandis que Rennenkampf livrait déjà de durs combats. Samsonov répliqua que les routes sablonneuses retardaient les convois. Le 20 août, le 20e corps allemand évacua Mlawa. Le 21, Samsonov l'occupa. Le 22, ses troupes, s'avançant au N. de 20 à 30 kil., occupèrent Soldau, Neidenburg et Ortelsburg. Le 23, elles opérèrent un mouvement de conversion vers l'ouest avec Soldau comme axe. La droite (13e c.) s'avança de 20 kil. jusqu'à Jedwabno. Le centre (15e c., gal. Martos) rencontra les Allemands en force sur la ligne Orlau-Frankenau; un régiment, engagé inopinément sous le feu de leur artillerie, fut très maltraité. Martos comprit que les Allemands voulaient retarder son avance. Il approcha ses troupes de leur position dans la nuit du 23 au 24 et les attaqua brusquement le 24 au matin, mais ils étaient déjà partis. 2 canons et une centaine d'Allemands furent cependant

pris. Les Russes avaient perdu plus de 3.000 h., les Allemands 1500.

Samsonov apprit ce jour-là que les ennemis se retiraient vers le N.-O. dans la direction de Deutsch-Eylau. Gilinski lui avait prescrit de marcher sur Rastenburg-Seeburg (c'est-à-dire d'aller vers le N.-E. au devant de Rennenkampf en se couvrant des petits lacs qui s'étendent au sud de l'Alle). Samsonov, alléguant la plus grande facilité de s'approvisionner et de couper la retraite à l'ennemi battu par Rennenkampf, télégraphia à Gilinski pour lui demander de marcher sur Allenstein-Osterode, c'est-à-dire droit au nord. Gilinski lui répondit :

Vaincus par Rennenkampf, les Allemands se retirent en toute hâte en faisant sauter les ponts. Devant vous, il n'est évidemment resté que des forces *insignifiantes*... Laissant un corps à Soldau, marchez sur Sensburg-Allenstein où vous devrez être le 25. Votre mouvement a pour but d'aller au devant de l'adversaire qui se retire devant Rennenkampf et de le couper de la Vistule.

Il n'était pas possible de se tromper davantage. Hindenburg et Ludendorff étaient arrivés le 23 et exécutaient le plan révélé par le jeu de guerre. Utilisant la lenteur avec laquelle Rennenkampf marchait, ils allaient attaquer Samsonov avec 13 brigades sur son flanc gauche et 5 sur son aile droite. 3 brigades garderaient Königsberg ; une division de cavalerie resterait devant Rennenkampf.

Le soir du 24, Samsonov demanda de nouveau à Gilinski la permission de marcher sur Allenstein-Osterode. Cette fois, Gilinski la donna, exigeant seulement qu'un corps couvre la direction entre les grands lacs et Allenstein vers Sensburg. M. Golovine y voit une grosse faute : « Pour faciliter l'attaque sur le front Allenstein-Osterode, écrit-il, il n'y avait pas d'autre moyen que le renforcement du flanc droit à Allenstein. Une brigade suffisait à Passenheim. »

En ignorance complète des mouvements des Allemands, Samsonov, le 24 au soir, dirigea en avant tous ses corps, sauf le 1er qui, à gauche, devait rester à Soldau. A sa droite, le 15e et la 2e division du 23e devaient marcher sur Osterode, le 13e plus à droite encore sur Allenstein. A l'extrême droite, le 6e corps devait marcher sur Bischofsburg, couvert à droite par la 4e div. de cav. vers Sensburg.

Hindenburg connaissait à peu près les mouvements des Russes. Il remarqua, le 24 au soir, que le 6e corps russe en marche d'Ortelsburg sur Bischofsburg se séparait du reste de son armée. Il résolut de le mettre hors de combat pour commencer. Le 1er corps de réserve et le 17e corps occupaient la ligne Bartenstein-Friedland-Allenburg devant Rennenkampf. Il leur fut ordonné de faire le 25 des marches qui allaient jusqu'à 50 kil. pour attaquer le 6e c. là où ils le rencontreraient. L'inertie de Rennenkampf, qui n'avait fait que quelques kilomètres à l'ouest de Darkehmen le 24, laissait espérer qu'il n'entraverait pas l'opération.

Le 25 se passa sans combats; le 15e corps russe se plaça entre des lacs et l'ennemi. Le 13e resta de l'autre côté de ces lacs. Ni l'un ni l'autre n'avancèrent notablement vers Osterode et Allenstein. Vers 14 h., on remit à Hindenburg un radio russe qui contenait l'ordre général de l'armée du Niémen pour ce jour-là. Une heure plus tard, on lui remit un autre radio qui contenait l'ordre pour l'armée de la Narew. C'étaient les deux premiers radios importants interceptés depuis le commencement de la campagne. Ils confirmèrent Hindenburg dans la pensée qu'il avait donné les ordres convenables. A 20 h. 30, il ordonna d'attaquer le lendemain.

Samsonov, ce jour-là (25 août), au contraire, hésita. Il avait appris que des forces ennemies se massaient devant sa gauche à Gr. Gardinen et que, le 24, d'autres à sa droite avaient traversé Rastenburg. Le 20e c. all. n'avait reculé que de 10 à 20 kil. et avait établi sa droite entre les lacs Gr. Damerau (Gilgenburg) et Mühlen; sa gauche était postée derrière la vallée boisée de la Drewenz qui se dirige du S.-E. au N.-O. Une attaque de front offrait peu d'espoir et, pour tourner la position, il fallait que le 15e c. s'expose à des attaques sur son flanc droit et en queue, qui pouvaient déboucher à tout instant de la région boisée au N. sur laquelle les Russes n'avaient aucun renseignement. Au N.-E. du 15e c. se trouvait le 13e (gal Kliouev). Il était exposé de même à des attaques de l'O., du N. et de l'E., mais s'il marchait vers Allenstein, il découvrait de plus le 15e. Samsonov inclinait donc à attaquer par sa gauche, de Lautenburg à Gilgenburg. Mais son état-major lui représenta que cette opération « exigeait le repli des corps de sa droite et ne répondait pas à l'idée de l'opération ordonnée qui

était de jeter ses forces sur l'ennemi *pour l'obliger à retirer des troupes du front français* ». Samsonov céda, mais comme son état-major était inquiet de la fatigue des troupes et de l'épuisement des vivres, il fit demander à Gilinski l'autorisation d'accorder un jour de repos aux troupes. Gilinski savait-il que l'ennemi massait des troupes contre la gauche de Samsonov ? Il répondit en tout cas, comme s'il l'ignorait, que, l'ennemi ayant quitté Insterburg le 23, l'armée ne pourrait faire halte que quand elle aurait atteint Allenstein et Osterode, car seulement de là on pouvait menacer la retraite allemande vers la basse Vistule. Samsonov fit aussi exposer à Gilinski ses craintes pour son aile gauche et pour ses derrières. « Voir l'adversaire où il n'est pas, répondit Gilinski, est de la poltronnerie. Je ne permettrai pas au g. Samsonov d'être poltron. J'exige la continuation de l'offensive. » — « Ceux qui ont connu le caractère chevaleresque du g. Samsonov, observe Golovine, comprendront combien ces paroles ont dû influer sur ses actes postérieurs. » L'ordre absurde qu'il donna le soir du 25 pour le 26 en est une preuve.

Devant le front des 15e et 13e c., y disait-il, pas de changement. A Allenstein une division ennemie. Le 26, le 15e c. ira [vers le N.] jusqu'à Gusenofen-Schönfelde [à 15 kil. au S.-E. d'Osterode]. Le 13e c. ira [vers le N.] jusqu'à la ligne Darethen-Kellaren [à 10 kil. au S. d'Allenstein]. [Au sud du 15e c.], la 2e div. [23e corps] ira [vers le N.] jusqu'à la chaussée de Reichenau à Hohenstein. Le 1er corps reste à Soldau. Les 6e et 15e div. de cav. restent à sa gauche. Le 6e c. et la 4e div. de cav. [sur l'extrême-droite] à Bischofsburg, gardant l'armée vers Rastenburg.

Ainsi, les 13e, 15e et 23e corps devaient faire une marche de flanc sous les yeux de l'ennemi établi au delà de la Drewenz !

Le 26 au matin, Samsonov, comprenant l'absurdité de son ordre de la veille au soir, résolut d'arrêter le mouvement des 23e, 15e et 13e corps, mais son état-major l'en empêcha. Il se borna donc à ordonner que le 1er corps serait renforcé par les 3 brigades du 23e corps quand elles auraient débarqué à Mlawa.

N'était qu'il maintenait son 1er corps immobile à sa gauche à (Usdau), Samsonov avait donné les ordres les plus propres à faire réussir le plan ennemi. Celui-ci consistait à faire rejeter le 1er corps russe vers le sud par le 1er corps allemand (von François) renforcé à sa droite de la 5e brigade de landwehr Mülmann. Ceci fait, le

gros des forces de v. François marcherait vers le N.-E., prendrait Neidenburg et couperait la retraite des corps russes aventurés au nord et à l'ouest des petits lacs.

Le 1er corps all., transporté par chemin de fer à travers toute la Prusse orientale depuis Insterburg (à 15 kil. à l'O. de Gumbinnen) jusqu'à l'O. de Usdau, n'était pas encore au complet le 25 au soir. Aussi v. François demanda-t-il à reporter son attaque au 27. Cela lui fut refusé, mais il fallut ordre sur ordre pour le faire avancer le 26 ; résultat, il n'avait le soir enlevé que les avant-postes du 1er corps russe.

Au N. du 1er corps russe, les Allemands remarquèrent un vide le 26 au matin. Vers 13 h., Hindenburg ordonna au 20e corps d'y attaquer. Il y rencontra les 2 colonnes de la 2e div. (23e corps), qui marchaient vers le N. et les attaqua en flanc. Celle de gauche fut anéantie. Celle de droite fut rejetée en arrière, très maltraitée. Le 20e corps all. se trouva le soir au S. du lac Mühlen et presque derrière l'aile droite du 1er corps russe.

Le 26 au matin, le 15e corps russe se mit en marche vers le N. en 3 colonnes ; celle de droite occupa le passage entre les lacs à Schwedrich ; celle du centre Hohenstein ; celle de gauche reconnut que l'ennemi était posté derrière la rivière Drewenz, dont la vallée a 40 m. de profondeur ; il y avait là en effet au N.-O. du lac Mühlen (qui a 7 kil. de long) la 70e brig. de landwehr (Unger), puis, plus au N., la 3e div. de réserve (Kurt von Morgen) ; cette dernière avait l'ordre de traverser la Drewenz et d'attaquer les Russes, mais Morgen s'en abstint judicieusement.

Le 13e corps russe se trouvait le 25 au soir au N.-E. du 15e c. à Kurken, séparé de lui par deux chaînes de lacs. Le 26 au matin, il ne bougea pas, son chef Klionev espérant une modification de l'ordre reçu. Au contraire, il arriva à 13 h. l'ordre de l'exécuter. Kliouev s'engagea entre les deux lignes de lacs, y entendit la canonnade du 15e corps et alla déboucher au N. à Darethen. Il proposa alors à Samsonov de déboucher le lendemain à l'aile droite du 15e corps.

Les 1er, 23e, 15e et 13e corps faisaient face à l'ouest, le 6e corps russe à 40 kil. à l'est du 13e faisait face au nord et avait à droite la 4e div. de cav. qui explorait vers le N.-E. Pendant la nuit du 25 au 26, le 6e corps (g. Blagoviechtchenski) avait sa 4e division à Rothflies et la 26e plus au S. à Bischofsburg. N'ayant

que 6 escadrons de réserve, le 6e corps ne put explorer au N. Néanmoins, Blagoviechtchenski apprit dans la nuit du 25 au 26 la présence de forces allemandes considérables à Lautern et à Seeburg. Il eut alors l'idée juste d'envoyer la 16e div. à Wartenburg par Bartelsdorf pour protéger le flanc droit du 13e c., mais il négligea d'avertir la 4e division de l'approche de forces ennemies et de lui ordonner de ne pas s'engager trop fortement. Les 88 pièces du 17e c. all. écrasèrent la 4e division qui était en plus prise en flanc par le 1er corps de réserve ; elle perdit 30 canons et 5.300 h. La 16e div., qui avait gaspillé son temps en marches inutiles, couvrit la déroute de la 4e.

Le soir du 26, les chefs subalternes des deux côtés rivalisèrent dans la faute de ne pas informer le commandant de l'armée de la situation. C'est ainsi que du côté allemand, Morgen ne fit pas savoir qu'il était resté derrière la Drewenz ; le 20e corps n'annonça son grand succès que quand l'ordre pour le 27 était déjà parti. Mais Samsonov (qui transporta dans l'après-midi du 26 son quartier général d'Ostrolenka à Neidenburg) fut laissé dans une ignorance bien plus complète (les habitants du pays coupèrent d'ailleurs les téléphones des 13e et 6e corps), mais elle ne l'empêcha pas de donner pour le 27 un ordre qui fut par suite encore plus extravagant que celui de la veille :

Le 6e c., laissant un rideau à Bischofsburg, se dirigera sur Allenstein pour aider les 13e et 15e c. à porter un coup dans le flanc gauche de l'ennemi ; les 13e et 15e c. continueront à s'avancer après la prise de la ligne Allenstein-Osterode ; le 1er c. continuera à protéger le flanc gauche de l'armée...

Ayant reçu le document, Kliouev chercha de nouveau, mais inutilement, à entrer en rapports avec Samsonov. Pendant toute la journée du 26, il avait tout aussi inutilement essayé de communiquer avec le 6e c. Le matin du 27, il demanda au 15e c. s'il avait besoin de son aide. La réponse ayant été affirmative, il allait se mettre en route dans cette direction quand arriva un second télégramme du 15e corps : « Par ordre de Samsonov, envoyez-moi une brigade. » Après l'avoir envoyée, Kliouev, dont les troupes avaient faim, se dirigea au N. vers Allenstein, espérant y trouver de quoi manger ; il y arriva l'après-midi. Un aviateur et une patrouille annoncèrent alors que deux colonnes se dirigeaient du sud-est sur Allenstein ; on crut que c'était le

6e corps ; on avait cependant tiré d'une de ces colonnes sur la patrouille. Le soir, l'ordre arriva de rejoindre le 15e c., mais les troupes étaient épuisées. On dut attendre le lendemain.

Le 27 au matin, Martos (le commandant du 15e c.) avait demandé à Samsonov la coopération du 13 c., mais n'en avait obtenu qu'une brigade. Il attaqua alors les 3 brigades allemandes derrière la Drewenz, mais échoua avec de grandes pertes.

Pendant ce temps, au sud du 15e c., la ligne russe n'était plus occupée que par les débris de la 2e division ; mais le 20e corps allemand ne sut pas avancer ; même, le soir, le gal v. Scholtz, inquiet pour le combat sur la Drewenz, y envoya sa 37e division. Malheureusement au sud du 20e corps, le 1er corps all., renforcé du détachement Schmettau du 20e c., avait, grâce à la supériorité de son artillerie, rejeté vers le sud le 1er corps russe.

Enfin, à l'est, la 16e division avait évacué Bischofsburg le matin et avait reculé jusqu'à Mensguth. Un combat s'y engagea. A la nuit, sans y être forcée, elle se retira à Olschienen-Wallen, abandonnant les défilés de Passenheim et d'Ortelsburg : les commandants du 6e corps et de la 16e div. étaient démoralisés. Les Allemands, très fatigués, ne suivirent guère. Cependant un détachement occupa Passenheim dans la nuit du 27 au 28.

Le soir du 27, les Allemands entouraient les 15e et 13e corps russes sur 3 côtés (120 kil.) mais une ligne de 60 kil. restait toujours ouverte au sud, de Soldau à Ortelsburg. Samsonov le 27 au soir ignorait complètement cette situation. Sans attendre d'être informé, il donna un ordre exprimant son ignorance et gaspillant les dernières possibilités de sauver les 13e et 15e corps :

Le 1er corps se maintiendra coûte que coûte à Soldau... Le 23e, soutenu par la 6e brig. de cav. fera de même [plus au N.] à Frankenau... Les 13e et 15e c, réunis sous le commandement du g. Martos, attaqueront énergiquement dans la direction de Gilgenburg-Lautenburg pour prendre en flanc et de dos l'adversaire qui se trouve devant les 23e et 1er corps... Le 6e corps manœuvrera dans le rayon de Passenheim.

Hindenburg était mieux informé de la situation, et son inquiétude des mouvements de Rennenkampf lui fit ordonner d'attaquer le 28 le centre russe par le sud, l'est, le nord et l'ouest pour l'anéantir ; mais au moment où cet ordre allait partir, arriva l'avis qu'une division ennemie au moins était à Allenstein. Hin-

denburg craignit que, si on lui coupait la retraite au sud, elle ne rejoigne Rennenkampf à l'est (ce qui lui eût permis d'enlever les bagages du 17e c. et du 1er corps de réserve). Il ordonna donc au 1er c. de rés. et à une partie du 17e d'aller attaquer Allenstein, mais oublia de faire occuper la route de Passenheim, qui resta libre toute la journée du 28.

Les Russes n'en profitèrent pas. Après avoir envoyé son ordre ci-dessus, Samsonov apprit une partie de la réalité. A 23 h. 30, il télégraphia à Gilinski :

Depuis 2 jours, bataille sur tout le front... contre les 1er, 17e, 20e corps actifs et 1er de landwehr (*sic*). Sur notre flanc gauche, le 1er corps a tenu jusqu'à 15 h. puis s'est retiré sans raisons suffisantes à Soldau. J'ai pour cette raison remplacé Artamonov par Douchkevitch. Au centre, la 2e division a éprouvé de grandes pertes, mais le vaillant régiment de Libau a conservé Frankenau... A 11 h., le 15e c. a attaqué sur mon ordre à Hohenstein et à Mühlen où avait été envoyée une brigade du 13e c. Cette attaque a réussi ; Mühlen a été pris [*faux !*]. On a remarqué que les Allemands reculaient vers le S.-O. Le reste du 13e c. a pris Allenstein. Les derniers renseignements sur le 6e c. ont été reçus à 14 h.; il était à 13 h. à Sczepanken [à 15 k. au S. de Bischofsburg], ayant soutenu le 25 [*faux !*] et le 26 des combats acharnés à Bischofsburg.

Golovine dit que fournir des renseignements trop optimistes a toujours été une des faiblesses de l'armée russe. Ceux donnés ci-dessus en sont une preuve. Ils obligaient cependant à changer les ordres donnés. Mais tout le reste de la nuit, des rectifications arrivèrent qui empêchèrent Samsonov de s'arrêter à aucun plan. Finalement à 7 h. 15, n'y tenant plus, il télégraphia à Gilinski :

Le 1er corps, fortement décomposé, s'est retiré hier soir à Illowo [à 10 kil. au S.-E. de Soldau], ayant laissé une arrière-garde en avant de Soldau. Je vais à l'état-major du 15e c. à Nadrau pour guider les corps qui doivent attaquer. J'emporte l'appareil de télégraphie sans fil. Je serai momentanément sans communication avec vous.

Parvenu à 9 h. du matin à 10 kil. de Neidenburg, Samsonov écrivit à Gilinski :

Hier à 6 h., l'ennemi a attaqué l'avant-garde du 6e corps qui a reculé en désordre au sud d'Ortelsburg jusqu'à Wallen et Olschinen. La 4e div. de cav. est à Gramen (sur la chaussée de Passenheim à Ortelsburg). Le corps a beaucoup souffert, particulièrement la 4e division, qui est affaiblie physiquement et moralement... Je vais à Nadrau

pour prendre une décision au sujet des corps qui doivent attaquer... Mühlen n'est pas pris... Martos dit que son corps, épuisé, ne peut plus attaquer aujourd'hui.

Samsonov envoya alors au 6e corps l'ordre de se rendre à Passenheim et alla rejoindre Martos. Celui-ci avait reçu l'ordre du 27 au soir et n'avait pu en dormir, à cause des illusions qu'il trouvait chez Samsonov. La coopération du 13e corps ce jour-là était impossible, puisqu'il était à 30 kilomètres. La retraite même du 15e corps paraissait compromise, car la cavalerie ennemie avait coupé le 27 au soir le télégraphe qui reliait à Janowo. Vers 2 h. du matin, la fusillade augmenta dans le ravin à gauche (près de Waplitz, à l'extrémité sud du lac Mühlen). Martos comprit que l'ennemi allait attaquer par là. Il y envoya sa brigade de réserve et fit concentrer son artillerie contre ce ravin. A l'aube, en effet, la 41e division allemande attaqua, mais l'artillerie y creusa de grands trous et la brigade de réserve la rejeta en arrière après lui avoir fait plus de 1.000 prisonniers (dont 18 officiers). Ceux-ci passaient près de Martos quand Samsonov arriva. Ayant appris qui ils étaient, il embrassa Martos en disant tristement : « Vous seul nous sauverez ! » Martos en fut ému. Il avait cru la situation meilleure et que des réserves avaient remplacé la 2e division. Il apprit alors qu'il n'y était arrivé qu'un régiment.

Il était clair, écrivit plus tard Martos, que la retraite immédiate des 13e et 15e corps s'imposait. Je l'exposai à Samsonov... mais le général Postovski le convainquit qu'il fallait attendre le 13e corps dans l'espoir de la victoire...

A 15 h., Martos aperçut que la brigade du 13e c. à sa droite reculait en désordre ; on sut peu après qu'elle avait abandonné l'artillerie. Un peu plus tard, on apprit que des patrouilles allemandes étaient entre le 13e c. et le 15e. Ce ne fut qu'au crépuscule que le 13e c. commença à canonner ; les Allemands répondirent de Hohenstein. Le 13e c. s'arrêta.

Je me tournai alors vers Samsonov, écrit Martos, et je lui dis : « Maintenant, il faut s'attendre à une catastrophe. » L'heure du jugement était venue : le g. Postovski se tut. Je proposai la retraite sur Chorzelle. Samsonov me répondit qu'il était occupé par les Allemands [*Faux !*] Son avis était que les 15e et 13e c. et les débris de la 2e div. devaient se retirer sur Neidenburg, qui était défendu par un régiment de la garde et une brigade de cavalerie...

En réalité, de Waplitz à Illowo, sur un front de 40 kil., le 28, il n'y avait, outre le rég. de la garde, que les 2 régiments fort éprouvés de la 1re brigade de la 2e division au nord, à Frankenau, près de Waplitz (ils avaient coopéré à la victoire sur la 41e div. et fait 1.000 prisonniers) et à Neidenburg, la brigade de cav. et les débris de la 2e brigade. Vers 15 h., le groupe de Neidenburg fut attaqué par la cavalerie du 1er c. all. et se retira. Plus au nord, à Rontzken, se trouvait le régiment de la garde ; il résistait vaillamment à la 2e div. du 1er corps all. venue de Soldau, quand le g. Kondratovitch, commandant le 23e corps russe, inquiet pour sa retraite, le retira vers l'ouest ainsi que le groupe de Frankenau. Le groupe de Neidenburg se retira sur Willenberg et Janowo; les 2 autres bivouaquèrent à Orlau [sur la route de Jedwabno, à 10 kil. à l'E. N.-E. de Rontzken]. Kondratovitch lui-même se retira à Chorzelle (à 40 kil. de Neidenburg) sans prévenir Martos du départ de ses troupes. S'il les avait réunies sur la route de Neidenburg à Willenberg le 29 au matin (ce qui était certes possible), la catastrophe était évitée. (Il fut pour cette raison révoqué ensuite.)

Au sud du 23e c. se trouvait le 1er c. russe. Douchkevitch, son nouveau commandant, avait ordre de tenir en avant de Soldau. N'ayant pas reçu cet ordre le 27, il se retira sur Mlawa. L'arrière-garde laissée à Soldau, écrasée par l'artillerie allemande, se retira aussi. Peu après, on apprit que les Allemands se dirigeaient sur Neidenburg, mais le 1er c. ne bougea pas. Blagoviechtchenski avait reçu, à 13 h. l'ordre de porter le 6e c. à Passenheim. Sa 16e div., qui n'avait pas combattu, venait d'être complétée par un régiment tout frais. Elle ne bougea pas, aucun ordre ne lui ayant été donné.

Le 13e c. avait quitté Allenstein le 28 au matin en 2 colonnes, les troupes à l'ouest, les bagages à l'est. La queue du corps quittait Allenstein quand les Allemands apparurent au N. et à l'E. Le bataillon de queue, attaqué de tous côtés, fut cerné avant d'avoir pu prévenir qu'il était attaqué. Pendant ce temps, la tête des troupes arrivait à Grieslinen, à l'O. du lac de Plautzig. Elle se trouva alors sous le feu des troupes allemandes (3 divisions) qui venaient de prendre Hohenstein, puis, peu après arriva la nouvelle que la colonne était attaquée en queue par des Allemands venus d'Allenstein tandis que d'autres (le 1er corps de rés.), après

avoir enlevé le convoi, arrivaient de l'est. Les Russes se maintinrent cependant héroïquement jusqu'à la nuit.

Vers minuit, Kliouev reçut de Samsonov l'ordre d'effectuer sa retraite entre les lacs de Plautzig et de Lansk par Kurken. Cet ordre parut inexécutable à raison de la présence de l'ennemi à Darenthen, au nord de ces lacs. Kliouev résolut de passer par le sud du lac de Plautzig et le défilé de Schwedrich qui sépare ce lac du lac Maransen. Le mouvement, commencé de nuit, fut découvert par un poste de mitrailleurs allemands qui donnèrent l'alarme. Poursuivie au prix de lourdes pertes, la retraite réussit cependant. Le 29, à 13 h., les dernières troupes franchirent le défilé de Schwedrich. De là, elles gagnèrent Kurken, puis, continuant leur marche vers le S.-E., arrivèrent pendant la nuit à Kommusin où elles rencontrèrent le 15e c.

Celui-ci avait continué pendant la nuit du 28 au 29 sa marche sur Neidenburg, mais Martos, qui marchait en tête, ayant rencontré inopinément les Allemands, fut forcé de se jeter dans les bois avec les quelques hommes restés avec lui. Le 29, vers midi, il était en route pour rejoindre ses troupes, quand des Polonais lui firent prendre un chemin qui le mena sous une mitrailleuse allemande. Il réussit encore à s'échapper, mais dans la nuit du 29 au 30 rencontra de nouveau les Allemands. Son cheval fut tué sous lui et lui-même fut pris.

Le 15e c., après la disparition de son chef, n'avait pas continué sa marche sur Neidenburg ; il se dirigea vers l'est, suivi des débris du 23e corps. C'est ainsi qu'il avait rencontré le 13e corps.

Mais pendant ce temps, les Allemands avaient progressé aussi. La route de Neidenburg à Willenberg s'étend de l'ouest à l'est sur près de 40 kil. Le g. v. François, dans la nuit du 28 au 29, y poussa le groupe Schmettau jusqu'à Muschaken (à 13 kil. à l'E. de Neidenburg) pendant que la 1re division arrivait vers minuit à Neidenburg. Le lendemain 29, deux régiments de cavalerie allemande rejoignirent Schmettau. L'un d'eux arriva à Willenberg à 14 h. Schmettau l'y rejoignit à 19 h. Le 17e c. all. était un peu au nord à Passenheim et Jedwabno. « *Le cercle autour des Russes était fermé.* »

Le 29 à 11 h., Samsonov avait donné un dernier ordre, prescrivant au 13e c. de se retirer par l'est sur Chorzelle, aux 15e et 23e de suivre une route plus à l'ouest sur Janowo, où il comptait

se rendre lui-même. Kliouev, devenu commandant des 3 corps par la disparition de Martos, chercha à exécuter cet ordre. Le 30 au matin, les troupes se mirent en route sur 3 colonnes, mais chaque fois qu'elles essayèrent de déboucher de la forêt, tombèrent sous le feu des Allemands. Seuls, 13.300 h. de la colonne de droite réussirent à échapper. La colonne de gauche fut celle qui lutta le plus longtemps. Un moment, elle enleva 20 pièces aux ennemis. Mais le 31 au matin, ses débris furent capturés par la cavalerie ennemie. Le nombre des prisonniers s'éleva au total à 92.000. Environ 350 canons tombèrent entre les mains des Allemands.

Samsonov n'avait pas survécu à son désastre. Le 29 vers midi, il avait quitté le 23e corps pour se rendre à Willenberg où il comptait trouver le 6e corps. Mais tous les passages se trouvèrent gardés par les Allemands. L'attaque de l'un fut tentée en vain. Le soir, près de Willenberg, il ne restait avec Samsonov que 7 officiers et 1 soldat.

Déjà quand on était près de Willenberg, a écrit le g. Postovski, chef de l'état-major de la 2e armée, Samsonov m'avait dit qu'il ne voulait pas que l'on l'empêche de se tuer et n'avait renoncé à son dessein qu'en présence des protestations ardentes de ses officiers. Vers 1 h. du matin, notre groupe, après un court repos dans la forêt, se mit en route pour continuer son chemin. Mais Samsonov se cacha et peu après une détonation retentit dans le bois. Nous comprîmes tous que le noble chef de l'armée venait d'en finir avec sa vie. Nous résolûmes de rester dans cet endroit jusqu'au matin pour trouver son corps et le soustraire à l'ennemi. Nous n'y réussîmes pas. Aux premières lueurs du jour, les tirailleurs allemands approchèrent et tirèrent sur les officiers : ils durent interrompre la recherche de Samsonov.

Le corps de celui-ci fut enterré par les Allemands. Sa veuve, venue en Allemagne avec une mission de la Croix-Rouge pendant la guerre, le fit exhumer et le reconnut à la médaille qu'il portait toujours. Ses restes furent ramenés par elle en Russie.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

A. Broquelet : *A travers nos provinces. Normandie et Bretagne*. Préface de M. Edmond Haraucourt; Garnier. « »

Art

H. Zislin : *Die Zukunft. (L'avenir dévoilé* ou *ce que serait l'Alsace autonome.)* 20 planches humoristiques avec un avant-propos en français; Berger-Levrault, Nancy. « »

Pierre Courthion : *André Lhote*. 27 reprod. de peintures et dessins, précédées d'une étude critique, avec 2 textes de Jacques Rivière, de notices biographiques et documentaires et d'un portrait inédit dessiné par l'artiste et gravé sur bois par G. Aubert; Nouv. Revue franç. 5 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Paul Heuzé : *Fakirs, fumistes et Cie*; Edit. de France. 10 »

Ethnographie

Marquis de Wavrin : *Les derniers Indiens primitifs du Bassin du Paraguay*. Planches; Libr. Larose. « »

Finance

Octave Homberg : *Le financier de la cité*; Grasset. 12 »

Littérature

Jean Ajalbert : *Les livres du pays*; L'Auvergne littéraire, Clermont-Ferrand. 6 »

Alain : *Système des Beaux-Arts*. Edit. nouv. avec notes; Nouv. Revue franç. 12 »

Francis Carco : *Le roman de François Villon*. (Coll. Le roman des grandes existences); Plon. « »

Pierre Champion : *Le manuscrit d'auteur du petit Jehan de Saintré* avec les notes autographes d'Antoine de La Sale; Champion. « »

René Gillouin : *Esquisses littéraires et morales*; Grasset. 10 »

Georges Girard : *La vie de Lazare Hoche*. (Coll. Vies des Hommes illustres); Nouv. Revue franç. 10 50

Gérard de Lacaze-Duthiers : *Guy de Maupassant, son œuvre*. Portrait et autographe; Nouv. Revue critique. 5 50

André Malraux : *La tentation de l'Occident*; Grasset. 10 »

Subodh Chaudra Mukerjee : *Le Rasa*, essai sur l'esthétique indienne; Alcan. 15 »

Razzante, 1502-1542 : *Œuvres complètes*, tome II, traduites pour la première fois de l'ancien dialecte padouan rustique par Alfred Mortier; Peyronnet. « »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Michel Lhéritier et Camille Chautemps : *Tours et la guerre*, étude économique et sociale; Presses universitaires. 8 »

Philosophie

Daniel Bertrand-Barraud : *Des bases critiques d'un empirisme psychologique radical*; Vrin. 10 »

Divers : *L'homme après la mort*; Edit. Montaigne. « »

Poésie

Marcel Chabot : *Salut à la vie*; Grasset. « »

Marcel Dumenger : *Seize sonnets d'amour*. Bois gravés de Geneviève Rostan; L'Essor niçois, Nice. « »

Marcel Dumenger : *Tickets*. Bois gravés de Geneviève Rostan; Images de Paris. 5 »

Jean Pujo : *Philosophie des couleurs*; Burdigala, Bordeaux. 2 50

Politique

John Pepper : *Les Etats-Unis de l'Europe socialiste*; Libr. de l'Humanité. 2 »

Véridicus : *Suisse et Soviets*, histoire d'un conflit. Préface de Mathias Morhardt ; Delpeuch. 8 »

Roman

Marcel Arnac : *Saint-Lettres*; Grasset. 10 »

Dick Berton : *La banque en détresse*; Edit. associés. 5 »

Noré Brunel : *L'atroce volupté*. Illust. d'Anna Malespine; Monde moderne. « »

Henry Champly : *La diablesse*; Baudinière. 9 »

Charles-Etienne : *Les épices libertines*; Edit. Curio. 10 »

Joseph Conrad : *Nostromo*, traduit de l'anglais par Philippe Noël; Nouv. Revue franç. 2 vol. 21 »

Contes slovaques, traduits par Ivan Milec et Henri d'Armentières. Avec un bois de Fred Fay. Préface de Mme Olga Revilliod Masarykova; Edit. de la Petite Fusterie, Genève. « »

Pierre L'Ermite : *La femme aux yeux fermés*; Maison de la Bonne Presse. 5 »

Claude Farrère : *Le dernier Dieu*; Flammarion. 12 »

Jean Giraudoux : *La première disparition de Jérôme Bardini*; Kra. 18 »

Jean Guyon-Cesbron : *Le feu intérieur*; Albin Michel. 10 »

René Jouglet : *Une courtisane*; Cahiers nouveaux. 15 »

Eveline Le Maire : *La maison d'émeraude*; Plon. « »

Robert de La Vaissière et Carol-Bérard : *Monsieur de Gambcis*, essai de réhabilitation. Préface de M. Bolo-Romanetti; Edit. Radot. 9 »

Maurice Le Sage : *Le Pierrot fantoche*. Préface de Mme Yvonne Netter; Radot. 8 »

Caroline Loewengard : *Aimer, c'est s'oublier*; Edit. du Fleuve, Lyon. 10 »

Jean-Simon Michel : *La tache noire*; Edit. Avila. 10 »

Marcel Millet : *Le sac de voyage*; Edit. Vouloir. 9 »

Ferdinand Antoini Ossendowski : *L'ombre du sombre Orient. Les Russes et la Russie d'aujourd'hui et de toujours*. Traduction de M. Robert Renard; Flammarion. 10 »

Sander Pierron : *Le bateau démâté*, suivi de *L'Auberge délaissée*. Gravures sur bois de Germaine Tilmant, Léon Perrin et Jan Claessens; L'Eglantine, Bruxelles. « »

Maxime Basteil : *Tartarins d'Auvergne*; Figuière. 10 »

Marc Riva : *Les voluptés interdites*; Figuière. 9 50

Maurice Rostand : *L'ange du suicide*; Flammarion. 10 »

Gabriel Soulages : ... *des riens*. Illust. de Carlègle; Edit. Mornay. « »

Titayna : *Voyage autour de mon amant*; Flammarion. 10 »

Sciences

Félix Colomer : *Manuel pratique du radium à l'usage des agriculteurs, chimistes, ingénieurs, médecins, prospecteurs*; Edit. d'Actualités. 25 »

P. Weiss et G. Foex : *Le magnétisme*; Colin. « »

Sociologie

Roger Lacombe : *La méthode sociologique de Durkheim*; Alcan. 10 »

Théâtre

Edouard Romilly : *Théâtre d'histoire*. Scènes de *la Vie de Gil Blas de Santillane*, d'après Le Sage; *Jane Gray*, annales d'Angleterre, *Scoronconcollo*, xvie siècle florentin; Figuière. 9 »

Varia

Amédée Fayol : *Auteuil au cours des âges.* Introduction de Fernand Gregh. Dessins à la plume d'André Fayol; Ceccaldi. 15 »

Voyages

Alex Coutet : *Toulouse, ville artistique, plaisante et curieuse.* Préface de Pol Neveux. Nombr. illust; Libr. Richard, Toulouse. « »

Charles Ieu et Maurice Rollet : *L'Ile Saint-Louis.* Avec des illust.; Eyminié, imprimeur, Paris. « »

Hector Talvart, François de Vaux de Foletier, Raymond Bourriau : *Le pays d'Aunis et de Saintonge.* Préface autographiée de Gaston Chérau. Avec 62 illust. en héliogravure et une carte ancienne du pays d'Aunis ; Bergevin, La Rochelle. « »

MERCVRE.

ÉCHOS

Les mutineries de 1917. — Le cinquantenaire de Fromentin. — A propos de plaques commémoratives. — Un nouveau Comité Brillat-Savarin. — Les portraits de Verlaine. — Les dédicaces de Victor Hugo. — Catulle Mendès et les banquets militaires. — La révision de la gloire. — Le Prince de Galles et la prononciation. — La paternité d'un faux Sarcey. — Un précurseur de « A la manière de... » — Du mot « Poule », de ses variations et d'un ancien ouvrage qu'en fit Shakespeare. — Le prix des Livres. — Erratum. — Inscriptions cocasses. — Le Sottisier universel.

Les mutineries de 1917.

La Clayette (Saône-et-Loire), 9-7-26.

Monsieur le Directeur,

Me permettez-vous d'user de mon droit de réponse envers M. Louis Dumur à propos des mutineries de 1917 ?

Je n'ai plus sous les yeux le numéro de la revue *Europe* où parut l'étude qu'il incrimine, mais je crois avoir écrit ceci en substance :

« En 1917 l'armée entière avait l'âme à la révolte.

« Cela venait de la mauvaise conduite des opérations.

« Ce que l'arrière appella plus tard défaitisme, les poilus l'ignoraient.

« De fait, le gros des mutineries suivit l'échec désastreux de l'offensive du 16 avril.

« Les survivants vous diront : ceci entraîna cela. »

M. Dumur n'a pas à trouver tendancieuses de telles paroles qui ne sont qu'un exposé de faits. *L'Esprit de tendance est dans l'événement lui-même.* En veut-il la preuve ? Voici :

Le gros des mutineries affecta plus de cent régiments, autre fait, et au moins seize corps d'armée, autre fait. *Or, ôtez Nivelle, supprimez l'offensive du 16 avril : le gros des matins se réduit à rien. Ceci encore, les vrais survivants le diront.* Je vous préciserai ce qu'il convient d'entendre par vrais survivants, ou poilus purs, pour parler selon M. l'abbé Bremond.

Prétendre que ce mouvement de fond soit venu de l'arrière quand

nous le voyions venir de l'avant depuis les journées de Mulhouse, Schirmeck, Sainte-Marie-aux-Mines, Vallée de la Meurthe, Sarrebourg, Morhange, Charleroi, depuis les innombrables attaques partielles du grignotage de l'hiver 14-15 (baïonnette contre mitrailleuse, poitrine contre canon), et qui toutes nous rendaient fous de rage devant des tas de morts inutiles (j'en ai fait la pénible énumération) ; depuis l'échec plus grave d'Artois en juin 1915, l'échec encore plus grave de Champagne au mois de septembre, l'échec encore plus grave de la Somme en 1916 ; sans parler de notre acceptable guerre défensive qui précisément fut celle des Anglais jusqu'en 1916 et en général celle des Allemands sur notre front jusqu'en 1918, depuis l'Yser et sauf Verdun (et là le poilu allemand commençait carrément de grogner, si nous en croyons Fritz von Unruh) ; sans parler de mille et mille révoltes individuelles, fuyards, prisonniers volontaires, blessés volontaires, déserteurs, simulateurs, désobéissances passives, refus par petits groupes... (M. Dumur y verrait sans doute un mauvais esprit de tendance, mais cela se chiffre par centaines de mille.)

Comparer, afin d'en tirer argument, la courbe du soldat anglais à la nôtre (ça, c'est vouloir nous faire pleurer à force de rire) ; comparer la courbe du soldat allemand à la nôtre, alors que l'Allemand a pu à bon droit, carte en main, se tenir pour victorieux sur tous les fronts jusqu'au mois de juillet 1918 (et je ne parle pas de la différence d'éducation et de tempérament que M. Dumur moins que personne ne devrait négliger) ; ignorer encore aujourd'hui l'importance de ce facteur moral de l'idée de victoire pour une armée en campagne au cœur du territoire de ses adversaires ; ignorer au surplus que le pourcentage de nos pertes par mètre courant fut dans l'ensemble le double du pourcentage des pertes allemandes sur le front tenu par nous, autre facteur moral absolument décisif qui, en entretenant l'Allemand dans sa confiance, nous désespérait de mois en mois davantage de *nous faire tuer sans résultat*, puisqu'au bout de trente mois, en dépit de tant de sacrifices, nous n'avions pas avancé de cent mètres, de la Mer du Nord aux Vosges...

Enfin ne pas même vouloir considérer comme graves ces causes primordiales ; oublier que la propagande défaitiste venue de l'arrière était rien de rien auprès de la somme de nos mécontentements (la campagne défaitiste en réalité ne fit du bruit qu'après les mutineries, reportez-vous aux journaux) ; ne pas encore savoir à l'heure actuelle que nous recevions chaque jour par centaines et centaines de mille les exemplaires des journaux les plus exaltants, *Echo de Paris* (général Cherfils), *Petit Parisien* (commandant de Civrieux), *Journal* (général je ne sais comment), etc., et que, par contre, il reste encore impossible, en questionnant les mutins survivants de toutes sortes de régiments, d'en rencontrer un seul qui puisse dire : j'ai vu sur le front un

exemplaire du *Bonnet Rouge*, cette fameuse feuille-type du défaitisme dont M. Dumur nous parle assidûment (nous dira-t-il jamais à combien d'exemplaires tirait cette feuille célèbre et introuvable ?) ; alléguer en définitive notre élan de 1918 au point de méconnaître que l'une des causes de ce rétablissement (j'ai indiqué les autres) fut précisément la certitude que les mutineries avaient servi à quelque chose en nous délivrant de Nivelle pour nous donner Pétain et les généraux scientifiques...

Autant de raisons d'une si grande faiblesse que je m'en veux de m'y arrêter avant de conclure brièvement une fois pour toutes.

De même qu'il y a désormais deux types poilus contradictoires, l'un bien accommodé à l'usage d'un pieux mais caduc nationalisme, l'autre qui exista et ne fut que sang et nerf dans toutes ses réactions, ce qui signifie abondamment gueulard et plus souvent menaçant qu'on ne saurait dire, de même il existe deux vérités sur la guerre, 1° celle qu'on accrédita en notre absence, 2° la nôtre.

Une infranchissable crevasse les sépare, monsieur Dumur.

Nous appelons cette crevasse : la guerre. Tout simplement.

La première de ces vérités flatte probablement encore 36 millions de Français, la seconde est celle de deux millions de survivants à peine, paysans pour la plupart.

Car nous appelons vrais survivants tous ceux qui *effectivement combattirent en 1re ligne* en 14, 15, 16, 17, jusqu'au grade de commandant seulement. Les colonels ont vraiment si peu couché avec la mort ! Les évacués des premières semaines ont si peu connu la chose, bibliquement parlant ! La campagne de 1918 est vraiment si peu comparable aux horreurs qui la précédèrent !

Nous laissons aux écrivains de seconde main leur vérité.

Sommes-nous en droit d'exiger qu'ils respectent au moins la nôtre ?

En vous demandant l'insertion de ces lignes, conformément aux dispositions de la loi, je vous renouvelle avec émotion, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes meilleurs sentiments. N'est-ce pas vous qui, accueillant justement mon récit de la Mutinerie de Cœuvres, en 1919, avez présidé à mon début dans la carrière des lettres !

JOSEPH JOLINON.

Paris, le 18 août 1926.

Mon cher directeur et ami,

La réponse de M. Charles-Henry Hirsch, insérée dans le dernier numéro du *Mercure*, ainsi que la lettre de M. Joseph Jolinon, dont vous voulez bien me communiquer le texte, m'obligent à une réplique. Tout d'abord une mise au point : ce n'est pas en qualité de témoin que j'ai pris la parole et ce n'est pas un témoignage que j'ai apporté. Je suis un historien, et c'est comme historien que j'ai parlé. Des témoins

et des témoignages, il y en a beaucoup. M. Jolinon est un témoin, qui présente son témoignage. Dans le même numéro qui publiait la lettre de M. Hirsch figurait une lettre d'un autre témoin, M. Louis Lefebvre, également un combattant, qui apportait un témoignage tout différent de celui de M. Jolinon. L'historien prend connaissance des témoignages et des documents, les confronte, en tire des conclusions et se forme une conviction. La mienne est faite et je l'ai exprimée. M. Hirsch a donc tort de mettre en parallèle mon « témoignage » avec celui de M. Jolinon et de préférer celui-ci à celui-là. Les deux assertions n'ont rien de comparable, l'une n'étant que la déposition d'un témoin, entre bien d'autres, la seconde étant la résultante de tout un ensemble de témoignages et de documents.

Quand on a pris connaissance de ces témoignages et de ces documents, le doute n'est plus permis. Il n'est pas vrai que les mutineries de 1917 soient nées d'elles-mêmes sur le front. Elles ont eu pour cause et pour origine le défaitisme civil de l'intérieur. Non seulement ce défaitisme ne s'est pas propagé de l'avant à l'arrière, à la suite de l'offensive infructueuse d'avril, comme on veut nous le faire croire, mais il a précédé cette offensive et a peut-être été la cause de son échec. La preuve en soit, entre autres, la lettre que le général Nivelle a adressée, le 28 février 1917, au ministre de la Guerre, qui était alors le général Lyautey. Je ne la reproduirai pas, elle est connue. C'est cette lettre que, lors de son procès devant la Haute Cour, en août 1918, Malvy qualifia de « coup de poignard dans le dos ». Nivelle s'y plaint en termes aussi vifs qu'alarmants des menées de la propagande pacifiste aux armées (on disait alors pacifiste et pas encore défaitiste, ce qui était le vrai terme). Le général en chef nomme les principaux meneurs, énumère les tracts, les journaux, parle de l'action démoralisatrice exercée sur les permissionnaires, de l'agitation provoquée dans les usines de guerre, de la campagne contre la culture des terres, etc. Tout cela en février, soit deux mois avant l'offensive et trois mois avant l'explosion des premières mutineries. Impossible, dis-je, quand on connaît les faits, de ne pas être pleinement édifié sur le véritable processus des mutineries. Aussi ne puis-je que partager, sur ce point, l'opinion autorisée d'Henri Galli, alors député de Paris, ancien président du Conseil municipal, rapporteur de la Commission de l'armée de la Chambre des députés, lorsqu'il écrit :

Une conspiration, depuis longtemps organisée à Berlin et dont Erzberger était l'âme, tendait à provoquer en France des troubles graves dans les grands centres ouvriers, à pousser à la grève et à la révolution les travailleurs des usines de guerre. Le Gouvernement, subissant encore l'influence de politiciens néfastes, laissait faire. Ce fut la Commission dite des étrangers, Commission de sûreté générale, dont je faisais partie, qui, la première, dénonça ces agisse-

ments criminels. MM. Henry Bérenger, Ignace, de Kerguézec et moi-même, nous étions résolus à en exiger la répression. Les rapports que nous avons présentés seront publiés un jour. Ils montreront où nous en étions en cette douloureuse période de 1917 et avec quelle audace se développait chez nous la trahison. Elle opéra, avec une confiance presque justifiée dans le succès, lorsque des couloirs de la Chambre, des antichambres ministérielles s'échappèrent les plus tristes rumeurs de découragement. De l'arrière, elle gagna l'avant. Les agents militaires, à leur poste, exploitèrent le sentiment de déception éprouvé par la troupe; ils recevaient et distribuaient des journaux, tels que le *Bonnet rouge*, des tracts invitant le soldat à la révolte pour la paix immédiate. « La victoire, lui disait-on, est désormais impossible, pourquoi continuer la guerre? Les Allemands sont prêts à accepter la paix ; ils l'ont proposée. Assez de massacres, assez de souffrances ! La France ne doit se sacrifier ni à l'Angleterre, ni aux Etats-Unis, les seuls bénéficiaires de l'effroyable conflit. » Plusieurs émeutes militaires ont alors éclaté, particulièrement aux IVe et VIe armées, à la fin de mai. Quelques bataillons refusèrent de monter en ligne ; d'autres se mutinèrent, élurent pour chefs des sous officiers ou de simples soldats et, conformément au plan arrêté par les meneurs, tentèrent de marcher sur Paris, afin d'y proclamer la Révolution. Etc., etc. (*L'Offensive française de 1917*, pp. 231 et ss.)

Interrogé, le 7 juin, par la mission de la Commission de l'armée, en son Quartier Général de la VIe armée, le général Maistre déclare :

Il n'est que trop vrai que les complots anarchiques et anti-français produisent leur effet. La révolution russe, les récits publiés par les journaux, relatifs aux comités des ouvriers et des soldats, ont monté la tête à beaucoup d'hommes. Pourquoi laisse-t-on propager ces documents démoralisants ? Pourquoi les permissionnaires, dans les gares, dans les trains, sont-ils en butte à tant de menées de corruption et de défaitisme ? L'ennemi, très abattu après le 16 avril, relève la tête, puisque nous nous déclarons vaincus. Dans nos régiments mêmes la révolte a été organisée. Les Allemands avertis multiplient leurs attaques ; ils reprennent peu à peu les positions perdues par eux. Les troupes fidèles, épuisées de fatigue, n'en peuvent plus. Je ne sais comment faire la relève.

Questionné à son tour, à son Quartier Général de Vic-sur-Aisne, le général Franchet d'Esperey répond :

C'est bien un complot organisé qui tend à dissoudre toute discipline. Les excitations sont venues du dehors. Les meneurs étaient en relations à Paris avec des agents louches de désordre. L'enquête a démontré que les promoteurs de rébellion s'étaient concertés... Les troupes sont tenues en état de surexcitation continuelle par les journaux remplis de détails sur les événements de Russie, par les relations d'incidents parlementaires hostiles aux généraux, par les exagérations pessimistes. Des correspondances ont été saisies. Elles attestent la gravité de l'affaire. Pourquoi ferme-t-on les yeux ? Pourquoi ne réprime-t-on pas ? Il faut agir sans perdre une minute et atteindre les conspirateurs les plus coupables, ceux de l'intérieur...

Et comme on était au moment le plus grave des mutineries et que la

révolte, gagnant de proche en proche, atteignait la première ligne, où une unité venait de faire le trou devant l'ennemi, le général Franchet d'Esperey ajoute : « En cinq jours, les Allemands pourraient être devant Paris. »

M. Jolinon a vu les mutineries un peu dans le même esprit que M. Barbusse a vu le feu, et au lieu d'en reconnaître les vraies causes, comme ont su le faire d'autres combattants, il a pris trop simplement les effets pour les causes. Certes, je ne suspecte pas sa bonne foi, non plus que celle de la plupart des soldats qui se mutinaient et qui croyaient le faire de leur propre mouvement, sans se douter qu'ils étaient manœuvrés (car, s'ils l'avaient su, ils ne se seraient pas mutinés). Cependant, contre l'assertion de M. Jolinon que les révoltes sont nées spontanément, sur place, et n'étaient pas fomentées par des agents provocateurs venus de l'arrière, j'en appellerai à M. Jolinon lui-même. Je me permets de produire ici un document qui, les années ayant passé, ne peut porter de tort à personne et qui fait, au contraire, grand honneur à ses auteurs. C'est une lettre adressée au ministre de la Justice par M. Jolinon et deux autres défenseurs de soldats mutinés ayant passé en conseil de guerre. La voici :

A Monsieur le Garde des Sceaux,
ministre de la Justice.

Monsieur le Ministre,

Nous soussignés :

P. Damiron, demeurant à Paris, 3, rue Lamandé (17e) ;

J. Jolinon, demeurant à Lyon, 1, quai de la Pêcherie ;

G. Rolle, demeurant à Epinal, 3, rue de la Paix ;

Tous trois défenseurs d'une partie des soldats du 370e R. I. condamnés comme « instigateurs de révolte » par le Conseil de Guerre de la 170e D. I., siégeant à Soissons les 21, 22 et 23 juin 1917 ;

Vous adressons cette requête afin que, conformément au dernier paragraphe de l'article 20 de la loi d'amnistie du 1er mai 1921, vous vouliez bien ordonner, dans l'intérêt de la loi et des condamnés, la révision du jugement du 23 juin 1917.

Les mutins du 370e R. I. n'ont pas été les instigateurs de la révolte de juin 1917 ; ils ont été la victime de l'atmosphère empoisonnée, créée autour d'eux par la mutinerie des 17e, 129e et 36e R. I. et *par les agissements d'agents provocateurs, étrangers au corps* (1).

Les défenseurs, mal documentés, et n'ayant eu que quelques jours à leur disposition pour préparer le dossier de leurs clients, n'ont pu attirer l'attention des juges de Soissons et de ceux composant le Conseil de Révision de la Sixième Armée sur ces agissements.

Par la suite, ces *faits de provocation* (1), au lieu d'être l'objet d'une enquête administrative complète, qui aurait pu jeter une vive lumière sur les événements

(1) C'est moi qui souligne.

de juin 1917, sont devenus la proie de certains hommes politiques qui s'en sont servis dans leur intérêt personnel ou dans l'intérêt de leur parti.

Ces faits de provocation qui, juridiquement, constituent des faits *nouveaux* dans le procès de Soissons, sont constatés :

1° Par les procès-verbaux de l'enquête faite en Août ou Septembre 1917 par M. Simonnin, chef de la Sûreté de la Sixième Armée ; procès-verbaux qui existent au dossier de la Commission d'Instruction de la Haute Cour, ayant siégé pour le procès Malvy;

2° Par certains passages du rapport de Monsieur le Sénateur Pérès devant la Haute Cour de Justice : notamment le passage où il est fait allusion à *la présence, au milieu de mutins, d'agents de la sûreté dont la qualité n'est pas précisée* (1).

Les mêmes faits pourraient, au surplus, être retrouvés dans les dossiers de procès ou d'instruction concernant le Conseil de Guerre de la 170e D. I. et relatifs à des affaires de mutinerie ou analogues ; les soussignés invoquent à cet égard :

1° La déposition signée et enregistrée du sergent Gache du 109e R. I. dans le procès des aspirants du 17e R. I. (affaire Cartier, Lefèvre, Danzol et Bruyas, fin mai 1917) ;

2° Deux non-lieu concernant des chasseurs du 3e ou du 10e B. C. P., appartenant au dépôt divisionnaire de la 170e D. I. Ces chasseurs n'ont pas été poursuivis, parce que l'enquête a établi que des paroles prononcées par eux, et qui leur étaient incriminées, *n'étaient que la reproduction mot pour mot de discours suggérés par des agents provocateurs* (1).

La loi du 1er mai 1921 vous a donné pleins pouvoirs, Monsieur le Ministre, pour que vous puissiez faire réparer les injustices de la guerre, sans être arrêté par une question de date ou de procédure ; nous sommes persuadés qu'une étude attentive du dossier des mutins du 370e R. I. vous convaincra que ces révoltés ne sont pas des « instigateurs » et qu'aucune raison — même pas une raison d'Etat — ne s'oppose à leur amnistie.

Dans l'intérêt de la loi, nous demandons que nos anciens camarades ne soient pas l'enjeu des luttes politiques ; dans leur intérêt, nous demandons que la révision du procès les disculpe de la qualité « d'instigateurs » qui, jusqu'à ce jour, les a empêchés de bénéficier du pardon généreux accordé à tous les combattants, combattants dont ils furent, puisque d'Août 1914 à Juin 1917, ils étaient sur la Mortagne, à la Chapelotte, au Chamois, à Verdun et à Vauquois.

ET VOUS FEREZ JUSTICE.

L'existence d'agents provocateurs sur le front lors des mutineries de 1917 est donc reconnue par M. Jolinon. Pourquoi alors son attitude présente?

Dans ma lettre au *Mercure*, j'avais donné deux preuves de ce que j'avançais. La première est que dans l'armée britannique et dans l'armée allemande, soumises aux mêmes épreuves, mais où le défaitisme ne régnait pas à l'arrière, il n'y avait pas eu de mutineries. MM. Hirsch et Jolinon croient répondre en excipant du tempérament particulier du soldat français, prêt à la révolte contre l'autorité, quand les choses ne

(1) C'est moi qui souligne.

vont pas, alors que l'Anglais et l'Allemand subissent leur sort passivement. Faible, bien faible argument ! Pauvre soldat français, incapable de supporter ce qu'Anglais et Allemands savent supporter stoïquement ! Décidément, on nous a changé notre troupier légendaire, grognard si l'on veut, mais marchant toujours ! Qu'était donc devenu le grenadier français de 1812, ayant accompli sans un mot la retraite de Russie, le pioupiou de 1871, continuant à se battre au milieu des plus affreux revers, le poilu de 1914, subissant la désastreuse retraite de Charleroi et, l'épuisement aux nerfs et la faim aux talons, opérant le retournement de la Marne ? Ce héros n'était donc plus, en 1917, qu'une gouape à mutineries !...

Mais non ! car un an après, ce mutin de 1917 subissait avec le même courage, la même abnégation, le même patriotisme et la même capacité de souffrances qu'en 1812, qu'en 1871, qu'en 1914 les formidables assauts allemands et les énormes revers militaires du printemps de 1918.

Et c'est ici que venait ma seconde preuve : comment se fait-il qu'il n'y ait pas eu de mutineries en 1918 ? A cette preuve M. Hirsch ne répond rien. M. Jolinon l'effleure et s'en tire par cette bourde : les mutineries ont eu pour unique cause l'échec de l'offensive du 16 avril et l'incapacité du haut commandement ; une fois débarrassée de Nivelle et la situation, en 1918, devenue incomparablement meilleure qu'en 1917, l'armée retrouva son cran. Erreur sur erreur. Jamais il n'a été question de Nivelle dans les mutineries, qui, déclanchées de l'arrière, avaient pour but, comme en font foi de multiples témoignages, de briser la résistance du front devant l'ennemi et de faire marcher les troupes sur Paris pour y déchaîner la révolution. Quant à la situation militaire, au printemps de 1918, elle était effroyable, et incomparablement pire, assurément, qu'en 1917, où elle n'était pas mauvaise et n'offrait aucun danger, par suite de l'affaiblissement de l'armée allemande. Ce n'est pas l'échec relatif d'une offensive qui eût suffi à démoraliser pareillement le poilu français : il avait vu bien d'autres offensives ratées, en 1915, et de plus onéreuses.

A ces deux preuves j'en ajouterai une troisième. Si la thèse de M. Jolinon, adoptée par M. Hirsch, était juste, les mutineries auraient dû éclater là où le soldat était le plus malheureux et où la prétendue incapacité des chefs était le plus visible : en première ligne. Or, pas du tout, c'est le contraire qui s'est produit. Les mutineries ont eu lieu presque exclusivement chez les troupes au repos, celles qui étaient le plus loin du front et le plus proches de la zone de l'intérieur, là où le contact avec l'arrière était le plus fréquent et où les agents de propagande pouvaient le plus facilement pénétrer. Ce n'est que tout à la fin et sur un unique point que le défaitisme parvint à atteindre la pre-

mière ligne, et qu'une division lâcha. C'est à ce moment que le général Franchet d'Esperey eut son mot terrible : « En cinq jours, les Allemands peuvent être devant Paris. »

Heureusement que les Allemands étaient bien incapables, à ce moment, de prendre l'offensive et de profiter de cette crise de défaitisme qu'ils avaient fomentée. Sans cette circonstance providentielle, ou plutôt que les offensives prétendument désastreuses d'avril et de mai avaient créée, ils n'y auraient pas manqué ; le front français eût été aisément disloqué, en cinq jours les Allemands eussent été à Paris, comme le disait Franchet d'Esperey, et aujourd'hui, au lieu que ce soient les Français qui occupent Mayence et Coblence, et aient récupéré Metz et Strasbourg, ce seraient les Allemands qui auraient gardé l'Alsace-Lorraine, occuperaient Calais, Lille, Verdun, Toul, Belfort, détiendraient l'Afrique du Nord et les colonies françaises, ce qui ferait sans doute grand plaisir, actuellement, à certains Français, car le défaitisme est éternel et trouve en lui-même sa volupté.

Croyez, etc.

LOUIS DUMUR.

§

Le cinquantenaire de Fromentin. — Après avoir commémoré, en octobre 1920, le centenaire de la naissance d'Eugène Fromentin, on vient de célébrer à la Rochelle, le cinquantenaire de sa mort, survenue des suites d'une piqûre de mouche charbonneuse (27 août 1871).

La Société des Belles-Lettres et Arts de La Rochelle a déposé une palme sur l'étonnant monument qui, dans cette ville, représente l'auteur de *Dominique* flanqué d'un cavalier arabe. Un pèlerinage a également eu lieu au cimetière de Saint-Maurice où, non loin du tombeau de Fromentin, près du mur, se trouve la dalle sous laquelle repose l'amie de Dominique, « Madeleine de Nièvres ». On y déchiffre, difficilement, cette inscription :

Ci-gît Jenny Caroline Léocadie Chesse, épouse de M. Emile B., décédée à Paris, le 4 juillet 1844, dans sa vingt-huitième année.

Sa mort priva sa bonne mère d'une fille chérie, son mari d'une épouse bien-aimée et ses trois petits enfants d'une tendre mère.

§

A propos de plaques commémoratives. — Nous signalions, dans le *Mercure* du 1er juillet, que les plaques commémoratives appartiennent aux propriétaires des immeubles sur lequelles elles sont posées et que, par suite, ces propriétaires peuvent les faire disparaître quand bon leur semble. En voici un exemple de plus.

Sur l'immeuble, démoli en 1923, qui se trouvait 13, rue Croix-des-

Petit-Champs, à l'angle de la rue de Montesquieu, on lisait l'inscription suivante :

Sur cet emplacement s'élevait la maison où Malherbe habita de 1606 à 1627.

Or, on avait dit, avant la démolition de la maison, que la plaque de marbre serait mise de côté pour être placée sur le nouvel immeuble.

On s'était trop avancé. Le souvenir de Malherbe a dû disparaître dans les matériaux. — L. DX.

§

Un nouveau Comité Brillat-Savarin. — Nous avons noté (*Mercure* du 1er mai 1921) la malchance persistante qui s'attache aux tentatives qui furent faites pour ériger dans sa ville natale, Belley, un monument à la mémoire de Brillat-Savarin.

Le projet fut lancé pour la première fois, en 1911, mais la municipalité de Belley changea ; il fut repris, en 1913, mais la guerre vint empêcher sa réalisation ; à la fin de 1921, un comité exceptionnellement brillant organisa de mémorables agapes au cours desquelles on perdit de vue tout projet précis ; le 1er août 1925, le *Mercure* rappela que la date du centenaire était proche et un poème de M. Albert Tronchet publié ici, le 15 septembre 1925, protestait, en termes lyriques contre cet oubli.

Quoi, nous reste-t-il plus un brin
De reconnaissance du ventre ?

s'écriait le poète. Le tout pour aboutir, le 2 février 1926, à l'apposition d'une modeste plaque commémorative, à Paris, 11 rue des Filles-Saint-Thomas, sur l'immeuble où mourut l'auteur de *la Physiologie du goût*. Mais, du monument à Belley, il ne fut plus question.

Cette situation vient d'émouvoir les Belleysans eux-mêmes.

Sur l'initiative de leur maire, M. Dallemagne, un quatrième comité vient de se constituer. *La Revue fédéraliste* (11, rue Grolée, à Lyon) centralise les offrandes et va sans doute recevoir les sommes recueillies précédemment. De comité en comité, on finira peut-être tout de même par réussir. — L. DX.

§

Les portraits de Verlaine.

Bar-sur-Aube, le 19 août 1926.

Mon cher Directeur,

Voulez-vous me permettre d'apporter une petite rectification de détail au bel article si documenté d'Ernest Raynaud sur les « Portraits de Verlaine », paru dans le dernier numéro du *Mercure de France* ? Page 114, note 4, Raynaud signale le portrait de Verlaine par Chan-

talat comme figurant toujours au Luxembourg. La même erreur existe d'ailleurs, page 210, dans la si complète iconographie publiée par Maurice Monda à la suite de son admirable bibliographie verlainienne. Or, le portrait de Chantalat, toile médiocre qu'Ernest Raynaud a bien raison de considérer comme fabriquée d'après une photographie, a été envoyé par l'État au Musée de Metz voici cinq années (le 16 août 1921, précise mon excellent ami Roger Clément, Conservateur des Musées de Metz). Cette toile ne porte d'ailleurs ni date ni signature.

Heureusement, le 14 mai précédent, le Musée de Metz avait reçu, au cours d'une fête solennelle présidée par Haraucourt et Gustave Kahn, le très beau portrait d'Aman-Jean, offert à la ville par la Fédération lorraine des Lettres et des Arts à la suite d'une souscription lancée par mon ami Clément et par moi-même (et dont, quelque jour, il sera peut-être divertissant pour les verlainiens de connaître l'histoire...).

J'ajoute que, dans notre pensée, ce portrait de Verlaine devait constituer le premier élément d'une galerie des « Illustres » Messins : celle-ci s'est déjà continuée par un buste et un portrait de François de Curel, et notre cher maître Gustave Kahn a promis son effigie.

Il serait toutefois très désirable — et le *Mercure* qui a apporté une aide si efficace aux cérémonies verlainiennes de Metz est plus qualifié que tout autre pour faire entendre au loin cet appel — que le Musée de Metz puisse s'enrichir d'images diverses de Verlaine : vivants dessins de Cazals, moulage du masque mortuaire, etc., ainsi que de quelques autographes caractéristiques du poète. Les collectionneurs généreux qui consentiraient à faire ces dons précieux s'assureraient la gratitude des Messins fidèles à leur grand poète, et combleraient les vœux de Roger Clément, Conservateur attentif et passionné du Musée.

Laissez-moi vous remercier, mon cher Directeur, pour la bonne hospitalité accordée à ces quelques lignes par le *Mercure* et veuillez croire, etc.

JACQUES FESCHOTTE.

§

Les dédicaces de Victor Hugo. — Dans les *Chants du Crépuscule*, parus en 1835 à Paris, chez Renduel, on trouve 23 strophes dédiées à « Mademoiselle J. » — initiale transparente de Juliette Drouet, qui, débutant à l'Odéon le 28 mai 1831, était devenue, au début de 1833 et par la faute d'Al. Dumas Père (voir le *Figaro* du 12 janvier 1897 : *Alexandre Dumas père et le ménage Victor Hugo* (1), la maîtresse du poète. Les deux premières de ces strophes sont ainsi conçues :

(1) Cet important détail a échappé à M. Louis Barthou dans ses *Amours d'un poète* (Paris, Conard, 1919), mais point à M. Clément-Janin. Voir son *Victor Hugo en exil* (Paris, 1922), p. 169, note 2.

Chantez ! chantez ! jeune inspirée !
La femme qui chante est sacrée
Même aux jaloux, même aux pervers !
La femme qui chante est bénie !
Sa beauté défend son génie,
Les beaux yeux sauvent les beaux vers.

Moi que déchire tant de rage,
J'aime votre aube sans orage ;
Je souris à vos yeux sans pleurs.
Chantez donc vos chansons divines !
A moi la couronne d'épines,
A vous la couronne de fleurs !

Or ces strophes avaient paru, peu avant — car deux ans ne sont pas un passé lointain — dans un keepsake édité par Louis Janet sous le titre : *Le Diamant*, in-8° sans date, Paris, et y étaient adressées à l'auteur de *Rêveuse*, etc., Hermance Sandrin, et voici ce qu'Hugo y disait à cette demoiselle :

Chantez, chantez, jeune inspirée !
La femme qui chante est sacrée
Même aux méchants, même aux pervers !
La femme qui chante est bénie ;
La beauté défend le génie ;
Les beaux yeux sauvent les beaux vers.

Nous que déchire tant de rage,
A votre matin sans orage
Nous sourions dans nos douleurs.
Chantez donc vos chansons divines !
A nous la couronne d'épines,
A vous la couronne de fleurs !

La vente, en février dernier, des 15.000 lettres — elles ne produisirent pas, elles, 150.000 francs, comme la fameuse « chaire Victor Hugo » — de Juliette à son amant est venue nous rappeler fort à propos que, si « la beauté défend le génie », les « beaux yeux » ne sauvent, hélas ! pas les « belles lettres » ! Mais on serait tout de même curieux de savoir si, avant de faire de la Drouet son Egérie — ménage à côté plus ordonné, peut-être, que l'autre, — le poète n'avait pas tenté de brouter un peu d'herbe tendre dans le pré de Mlle Sandrin. — C. P.

§

Catulle Mendès et les banquets littéraires. — En décembre 1863, Catulle Mendès, ex-directeur de la *Revue Fantaisiste*, avait 23 ans. Il était jeune et beau. Il était poète. Voulant lancer sa nouvelle Revue — elle s'appelait la *Revue Nouvelle* — il imagina, dans son

premier numéro, d'annoncer un banquet de « poètes à chevelures flamboyantes », où ne seraient admis que des invités munis de cartes personnelles. Ces agapes eurent lieu dans les salons de Ladmiral, pâtissier fameux du noble faubourg. On y comptait 70 têtes, réparties en deux groupes : les poètes et les avocats. La qualité des mets servis à ce festin, non moins que des liquides, suscita des protestations diverses. Néanmoins, la majorité des convives consentit à verser un crédit supplémentaire de 60 centimes pour le café, servi à la salle de billard. A dix heures, tout était consommé. Une bande d'étudiants avait, malgré la consigne, réussi à forcer les portes. Elle eut l'heur d'entendre, après un speech de Collignon, de la *Revue Nouvelle*, M. de Banville déclamer de beaux vers, Glatigny réciter, non un passage de ses *Vignes Folles*, mais des *Contemplations*, qui déchaînèrent des enthousiasmes juvéniles. Alphonse Daudet, auteur du *Gloria du Bon Dieu*, déclama *Les prunes*, déjà célèbres par l'interprétation des frères Lyonnet. Il ne put, cependant, devant les protestations de l'assemblée, continuer et se rabattit sur *Le Croup*, qu'on accepta sans enthousiasme. Le comte Villiers de l'Isle-Adam, qui eût voulut placer un morceau de son *Isis*, dont le premier des sept volumes in-8° avait seul paru, fut conspué par les démocrates, qui ne s'apaisèrent que lorsque Glatigny se fut levé pour dire du Gautier, ce qui fit lever Mendès, criant : *A la bonne heure, voilà des vers !* L'auteur des *Nouveaux Iambes*, Philibert, n'eût pu, ensuite, déplorer les maux des Polonais, devant l'enragée opposition de l'Ecole néo-grecque des « poètes de Claros », si le clan des avocats, appuyé des étudiants, n'eût fait cesser le tumulte. Villiers de l'Isle-Adam, cependant, n'entendait pas se donner pour battu. Il en appela au chant et eut un succès avec *Ma femme est morte*, vers de Baudelaire avec musique de sa composition. Alphonse Daudet, aussitôt, de se lever et de lancer aux échos un chant méridional que personne ne comprend et que tous, cela va de soi, applaudissent. La *Revue Nouvelle*, que rédigeait en chef A. Collignon, 17, rue Saint-Benoît, sur 48 pages grand in-8°, chaque mois, ne coûtait que 5 francs par an. Elle voulait réussir dans toute la Jeune France et surtout au Quartier Latin. Elle comptait sur tous ceux qui, parmi la jeunesse, « gardaient *encore* l'amour ardent du vrai, du juste et du beau ». Si elle n'y a pas réussi, revendiquons, du moins, pour elle l'originalité des banquets littéraires, qui depuis... — C. P.

La revision de la gloire. — *L'Illustration* du 22 juin 1844 consacre une planche où s'inscrivent leurs profils et deux pages de texte aux « Femmes de lettres contemporaines ». A côté de George Sand, de Delphine de Girardin, de Marceline Desbordes-Valmore, figurent

des Muses ou des romancières moins connues : Mme Ancelot, qu'on aurait oubliée sans son salon, Mme Elise Voiart, dont le titre principal semble avoir été sa belle-fille, déjà nommée Amable Tastu, et Mme Charles Reybaud, auteur de trente ou quarante volumes, dont les « poétiques parfums » sont depuis longtemps évaporés.

Point même l'aumône d'une ligne n'était faite aux deux amazones des tournois académiques, Mélanie Waldor et Louise Colet. — P. D.

§

Le Prince de Galles et la prononciation. — L'Université d'Oxford se pique de régler la prononciation de l'anglais, avec ce résultat que cette prononciation n'est jamais fixe. C'est une affaire de mode qui varie avec chaque génération d'étudiants et selon les théories des maîtres. Déjà arbitre de la mode vestimentaire, le Prince de Galles va-t-il le devenir aussi de la prononciation ? Peut-être, car le discours qu'il a prononcé à Oxford récemment fut écouté non pas seulement pour le mérite des idées qu'il contenait, mais surtout pour la façon dont il articulait et accentuait ses mots. On remarqua, par exemple, qu'il prononce le *t* dans *often*, il a étonné ses auditeurs en prononçant *daïrection* ; il a accentué la première syllabe dans *pursuit* et dans *illustrate*, mais il a paru incertain sur l'accentuation du mot *laboratory* appuyant tour à tour sur *lab* et sur *or*.

La prononciation de ces mots est sujette à controverse actuellement. Les grammairiens vont-ils accepter l'exemple de l'héritier du trône ? Les traditions du loyalisme britannique sont en jeu. — H.-D. D.

§

La paternité d'un faux Sarcey. — La *Plume* du 15 novembre 1881, sous le titre de « Une soirée au Quartier latin » et sous la signature de Francisque Sarcey, publiait le compte rendu de la dernière soirée au Soleil d'Or. Alphonse Allais protesta par une lettre où se lisait cette déclaration digne d'être retenue :

« Deux personnes ont le droit de signer Sarcey, moi d'abord, et ensuite M. Francisque Sarcey lui-même. »

« Bonjour tout de même à Marcel Baillot », ajoutait en post-scriptum Alphonse Allais, qui, plein de mansuétude, comme tout le monde, attribuait ce pastiche à Marcel Baillot, plus connu des habitués des soirées de la *Plume* sous le surnom de « Fanfare », que lui avait valu sa voix d'or.

Cette attribution a même été reproduite dans une *Anthologie du Pastiche*, récemment publiée.

Or, l'auteur de la facétie n'était pas Marcel Baillot, mais F.-A.

Cazals le peintre attitré de Verlaine, qui fut aussi, durant les dernières années du poète, l'un de ses meilleurs amis.

Le brouillon, surchargé de ratures, qu'a bien voulu m'offrir Cazals ne laisse aucun doute touchant la paternité de ce pastiche. — P. D.

§

Un précurseur de « A la manière de... ». — Ceci remonte à 1832, époque où l'église française de l'abbé Chatel, le Saint-Simonisme, le Phalanstère sont à la mode ; époque aussi où — on fera le rapprochement qui s'impose — l'esprit d'innovation, le besoin de penser comme n'avaient pas pensé les générations précédentes sur les destins de l'homme et de la société ont envahi la littérature. A cette époque, les écrivains sont aussi des philosophes et des politiciens. Un roman est un manifeste, un drame une profession de foi. Dans des préfaces restées célèbres, on étreint les idées, on résoud les questions sociales. Tel poème passionne les masses, que disons-nous ? — tel vers retentit comme la buccine de Josaphat, réveillant les morts des idées vaincues. Balzac rêve de régénérer la diplomatie, Hugo remue le monde à ses accents et il n'est pas jusqu'à la phalange provençale qui, après avoir, en 1830, projeté la République Phocéenne, n'ait changé de tactique, envahissant Paris au bruit de la *Marseillaise* du bel esprit et au nom de l'immortelle Cannebière. C'est alors que paraît *Le Sacerdoce Littéraire, ou le Gouvernement des Hommes de Lettres, Centilogie en trois actes, par M. Aristophane, citoyen de Paris* (Paris, Vimont, 1832. in-8°), avec l'épigraphe, variante de Fontenelle :

Si j'avais la main pleine de vérités, je l'ouvrirais.

On chercherait vainement, dans toute la littérature de 1830, — biographie, critique, pamphlets — rien d'analogue à cette brochure pour reproduire au vif la physionomie des littérateurs de cette brillante et si caractéristique période. Le livre, d'ailleurs, ne fit pas grand bruit et l'édition eut à subir, presque entière, la honte du pilon. Combien en subsiste-t-il, aujourd'hui, d'exemplaires ? L'auteur était le « poète » de *La Massiliade, ou la Gaule Poétique*, en six chants, Scipion Marin. Il eut l'art, dans le tableau tragi-comique de cette effervescence aristophanesque dont nous parlons, de faire parler ses personnages — Mme de Girardin, Hugo, Barthélemy, Méry, Balzac, Sainte-Beuve, Alexandre Dumas père, Sue, Nodier, les Deschamps, Vitet, Mérimée, H. Monnier, Vigny, Latouche, Jouy, Reybaud, Goslan, Royer-Collard, Dittmer, Dupeuty, etc — dans le style habituel de leurs écrits, composant ainsi des pastiches d'un comique achevé. Voici, par exemple, le dialogue entre Janin et Musset :

MUSSET

Des paroles, Messieurs, de très dures paroles
Viennent d'être, Messieurs, dites. Dans leurs gondoles

Jamais mes Vénitiens purent-ils s'exprimer
Ainsi ?..................................
....
Mais ce que, dans Janin, nous admirons tous, c'est que
Il s'est montré pourvu d'un cœur très gigantesque.

JULES JANIN

Il est une chose dont je suis fier, dont je suis fier surtout pour le corps des hommes de lettres. Vous voyez cette femme blanche et rose, cette femme en satin, cette femme en cachemire, cette femme aux plumes ondoyantes, sylphide du jardin des Tuileries, dont la robe frôle, dont le pied mignon crie dans sa chaussure? Cette belle, vous allez lui porter vos hommages. Vos cœurs volent après elle. Elle passe ; elle emporte votre pensée ; elle emporte votre âme, votre vie. Que direz-vous, quand vous saurez que la pauvreté l'attend dans sa mansarde? Adieu les illusions, adieu les rêves d'amour ! Ces rêves dorés sont retournés au ciel ! Le Génie serait comme cette sylphide. On l'admirerait dans ses allures brillantes, vives. On l'admirerait. Mais le public se glacerait pour un Génie, s'il le savait... logé au grenier.

C. P.

§

Du mot « Poule », de ses variations et d'un ancien usage qu'en fit Shakespeare. — Sous ce titre, dans le *Mercure de France* du 1er novembre 1924, page 861-862, nous avons rapporté cette réplique de Iago dans *Othello* (I. 3. 339) :

— *Ere I would say, I would drawn myself for the love of a guineahen. I would change my humanity with a baboon.*

Et nous traduisions *guinea hen* par « poule d'une guinée », c'est-à-dire : *courtisane qui se vend pour une guinée* (traduction adoptée d'ailleurs par Montégut).

MM. Edouard Borie et le Docteur G. P., dans le *Mercure* du 1er décembre 1924, M. Georges Engerrand, dans celui du 15 décembre 1924, ont fait remarquer que si Iago veut bien parler d'une courtisane, il nomme celle-ci « une pintade » — c'est-à-dire une « poule de Guinée » et non pas une « poule d'une guinée », une « poule qui se vend pour une guinée ». L'argument fourni par eux comble irréfutable. La guinée pièce de monnaie n'existait pas encore à l'époque de Shakespeare.

C'est exact. Pourtant...

Voici que M. Saint-Sand, dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* (XXXIX, 338), rappelle qu'au xve siècle, dans la région de Bordeaux, existait une monnaie appelée Guianeas. Or la Guyenne était alors province anglaise.

Ne pourrait-on admettre que ce mot *guianeas* passa en Angleterre, comme tant d'autres, et qu'il aurait servi — dès l'époque de Shakes-

peare — à désigner une monnaie qui aurait ainsi précédé de quelques années la *guinée* officielle qui, elle, date de 1630 environ ?

Mais ce n'est là, bien entendu, qu'une simple hypothèse. — A. C. C.

§

Le prix des livres. — Au cours d'une enquête sur le livre, le Journal *Comœdia* a reçu de M. Robert Mainguet la lettre suivante qui situe exactement la question et qu'il n'est pas sans intérêt de reproduire :

Vous souvenez-vous, monsieur le lecteur anonyme, de la réponse que vous fîtes l'autre jour à votre libraire lorsqu'il vous proposa un des derniers romans parus en ajoutant timidement qu'il coûtait 12 francs ? « Gardez-le, votre roman, dites-vous d'un air courroucé ; lorsqu'il sera à un prix plus raisonnable, vous m'en reparlerez. Ces éditeurs sont vraiment insensés. » Et vous avez ajouté : « La livre baisse, mais le livre monte. » Vous avez même dû trouver cette phrase très spirituelle, car vous l'avez accompagnée d'un rire discret et d'un regard circulaire sur l'assistance pour juger de l'effet produit. Le commis a ri, le libraire a esquissé un sourire indulgent, et moi, monsieur, je me suis sauvé craignant de ne pouvoir résister à la tentation de me mettre en colère. Maintenant que je suis calmé, permettez-moi de vous répondre. Vous êtes intelligent. Vous avez cependant dit une sottise et commis une injustice. Examinez ce petit tableau que je viens de dresser spécialement pour vous :

Années	Cours de la Livre	Prix du livre en francs-papiers	Prix du livre en francs-or
1914	25 fr.	—	3.50
1921	50 fr.	6 fr.	3 »
1924	75 fr.	7.50	2.50
1925	100 fr.	9 fr.	2.25
1926	170 fr.	12 fr.	1.75

Est-il assez explicite ? A mon tour de vous dire : la livre monte, mais le livre baisse. Nous aurions fort bien pu, monsieur, faire suivre au prix du livre le même cours que celui de la livre. Quand elle était à 200 nous vous aurions vendu le roman 28 francs-papier ou 3.50 or. Aujourd'hui où la livre est aux environs de 160 francs, nous aurions pu généreusement diminuer le prix du roman de 3 francs-papier et le vendre 25 francs-papier. Et vous auriez dit : « Ah ! ces éditeurs, quels honnêtes commerçants ! Aussitôt que la livre baisse ils diminuent les prix de leurs livres. » Au lieu de cela, monsieur, nous vendons le roman 12 francs-papier et vous trouvez ce prix exagéré. Je vous avoue cependant que *pour arriver à vous vendre 1.75 le livre que nous vendions en 1914 à 3.50 or, c'est-à-dire exactement à moitié prix, nous avons été obligés, auteurs, libraires et éditeurs, de faire des sacrifices que vous n'avez pas l'air de soupçonner.*

Nous avons pensé que le livre était acheté par des rentiers, des étudiants, des professeurs, des ecclésiastiques, des instituteurs, des fonctionnaires, etc., dont la fortune ou les traitements n'augmentaient guère, et que, si nous mettions le

livre au prix auquel il devrait être, vous ne pourriez plus en acheter. Alors nous avons fait passer votre intérêt et l'intérêt général avant nos propres intérêts.

Comme vous êtes intelligent, vous avez compris. Et comme vous êtes aussi un brave homme, vous regrettez sûrement l'injustice que vous avez commise. Alors, monsieur, réparez-la, faites lire cette lettre autour de vous, ne dites plus que le livre est cher et surtout continuez à en acheter. Vous ferez acte de bon Français, car vous aiderez à vivre beaucoup d'autres bons Français.

§

Erratum. — Numéro du 15 août, « Théâtre », p. 163, l. 7, au lieu de *kakémonos*, lire : *kimonos*.

§

Inscriptions cocasses. — Dans la mairie de Bagnères-de-Bigorre, en belles lettres peintes sur deux portes de fer battantes à hauteur d'appui, qui disent d'elles-même sur quoi elles s'ouvrent :

DÉFENSE DE FAIRE DES ORDURES
DANS CES CABINETS.

§

Le Sottisier universel.

La guerre de 70 fut marquée par le siège [de Jérusalem] le plus effroyable qui ait jamais déshonoré l'espèce humaine : Vespasien, alors simple général, commandait les légions de l'empereur Titus. — GEORGES DE LA FOUCHARDIÈRE, *A la recherche d'un Dieu*, p. 156.

[Au milieu de la page de titre de la géographie départementale d'Ille-et-Vilaine (publiée chez Hachette), une photo-gravure (cliché Gruyer) avec cette légende :] Château de Combourg, maison natale de Chateaubriand.

Un poste frontière éloigné avait été alerté la nuit précédente par une fusillade intense crépitant sur ses murs de boue. Mais, lorsque les hommes, équipés, avaient pu pousser leurs patrouilles, ils n'avaient pu ramasser que quelques cadavres, le crâne fendu jusqu'au nombril, suivant le tour de main afghan. — ANDRÉ ARMANDY, *Terre de suspicion* (J. Taillandier, édit., Paris 1926, 5e édition, page 177).

César frappait du pied le sol, disait-on, et en faisait sortir des légions. — LOUIS MADELIN, *Revue Hebdomadaire*, 30 janvier.

Miss Ederlé, qui traversa la Manche à la nage, a été conçue à la mairie de Calais, accompagnée de son père, de sa sœur et du consul américain. — *La Flandre Libérale*, 14 août.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.